

CUBA LIBRE

NICK STONE



série noire
GALLIMARD



CUBA LIBRE

NICK STONE



série noire
GALLIMARD

NICK STONE

Cuba Libre

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR SAMUEL TODD



GALLIMARD

Pour...
Ma femme, Hyacinth,
et Aurélien Masson.

Ah-ha-ha ! Ever get the feeling you've been cheated ?

JOHNNY ROTTEN

LE RING VIDE

28 octobre 2008

Tous les matins sans exception, Eldon Burns quittait sa maison de Coconut Grove en taxi, direction la salle de boxe qu'il possédait sur la 7^e Avenue à Liberty City — quartier le plus dur et le plus décrépît de Miami, un endroit peu recommandable pour un homme de son âge et sain d'esprit. La salle avait beau avoir été désertée depuis plus de huit ans, Eldon avait toujours refusé de vendre ou louer le bâtiment parce que c'était ici, entre ces quatre murs, qu'il se sentait encore un peu exister, communiait avec ses souvenirs, souriait aux fantômes des triomphes passés et se souvenait d'une époque où, chef adjoint de la police, en un sens, il faisait tourner la ville.

À l'intérieur, la salle était une ruine en mouvement qui s'effondrait un peu plus chaque jour. Le sol de béton, un temps constellé des traces d'une multitude de pieds, reposait désormais sous un manteau de poussière si épais qu'on aurait dit un tapis décrépît. Et ça continuait. L'air ambiant ressemblait à une averse de crasse, entachant les rayons de soleil obliques qui filtraient à travers les fenêtres. Les sacs de frappe rigides pendaient aux chaînes et crochets raidis par la rouille. L'immense ring — en son temps le plus grand de son espèce en Floride — au centre formait un tas disgracieux de chêne pourri et de tissu moisi. Il s'était effondré après une tempête, à la suite d'une fuite dans le toit qui s'était transformée en une authentique cascade. La pluie avait détrempé le tapis et pénétré le bois. Avec le temps, la chaleur et la négligence, la structure s'était affaissée tel un combattant dominé, une jambe après l'autre. Le lieu avait été adopté par une colonie de gros rats marron, dont les cris perçants et les cavalcades avaient remplacé les bruits habituels de la salle, tout comme le bourdonnement de milliers d'insectes aéroportés arrivés par le trou béant du toit. Parfois, des perroquets, des mouettes ou même des pélicans s'invitaient à l'intérieur, mais ils peinaient souvent à retrouver la sortie ; les rats se chargeaient alors de ces volatiles, et l'odeur de leurs restes s'ajoutait à celle de l'inevitable pourriture.

Les rats n'avaient pas peur d'Eldon, habitués aux visites quotidiennes de cet homme-de-quatre-vingt-quatre-ans revenant littéralement sur ses pas à travers la poussière, marchant lentement, tête inclinée parce que, désormais, il lui était impossible de la tenir aussi haute que jadis. Ils lui jetaient des coups d'œil furtifs, leurs yeux brillant dans la pénombre, et l'on aurait dit qu'ils se demandaient si le jour était venu où Eldon allait rejoindre la cohorte des volatiles égarés.

Eldon ne leur prêtait aucune attention, pas plus qu'à l'état de délabrement du lieu. Il gagna son bureau sur la droite, par une porte incrustée dans un mur de miroirs sans tain, comme dans les salles d'interrogatoire des commissariats.

Il s'assit derrière le bureau et observa la salle. Il ne la voyait pas telle qu'elle était aujourd'hui, mais telle qu'elle avait été dans le temps, en *son* temps : une douzaine de boxeurs de tous âges, sautant à la corde, s'entraînant avec un partenaire ou sur les punching-balls, boxant dans le vide devant les miroirs, aussi inconscients de sa présence aujourd'hui qu'ils l'étaient à l'époque. Il entendait les bruits des poings sur les sacs, les incessants battements des pieds qui sautaient à la

corde ; puis le gong des trois minutes et Abe Watson — l'entraîneur en chef, manager et copropriétaire de la salle de gym — annonçant la trêve à deux espoirs qui s'entraînaient sur le ring. Il voyait son vieil ami, vivant, Kangol rouge vissé sur le crâne, donnant des conseils aux débutants.

Eldon Burns, si absorbé et heureux des sons et visions tournoyant dans son esprit, n'entendit pas le craquement furtif de la porte principale que l'on ouvrait, pas plus qu'il ne vit la personne qui entra.

La disgrâce d'Eldon avait été aussi fulgurante que brutale.

Primo, à la veille de leur cinquantième anniversaire de mariage, sa femme Lexi avait demandé le divorce. Ayant vaincu l'alcoolisme auquel Eldon — peu attentionné et trop préoccupé par ses affaires — l'avait conduite, elle avait alors voulu se débarrasser de l'autre drame de sa vie, son mari. Du moins, c'est ce qu'elle prétendait. En réalité, les choses n'allaient plus entre eux depuis que leur benjamine, Leanne, et leur fils adoptif, Frankie Lafayette-Burns — un boxeur haïtien, un prodige qu'il avait entraîné — avaient trouvé la mort dans un accident de bateau au Mexique en 1990. On avait découvert plus tard qu'ils venaient de se marier et que Leanne était enceinte. Cette nouvelle avait davantage dévasté Eldon que celle de l'accident : le gosse qu'il avait recueilli et élevé comme le sien baisait sa plus jeune fille.

Cependant, Eldon était content d'être débarrassé de Lexi. Le divorce n'avait pas été trop douloureux, contrairement au prix de la séparation : dix millions de dollars et leur maison à Hialeah, qu'il adorait.

Puis, il avait perdu Abe. En 1999, on avait diagnostiqué un cancer du poumon à son meilleur ami et ancien coéquipier de la police de Miami. Abe avait fumé deux paquets de Chesterfield sans filtre par jour pendant quarante-trois ans. Eldon l'avait vu maigrir à vue d'œil sur un lit d'hôpital jusqu'à n'être plus qu'une tête sifflante au corps de brindille, respirant, se nourrissant, pissant et chiant à travers des tubes. Il était mort quelques minutes avant minuit, à la veille du nouveau millénaire.

Abe avait été enterré selon ses vœux — en uniforme, avec à la hanche son Colt de 1911 à crosse nacrée et, à ses pieds, les rangiers de son fils décédé au Vietnam. Dans sa main, une bouteille de rhum Wray & Nephew qu'il aimait boire et, dans ses poches de pantalon, deux paquets de clopes, son Zippo et un sac de pièces en argent. Abe avait expliqué ainsi à Eldon ses dernières volontés : « Vu les conneries que j'ai faites, j'veis forcément devoir payer ou dégainer pour passer mon chemin hors de l'enfer. Si je n'y arrive pas, je pourrai toujours trinquer avec le diable. »

Au cours des deux mois suivants, la salle s'était peu à peu vidée. Eldon n'avait ni le temps ni le désir d'entraîner lui-même les combattants et pas question d'embaucher quelqu'un pour remplacer Abe. Son écurie s'était éloignée vers d'autres salles, d'autres sports ou d'autres rues que celles empruntées pour venir jusqu'à lui.

Puis était venu le reste.

Eldon avait entamé le nouveau millénaire comme conseiller spécial du chef de

la police, mais, pour qui connaissait le fonctionnement de la ville, le titre était symbolique, une manière de légitimer sa présence après sa retraite officielle des forces de l'ordre de Miami.

Les Affaires internes enquêtaient sur les liens entre Eldon et Victor Marko, un magouilleur politique inculpé pour meurtre. Les bœuf-carottes avaient mis Eldon à pied en découvrant que leur association durait depuis plus de trente ans.

Trois mois plus tard, ils l'avaient convoqué pour l'interroger. Eldon était prêt. Il l'avait toujours été. Il était venu sans avocat. Il n'en avait pas besoin. Au cours de toutes ces années passées dans la police, il avait amassé des tonnes de casseroles sur tous les gusses ayant prêté serment.

Les enquêteurs l'avaient gardé dans la salle d'interrogatoire une vingtaine de minutes. Il leur avait parlé franchement et très clairement, révélant la pointe de l'iceberg de merde qu'il avait sur leurs supérieurs — qui l'observaient tous depuis un moniteur situé dans une pièce adjacente.

On lui proposa un marché. Il pouvait tout garder — sa fortune, ses maisons, sa retraite, sa réputation et sa liberté — mais il devait démissionner sur-le-champ et regagner vite et *très* discrètement l'anonymat.

Il s'était donc retiré dans la salle de la 7^e Avenue où, à bien des égards, tout avait vraiment commencé pour lui.

Il fallut à Eldon un moment pour dissocier l'homme devant son bureau des fantômes qu'il convoquait dans la salle. Lorsqu'il s'aperçut que le négro n'était pas le fruit de son imagination, le gymnase reprit son aspect bien réel : celui d'une ruine vide, excepté lui et son hôte.

L'homme semblait regarder Eldon droit dans les yeux à travers le miroir, une paire de pupilles fixes et résolues, tels deux points sombres perçant son propre reflet.

Le gars était grand et mince, presque famélique. Ses vêtements — une chemisette noire et un treillis de la même teinte marron foncé que sa peau — semblaient tourbillonner autour de lui à cause de la douce brise qui passait par les fenêtres sans carreaux et le toit éventré. Sa chemisette était constellée d'oiseaux dorés.

Eldon ne le connaissait pas. Mais bordel, que voulait-il ? Au cours des huit dernières années, Burns n'avait pas reçu la moindre visite ici.

Pas une.

Le gamin n'avait pas l'air d'un clodo, trop bien fringué, et des cheveux coupés court.

Peut-être était-il venu pour apprendre à se battre ?

Tiens donc.

Eldon envisagea cette possibilité. Quand avait-il testé un débutant pour la dernière fois ? Le pouvait-il encore — à son âge ?

Une envie soudaine l'envahit, poussée d'adrénaline vivifiante qui le fit glousser intérieurement.

Eldon détailla le gamin. Il avait l'air d'avoir quatorze ans. Et *tendre*. Ses traits

étaient encore doux et enfantins, sans réels contours, une petite nature. Mis à part sa *bouche*. Bon Dieu — quelle lippe de dément ! Putain, comment était-ce possible ? Mais il ne parvenait pas à l'imaginer en combattant, pas vraiment, pas du tout. Un coup de poing le fendrait en deux. En fait, plus Eldon le regardait, plus il avait du mal à déceler en lui un potentiel athlétique. Il avait la taille d'un joueur de basket-ball, mais pas la carrure. Trop chétif, trop décharné, bien trop faible.

Puis, comme s'il avait lu dans les pensées d'Eldon, le gamin s'éloigna pour se diriger vers la porte principale.

Il partait.

Il ne pouvait pas.

Pas encore.

Eldon se leva de sa chaise aussi vite qu'il le pouvait. Il fallait qu'il rattrape le négro.

Il ouvrit la porte de son bureau et fit un pas.

— Attends !

Le gamin se retourna et regarda Eldon qui s'avavançait vers lui sur le sol poussiéreux.

— Elton Bourns ?

Il avait un fort accent hispanique. Un immigrant tout-juste-débarqué-du-raport, devina Eldon, peut-être un Cubain.

Eldon hocha la tête et s'approcha de lui, remarquant que le gamin balayait la salle des yeux tout en en gardant un sur lui. Il était à l'affût, rapide. Eldon paria que ses réflexes étaient bons.

Eldon décida de s'amuser un peu, de traiter le négro comme tous les nouveaux arrivants qui passaient les portes du gymnase dans l'espoir de devenir boxeurs. À l'époque, Eldon avait sa manière à lui — légendaire — de faire le tri entre les sérieux et les sérieusement leurrés.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Eldon s'arrêta juste devant lui. Rien de plus qu'un gamin — un gamin affublé de trente centimètres inutiles, et à la tête bien trop grande pour son corps décharné. Eldon ne pouvait s'empêcher de fixer sa bouche, amas de chair naturelle mais arbitraire empilé sous son nez.

— Tu veux devenir boxeur ? ; *Usted desea ser boxeador ?*

Le gosse hocha la tête.

— Comment tu t'appelles ?

— Osso.

— ; *Osso ? T'es quoi, cubano ?*

Osso ne répondit pas. Probablement un clando, songea Eldon. Comme l'avait été Frankie.

— Les bons viennent de ton pays, t'es au courant ? Les meilleurs boxeurs amateurs au monde. *Los mejores boxeadores son cubanos.*

Cela fit sourire le gamin et ce sourire était un spectacle affreux : une carcasse d'animal fraîchement écrasé en travers d'une autoroute. Un tas de chicots, dont

aucun ne se distinguait vraiment des autres. En un sens, songea Eldon, c'était un bon départ. En y regardant de plus près, il se rendit compte qu'il s'était trompé. Le gamin était jeune mais loin d'être tendre. Il n'avait plus grand-chose à perdre au niveau du visage. Son nez était déjà aplati et deux profondes cicatrices parallèles lui barraient la joue droite. Peut-être Eldon pouvait-il faire quelque chose pour lui, l'envoyer dans l'une des deux salles qu'il connaissait, tenues par d'anciens boxeurs qu'il avait entraînés ?

Mais d'abord il fallait qu'il sache si Osso voulait se battre, s'il était déterminé. Le gosse devait passer le test.

— Bon, Osso. Voilà ce que je veux que tu fasses, dit Eldon. Je veux que tu me frappes au visage.

Osso le regarda, stupéfait.

C'était toujours la première réaction des débutants, et elle ne voulait rien dire. Mais la suivante comptait.

— Frappe-moi au visage. Je suis sérieux, dit Eldon.

Osso ne réagit pas, l'air désemparé.

Burns comprit alors que le négro n'avait peut-être pas vraiment capté, il montra donc son poing et répéta en espagnol :

— *Golpéame en la cara. Dame tu mejor golpe. ¡ Vamos, cabrón !*

Le même percuta. Il le vit dans ses yeux. Un détail au fond de ses pupilles, comme si une ombre avait traversé son cerveau.

Osso recula son bras droit et Eldon se prépara à esquiver un méchant coup.

Mais le gamin n'envoya pas son poing.

À la place, il sortit un flingue.

Pas n'importe quel flingue.

Le flingue d'Abe — son Colt .45, sa fierté et sa joie — l'arme avec laquelle il avait été *enterré*.

Eldon reconnut la crosse nacrée, le viseur au bout du canon et, enfin, les initiales d'Abe — « A.J.W. » — gravées sur le pontet.

Eldon avait vécu la moitié de son existence dans l'attente de ce moment, et maintenant qu'il était enfin arrivé, il n'était même pas effrayé. Seuls les gens qui croyaient en Dieu ou avaient une bonne raison de vivre craignaient la mort. Il ne faisait pas partie de ces catégories. Et à cette distance, cela serait aussi indolore que de mourir dans le coma. Il serait raide avant que son corps ne le réalise.

Il était juste curieux.

— ¿ *Quién le envió ?* demanda-t-il à son futur assassin.

— Vanetta Brown.

— Quoi ?

La porte s'ouvrit derrière le tireur. Et la toute dernière chose qu'Eldon Burns vit fut une personne réapparaissant soudain dans sa vie.

Première partie

CITÉ DE VERS

Miami n'était pas une ville propice aux mariages. Voici la conclusion à laquelle était arrivé Max Mingus, assis dans la chambre 29 du Zurich Hotel au coin de la 8^e Avenue et de Collins, attendant que les adultérins de la porte d'à côté n'en viennent à leurs affaires, pour que lui puisse se débarrasser des siennes.

Parmi toutes ses connaissances, seul son meilleur ami, Joe Liston, était encore marié avec sa première femme. Les autres en étaient à leurs deuxièmes ou troisièmes noces, ou désormais solitaires rincés par les divorces, ou — comme lui — veufs vivant avec leurs fantômes.

Cette ville n'encourageait pas les engagements à long terme, de par sa nature éphémère et son ambiance agitée. Elle évoluait sans cesse ; ses strates tape-à-l'œil se desquamaient les unes après les autres, tel un serpent en diamant fantaisie sous speed. Miami était à mi-chemin entre ailleurs et un endroit meilleur. Quasiment personne n'était d'ici et presque personne n'y restait. Les gens passaient sans vraiment s'arrêter, avant de tracer leur route vers un ailleurs meilleur mais similaire. C'était la théorie de Max, sa façon de voir les choses. Miami était un fleuve déchaîné dans son lit : impossible de se dresser contre le courant et encore moins d'y bâtir quelque chose.

Il essuya la sueur sur son front. Il n'était pas dans cette chambre depuis bien longtemps, mais les bords de son mouchoir étaient déjà trempés. La clim ne fonctionnait pas. La chaleur était étouffante et l'endroit sentait le vomi et autres déchets organiques. Impossible d'ouvrir la fenêtre car les bruits de la rue couvriraient celui des affaires d'à côté. Présentement, les deux tourtereaux discutaient. Il en allait toujours ainsi. Ils parlaient d'abord. Et riaient un peu. Surtout elle.

Six semaines qu'il surveillait ce couple illégitime : Fabiana Prescott et Will Cortland, chacun marié de son côté. Cortland, trente et un ans, travaillait pour Island Limo, une boîte de location de voitures avec chauffeur. Il était grand, blond, athlétique et avait cette espèce d'air doux, bien propre et américain qu'on voit dans les pubs télévisées pour un dentifrice ou une banque. Fabiana, vingt-cinq ans, était la quatrième femme-trophée d'Emerson Prescott, le client de Max. Une bombe latina : de longs cheveux noirs, une peau olivâtre et de grands yeux foncés sur un châssis dont les courbes étaient trop parfaites et généreuses pour être naturelles. Elle faisait tourner la tête à tous les hétéros partout où elle passait.

Max ne leur jetait pas vraiment la pierre. Surtout pas à Fabiana.

Emerson Prescott était un dentiste prospère dont la clientèle fortunée se pressait dans l'un des trois cabinets de L.A., New York ou Miami. Max l'avait rencontré dans ses bureaux du centre-ville. Il l'avait détesté au premier regard. Prescott était petit, les restes d'une soixantaine bien tapée, essayant de tricher avec

le temps à l'aide d'implants capillaires, de liftings, de botox et d'épouses paye-toi-un-mariage comme Fabiana. Tout naturellement, Max avait accepté le boulot. Il n'avait pas vraiment le choix financièrement ; et de toute façon, au premier coup d'œil, il sut que ce serait vite fait, sans se fouler. Bien sûr que sa femme le trompait.

Ils vivaient à Los Angeles. Leur mariage traversait une passe difficile, avait expliqué Emerson, depuis que ses affaires avaient décollé à New York, où il passait de plus en plus de temps.

Tous les jeudis matin, Fabiana s'envolait de L.A. pour Miami et Will Cortland l'attendait à l'aéroport avec sa pancarte et une expression impassible. Ils se comportaient comme de parfaits étrangers. Il la conduisait au Shore Club, où une suite était réservée à son nom. Le soir, il la déposait au Zurich Hotel. Cortland la rejoignait à l'intérieur quelques minutes plus tard. Quand ils en avaient terminé, il la ramenait au Shore Club. Puis il laissait la voiture au garage d'Island Limo et rentrait chez lui à Hallandale.

Le lendemain matin, il revenait au Shore Club vers 10 heures et emmenait Fabiana se balader en ville. Elle passait chez le médecin, puis chez son comptable et déjeunait avec une amie. Enfin, Cortland la ramenait à l'aéroport, mais ils s'arrêtaient toujours en chemin pour se dire adieu sur la banquette arrière. Vers 18 heures, elle était dans l'avion pour le vol retour. Lors de leurs rencontres les semaines suivantes, ils avaient commencé le petit rébus par les galipettes. Max avait deviné que le jeu de rôle en ajoutait au grand frisson ; ils s'attachaient à ce que tout fonctionne parfaitement.

Max avait passé les deux semaines réglementaires à suivre Fabiana Prescott, photographiant tout au téléobjectif. Il notait scrupuleusement les heures de chaque rendez-vous, et tout ce qu'il observait. La distance toute professionnelle entre Fabiana et Will l'avait étonné. Ils s'étaient relativement détendus le deuxième jour, mais en gardant totalement le contrôle des apparences. Il décida d'omettre ce détail dans le rapport qu'il allait remettre à Emerson Prescott. Ce n'était pas les affaires de cette raclure — même s'il payait pour que ce fût le cas.

Max avait un don pour annoncer les mauvaises nouvelles. Tout était affaire d'expression et de timing, un truc qu'il avait appris et perfectionné pendant les dix années passées au sein de la police de Miami. Il avait son numéro prêt, sa petite représentation. À ses clients, il annonçait la couleur en vêtements sombres et mine assortie — une profonde déception mêlée d'un optimisme accablé, comme s'il s'attendait à autre chose. Il ne faisait pas partie de ces gens qui sourient à la vie. Ses traits et sa gueule burinée par cinquante-huit années allaient parfaitement avec l'expression maussade, ai-tout-vu, tout-vécu, donc-*s'il-vous-plait-allez-vous-faire-foutre* qu'il portait comme un uniforme. Cela empêchait les gens d'être trop insistants, voire pressants. Ainsi, ils ne percevaient rien de sa profonde tristesse, de son existence au parcours jonché de regrets. Une fois qu'il avait planté le décor, il allait droit au but. « M./Mme Trompé, vous aviez raison. Votre femme/mari a une histoire. » Il parlait entre une minute et une minute trente, livrant les grandes lignes. Il leur tendait son rapport, qui contenait aussi

les photos. Alors il laissait le client enregistrer et accuser le coup. Puis, il passait en mode assistance clientèle. Il s'excusait. Il compatissait, réconfortait, ou écoutait la rengaine venimeuse et souffreteuse — voire les trois. Une fois qu'ils en avaient terminé, il leur disait être à leur entière disposition, avant de faire ses adieux. Une semaine plus tard, il envoyait la facture.

Un rituel immuable.

Jusqu'à Emerson Prescott.

Lorsque Max était entré dans le bureau de Prescott avec sa tronche de circonstance, la réaction de son client le prit complètement au dépourvu. Prescott comprit et sourit. Puis le sourire s'était fait plus large — ou du moins autant que le permettait sa peau botoxée et chirurgicalement tendue — ses lèvres s'aminçissant pour devenir des tranches roses presque translucides, tels des élastiques au point de rupture, découvrant de parfaites dents blanches à des dizaines de milliers de dollars. Qui rappelaient à Max un showroom de cuvettes de chiottes.

Avant que Max ait eu le temps de rentrer dans le détail, Prescott lui demanda s'il avait des photos du couple en train de baiser. Réponse négative qui, sans aucun doute, déçut le client.

Max ne sut quoi faire, à part continuer à jouer son rôle et finir son numéro. Il était sur le point de servir les excuses lorsque Prescott fit un geste pour le faire taire.

— C'est un bon début. Un très bon début, dit le dentiste.

— Un bon début ?

— Il m'en faut plus.

— Plus ?

— Des preuves.

— Des preuves ?

— Oui, des preuves, monsieur Mingus. La preuve d'une pénétration effective. Vous savez — des trucs gonzo, dit Prescott.

Lorsque Max le regarda, perplexe, il se fit plus clair.

— Des photos de baise. Des tas et des tas de photos de cul. Et pas des clichés volés. Je veux la touche « fait main, pris sur le vif ». Et je les veux à la fin du mois prochain, pour Halloween.

Et c'est ainsi que Max se retrouvait à nouveau dans une chambre du Zurich Hotel.

D'abord, il avait passé un deal avec Teddy, le veilleur de nuit d'à peu près dix-huit ans, un rouquin à lunettes à demi-monture. Lui et le type chargé de la sécurité étaient les seuls gus de service.

Pour quatre cents dollars, Teddy avait raconté que tous les jeudis soir, le couple occupait la chambre 30 entre 19 heures et 21 heures, et que Fabiana l'avait réservée jusqu'à la fin de l'année. Max en avait donc fait de même avec la chambre mitoyenne, mais pour un mois.

Les chambres 29 et 30 étaient séparées par une porte communicante. Teddy lui

avait expliqué qu'elles formaient auparavant une suite, du temps où le Zurich accueillait des familles et une clientèle plus âgée. Pour quatre cents dollars de plus, Teddy avait donné à Max la clé de cette porte. Teddy avait huilé les gonds et vérifié leur bon fonctionnement gratos. Quatre cents de plus — et la promesse d'une rallonge — avait acheté le silence, la discrétion et la vigilance de Teddy.

Max inspecta le nid d'amour. Il était quasiment identique à sa chambre : un lit double avec, au-dessus, une affiche encadrée hors d'âge vantant les attraits touristiques de Miami, une table ronde avec deux fauteuils et une lampe à côté de la fenêtre, trois petits miroirs en forme d'oies planantes qui grimpaient sur le mur au niveau de la porte d'entrée, une télé et un lecteur de DVD dans un coin. Teddy lui avait fait remarquer que les posters étaient les seuls signes distinctifs — chaque chambre comportait *son* affiche historique. Pour Max, c'était 1950 — l'année de sa naissance. Pour la chambre 30, 1961. La seule différence notable était qu'ici l'air conditionné fonctionnait — il y faisait beaucoup plus frais.

Le jeudi soir suivant, il les avait minutés.

19 h 07-19 h 23 : bavardage. Surtout Cortland, mais Max n'entendait pas ce qu'il disait car il parlait à voix basse, un murmure sourd. Ce devait être drôle, ou Fabiana amoureuse, parce qu'elle riait beaucoup.

19 h 24-19 h 41 : place au silence, puis quelques gémissements épars.

19 h 43-20 h 17 : baise. Ils étaient bruyants. Elle gémissait, criait et glapissait. Il grognait et haletait. Puis elle se mettait à gueuler et hurler. En espagnol. « *¡ Más profuuuuundo ! ; Mássss profuuundo ! ; Sí ! ; Sí ! Mi amor ! ; Sí mi amor ! ; Allí ! ; Allí ! ; Sí ! ; Sííí ! ; Mi amor ! Mi ángel.* »

À ce moment-là, Max était assis derrière la porte, ses mains vainement plaquées sur ses oreilles pour s'épargner le pire. Il était très gêné d'être là, et honteux de gagner du pognon ainsi.

20 h 18-21 h 04 : respirations profondes et haletantes — lui et elle. Fabiana dit : « *Su pene es una varita mágica* », ce qui fait rire Cortland : « Appelle-moi Harry Baiseur, bébé. »

Max entendit la douche.

21 h 38 : la porte se ferme.

Max regarda par la fenêtre et vit Fabiana sortir de l'hôtel et se diriger vers Collins Avenue.

21 h 52 : porte qui claque de nouveau.

Cortland quitta l'hôtel et prit la même direction que Fabiana.

Max les épia pendant les trois semaines suivantes. Plus de temps que nécessaire, mais sans autre boulot en vue et n'aimant pas son client, il tirait sur la corde dans la limite du raisonnable.

Le couple commença en léger différé ce jour-là, mais le timing était presque identique.

Pendant tout ce temps, il avait réfléchi au meilleur moyen de se faufiler dans la chambre pour prendre des photos sans se faire remarquer. Deux options

s'offraient à lui. La première consistait à se planquer dans l'armoire située en face du lit du couple. Mais le meuble manquait de place : trop étroit pour ses larges épaules, il ne pouvait s'y glisser que de biais. Une fois à l'intérieur, il se rendit compte qu'il parvenait à peine à tourner la tête, sans parler d'utiliser l'appareil photo. Il devrait donc s'en remettre à la méthode qu'il détestait le plus — se glisser dans la chambre pendant qu'ils baiseraient. C'était une stratégie à haut risque. Tout son boulot était question d'invisibilité. S'il se grillait, il exposerait son client.

Heureusement, il trouva une solution. La porte communicante s'ouvrait de la droite vers la gauche. S'il l'entrebaïllait d'une quinzaine de centimètres, il avait une vue dégagée sur le lit et pourrait prendre autant de photos qu'il voudrait sans être vu. Il n'aurait même pas à entrer dans la chambre 30.

Problème réglé. Il était fin prêt.

19 h 56. Max alluma son appareil photo — un Canon SLR avec un objectif Leica de première classe, dix images seconde — et se tint prêt derrière la porte. Fabiana n'avait pas encore commencé à crier, mais ses gémissements allaient crescendo. Il entendait Cortland grogner et gronder.

L'heure était venue.

Il posa la main sur la poignée de la porte, mais la retira soudain sous le coup d'un sentiment nauséeux au creux de l'estomac, lui provoquant un haut-le-cœur.

Dès l'instant où il avait pensé quitter la police de Miami pour se reconvertir en privé, il s'était juré de ne jamais tremper dans les divorces. Ces conneries scabreuses de paparazzi, ce n'était pas pour lui. Bien sûr, le pognon était au rendez-vous, les missions illimitées, et, mis à part les activités pour les entreprises, c'était le plus sûr domaine de la profession — au pire on risquait un cocard ou une lèvre fendue, si les adultérins réussissaient à enfiler leur froc assez vite pour vous attraper. Mais il n'avait jamais voulu gagner sa vie de la sorte. Il voulait aider les gens, pas détruire des mariages et engraisser des avocats spécialisés dans les divorces.

La vie se faisait une joie de mettre à mal vos principes.

Il laissa ce sentiment refluer, puis entrouvrit la porte. Ils n'avaient pas éteint la lumière. Fabiana criait « *¡ Mi ángel!* », Cortland alternait grognements et halètements. Tout le monde dans ce foutu hôtel devait les entendre, songea Max.

Il poussa la porte un peu plus et le lit apparut dans le viseur de l'appareil photo. Il voyait du blanc. Rien que du blanc. Il zooma. Rien. Zoom arrière. Il avait désormais une vue nette du lit dans son ensemble — draps, oreillers, et des ombres bleutées aux extrémités.

Mais personne dessus.

Les bruits de la chambre se firent plus sonores, le couple criant en chœur.

Il abaissa l'appareil photo et scruta par l'interstice de la porte. Il distinguait l'essentiel de la pièce. Et l'espace caché ne pouvait abriter deux personnes. Max était sous le choc. Il les entendait toujours. Un boucan d'enfer. Mais le nid d'amour semblait vide.

Il ouvrit la porte en grand et fit quelques pas hésitants dans la chambre 30. Il regarda autour de lui. Le lit n'était pas défait. Mais immaculé.

Il jeta un œil dans la salle de bains — vide aussi.

Il n'y comprenait rien, et se posait des questions par centaines.

Puis il aperçut la télé.

Sur l'écran une femme aux cheveux sombres à quatre pattes se faisait pilonner par un grand type blond aux bras couverts de tatouages. Le mec était Will Cortland. Et la gonzesse Fabiana Prescott. Elle était aussi tatouée — deux cœurs se chevauchant au bas du dos, un diable avec une fourche sur le côté de son abdomen, une volute d'étoiles sur la cuisse.

Le lecteur de DVD marchait et diffusait les bruits qu'ils avaient appris par cœur au cours des trois semaines précédentes.

Hagard face à l'écran télé, il essayait de comprendre ce qui se passait, ce qui s'était passé.

Un détail sur l'écran attira son attention. L'affiche sur le mur au-dessus du lit était identique à celle de la chambre 30. Il continua son visionnage. La vidéo avait été tournée ici, précisément dans la pièce où il se trouvait.

Il ouvrit la porte d'entrée et scruta le couloir. Vide et totalement silencieux. Étrange pour un jeudi soir, songea-t-il. D'habitude, c'était précisément le moment où débarquaient les fêtards de province.

Il rentra de nouveau dans la chambre et observa la rue par la fenêtre, sachant pertinemment qu'il n'allait pas les voir.

Il éteignit la télé et éjecta le DVD.

Le disque ne comportait pas de titre.

Teddy n'était pas à la réception. Remplacé par un Asiatique inconnu au bataillon qui portait un badge sur lequel on pouvait lire « George ».

— Où est le responsable ?

— Je suis le responsable. En quoi puis-je vous aider ?

— L'autre responsable, où est-il ?

Max se repassa le film de son arrivée à l'hôtel. Avait-il vu Teddy à la réception ? Aucune idée, il avait foncé directement dans sa chambre.

— Vous parlez de Ted ? Il a démissionné dimanche, dit l'Asiatique.

— Dimanche ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas posé la question. J'ai juste eu le poste.

— Quel jour avez-vous commencé ? demanda Max, sentant la moutarde lui monter au nez.

— Quelque chose ne va pas dans votre chambre, monsieur ?

— Avez-vous une adresse où l'on peut trouver Teddy ? Ou un numéro de téléphone ?

— Je ne peux pas vous révéler ce genre de renseignements, monsieur.

— Combien ? soupira Max.

— Pardon ?

— Combien pour ces infos ? Ça va chercher dans les combien ?

— Monsieur, je vais devoir vous demander de partir.

— Quoi ?

— Je ne vais pas vous révéler ces informations, insista le type, content de lui, qui souligna son effet en bombant son petit torse et en redressant ses épaules aussi épaisses qu'un cintre.

— Qui vous a engagé ?

Le type leva une main et fit signe à quelqu'un par-dessus l'épaule de Max.

— Monsieur, je vais devoir vous demander de quitter l'hôtel sur-le-champ. Le vigile va vous accompagner dans votre chambre afin de préparer vos affaires.

Dans la glace derrière le comptoir, il distingua un gros-bras noir et chauve qui se tenait prêt, les pouces calés dans le gros ceinturon d'un bide protubérant qui ressemblait à une chambre à air prête à éclater. Une fine moustache léchait les bords de sa lèvre supérieure, telle de l'écume moisie.

Max s'observa. Lui aussi était chauve. Un crâne blanc neige et une barbe de trois jours parsemée de gouttes de sueur. La mine mauvaise. Le visage rougi par la colère et l'humiliation, des yeux bleu glacial en têtes d'épingle. Il était encore bien carré, mais la graisse commençait à battre le muscle. Le réceptionniste avait trente ans de moins que lui. Dans le temps, il aurait extrait ce petit connard par-dessus le comptoir pour lui tirer les vers du nez. Dans le temps, il était flic.

Il lança un regard noir au petit bonhomme. Était-il de mèche ? Peut-être pas. C'était juste un type tout au bas de l'échelle merdique d'un boulot merdique dans un hôtel merdique. Ils étaient nombreux dans ce cas.

Il dépassa le type de la sécurité et sortit dans la rue. L'air chaud et nocturne de Miami le prit à la gorge. Les rafales de vent transportaient des odeurs de nourriture, de parfum et de mer. De la musique s'échappait des voitures, restos, boîtes et boutiques. Il n'en reconnaissait aucune. Des sons étrangers, rien de plus que des bips dans ses oreilles. Du hip-hop, du R&B, de la salsa robotisée et un boucan qui ressemblait à un infarctus d'éléphant. Les gens le croisaient, l'effleuraient, le bouscullaient. Ils portaient des vêtements estivaux, étaient jeunes, souriaient, discutaient fiévreusement. En route vers Ocean Drive et ses restos et ses chattes ou vers Washington Avenue et ses boîtes et ses chattes. Plus aucun souci en tête, ils les avaient laissés dans leurs banlieues. Max les enviait, tous autant qu'ils étaient.

Il songea à la suite du programme. Aller au Shore Club pour voir si Fabiana y était. Il n'y apprendrait pas grand-chose. Les hôtels de luxe veillaient jalousement sur leurs clients. Il était curieux de ce qui venait de lui arriver, tout en se disant qu'il ne voulait pas vraiment le savoir, mais juste se tirer de là et tout oublier.

Perdu dans ses pensées, il remarqua un grand Noir qui le fixait de l'autre côté de la rue. Il ne parvenait pas vraiment à distinguer la tête de l'homme ; elle se mélangeait à la nuit et se floutait sous les néons. Mais il sentait ce regard fixe, son insistance inquisitrice, son magnétisme. Le type avait choisi tout spécialement Max parmi cette foule grouillante, concentré sur lui, l'ayant ciblé. Miami comptait des tas de SDF givrés. Ils se pointaient pour le climat et la générosité coupable des touristes. Max aurait pu le ranger dans cette catégorie, mais son vieil

instinct de flic refit surface, et il avait la nette impression que le type ne collait pas au rôle.

C'est alors que son téléphone retentit, la mélodie de *Waitin' on a Sunny Day* de Bruce Springsteen résonna dans son étui à la hanche. La sonnerie qu'il avait attribuée à Joe Liston — son ancien équipier et seul fan noir de Springsteen qu'il ait rencontré jusqu'à présent.

Joe n'appelait jamais Max le soir, qu'il passait toujours en famille.

Une urgence, quelque chose de grave.

Joe était commissaire aux Homicides.

Max se prépara au pire.

Qui arriva.

— C'est Eldon, dit Joe. Ils l'ont retrouvé il y a quarante-huit heures dans la salle de la 7^e Avenue. Assassiné.

Cela aurait dû être un choc, mais non. Au moment où il apprit la nouvelle, Max réalisa que le type de l'autre côté de la rue avait disparu, évanoui sans laisser de traces, comme s'il n'avait jamais été là.

— Il y a *quarante-huit* heures ? demanda Max. Pourquoi tu ne m'as pas appelé plus tôt ?

— Je ne pouvais pas. Il faut qu'on parle. Je suis à la salle. Tu peux venir ?

— J'arrive.

Joe Liston l'attendait devant le gymnase, sur son trente et un comme d'habitude. Costume de lin beige, chemise blanche, cravate marron et chaussures de cuir assorties et cirées. Très soucieux de son apparence, elle reflétait son attachement au boulot et aux responsabilités qui en découlaient. La police de Miami avait renoncé depuis bien longtemps au costume cravate pour les inspecteurs, rapport aux plaintes concernant la chaleur tropicale, et au fait que les costards ne facilitaient pas toujours la tâche. La plupart des flics en civil prenaient désormais leur service comme s'ils se pointaient à un barbecue — en chemisette de plage, jeans élimés et baskets. Joe avait réagi à ces largesses en remplaçant ses costumes classiques par des trois-pièces.

C'était un grand type massif. Ses cheveux coupés court étaient gris, là où il en restait. La délicieuse cuisine de son épouse, ajoutée aux dix années passées à déléguer derrière un bureau, se devinait sur son visage dodu et à son ventre rebondi. Cela ne le gênait pas. Il n'essayait pas de le cacher ou de le perdre. Il avait eu soixante ans l'année précédente. À cet âge, raisonnait-il, un homme pouvait légitimement se laisser un peu aller.

Max gara sa voiture non loin de la salle et termina le trajet à pied.

La 7^e Avenue était parfaitement calme.

— Je suis désolé, dit Joe.

Il lui tendit la main en guise de condoléances.

— Merci.

Sur le chemin, Max avait tenté de se concentrer sur le meurtre d'Eldon, mais il ne pouvait s'empêcher de songer à ce qui venait de se passer à l'hôtel. Et au type dans la rue.

Joe souleva le scellé sur la porte et ils pénétrèrent dans la salle.

Max n'y avait pas mis les pieds depuis près de dix ans, la dernière fois qu'il avait vu Eldon. L'endroit était en piteux état, une vilaine ruine — un ring effondré, un trou dans le toit, des déchets, de la rouille, quantité de poussière. Ce lieu où tant de destins avaient basculé était désormais un dépôt.

Il avait entendu dire que la salle avait fermé après la mort d'Abe Watson, et qu'Eldon avait continué de s'y rendre jour après jour, de l'aube au coucher du soleil. Max observait et s'imbibait de ce lieu, essayant, sans y parvenir, de faire resurgir des souvenirs. Il comprit à quel point le vieil homme avait dû se sentir brisé. La salle avait fait sa fierté et sa joie, avait été la pierre angulaire de tout ce qu'il avait construit ; et il s'était assis là pour le regarder tomber en ruine. Pour la toute première fois depuis le coup de fil de Joe, Max sentit une pointe de chagrin le piquer, par surprise.

8 mars 1964 : Eldon Burns était entré dans sa vie. C'était là, à côté de la porte où il se tenait, qu'ils s'étaient parlé la première fois.

Max avait débarqué dans la salle avec son pote Manny Gomez. Ni ce jour-là ni aucun autre avant, il avait pensé devenir un combattant. Son unique contact avec le monde de la boxe se résumait alors à avoir vu Mohamed Ali au coin de la 5^e Rue en train de signer des autographes à un troupeau de gamins noirs. Il n'avait jamais assisté à un combat, n'en avait même pas vu un seul à la télé. Cela ne l'intéressait tout simplement pas. Il s'était pointé au gymnase par désœuvrement.

Cependant, une fois à l'intérieur, un monde nouveau s'était révélé et l'avait aspiré. Des Noirs, des Latinos et quelques Blancs de tous âges et tous gabarits. Studieux, occupés, concentrés dans l'effort, focalisés. Des ambitions : réussir-ou-mourir. Les rêves de gloire et de richesse. Les nez cassés, sourcils entaillés, oreilles en chou-fleur. Les visages graves, trempés. La chaleur étouffante. L'odeur de sueur, de sang, de cuir, d'alcool dénaturé. Une violence chorégraphiée. Des coups assénés si vite que les mains se floutaient en brume. Les cadences assourdissantes des poings sur les sacs, le raffut sur les poires, le tourbillon et le maelström d'une douzaine de cordes à sauter, le toc-toc des pieds sautillants.

Eldon Burns avait surgi au milieu de tout ça, lui, incarnation et âme du lieu. Un type costaud portant un bas de survêtement et une chemisette. Il avait de gros bras couverts de taches de rousseur, de grandes pognes carrées, un visage mauvais et hargneux, des yeux calmes mais agacés et une verrue ronde et rougeâtre au bord du front. « Frappe-moi au visage », avait-il dit à Max. Et Max avait séché Eldon d'un court crochet du droit qui l'avait littéralement mis sur le cul. La première fois qu'un nouveau venu réussissait à le toucher, sans parler de le mettre à terre. Le cul par terre, Eldon avait levé les yeux sur Max, souriant. La salle s'était figée d'un coup, soudain totalement silencieuse.

Exactement comme aujourd'hui.

La silhouette du corps d'Eldon avait été délimitée au sol à la craie blanche, les contours évoquant une géométrie crue et nette. N'eût été le croissant de sang noirci collé autour de la tête, un halo de l'enfer, l'image aurait pu être primitive de par sa simplicité. Le meurtre n'était-il pas le plus primitif des actes, l'action qui reliait l'homme à ses stupides aïeux des cavernes ?

Joe tendit à Max quelques photos.

La première montrait le corps d'Eldon. Les bras en arrière, les poings serrés, les jambes légèrement écartées parodiant misérablement un boxeur victorieux à la fin d'un combat. Un rongeur était assis sur sa poitrine et fixait l'objectif de ses yeux noirs.

— Va falloir vérifier que l'endroit n'est pas pestiféré. Il y a des rats partout, dit Joe. Pouvait pas attendre de se le faire, hein ? Certains trouveront que ça lui va bien.

Max posa les yeux sur son ami, établit un contact visuel, et le regarda avec insistance.

Joe détestait Eldon et Eldon détestait Joe. Derrière son dos, Eldon l'appelait : « ce négro ». Joe avait surnommé Eldon : « Puissance six » — « Brûlé au sixième degré » — le pire.

Eldon avait été leur chef lorsqu'ils étaient coéquipiers au sein de la Miami Task

Force, une unité d'élite, en service durant les années 70 et 80, lorsque la ville croulait sous la cocaïne, et que la population était la victime collatérale d'une guerre ouverte entre gangs rivaux de trafiquants. Eldon dirigeait la MTF comme une bande de paramilitaires, un gang armé de plus, mais avec badge et permis de tuer. Mandatés par les politiques locaux pour résoudre toutes les grosses affaires par tous les moyens nécessaires — ou, au moins, être *vus* en train de les résoudre. L'illusion sécuritaire valait mieux que pas d'illusion du tout.

« Emballé, c'est pesé », telle était sa devise. Peu importait qui la MTF faisait tomber, tant qu'ils avaient un casier judiciaire et étaient coupables de quelque chose. La MTF ne s'embarrassait pas de la procédure ni d'aucune putain de loi. Pour une affaire vraiment résolue, ils en montaient des douzaines de toutes pièces, et parfois même tuaient. Après tout, quelle différence ? Les innocents continuaient à vivre en troupeau, et Miami se transformait en un égout à milliards de dollars.

Finalement, Joe avait trouvé cela trop dur à encaisser et demandé sa mutation. Un an plus tard, Max, abîmé par sa dernière grosse affaire et malade de ses faits et gestes au sein et en dehors de la MTF, avait quitté la Maison pour de bon. Eldon l'avait supplié de rester en lui promettant la lune. Lorsque Max avait refusé, Burns l'avait agoni d'obsécrités insoupçonnables. Il avait prévu que Max suive ses traces, qu'il dirige la MTF comme avant, tandis que lui gravirait les derniers échelons vers des sommets professionnels. Max avait fait merder ses rêves soigneusement élaborés, ruinant à jamais l'ordre de succession.

Ensuite, ils ne s'étaient plus reparlé pendant près de seize ans.

Cependant, le lien qui les unissait était demeuré étrangement tenace. Eldon avait été une figure paternelle pour Max au moment où il en avait le plus besoin. Max avait été le fils qu'Eldon n'avait jamais eu. Eldon n'avait jamais cessé de veiller sur lui. Lorsque Max avait plongé pour homicide involontaire en 1989, Eldon avait acheté les gangs d'Attica pour s'assurer qu'il ne lui arriverait rien. Il avait le bras long, et en faisait parfois même profiter gracieusement.

Les clichés suivants étaient des gros plans de la tête d'Eldon. On lui avait proprement tiré une balle dans chaque œil, donnant l'impression que les orbites étaient recouvertes de pièces noires.

— Le tireur était très près, dit Max en montrant autour des yeux les brûlures causées par la poudre.

— Ils affirment que c'est l'œuvre d'un gang, une sorte de meurtre initiatique, dit Joe.

Max revint au cliché du cadavre au sol. Il secoua la tête.

— Le tueur lui a tiré dans l'œil droit à bout portant. Eldon s'est effondré. Il se tenait au-dessus de lui et il lui a collé une autre balle dans l'œil gauche, dit-il. Ce n'est pas un meurtre initiatique. C'est une exécution.

— C'est aussi ce que j'ai pensé. Lorsqu'on a déplacé le corps, les douilles sont tombées de ses mains. Le tueur les a mises là, avant de replier ses doigts. La rigidité cadavérique a fait le reste, dit Joe.

Max lui lança un regard interrogateur.

— Ouais, ça me dépasse aussi, commenta Joe en haussant les épaules.

— C'était quoi ? Un .45 ?

— Je n'ai pas encore lu le rapport balistique, mais tout porte à croire que oui.

Max observa la salle et essaya de visualiser le meurtre. Eldon était-il en train de partir lorsqu'il était tombé sur son assassin ? Le tueur avait-il repéré les lieux ? La trace de poudre au-dessus du sourcil indiquait que le meurtrier avait tiré le premier coup avec un angle partant du haut vers le bas, ce qui voulait dire qu'il était plus grand qu'Eldon. Le vieil homme faisait environ un mètre quatre-vingts. Ce qui mettait l'assassin à minimum un mètre quatre-vingt-dix.

Pourquoi lui avoir tiré dans les yeux ? Était-ce un message ? Une chose vue qu'Eldon n'était pas censé voir ? Ou était-ce le mode opératoire du tueur, une petite manie personnelle ?

Max n'avait pas réfléchi ainsi depuis des années. Il n'en avait pas eu besoin. Il était surpris de la vitesse à laquelle revenaient ses automatismes.

Il avait bossé sur une scène de crime pour la dernière fois vingt-sept ans plus tôt, lorsqu'ils traquaient Salomon Boukman, l'Haïtien qui régnait sur la pègre de Miami au bon vieux très *mauvais* temps de la cocaïne et des tronçonneuses.

Ils collaboraient encore parfois sur certaines affaires, en dehors de tout cadre légal. Si Joe avait besoin d'informations qu'il ne pouvait obtenir via les canaux habituels, il demandait à Max de s'en charger. Et si Max avait besoin de vérifier les antécédents d'un quidam, il appelait Joe. Mais ça n'allait pas plus loin, des services demandés et rendus en privé. Rien de plus. Pas de faits, point de détails.

— Pourquoi tu m'as fait venir ici, Joe ? demanda Max, même s'il connaissait la réponse et signolait déjà la sienne. On sait tous les deux que je ne suis pas censé être là. Et tu préférerais te pendre plutôt que de faire une entorse à la procédure.

— *Plus ça change, plus c'est la même chose*.*

— Tu pourrais être un peu plus énigmatique ?

— Tu sais qui est en charge de l'enquête ? Cet exemple pour tous les crétins qu'est le commissaire adjoint Alex Ricon, dit Joe.

— Il ne trouverait pas de sable dans le désert. Eldon le détestait autant qu'il te détestait toi. Et c'était réciproque.

— Donc, tu en dis quoi ?

— Ils se foutent de trouver l'assassin.

— Exactement.

— Mais tu sais comment ça se passe avec les contrats, dit Max. On ne recherche jamais celui qui a pressé la détente. On cherche celui qui l'a payé. Ça prend du temps et demande de la persévérance. Plus la victime est importante, plus il faut de temps. Beaucoup de zones d'ombre à explorer. Et avec Eldon, tu peux être sûr qu'elles ne vont pas manquer.

— Tout juste, dit Joe. Le seul truc qu'on va creuser autour d'Eldon, c'est sa tombe. Demain matin, ils vont annoncer à la presse que c'est l'œuvre du novice d'un gang local, son dépucelage.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

— J'aurais préféré.

Joe fronça les sourcils et son front se stria de sillons.

— Ils ne veulent pas creuser les affaires quand ils risquent de découvrir des choses gênantes. Et ils en connaissent un rayon dans le cas présent. La MTF a mis à l'ombre bon nombre d'innocents. Et pour la plupart, ils ont pris perpète sans possibilité de conditionnelle. Imagine le raffut si une enquête menait ne serait-ce qu'à libérer un seul de ces mecs ? On verrait les condamnations cassées les unes après les autres. Et suivraient les poursuites en réparation qui coûteraient chacune des millions. La ville ne peut pas se le permettre.

— La rumeur dit que le Chef veut bientôt présenter sa candidature au poste de maire. Et il était très proche d'Eldon. Avec une casserole pareille, sa candidature est foutue.

— Ils ont donc confié l'affaire à Ricon parce qu'il s'en battra royalement les couilles si l'assassin d'Eldon s'en tire, dit Max.

Ils demeurèrent silencieux un instant. Max observa de nouveau les clichés, et le sang séché au sol, tout ce qu'il restait d'Eldon Burns.

— Eldon faisait partie de ces personnes que je ne pouvais imaginer mourir, dit-il. Et pas comme ça. Vraiment pas. Je pensais qu'il vivrait jusqu'à cent dix ans et s'éteindrait dans son sommeil.

— Je comprends, dit Joe. La mort d'un proche est toujours incompréhensible, non ? Pourquoi lui, pourquoi maintenant ? Des questions auxquelles personne ne peut vraiment répondre, sauf à supposer que c'est la volonté divine.

— Ou c'est juste ainsi.

— Certaines personnes deviennent plus croyantes avec l'âge.

— En ce qui concerne Eldon, j'en doute, dit Max.

— Et toi ? Tu avais l'habitude d'aller à l'église quand tu avais un problème.

— Un problème avec une *affaire*, le corrigea Max.

Sa botte secrète lorsqu'il était flic, une petite manie quand une affaire était dans l'impasse. Il se rendait dans l'église la plus proche, la plus calme et la plus déserte. Pour échapper au brouhaha incessant du bureau — les sonneries de téléphone, les cliquetis des machines à écrire, les disputes, les taquineries — et à la puanteur de flics débordés exsudant un régime alimentaire désastreux et des cuites à la bibine dans un air saturé de tabac. Il s'asseyait alors sur un banc et passait au crible la masse d'informations stockée dans son crâne, griffonnant des détails sur un calepin, espérant qu'un élément déterminant allait surgir, cherchant à comprendre pourquoi les gens infligeaient à leur prochain les saloperies méchantes, répugnantes et perverses dont ils étaient capables. Parfois cela fonctionnait : une piste qu'il avait négligée, l'indice sans intérêt qu'il avait passé à la trappe pour un autre plus clinquant, *le* détail d'un témoignage qu'il avait écarté d'emblée lui revenait. Parfois il faisait chou blanc ; un type solitaire assis dans une église vide, observant les vitraux et les saints en pierre, n'allant nulle part.

— Tu ne t'es jamais demandé ce qu'il y a ensuite — après ça ? demanda Joe.

— Non.

— Jamais ?

— Non.

Joe jeta un œil à la salle, puis regarda son ami.

— Eh bien, moi si. Et j'ai quelque chose à te demander qui va peut-être te paraître bizarre.

— À moi d'en juger. Je t'écoute.

— Si tu... pars — genre, si tu meurs avant moi, peux-tu me rendre un service ?

— Quoi ? Je serai trop occupé à être mort.

— Je veux dire, si tout ça n'est que la première étape du bon vieux tour de manège sur lequel on est tous embarqués, s'il y a quelque chose après ça — cette vie — peux-tu me le faire savoir ? M'envoyer un signe. Que je sache que tu vas bien et qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

Liston était sérieux. Et Max ne trouva rien d'étrange à cette requête. En 1997, Joe avait perdu ses deux parents à quelques mois d'intervalle. L'année suivante, une crise cardiaque avait eu raison de son plus jeune frère. Depuis, Joe avait ruminé sur la mort, principalement la sienne. Max avait toujours fait preuve de compréhension. Il savait que Joe avait peur de mourir, un sentiment que lui ne connaissait pas. En fait, il ne pensait même pas à la mort, parce qu'il n'avait pas à le faire. Max était très seul. Ses parents avaient disparu. Il n'avait pas de femme, pas de petite amie, pas d'enfant, de frère ou de sœur, de neveu ou de nièce. En résumé : pas de responsabilités, personne dont il devait se soucier, pas de raison de s'accrocher. Joe, en revanche, avait cinq mômes et une femme aimante. Il voulait rester à leurs côtés à tout jamais.

— J' imagine qu'il suffit d'attendre et de voir venir.

— Quel genre de « signe » veux-tu que je t'envoie ?

— Ah, chais pas, répondit Joe en haussant les épaules. Quelque chose — n'importe quoi — de telle sorte que je sache que c'est toi.

— Et tu en feras autant pour moi, pas vrai ? sourit Max.

— Tu peux compter sur moi. J'en ai déjà choisi un.

— Est-ce que tu peux faire quelque chose pour moi, là tout de suite ?

— Bien sûr, dit Liston.

— Explique-moi la vraie raison pour laquelle tu m'as fait venir ici.

— Je n'aimais pas Eldon Burns. Je suis désolé de le dire ici et maintenant, mais c'est la vérité. Eldon est la pire chose qui soit jamais arrivée à Miami — pire que n'importe quel ouragan, émeute raciale ou épidémie de dope. Ces phénomènes atteignent un pic, puis disparaissent. Les gens comme Eldon atteignent les sommets mais ne disparaissent pas. Ce qu'ils font est suivi, transmis, peaufiné, répété. Ricon fait à Eldon ce qu'Eldon a fait à des centaines d'autres. Tu peux appeler ça de la « justice divine », mais ça n'en est pas. C'est toujours ce même « Emballé, c'est pesé ». Et je ne veux pas être complice de ça. Ce n'était déjà pas le cas à l'époque. Ça ne l'est toujours pas.

« Pour moi, il ne s'agit pas du meurtre d'Eldon Burns, mais de celui d'un vieux homme qui a été descendu de sang-froid. Tout le monde s'en fout. Et je vois déjà toutes les conséquences à venir. L'angle des médias — un vieux Blanc sans défense assassiné dans un quartier noir —, un quartier dans lequel j'ai grandi, un quartier

dans lequel toi aussi tu as passé une partie de ton adolescence. Liberty City va être officiellement baisé et cramé. Et les progrès accomplis ici dont personne ne parle jamais ? Tout ça ne comptera pour rien. Tout ça redeviendra poussière. Ils vont accuser ces crétins de rappeurs pour les flingues et la came qui circulent ici, et la nouvelle clique de cinglés de Ricon va débarquer pour fracasser des crânes, jusqu'à provoquer enfin de nouvelles émeutes raciales.

Joe était hors d'haleine et en sueur. Max attendit qu'il ait retrouvé son calme avant de parler.

— Ce n'est pas ton affaire, Joe.

— Oh que si !

— Tu es à sept mois de la retraite.

— Ça veut dire que j'ai sept mois pour régler ça.

— Mais les choses ont changé, dit Max. Lorsqu'on traquait Salomon Boukman, on avait le choix. On pouvait se permettre de se faire couvrir de merde par Eldon, parce qu'on était assez jeunes pour repartir de zéro. Tu n'auras nulle part où aller après. Tu ne pourras pas repartir de rien. S'ils découvrent quoi que ce soit, ils te sucreront ta retraite.

— Au moment où ils s'en rendront compte, c'est eux qui n'en auront plus, de retraite.

— Et Jet ? Pense au moins à lui.

Jethro — Jet — Liston était le fils aîné de Joe, et le filleul de Max. Il avait été un joueur de foot américain prometteur avant qu'un mauvais tackle ne mette fin à sa carrière. Il était maintenant flic en uniforme et en patrouille, comme son père l'avait été avant lui.

— Je ne vais pas en arriver là, Max. J'ai un plan.

Max savait ce que Joe était sur le point de lui demander.

— Je ne peux pas t'aider sur ce coup-là, Joe, dit-il. Je ne suis plus flic. Je suis un simple citoyen.

— On va bosser là-dessus ensemble.

— Comment ? Pas moyen que je mette un pied au quartier général. Même avec un badge visiteur. Suis tricarard là-bas.

— Je vais me charger de tout ce qui concerne les bases de données. Examiner les rapports des légistes et de la balistique. Toi, tu vas t'occuper de ratisser le terrain.

Max étouffa un rire.

— Ratisser le terrain — *moi* ? Ici ? Faire du porte-à-porte ? C'est *quoi* ce plan ? C'est fini, les gens ne parlent plus aux flics. Et je mettrai ma main à couper qu'ils ne vont pas causer à une espèce de Blanc qui *était* flic au bon vieux temps moi.

— Juste pour une semaine. Peut-être deux. Maximum. Vois ce que tu peux trouver, dit Joe. Si tu découvres quelque chose, ou encore mieux, un témoin oculaire, fais-le-moi savoir, et après je prendrai les choses en main.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Essayer qu'on ne colle pas un meurtre sur le dos de quelqu'un qui ne l'a pas commis. Parce que c'est à ça que travaille Ricon en ce moment — tirer la

couverture à lui au détriment d'un pigeon. Si je peux obtenir des informations qui contredisent les siennes, bah je trouverai bien un moyen de les utiliser pour empêcher une injustice. Qu'en dis-tu, Max ? Mène ton enquête. Une dernière fois. Toi et moi. *Born to run*.

— Bruce *putain* de Springsteen !

Eldon avait rebaptisé le duo qu'ils formaient « *Born to run* » à cause du poster représentant la pochette de l'album punaisé sur le mur de la chambre de sa fille.

Joe se rapprocha de l'endroit où Eldon s'était effondré. Il avait l'air vieux, fatigué et complètement perdu. Max savait que Joe n'allait pas lâcher l'affaire comme ça. Son ami se battait désormais contre des moulins à vent. Il n'avait pas le cœur de le lui dire.

— Est-ce que je peux y réfléchir ? dit Max.

— Réfléchir à quoi ?

Joe se retourna, l'air impatient.

— Je te demande juste quelques semaines de ton précieux temps. Deux semaines, Max. Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? Toujours en train de filer des infidèles pour le compte de cocus ?

— À vrai dire, ouais. L'affaire sur laquelle je suis prend une tournure complètement dingue.

— L'affaire ? Tu appelles cette connerie une *affaire* ? Et là maintenant, on parle de quoi ? D'Eldon Burns. *Mort. Assassiné*. Ça, c'en est une d'*affaire*, Max. Un type qui enfle une poulette qui pourrait être sa fille, ce n'est pas une affaire. C'est juste un trou du cul de pervers entre deux âges qui n'a rien d'autre à foutre. Une *affaire*. Bordel ! Non mais, écoute-toi ! Tu faisais partie des meilleurs. Aujourd'hui, tu vis à genoux.

Joe fixait Max. Les yeux de Liston suintaient le mépris. Une colère froide. Il avait l'habitude de terroriser à mort les suspects en les regardant exactement de la même façon. Max se faisait enfin une idée de ce qu'ils ressentaient. Joe n'avait encore jamais porté le moindre jugement sur la manière dont il gagnait sa vie. Même si une pointe de désapprobation se faisait sentir dès qu'ils parlaient boulot.

Ils étaient potes depuis près de quarante ans. Douze ans passés comme coéquipiers dans la police. Ils formaient un sacré tandem, songea Max. Et Joe était *encore* là, ayant conservé chaque once de son intégrité. Il ne s'était jamais compromis, n'avait jamais détourné le regard, jamais il ne s'était économisé ni enrichi. Max n'était pas intègre. Ce n'était pas la prison qui l'avait détruit. Ni la mort de sa femme. Mais ce qui avait suivi — le bordel qu'il avait foutu dans sa propre existence. Le destin lui avait tracé une ligne et il en avait fait un nœud coulant.

Voilà pourquoi il ne voulait pas enquêter sur l'assassinat d'Eldon. Il se sentait si cramé, si étranger à ce qu'il avait fait à merveille et qui avait été sa fierté, qu'il ne pensait pas en être à nouveau capable.

Joe se détourna et gagna la porte de la salle. Il l'ouvrit en grand et fit un pas de côté, comme pour demander à Max de partir pour de bon. Dehors, il faisait nuit noire et les grillons se déchaînaient.

Sur le seuil de la porte, Max se retourna pour regarder la salle et lui dire adieu.

La dernière fois qu'il avait vu Eldon vivant c'était ici, presque dix ans plus tôt, le 18 décembre 1998. À l'occasion d'une réunion des anciens de la Miami Task Force. Max avait dû se forcer pour y aller. Bien sûr, il était reconnaissant envers Eldon de l'avoir fait protéger en prison, mais son ancien patron lui rappelait le passé — un passé que chaque jour, il espérait pouvoir modifier, voire oublier. Max et Eldon n'avaient jamais parlé de ces faits. Max n'avait même jamais essayé de les évoquer, parce que Eldon aurait alors pensé que Max était équipé d'un micro, et il se serait fermé comme une huître ; même après l'avoir fouillé et avoir constaté que Max était *clean*, il aurait agoni d'injures son ancien protégé — devenu une fiotte de *born again* — et se serait muré un peu plus encore. Eldon était ainsi fait, depuis toujours : c'était à sa sauce ou nature.

Max était entré dans la salle en ce jour de décembre, mais à reculons. Il avait survolé l'assistance du regard et aperçu ces visages familiers, certains blanchis et abîmés par l'âge ou une mauvaise hygiène de vie, d'autres bouffis par la réussite, quelques-uns ressemblant encore vaguement aux souvenirs qu'il en avait, mis à part les cheveux plus épars et de nouvelles rides. Tous sans exception avaient du sang sur les mains. Tous sans exception avaient assassiné impunément, et sans jamais être inquiétés. Et lui ? Il était le dernier arrivé, le pire de tous, l'élite de la MTF.

Peu à peu, ses anciens collègues l'avaient remarqué et, l'un après l'autre, ils s'étaient tus ; toute la salle résonna soudain de leur silence. Puis quelqu'un s'était mis à applaudir. Et bientôt tous les autres s'étaient joints à lui. Et plus encore — ils avaient tapé des pieds et scandé son nom et sifflé et crié des hourras. C'était le retour du héros, du fils prodigue, le dernier as de la gâchette de Miami faisant son tour d'honneur. Cela l'avait rendu malade. Ils ne se contentaient pas de le glorifier, ils se réjouissaient de ce qu'ils avaient tous été un jour, et de tout ce qu'ils avaient fait — les preuves falsifiées, les aveux arrachés sous la contrainte, les parjures, les centaines de condamnations arbitraires, les meurtres — l'éternel credo « Emballé, c'est pesé ». Point de culpabilité, de mauvaise conscience ou de sens des responsabilités.

Eldon s'était approché de lui, souriant et bras ouverts. Max avait soudain pensé à Sandra et à son aversion pour Burns. C'était en partie à cause d'elle qu'il avait quitté la Maison. Sinon, elle ne l'aurait jamais épousé. Il avait alors revu son visage, gravé sur sa rétine, clair comme le jour. Il s'était figé avant de reculer. Eldon avait laissé retomber ses bras et son sourire.

Ils étaient parvenus à converser poliment malgré la gêne, Eldon tentant des incursions, pour faire reculer Max qui battait en retraite, à l'aide de phrases courtes et de grognements. Pour finir, Eldon avait abandonné et tendu une main en guise d'au revoir.

— Tu faisais partie des meilleurs, avait-il dit.

Ce furent ses derniers mots à Max. Exactement ce que venait de lui dire Joe, et presque exactement au même maudit endroit.

Max se dirigea vers sa voiture. Il se demanda ce qu'il allait faire le lendemain, la

semaine suivante, et tant qu'il tiendrait. Il n'était désormais plus question que de cela, tenir — tenir un boulot qu'il détestait, tenir jusqu'à ce qu'il ait mis assez de fric de côté pour ne pas finir clodo et dormir sur une plage.

Il songea à Joe sur le point de partir en croisade, pour rendre justice à quelqu'un qu'il méprisait, parce que c'était la chose à faire, ce qu'il pensait être de son devoir.

Mais qu'était-il en train de faire ? Pourquoi partir ?

Joe était son ami.

Eldon avait été son ami.

Il avait une dette envers Eldon.

Il avait une dette envers Joe.

Il ferma les yeux et vit sa femme, Sandra. Elle n'était plus là.

Lui seul.

Sa décision.

Ce n'était pas grave.

Il pouvait le faire.

Une dernière fois.

Born to run.

Il se retourna.

Joe était dehors et le regardait. Allait-il disparaître ou faire un geste signifiant qu'il avait changé d'avis ? Joe savait que cela allait probablement être le cas, qu'il ne pouvait laisser passer un truc pareil.

* En français dans le texte (*N.d.T.*).

Max regagna son appartement de standing avec vue sur mer de Collins Avenue, payé un demi-million de dollars en 1997. Le seul placement judicieux qu'il ait jamais fait — ou du moins le pensait-il, à l'époque. Car peu de temps après qu'il avait emménagé, Miami était devenu un aimant attirant victimes de la mode et autres bobos, et les prix de l'immobilier s'étaient envolés pour atteindre des sommets absurdes, du jamais-vu depuis le boom dû à la coke. Aujourd'hui, comme à l'époque, les choses avaient changé.

L'économie était en chute libre, les banques en faillite, les affaires allaient droit dans le mur et le prix de la pierre s'effondrait. Le pays sautait à pieds joints dans une nouvelle Dépression et Miami jouait à la marelle autour de l'abîme.

Le soir, Max aimait s'installer dehors sur son balcon du quatorzième étage, face à l'océan. Le bruit des vagues et la brise fraîche et salée sur son visage l'apaisaient, il parvenait à se vider la tête et goûter un sentiment proche de la paix intérieure.

Dedans, derrière les épaisses et hautes baies vitrées, il faisait sombre, le calme et le vide régnaient. Pendant la journée, le soleil inondait la pièce, ses rayons réchauffaient le parquet foncé en acajou, y dessinaient des plumes, tempérant la lumière dans l'appartement. Le lieu prenait une teinte graphite. Quelques meubles occupaient l'espace à l'extrême droite, presque cachés dans la pénombre, comme abandonnés ou déplacés pour maximiser l'espace qui ne manquait pas.

Max n'avait pas organisé la moindre fête ou reçu de visite depuis un bon moment — pas depuis une cuite qui avait duré un an et demi et l'avait conduit à l'hôpital. Cela lui avait coûté presque toute sa fortune et son estime de soi.

En décembre 1996, il était revenu d'Haïti avec vingt millions de narcodollars. Ses honoraires pour avoir retrouvé un gosse disparu. Il aurait alors pu être à l'abri, tranquille pour le restant de ses jours, mais les choses ne s'étaient pas passées ainsi.

Il ne savait pas quoi faire de l'argent. La seule fois où il en avait vu autant, c'était à l'époque où il traquait les barons de la dope. Lorsqu'il avait quitté la police de Miami, les trafiquants brassaient tellement de cash qu'ils achetaient des champs entiers pour enterrer leurs magots. Les flics édifiaient de véritables monticules de biffetons avec l'argent saisi et immortalisaient le moment. Certains utilisaient les clichés pour en faire des cartes de vœux personnalisées.

Impossible de déposer l'argent dans une banque, on allait lui poser des questions et une enquête suivrait — police, FBI et IRS. Ils lui auraient tout confisqué et l'auraient mis sur liste noire. Il n'avait pas besoin d'emmerdements supplémentaires.

Il s'était offert un coffre, qu'il avait installé dans la maison de Key Biscayne partagée avec Sandra. Il avait prévu d'y rester jusqu'à la fin de ses jours, au plus

près des souvenirs physiques de sa femme. Tandis qu'il était en prison, elle avait conservé l'endroit intact, probablement pour qu'à sa sortie il puisse se réfugier dans un lieu familier, une base pour se reconstruire. Elle était morte d'une hémorragie cérébrale un an avant sa libération. Il avait retrouvé ses vêtements toujours pendus dans sa garde-robe ou rangés dans les tiroirs, encore imprégnés de son parfum. Dans ses rêves, il était allongé à côté d'elle, la serrait, écoutait sa respiration. Le matin, il se réveillait, les bras autour du vide. Il se rendait sur sa tombe tous les dimanches avec un bouquet de fleurs ; il s'installait sur une chaise pliante et lui lisait un des nombreux livres qui lui avaient appartenu. Qu'il pleuve ou pas. La vie était simple. Personne ne remplacerait jamais Sandra, donc il ne s'était même pas donné la peine de chercher, n'y avait pas même songé.

Il avait placé six millions de dollars dans des fonds en fidéicomis pour les enfants de Joe Liston : deux millions pour Jet, et un million par tête pour les autres. Ils ne pourraient en disposer avant leur trentième anniversaire. Il se disait qu'ils seraient alors suffisamment mûrs pour gérer cet argent de façon responsable.

En 1997, chez Joe, il avait fait la connaissance de Yolande Pétion, une ancienne flic américano-haïtienne. Elle lui avait parlé d'ouvrir une agence de détectives privés dans le quartier de Little Haïti à Miami. Ils l'avaient montée ensemble. Max avait financé les locaux de Pétion-Mingus Enquêtes.

Une façon pour lui de payer une dette contractée envers Haïti, le pays et les gens qui l'avaient rendu riche — et de transformer du pognon sale en argent honnête. Après des débuts en demi-teinte, les clients avaient commencé à affluer. Ils s'occupaient de toutes sortes de choses, des arnaques à l'assurance aux recherches de personnes disparues. Ils avaient résolu toutes leurs affaires. Puis, en août 1999, Yolande avait été abattue après avoir surpris des cambrioleurs chez elle. Bijoux, cartes de crédit et argent liquide avaient disparu.

Max avait fermé l'agence.

Il avait eu cinquante ans en mars de l'année suivante. Joe lui avait organisé une surprise. Ils étaient allés dans un club de strip-tease. Il s'y était senti mal à l'aise, face à toute cette chair nue qui se trémoussait. Il avait songé à ses cinq années de deuil. Il s'était mis à boire du champagne bas de gamme hors de prix. Qui lui était monté droit au cerveau. Il s'était détendu et un sourire était apparu sur son visage. À la fin de la soirée, il était perdu et fumait clope sur clope, une fille faisait turbiner son cul nu contre son entrejambe, l'excitant à mort, avant de lui demander combien il avait envie d'elle et lui répondant : à mort, chérie, à mort. Ils avaient négocié le tarif.

La cinquantaine l'avait frappé de plein fouet. Il savait qu'il ne serait plus jamais jeune, et qu'il ne lui restait qu'un temps limité pour profiter de la vie avant que son corps ne se dégrade. Le crépuscule pointait. Il ne voulait pas perdre plus de temps et laisser passer les moments agréables. Il avait beaucoup d'argent, et il lui restait encore la santé et le coup d'œil.

Toutes ces choses qu'il ne pouvait soi-disant plus faire, il les faisait autant que possible. Il continuait à fumer, d'abord avec parcimonie, pas plus de cinq ou six

clopes par jour. Mais il avait vite redécouvert le confort d'antan de la nicotine et la routine de la dépendance : un axe autour duquel organiser sa vaine existence. Il s'était aussi remis à picoler. Et à courir la gueuse.

Puis il était tombé amoureux.

Tameka Barber.

Alias la Tornado Tameka, comme l'avait ensuite rebaptisée Joe.

Ils s'étaient rencontrés en mai 2000. Elle était prof dans la salle de sport qu'il fréquentait. Une déesse ébène d'un mètre quatre-vingts, mince, musclée, affûtée, magnifique. Il avait choisi sciemment son cours d'abdos afin d'avoir un prétexte pour l'aborder. Il avait remarqué la rose rouge tatouée sur sa cheville, et l'autre sur son sein droit lorsqu'elle se penchait en avant. Il aimait son sourire malicieux et le rire qui allait avec, un ricanement truculent et entendu, trois quarts sexuel, un quart dangereux. Il finit par la sortir, et eux ensemble. Sur le papier ça sonnait plutôt pas mal — elle avait trente-sept ans (même si elle faisait dix ans de moins grâce à son hygiène de vie). En public, cependant, ils ressemblaient au couple typique de Miami Beach — le Blanc riche et chauve avec, au bras, son exotique trophée. Impossible d'y échapper. C'était ainsi.

Ils passaient du bon temps. Le sexe était sauvage — intense, sportif et inventif. Il trouvait ça encore meilleur sous coke — produit qu'il n'avait goûté qu'une fois auparavant. Il était tombé amoureux et le lui avait dit. Elle lui avait affirmé que c'était réciproque. Il envisageait de l'épouser. Elle lui avait dit qu'il ferait un bon père.

Au cours de l'année suivante, Tameka et lui avaient claqué la plus grosse partie des millions d'Haïti. Ils s'étaient installés dans un luxueux appartement. Il lui avait fait cadeau de cinq cent mille dollars pour ouvrir sa propre salle de sport. Il l'avait emmenée aux Bahamas. En première classe, hôtel cinq étoiles, partout. Puis à Vegas, où il avait perdu des fortunes au casino ; et Rio et le Mexique. Il lui avait offert une Mercedes et s'était acheté une Porsche. Après avoir fait le tour de la Porsche, il s'était payé une Merco assortie à celle de sa douce.

Joe avait compris ce qu'il se passait et où tout cela allait mener. Il n'aimait pas Tameka, sentait que quelque chose clochait. Pas la moindre trace d'elle dans les archives, pas même une prune à son nom. Mais il faisait confiance à son instinct et avait creusé plus profond. D'abord il y avait sa fille, une adolescente laissée à Tucson en Arizona. Et puis le petit ami à Miami Springs, celui à qui elle rendait visite dès qu'elle avait un moment de libre, qu'elle arrosait avec l'argent de Max. Un certain Hector Givens, qui avait fréquenté les geôles d'Arizona pour des arnaques aux assurances.

Lorsque Joe en avait informé Max, il ne l'avait d'abord pas cru, avant de s'énerver sérieusement. Puis, il s'était pointé chez Givens, et Tameka lui avait ouvert la porte, vêtue d'une serviette Chanel qu'il lui avait offerte. Elle ne s'était pas donné la peine de nier. Il était le roi des couillons, lui avait-elle dit, s'il ne se doutait pas de ce qui se passait : la seule raison pour laquelle il profitait de son joli cul était le pognon, mon mignon. Il lui avait dit que c'était une actrice formidable et une authentique salope. Elle l'avait gratifié d'un sourire

étrange — une grimace en coin qu'il avait interprétée comme la manifestation d'une joie sadique — avant de lui claquer la porte au nez. Hector l'avait poursuivi armé d'un cric, gueulant qu'il n'allait pas laisser sa femme se faire traiter de salope vénale. Max avait défoncé les dents d'Hector d'une droite et sa mâchoire d'une autre. Il avait caressé l'idée de revenir sur ses pas pour faire la même chose à Tameka, mais il avait pour principe de ne pas frapper les femmes. Il s'était plutôt rendu dans un bar d'Ocean Drive, se l'était collé suffisamment pour ne plus pouvoir marcher, et s'était vautré dans les escaliers menant aux toilettes.

Direction l'hôpital. Clavicule cassée, bras gauche cassé, jambe cassée, Joe se tenant à ses côtés avec un saladier rempli de raisin et deux nouvelles : Tameka et Givens avaient quitté la ville pour une destination inconnue, et les tours jumelles venaient de s'effondrer à New York. On était le 11 septembre 2001.

Lorsqu'il était sorti de l'hôpital, Max avait fait le serment de ne plus jamais boire, fumer ou se droguer, et si une femme aussi jolie osait lui sourire, il mènerait une enquête approfondie avant de lui rendre la politesse.

Il avait réintégré sa demeure de Key Biscayne, mais avait du mal à dormir, ses os le faisant souffrir. Il prenait des cachets pour ces deux raisons. Le 19 décembre, il s'était réveillé sur le trottoir, giflé par un urgentiste. Sa demeure et la baraque mitoyenne avaient cramé. Comment il en était sorti — ou qui l'en avait sorti — il l'ignorait. Les enquêteurs lui avaient plus tard révélé que son voisin s'était aspergé d'essence avant de se transformer en torche humaine.

Selon eux, Max avait vraiment eu de la chance de s'en être tiré. Lui-même n'en était pas si sûr. Le feu lui avait pris presque tout ce qu'il possédait. Son magot avait disparu, ainsi que tous les souvenirs physiques de Sandra, le plus douloureux. La police lui avait plus tard rendu les seuls vestiges sauvés des décombres — deux photos : Sandra et lui le jour de leur mariage en 1985, et Salomon Boukman en 1996 tenant un flingue braqué sur sa tempe en Haïti.

Il y avait là une espèce de symétrie malsaine, il devait bien le reconnaître, dans ces deux clichés, seuls rescapés du feu. Il avait rencontré Sandra à peu près à l'époque où il avait plongé dans l'orbite de Boukman. Elle était morte l'année où Boukman avait été relâché de prison, puis expulsé vers Haïti.

Salomon Boukman... *Bon Dieu.*

Rien que d'y penser, il en avait des frissons. Max avait été littéralement brisé par cette affaire, l'affaire d'une vie transformée en exterminateur de carrière, une plongée dans les abysses.

Boukman croquait de tout ce qui était gras et illégal à Miami durant son âge d'or : drogues, prostitution, paris, extorsions, exécutions, blanchiment... Cependant, il était plus que la somme de ses crimes, et plus que l'organisation multimillionnaire qu'il dirigeait. Il avait recours au vaudou, à la magie noire et à l'extrême violence pour contrôler ses gens et maintenir dans la terreur n'importe qui, et cela rien qu'à l'évocation de son nom. Il pratiquait les sacrifices humains. Il transformait ses ennemis en zombis à l'aide de potions et d'hypnose, et les

utilisait comme des armes — ses tueurs kamikazes perso. Il avait créé son propre mythe, une légende urbaine de son vivant, une histoire de fantôme que les parents racontaient à leurs enfants le soir pour leur faire peur. Les Haïtiens fraîchement débarqués juraient que Boukman était l'incarnation sur terre de Baron Samedi, le dieu vaudou de la mort. D'autres racontaient qu'il était le diable personnifié parce qu'on prétendait l'avoir vu en différents endroits au même moment. La plupart des gens étaient d'accord sur un point, il était protéiforme — il changeait d'apparence comme il voulait — de la jeune Californienne blonde au vieux Black, et tout ce qui se trouvait entre les deux. Personne ne savait à quoi il ressemblait vraiment. Ainsi allaient les rumeurs de la rue.

En réalité, ce n'était qu'un homme — bien que malin, manipulateur, démoniaque, il n'avait fait que créer sa propre superstition en jouant sur la peur.

Joe et Max avaient serré Boukman en 1981. Ils l'avaient traqué dans Little Haïti, Boukman saignait abondamment, l'artère fémorale touchée. Salomon était tombé dans les vapes. Max avait posé un garrot sur la blessure et entrepris un bouche-à-bouche. Puis, il avait été embarqué.

Un an plus tard, Boukman avait été jugé, déclaré coupable d'homicide volontaire et condamné à mort. Pendant le procès, il avait refusé de se rendre à la barre et n'avait pas prononcé le moindre mot, jusqu'à ce que Max ait fini de témoigner. Alors Boukman avait établi un contact visuel avec Max et rompu son vœu de silence : « Tu me donnes une raison de vivre », avait-il dit.

Ces paroles avaient hanté Max pendant très longtemps. Un murmure sifflant dans un coin de sa tête, un écho qui résonnait à l'infini. Il n'avait alors pas compris ce que voulait dire l'Haïtien. Était-ce une menace, une promesse ou l'ultime fanfaronnade d'un type désespéré ? Il avait essayé de l'oublier, tenté de se raisonner. Mais cette affaire l'avait accaparé et totalement bousillé. Alors que Joe et Max touchaient au but, et que le pouvoir de Boukman s'amenuisait, l'Haïtien avait kidnappé Max, avant de le torturer, de le transformer en zombi et de lui mettre une arme entre les mains pour l'envoyer s'occuper d'Eldon et de Joe.

Dans ses rêves, Max avait ressassé ses souvenirs et s'était réveillé en hurlant, se jetant sur les clopes, la bibine et les cachetons. Un par un, Sandra s'était débarrassée de ces pacificateurs jusqu'à ce que la seule chose qu'il puisse attraper lorsqu'il se levait terrifié fût elle. Elle le tenait dans ses bras et l'apaisait jusqu'à ce qu'il se rendorme, lui chuchotant que ce n'était qu'un cauchemar, que Boukman était parti depuis longtemps, que les mauvais rêves finissaient toujours par disparaître. Et elle avait raison.

Au fil du temps les cauchemars avaient disparu.

Puis Max avait été en taule.

Et Sandra était morte un an avant sa sortie.

C'était la raison pour laquelle il avait accepté ce boulot en Haïti — où il avait rencontré Boukman pour la dernière fois, involontairement.

En 1995, alors qu'il était dans le couloir de la mort, attendant le résultat de son antépénultième appel, Boukman avait été expulsé en Haïti. L'année

précédente, les États-Unis avaient envahi le pays pour y remettre en place le président déchu, au nom de la démocratie. Quelqu'un, quelque part à Washington, avait décidé de saisir cette opportunité pour faire de la place dans les prisons, en expulsant très discrètement tous les criminels haïtiens. Comme Boukman n'était pas citoyen américain, on lui avait payé un retour par les airs, prétextant que le prix du billet revenait moins cher qu'une exécution. À l'époque, Haïti ne disposait pas de la moindre prison, ni de tribunaux ou de police, rien mis à part l'armée d'occupation américaine, et elle était bien trop accaparée à veiller à ce que le pays ne sombre pas dans l'anarchie pour jouer aux flics. Donc, lorsqu'ils avaient atterri à la maison, les criminels expulsés s'étaient retrouvés libres parmi leurs compatriotes vulnérables, tels des loups affamés dans la bergerie. Pas un contrôle à l'arrivée, ni la plus petite trace de représentants de l'autorité, même désœuvrés.

Max était dans un club en dehors de Port-au-Prince lorsque Boukman s'était matérialisé derrière lui, sortant son propre flingue de son holster pour le lui pointer sur la tempe en souriant. Quelqu'un s'était chargé d'immortaliser la scène.

Le cliché s'était plus tard retrouvé dans un des deux sacs contenant les vingt millions de dollars de récompense qu'il avait rapportés à la maison. Au verso, Boukman avait laissé un petit mot : « Tu me donnes une raison de vivre. »

Max n'avait *toujours* pas compris ce qu'il voulait dire, mais il était sûr d'une chose : Boukman ne voulait pas le tuer. Il avait eu l'occasion de le faire en Haïti et il ne l'avait pas fait.

Donc, pour Max, tout ça, c'était de l'histoire ancienne.

Il avait déposé la photographie en partie calcinée dans un coffre dont il avait jeté la clé dans l'océan.

En 2002, Max avait repris son activité de privé. Il avait passé une annonce dans le *Herald* et construit un site Internet. Une semaine plus tard, premier appel, celui d'une femme qui voulait savoir s'il s'occupait de divorce. Il se dit qu'il était plus que compétent et avait donc répondu : oui, en quoi puis-je vous aider ?

L'assurance avait remboursé la maison à hauteur de trois cent cinquante mille dollars. Tout ce qui lui restait.

Max se fit l'équivalent de quatre petits noirs serrés, du café Bustelo, et emporta la mixture dans son bureau. Il s'assit, alluma son ordinateur et attendit qu'il chauffe. Sa table était presque nue, mis à part un téléphone et un cliché encadré, la famille Liston et lui, pris le soir de Noël. Depuis sa rupture avec Tameka, il avait passé presque tous les jours fériés et ses anniversaires avec eux. Les gamins de Joe l'appelaient « Oncle Max ».

Le bureau du penthouse dominait la ville — des bandes de lumières multicolores délavées par l'ocre brûlé des milliers de lampadaires. Il voyait les tours illuminées du centre-ville. Quelques heures plus tard, la même vue allait se transformer en une flaque vide et épaisse de beiges et gris ternes, de béton, de verre et de néons éteints. Pour un lieu aussi célèbre et populaire, Miami était un peu à court de monuments mémorables. Rien qui la définissait instantanément, pas le plus petit symbole culturel — pas de statue de la Liberté, ni de Maison-Blanche, pas plus que de panneau « Hollywood ». Ce n'étaient que plages, hôtels et palmiers — comme n'importe quelle villégiature océanique où il fait chaud et où l'on afflue. Peut-être que tout était là. Peut-être que c'était cela et rien d'autre. Une toile vierge. Miami était ce qu'on en faisait.

Max appela Emerson Prescott sur son portable. Il laissa un message demandant à son client de le rappeler, et en fit de même par e-mail. Il opérait toujours ainsi, laissant une trace écrite de tout, au cas où il serait traîné en justice.

Une fois le mail envoyé, il vérifia sa boîte de réception.

Nada.

Le lendemain matin, il se tenait sur les marches menant à la salle de boxe et scrutait la 7^e Avenue. Des boutiques condamnées par des planches de bois de chaque côté, une rangée de baraques cramées ou abandonnées en toile de fond. Derrière, une grande bande de terrains vagues poussiéreux, parsemée de hautes herbes et d'amas d'ordures.

Eldon avait été descendu vers midi, le mardi 28 octobre. En plein jour. Quelqu'un avait dû voir ou entendre quelque chose.

Dans un endroit tel que Liberty City, où un regard déplacé pouvait attirer des océans de merde, les gens avaient tendance à se mêler de leurs oignons, ce qui impliquait qu'ils voyaient ou entendaient uniquement ce qu'ils voulaient bien, et rien d'autre.

Et puis il y avait le tireur. Avec un tel savoir-faire, ce ne pouvait être qu'un pro. Il devait avoir observé les heures d'arrivée et de départ d'Eldon, vérifié le train-train des habitués des lieux, et il était passé à l'action au moment propice. Il n'avait sûrement pas attiré l'attention. Quelqu'un l'avait peut-être remarqué, mais personne ne s'en souviendrait.

Donc, devina Max, cela faisait du tueur un Noir et — à en juger par les photos du visage d'Eldon prises sur la scène du crime — il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts.

Ce n'était pas grand-chose, mais c'était un début.

Il traversa la rue pour observer la salle du trottoir d'en face. Une fresque murale passée recouvrait la façade, les visages de tous les combattants qui avaient gagné des titres, pour la plupart des gosses du quartier. C'était une fierté de revenir des années plus tard et de se voir là rappeler ses performances. Un truc à montrer à leurs gosses ou pour impressionner leur petite amie. La presse racontait que c'était la raison pour laquelle la salle était sortie indemne des émeutes des années 80, mais ce n'était pas complètement vrai. La nostalgie ne pesait pas lourd face à la rage. La salle n'avait pas été pillée et brûlée parce que beaucoup de gens à Liberty City avaient peur d'Eldon et de ce qu'il était capable de faire. Aussi bête que ça. Max chercha son propre visage sur le mur. Il le retrouva assez facilement, la seule gueule blanche du lot. Plutôt ressemblant à ce qu'il avait un jour été.

Il s'engagea vers la gauche, déterminé à aborder le premier quidam qu'il croiserait.

Il ne rencontra personne. Midi, vendredi, Halloween, et l'endroit était complètement désert. Pas le calme naturel d'un dimanche ou d'un jour férié, lorsque les gens restent chez eux pour se détendre ou quittent la ville pour rendre visite à leurs proches, mais une désolation durable installée dans le quartier, comme s'il avait été abandonné à la hâte à la suite d'une épidémie de peste ou d'un autre désastre. Il dépassa des rangées de maisons vides séparées par des grappes de boutiques condamnées aux portes et fenêtres clouées de planches. Rien n'était ouvert, rien ne tournait. Il s'attendait presque à voir pousser de l'amarante au milieu de la rue.

Dix minutes plus tard, il aperçut deux gamines sur le trottoir, deux vraies jumelles habillées à l'identique — un T-shirt noir montrant la photo d'un type qui souriait et tenait dans chaque bras un nouveau-né. Max remarqua l'air de famille avant de voir ce qui était inscrit autour de la photo :

Pookie Brown. 1985-2008. À jamais dans nos cœurs.

Les gamines le regardèrent de biais, les coups d'œil typiques que les locaux servent aux poulets, et plus particulièrement aux Blancs. Les flics lui avaient même trouvé un petit nom : la Toise Liberty. Ce regard comprenait une pincée de méfiance, une d'hostilité, deux de peur, le tout coupé d'un dégoût empreint de résignation. Les fillettes ressemblaient déjà à de jeunes adultes. Il leur sourit et lança un « Bonjour », mais elles reculèrent, le toisant de plus belle. Cela lui fit de la peine — pour elles et leur avenir — de lire sur leurs visages une histoire semée de haine et de ressentiment, laissée en héritage dans l'ADN et murmurée par le vent qui balayait ces rues dévastées. On disait que les fusillades étaient si fréquentes à Liberty City que les gosses reconnaissaient à l'oreille les différents calibres et qu'ils savaient plonger à terre avant même de savoir marcher et parler.

Il reprit sa route. Il remarqua que les mauvaises herbes gagnaient du terrain sur les trottoirs fracturés, que la nature explosait avec désinvolture autour des

immeubles vides. On aurait dit que le quartier se démantelait par en dessous, comme aspiré par la terre elle-même.

Un peu plus loin, il entendit Al Green chanter *Belle*, et il le suivit jusqu'à la librairie Swopes.

Il entra et fut saisi par des odeurs de cuisine. Un homme vêtu d'une chemise blanche impeccable était attablé près de la porte, devant une assiette de steak grillé, chou vert, gruaud de maïs, igname et sauce blanche. L'homme avait une peau marron cuivré, une moustache poivre et sel, assortie à sa coupe afro grisonnante, et des yeux noisette et francs. Max devina qu'il s'agissait du propriétaire ou du gérant, parce qu'il essayait avec force de ne pas servir à Max la « Toise Liberty », au cas où Max serait un client.

Max sourit et hocha la tête vers l'homme qui en fit de même.

La boutique était beaucoup plus grande qu'elle n'en avait l'air vue de l'extérieur. Et on n'y vendait pas que des livres.

Sous une arche au fond, on distinguait ce qui ressemblait à une galerie de photos. Les murs peints en noir étaient recouverts de Polaroids. En approchant, Max remarqua qu'il s'agissait presque exclusivement de jeunes Noirs, pas un n'ayant plus de vingt-cinq ans. Il y avait quelques exceptions — des femmes, des enfants et un bébé. Une banderole au-dessus de l'exposition indiquait : « Liberty City (1997-aujourd'hui) ».

Sur une table ronde haut perchée drapée d'un tissu noir, une botte de bâtons d'encens pourpre se consumait. Des effluves apaisants de lavande emplissaient l'espace consacré à la galerie. À droite, une grande affiche en forme de T-shirt recensait les motifs, tailles et prix. Cela allait de dix dollars pour les enfants, à vingt-cinq pour les très grandes tailles. Il repensa aux jumelles croisées dans la rue.

Les étagères étaient subdivisées en sections : autobiographie, fiction, histoire, problèmes raciaux, guides d'épanouissement personnel, régime et exercice physique, et théories de la conspiration — dernière section, et de loin la plus fournie. Il y avait des clichés encadrés aux murs : Malcolm X, Marcus Garvey, Martin Luther King, Booker T. Washington, Rosa Parks, Maya Angelou, Angela Davis, Mohamed Ali, Jesse Owens, Barack Obama.

Il tira un ouvrage de la section consacrée aux théories de la conspiration intitulé *Les Voleurs de mélanine* par Alvin Sheen. Selon ce bouquin, les scientifiques blancs récoltaient la mélanine des corps des Noirs pour l'utiliser dans les biens de consommation courante — tout y passait, des pneus de bagnole aux lunettes de soleil. Il comportait même un cliché du laboratoire top secret en Afrique où la récolte était supposée avoir lieu.

Max rit bien fort en feuilletant le bouquin. Puis il remarqua que l'homme attablé se tenait désormais debout sous la voûte.

— Un de mes best-sellers, dit-il.

— Vous croyez à ces conneries ? demanda Max en brandissant le livre.

— Il y a quelque chose de troublant là-dedans, c'est sûr, dit le type en souriant. Mais vous n'êtes pas venu pour acheter des livres, n'est-ce pas ?

Cet homme à la voix douce parlait assez lentement, et soupesait chaque mot avant de le prononcer.

— Vous avez raison. Désolé, dit Max avant de remettre le livre à sa place. Je suis là concernant la fusillade dans la salle de la 7^e Avenue. Z'êtes au courant de quelque chose ?

— Z'êtes flic ?

— Plus maintenant. Détective privé. Je file un coup de main à un ami.

— Ce doit être un sacré bon ami pour que vous veniez dans le quartier poser des questions sur une fusillade.

— Ça l'est, dit Max.

— Tout ce que je sais, je le tiens des infos à la télé. Selon eux, il s'agirait d'une espèce de rituel initiatique. C'est des conneries. On n'est pas à L.A. Les gangs du coin ne descendent pas exprès de vieux Blancs. Sont trop occupés à s'entre-tuer.

— Vous connaissiez la victime ? Un certain Eldon Burns.

— Non, mais j'ai parfois entendu parler de lui. J'ai connu quelques boxeurs qu'il a entraînés. Ils le respectaient tous. Certains d'entre eux sont devenus flics grâce à lui.

— Ça, c'est sûr, confirma Max, un sourire sarcastique au coin des lèvres.

— Il a été tué mardi, c'est ça ? Vous savez à quelle heure ?

— Vers midi, je crois. Pourquoi ?

— Vers midi et demi, un type s'est pris une balle juste là, derrière dans la ruelle, dit l'homme. J'étais ici, à l'intérieur. J'ai entendu une bagnole piler. Puis des cris. Et un coup de feu. La voiture s'est enfuie en vitesse. Je suis sorti et j'ai vu White Flight étendu là.

— Qui ?

— White Flight. Un type qui vit dans la ruelle. Il était étendu par terre. On lui a tiré dans le cou. Il était encore vivant. J'ai appelé une ambulance. Ils l'ont transporté au Jackson Memorial Hospital.

— Il s'en est sorti ?

— Ouais. Il a quitté l'unité de soins intensifs.

— Vous avez vu quelque chose ?

— Non. Juste entendu. Vous savez que les flics ne sont même pas passés m'interroger ? Je leur ai pourtant dit que c'était peut-être le même gars qui avait descendu Eldon Burns — vu l'heure.

L'homme secoua la tête.

— Quand vous étiez flic, vous étiez aussi négligent ?

— Je suivais toutes les pistes.

Max gagna la ruelle derrière la boutique. À un mètre de lui, il remarqua une grande tache de sang séché en forme de virgule. Non loin, deux traces de pneus au sol — courte avant la marque de sang, plus longue après.

Il s'intéressa de près aux alentours de la flaque de sang. Des traînées au sol et sur les murs. Une bouteille de vin cassée près du mur, du sable tout autour, du sang dans le sable et sur le verre. Le capuchon toujours vissé sur le goulot.

La bouteille, remplie de sable, avait servi d'arme, de massue.

Max avança dans la ruelle, frappé en pleine poire par une puanteur aussi improbable qu'une vitre transparente et blindée. Il découvrit où vivait White Flight — un abri de fortune fait de bâches en plastique bleu, poteaux et briques, avec à l'intérieur un sac de couchage rapiécé et, à côté, un Caddie de supermarché débordant de chiffons crasseux, un bric-à-brac abject. Le chez-soi idéal du clodo.

Il reporta son attention sur les traces de pneus et de sang. À en croire leur disposition et à vue de nez, il devina que le conducteur avait tourné précipitamment dans la ruelle et presque percuté White Flight. Le SDF avait essayé de balancer sa bouteille sur la bagnole. Le conducteur lui avait tiré dessus une fois.

De retour dans la librairie, Max tendit à l'homme une carte de visite.

— Vous avez vu la voiture, ou autre chose ?

— Non. Les gens avec qui j'ai discuté disent avoir aperçu une Sierra beige sortir de la ruelle. Personne n'a noté le numéro de la plaque.

— Vous connaissez le vrai nom de White Flight ?

— Non. Parfois, je me demande s'il le connaît lui-même.

Le type regarda la carte et fronça les sourcils.

— Max Mingus ?

— Ouais. Je sais ce que vous allez me dire. Eh non, je ne suis pas un parent de Charlie Mingus. Mon père était musicien de jazz. Il jouait lui aussi de la contrebasse. Il était si fan qu'il a fait changer son nom en Mingus.

— Je m'appelle Lamar Swope.

Poignée de main. Max remarqua le pin's Obama-Biden sur sa chemise : « Votez pour le changement ».

— Vous savez, lorsque vous êtes entré tout à l'heure, je me suis dit que je vous avais déjà vu quelque part, dit Lamar.

Dès que quelqu'un reconnaissait Max ces jours-ci, il devenait évasif ou restait sur la défensive, ça dépendait de la situation. D'habitude, ils appartenaient à deux espèces distinctes : des lèche-bottes rampants accros à Internet et rencardés sur les meurtres qui l'avaient envoyé au placard, ou des journalistes voulant lui consacrer un livre ou un documentaire. On lui avait fait des ponts d'or pour raconter son histoire, mais il ne s'était jamais laissé tenter. Pour deux raisons : il ne voulait pas se faire de pognon là-dessus, et surtout pas que quelqu'un creuse trop profondément son passé.

— Vous avez gardé le nom Pétion-Mingus Enquêtes, dit Swope en tapotant la carte. Je connaissais Yolande.

— Ah ouais ? Comment ?

— Je l'ai aidée plusieurs fois pour les animations de la communauté, à l'occasion de la Foire du livre de Miami. Ils ont fini par mettre la main sur le type qui l'a tuée ?

— Non.

On ne l'avait jamais retrouvé.

— J'ai quelque chose pour vous. Ne bougez pas.

Lamar Swope rentra dans sa boutique et revint avec un petit sachet en papier

cristal contenant une douille de .45.

— J'ai trouvé ça à côté de White Flight. Je ne l'ai pas touchée. J'ai utilisé un stylo pour la ramasser, comme dans les séries télé.

— Merci.

Max prit le sachet et le glissa dans la poche de sa chemise.

— Si quelque chose vous revient, passez-moi un coup de fil ou envoyez-moi un e-mail.

— Vous pouvez compter sur moi. Vous pensez que vous allez retrouver le type qui a descendu Eldon Burns ?

— J'en doute.

— Alors pourquoi vous faites tout ça ? C'est un boulot dangereux, traquer les tueurs. Et — sans vouloir vous manquer de respect — à votre âge, mec...

À ces mots, Max gloussa.

— Le but, Lamar, ce n'est pas vraiment de mettre la main sur le tueur. Le but, c'est de mettre un terme à ce qu'Eldon a déclenché dans le temps. Le genre de merde qui a conduit aux émeutes de Liberty City en 1980.

— Je m'en souviens. Je me souviens très bien, dit Swope. À l'époque, mes grands-parents ont perdu leur maison. Elle a brûlé. Mon grand-père aimait lire. Il passait son temps à lire. Il bouquinait même en dormant. Sa maison était remplie de livres. Quelqu'un a balancé un cocktail Molotov à travers leur fenêtre. Pourquoi, je l'ignore. J'espère que c'était un accident. La maison s'est embrasée en un clin d'œil, vous imaginez avec tous ces bouquins.

« Cette boutique, c'est un hommage. Il m'a appris à lire et à aimer les livres. Presque personne ne vient ici pour acheter des bouquins. Je gagne ma croûte surtout grâce à ces T-shirts commémoratifs — et au restaurant. Mais je mets un point d'honneur à garder mon activité de libraire, en mémoire de mon grand-père.

— Ça me semble très noble, dit Max.

— Quand bien même je pisserais dans un violon ?

— Sans doute. Mais au moins vous pissiez dans un but précis. Contrairement à la plupart des gens.

Pour un type qui avait pris une balle dans la gorge, perdu la moitié de la mâchoire, un bout de langue et ne reparlerait plus jamais, l'homme que les gens de Liberty City connaissaient sous le pseudonyme de White Flight avait l'air vaguement heureux, un sourire rigolard sur l'infime partie de son visage qui apparaissait entre les bandelettes. Il était sous l'effet de dopes antidouleur, calé sur des oreillers, perfusé à une solution saline et branché à un moniteur.

— Il est possible qu'il s'endorme alors que vous lui parlez. Ne vous inquiétez pas. Ça n'a rien de personnel. Ce sont les anti-douleurs, dit l'infirmière, Zulay Garcia, une Latina de vingt ans et des brouettes.

Menuë, cheveux noirs, yeux sombres. Mariée ou fiancée, à en juger par la ligne claire sur son annulaire.

Max le remarquait seulement, ne se mettait pas sur les rangs. Elle était bien trop jeune pour lui — comme presque toutes les jolies filles de Miami.

— Monsieur Flight ? Ce monsieur est policier. Il veut vous parler de ce qui vous est arrivé. Voilà un papier et un stylo. Notez ce que vous pouvez, d'accord ?

White Flight hocha lentement la tête, son œil intact pétillant, fixé sur Max.

Max ne s'était pas présenté comme flic. Il avait juste joué le rôle dès qu'il avait pénétré dans le Jackson Memorial Hospital et demandé à voir la victime. Ça n'avait pas été très compliqué. Il avait conservé l'allure, la démarche impérieuse et fanfaronne, le regard inquisiteur, la diction procédurale et le ton officiel et inflexible. Il était si bon pour revêtir son ancien moi qu'il n'avait besoin ni de plaque ni de badge pour arriver à ses fins.

L'infirmière Garcia s'assit à côté de White Flight et lui mit le stylo dans la main qu'elle plaça sur le bloc.

— Avez-vous vu la personne qui vous a tiré dessus ?

White Flight gargouilla et haleta, son œil roulant dans son orbite, même si son étrange sourire était toujours présent.

— N'essayez pas de parler, implora l'infirmière, gentiment mais fermement. Écrivez.

Max observa White Flight qui, lentement, gribouilla une lettre branlante sur la feuille de papier, le rond ovoïde prenant une éternité à se former.

Une grande capitale : un *O*.

— Un homme ou une femme ?

Le moniteur cardiaque se mit à biper un peu plus rapidement tandis que le patient se remettait à grogner et agitaït frénétiquement les jambes.

— S'il vous plaît.

L'infirmière Garcia posa sa main sur la poitrine de White Flight.

— Inutile de vous mettre en colère. Aidez cet homme, et lui vous aidera.

White Flight renifla avant de se remettre à sa calligraphie, aussi laborieuse que

parcellaire.

H.

— Un Black ou un Caucasien ?

B, tracé comme un demi-huit, sans la barre.

— Vous pouvez m'en dire un peu plus sur lui ? Vous avez vu son visage ?

White Flight écrivit un *N*.

— Et la voiture qu'il conduisait ? Vous vous souvenez de la couleur ?

MA.

— Marron ?

Il entoura le *O*.

— Vous connaissez le modèle de la voiture ?

Cette fois, il entoura le *N*.

— Le type qui vous a tiré dessus, est-il descendu de la voiture ?

N encerclé de nouveau.

— Combien de personnes y avait-il dans la voiture ?

Le patient traça un *2*.

— Deux ? Vous êtes sûr ?

Il entoura le *O*.

Le tireur avait un complice.

— Est-ce que l'homme qui vous a tiré dessus était le conducteur ?

N.

— Vous avez vu le conducteur ?

O.

— Un homme ou une femme ?

?

— Vous ne savez pas ?

White Flight entoura le point d'interrogation, puis écrivit un *O*.

— Le conducteur était black ou caucasien ?

C.

— Vous rappelez-vous d'autres choses sur l'homme qui vous a tiré dessus ?

Avez-vous vu son visage ?

White Flight inscrivit deux mots.

BOUCHE LIÈVRE.

— Il avait une moustache ?

Un troisième cercle autour du *N*, et un autre autour de *LIÈVRE*.

— Il avait un *bec-de-lièvre* ?

O.

Une piste intéressante.

Mais *White Flight* n'avait pas encore fini d'écrire.

Max attendit.

Le bip du moniteur cardiaque accéléra une nouvelle fois tandis que le stylo griffonnait sur la feuille.

Deux mots de plus.

CHEMISE OISEAUX.

— Le tireur avait des oiseaux sur sa chemise ?

White Flight hochait la tête.

— Merci beaucoup, monsieur, pour tous ces précieux renseignements. Je vous souhaite un prompt rétablissement.

White Flight renifla de nouveau.

L'infirmière Garcia raccompagna Max dans le couloir.

— Que va-t-il lui arriver quand il sortira ? lui demanda Max.

— Pas d'assurance. Pas de famille. Pas de numéro de sécurité sociale. Vous croyez quoi ? dit-elle. Quand il pourra marcher, ils le renverront dans la rue. C'est comme ça que ça se passe dans ce pays. On ne s'intéresse pas aux marginaux.

— Vous êtes originaire d'où ?

— De Cuba.

— Je vois, dit Max. Et là-bas, il n'y a pas de marginaux ?

— L'accès aux soins est gratuit pour tous.

— C'est ce que j'ai entendu dire. J'ai aussi entendu dire que c'était une dictature brutale et répressive. Probablement la raison pour laquelle vous êtes ici, non ?

Il regretta sur-le-champ cette pique de connard sarcastique. Aussi facile qu'indélicat. Mais il était trop tard pour s'excuser.

— Vous vivez dans un beau pays, inspecteur, dit l'infirmière Garcia. Mais vous êtes incapables de le rendre meilleur encore.

Max passa un coup de fil à Joe dès qu'il fut sorti de l'hôpital.

Avant qu'il ait eu le temps de rentrer dans le détail, Liston l'interrompit.

— Tu peux laisser tomber ce que tu es train de faire, Max.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Une avancée — si on peut dire, dit Joe, préoccupé.

— Ils ont mis la main sur le tueur ?

— Pas exactement, mais ils croient savoir qui a fait le coup.

— C'est qui ?

— Voyons-nous ce soir. Même endroit et même heure que d'habitude, dit Joe. Je te raconterai.

Leur repaire, le Mariposa sur Lincoln Road — un restaurant cubain tenu par les mêmes propriétaires que le fameux Versailles sur la Calle Ocho à Little Havana. La carte était identique, la nourriture aussi bonne, mais parce qu'il était situé au cœur du quartier commerçant de South Beach, l'addition était cinq fois plus salée. Cela n'arrêtait pas les gens. Aujourd'hui, il y avait la foule des grands soirs : Halloween un vendredi. Ils investirent la dernière table libre.

— Je peux te dire certaines choses, mais je vais devoir en taire beaucoup, dit Joe une fois que la serveuse eut apporté le menu.

Penché en avant, Liston murmurait plus qu'il ne parlait. Max devina que sa journée avait été longue et pénible. Il avait un supplément bagage sous les yeux, le front froissé comme un chou-fleur, et son regard d'habitude si posé trahissait l'anxiété.

— Tu sais à qui appartient le flingue que le tireur a utilisé ? dit Joe. À Abe Watson. La balistique a conservé son dossier. Ça colle avec son .45.

— Comment le tireur a-t-il mis la main dessus ?

— Abe a été *enterré* avec son flingue. Un Colt de 1911. Sa tombe a été pillée une semaine avant l'assassinat d'Eldon. Tu sais comme il était attaché à ce flingue. Il a été le premier flic de Miami avec un automatique. À l'époque, ils étaient tous équipés de .38. Des sarbacanes. Même Eldon.

— Qui sait qu'il avait été enterré avec ce flingue ? En dehors de sa famille et de ses amis ?

— Les gens présents dans le salon funéraire. Ils ont la liste et les interrogent.

— Donc Abe Watson est lui aussi relié à tout ça ? dit Max, qui commençait à entrevoir des pistes. Eldon a été descendu avec son flingue. Ils étaient coéquipiers et très bons amis. Le tireur a déterré l'arme. Qu'est-ce qu'on exhume ? Les secrets enterrés, planqués. Le passé. Donc tout ça pourrait avoir un lien avec quelque chose qu'Eldon et Abe ont fait lorsqu'ils étaient flics. Eldon a pris une balle dans chaque œil. Qu'est-ce que cela signifie ? Quelque chose — ou quelqu'un — qu'il a vu et qu'il n'aurait pas dû voir ? Ou quelque chose que nous — *vous* — ne voyons pas ?

— Eldon a été tué avec des Black Talon, dit Joe, alias « les balles qui vous tuent mieux » : des munitions tueuses de flics, parce qu'elles sont capables de transpercer les gilets en Kevlar — ou du moins c'est ce que pensaient les intéressés.

— Elles n'ont pas été retirées de la vente il y a dix ou quinze ans ?

— Pour le public, ouais. Les forces de l'ordre et les militaires ont continué à les utiliser pendant un moment. Puis Winchester les a modifiées et rebaptisées Ranger SXT. Les nouvelles balles ne sont pas noires parce qu'ils ont arrêté de les passer au Lubalox. Mais celles avec lesquelles il a été tué ? Du plomb vintage.

— Tu peux remonter au lot concerné ?

— Ils y travaillent, dit Joe. Ça ne va pas être facile. De nombreux armements réformés sont vendus dans les pays du tiers monde en catimini. Entre nous, le tueur pourrait bien être un étranger.

— Ensuite ?

— Je ne peux pas t'en dire plus, lâcha Joe. Je n'aurais même pas dû t'en dire autant.

— Pourquoi pas ?

— C'est juste que je ne peux pas. J'aimerais bien. Il y a toutes sortes de choses que j'aimerais te dire.

— Comme quoi ?

— Comme des détails dont je ne peux pas parler.

Max n'avait encore jamais connu Joe dans un état pareil. Il l'avait vu au plus bas et proche de la défaite, il l'avait vu en colère et capable de commettre un meurtre, il l'avait vu le cœur brisé et prêt à pleurer, il l'avait vu au bord du gouffre, mais jamais y plonger. Sa retenue et une force innée l'avaient toujours sauvé, lui permettant de surmonter le pire sans perdre la tête. La vie l'avait parfois troublé, mais jamais anéanti, lui avait jamais pris la meilleure part de lui-même. Jusqu'à aujourd'hui.

— Dans quel genre de pétrin es-tu, Joe ?

— Je ne le sais pas encore, dit Liston.

— Je peux faire quelque chose pour toi ?

— Non.

— Sûr ?

— Ouais.

Mais Max sentait que Joe voulait parler. Il n'était pas mûr ; il fallait le laisser venir.

Lui donner du temps. Changer de sujet.

Max regarda au loin vers Lincoln Road. Un quartier aujourd'hui délicieux et prospère, avec restaurants, cafés, bars, caves à cigares, galeries d'art et boutiques qui faisaient tous des affaires en or sous la canopée naturelle des arbres à néons et autres perroquets. Peu de temps auparavant, cette rue se résumait à trois kilomètres de bitume merdique et aride, reliant Collins Avenue à un ensemble de logements sociaux délabrés à côté de la marina. Des monceaux d'ordures puantes partout, des immeubles soit condamnés, soit squattés par des clodos. Les seules personnes qui se baladaient dans le coin étaient des touristes égarés, de vieux maboules ayant oublié de prendre leur traitement, et les flics et les urgentistes qui venaient les sauver. Difficile de s'imaginer que c'était le même endroit. Ils avaient même réhabilité le théâtre. Max se souvenait d'avoir poursuivi un voleur de sacs à main jusqu'à l'intérieur, pour y découvrir cachée toute une fournée de clandos haïtiens fraîchement débarqués, terrifiés et affamés.

Dès le coucher du soleil, Lincoln Road s'animait. Les débuts de soirée appartenaient aux couples et aux familles, avec enfants et animaux de compagnie, regardant les menus et les assiettes sous cellophane gonflées de fruits de mer

devant les restaurants. Plus tard, venait le tour des arnaqueurs et des exhibitionnistes — les gratteurs à deux sous qui vous poussaient à acheter une chanson, les mecs louches transportant perruches ou serpents et les affreux travelos qui mimaient des arias. Et puis, plus tard encore, lorsque les boîtes ouvraient, sortaient les vraies barges de Miami, le genre de magnifiques spécimens profondément creux qui fleurissaient dans les émissions de télé-réalité — un défilé sans fin de tatoués, gonflés, piercés, épilés, liposucés, collagénés, botoxés, implantés et affiliés. La vulgarité narcissique en route vers une longue marche qui ne menait nulle part.

Ce soir, cette bande le disputait à la foule d'Halloween. Surtout des adultes. Ils étaient déguisés en sorcières, magiciens, vampires, squelettes ou lutins. Il y avait un Michael Myers avec une feuille de boucher en plastique, quelques Jason avec des masques de hockey, des faces de cuir assorties, des Pinhead, des Freddy Krueger. Max aperçut un Robocop, un Boris Karloff, un Lion, et un Bûcheron de fer-blanc avec un type en Dorothée qui descendaient la rue en bondissant main dans la main. Arriva un magicien, affublé de ses deux gazelles sur des pompes à plate-forme, surmonté d'un bonnet de laine, suivi d'un mac des années 70 ; il traînait une meute de femmes enchaînées qui portaient des pinces dorées à paillettes et des masques de Ben Laden. Les présidents n'étaient pas en reste — un George Washington en perruque poudrée, rouge à lèvres et fard à joues ; une femme enceinte sous les traits de Benjamin Franklin ; une poignée de Lincoln, l'un d'eux monté sur des échasses ; quelques Reagan ; et des masses de Nixon et de W junior, le dernier surpassant en nombre le héros du Watergate.

Puis, fendant sans gêne la foule de ce zoo, arriva une dizaine de gamins d'à peine douze ans — filles et garçons de toutes les couleurs —, qui chantaient : « *Yes we can ! Yes we can ! GO !-BAM-A ! GO !-BAM-A !* » Les gens s'arrêtaient pour les regarder, et beaucoup souriaient. Certains leur criaient même des encouragements.

— Ça sent vraiment bon pour Obama, dit Max.

Les élections avaient lieu quatre jours plus tard.

— Je ne peux pas croire que tu ne défendes même plus McCain, rétorqua Joe.

— Je préférerais encore un troisième mandat de Bush. Je veux dire, *Sarah Palin*... Putain, pas moyen.

— Quand les poules auront des dents.

Joe sourit pour la première fois de la soirée, sa mine sombre momentanément envolée.

Avec les mérites de Bruce Springsteen, la politique était leur sujet de discord récurrent. Jusqu'à récemment, Max avait été un Républicain de toujours. Joe était et avait toujours été un ardent Démocrate. Ils s'étaient engueulés à en perdre la voix lors de l'élection de 2000. Joe insistait sur le fait que Bush l'avait volée, tandis que Max prétendait que les électeurs de Gore étaient trop couillons pour appuyer sur le bon bouton. Le 11-Septembre les avait brièvement réconciliés, mais la guerre en Irak avait été prétexte à une nouvelle dispute, Max convaincu par la ligne gouvernementale à propos des armes de destruction massive de

Saddam, Joe soutenant mordicus que c'était des conneries, que tout ça n'était qu'une affaire de pétrole. Max avait continué à approuver la ligne guerrière, jusqu'au scandale d'Abou Ghraib. Après l'inaction du gouvernement face aux conséquences de l'ouragan Katrina, pour la première fois de sa vie il aurait voté démocrate s'il avait pu — sauf que son casier judiciaire le lui interdisait.

— Toute la famille va se réunir à la maison pour la soirée électorale, dit Joe. Tu es invité.

— Entendu, je viendrai.

Max détaillait toujours la carte, même si invariablement, ici, il prenait toujours la même chose, soit un de ses plats préférés — *lechón asado* (porc rôti mariné avec orange, ail, oignon et huile d'olive), *maduros* (des bananes plantains frites) et *moros y cristianos* (littéralement « Maures et Chrétiens », des haricots noirs et du riz).

Joe était déterminé à goûter tous les plats de la carte et ne commandait jamais la même chose.

— Tu sais pourquoi le *mariposa* est l'emblème de Cuba ? demanda-t-il à Max.

— À cause de ses couleurs ? Rouge, blanc et bleu ?

— Pas seulement, dit Joe. La vraie raison, c'est qu'on ne peut pas mettre en cage un *mariposa* car il meurt. C'est un symbole de liberté.

— La liberté ? À Cuba ? dit Max en riant. C'est une plaisanterie ?

— Il y a toutes sortes de liberté.

— Comme la liberté d'abandonner les libertés fondamentales ? gloussa Max.

— Tu es déjà allé là-bas ?

— Non. Bien sûr que non. Et toi ?

C'est alors que la serveuse arriva pour prendre leur commande. Max s'exécuta sur-le-champ, Joe prit son temps. À son attitude inhabituelle, Max se demanda s'il n'avait pas touché un point sensible que Joe essayait de dissimuler. Joe connaissait-il Cuba ? Il décida de ne pas en rajouter pour le moment.

Il jeta un coup d'œil au restaurant, au sol carrelé noir et blanc, et aux murs, recouverts de fresques de *mariposas* — les insectes planant ; le symbole national de liberté judicieusement figé en plein vol, en suspens.

Max sortit de sa poche de poitrine la douille que lui avait donnée Lamar Swope. Il fit le récit de sa journée à Joe, lui racontant ce qu'il avait découvert.

— Le tireur est noir et il a un bec-de-lièvre. Il portait une chemise noire avec des dessins d'oiseaux. Et il a un ou une complice qui conduisait, blanc. La voiture est une Ford Sierra marron, dit Max. Tu devrais vérifier toutes les vidéos de surveillance que tu peux trouver des 7^e et 8^e Avenues, entre MLK Boulevard et la 54^e Rue.

— Bon travail, dit Joe en empochant la douille. Je parierais que tu y as retrouvé goût aujourd'hui, pas vrai, au boulot de flic ?

— Ouais.

En effet, Max y avait bien repris goût, assez pour que tout ce qu'il avait laissé derrière lui manque, assez pour regretter tous ses faux pas et autres erreurs. Être sur le terrain à chercher l'assassin d'Eldon — et de nouveau accomplir un vrai

travail de flic — l'avait redynamisé, lui avait redonné un but, lui avait fait oublier le long naufrage qu'était son existence. Il ne voulait pas déjà abandonner.

Joe sembla lire dans ses pensées.

— Laisse tomber, Max, tu m'entends ?

— J'aimerais savoir ce qui te tracasse.

Joe le regarda :

— Je n'aurais pas dû t'impliquer.

— Mais tu l'as fait.

— Eh bien maintenant, je te demande de te retirer, d'accord ?

Tandis qu'il prononçait ces mots, son visage monta d'un ton dans les rouges et Max comprit qu'il ne tirerait rien de plus de lui, que le sujet était clos.

Un lourd silence s'installa entre eux. Max songea qu'il était plus sage d'en rester là pour le moment.

La serveuse apporta leurs plats. Elle s'appelait Samantha, ou du moins c'est ce qui était inscrit sur son badge. Grande, aux longs cheveux noirs striés de blond, la bouche charnue, elle aurait été magnifique si elle n'avait pas eu l'air tout le temps en rogne. La première fois que Max l'avait vue — un an auparavant — il avait attribué sa colère à la perspective qu'elle allait servir et slalomer entre des tables le reste de son existence. Puis elle s'était retournée et il avait vu ce qui était probablement la cause de son mécontentement. Son cul : haut perché, coquin, rebondi et ferme, un des plus beaux qu'il ait vus de sa vie. Il tenait à peine dans la jupe noire qui lui tombait aux genoux. Les hommes s'arrêtaient dans la rue pour mater ce cul, et la seconde suivante, ils posaient le leur dans le restaurant. Un aimant à clients. Il était navré pour elle. Il avait essayé de ne pas le regarder, mais c'était plus fort que lui, donc pour compenser il était avec elle aussi gentil que possible, et laissait toujours un généreux pourboire. Avec pour seul résultat de la voir se renfrogner un peu plus chaque fois.

Joe avait suivi le regard de Max.

— Tu es toujours *le* célibataire sur terre ? demanda Joe.

Il commanda des *picadillos a la criolla* avec des bananes vertes grillées et une salade mixte.

— Évidemment, dit Max en hochant la tête.

Il l'était resté depuis la Tornade Tameka. Pas qu'il fût inondé par la demande. En fait, les seules à le mater étaient des putes dont ils croisaient accidentellement le regard.

— Et sinon, pour le reste — comment se porte le business des *cornudos* ? demanda Joe.

Max lui raconta le cas d'Emerson Prescott et ce qui lui était arrivé au Zurich Hotel. Liston hurla de rire lorsque Max en vint à l'épisode du DVD. Une crise de rire qui sur le moment les empêcha de manger.

Une fois que Joe eut retrouvé ses esprits, ils attaquèrent leurs plats en regardant les gens passer dans la rue, et il faisait parfois un commentaire sur le cortège. Personne ne semblait pressé. Plus loin, à un demi-bloc, un gamin avec une coupe au bol jouait de la guitare en chantant *Brown Sugar* avec un fort accent espagnol.

Une petite foule s'était rassemblée et lançait des pièces dans une casquette de base-ball, le prenait en photo ou le filmait avec des téléphones portables.

Puis Max vit Joe changer d'expression. Le visage soudain grave, ses yeux se reportèrent par-dessus l'épaule droite de Max, fixant l'espace derrière lui.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Max.

Joe ne répondit pas. Il jeta un coup d'œil à Max. Il avait l'air chamboulé et inquiet, comme s'il venait de voir quelque chose d'incompréhensible.

Max se retourna. Il ne vit rien qui sortît de l'ordinaire.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— Une raclure, dit Joe, les yeux braqués derrière la nuque de Max.

— Laquelle ?

Joe gloussa.

— Putain, c'était vraiment très étrange, dit-il. J'ai juste cru que... Oublie. Continue, je t'écoute.

Max reprit sur Emerson Prescott, pour essayer de comprendre de quoi il retournait, mais Joe ne l'écoutait pas. Ses soucis ne souffraient pas de temps mort.

— Joe, dit Max. Pourquoi tu ne me dis pas ce qui se passe ? Qu'est-ce que je peux faire — à part écouter ? Hier encore, tu avais fait le serment de t'élever contre les services. Hier. Prêt à risquer ton gagne-pain. Tu m'as demandé de t'aider et je l'ai fait. Et je le referais. Tu le sais. Alors, pourquoi tu ne me dis pas ce qui se passe ? Moi, je te l'aurais dit.

Liston observa Max un long moment.

Puis il reposa ses couverts, s'essuya la bouche avec sa serviette, avant de la glisser à côté de son assiette.

— On prétend que la meilleure façon de garder un secret est de ne le dire à personne. Et c'en est un avec lequel j'ai vécu depuis très longtemps, avant qu'on ne se connaisse. Je ne l'ai même jamais dit à ma femme — et pourtant, je n'ai pas de secrets pour elle, dit-il.

— Sauf ça ?

— Exact. Est-ce que le nom de Vanetta Brown te rappelle quelque chose ?

A priori non, quoi que...

— Le nom me dit vaguement quelque chose.

— Eh bien..., commença Joe avant de s'interrompre, les yeux soudain braqués sur la foule derrière Max.

Tandis que Max était sur le point de se retourner et de jeter de nouveau un œil, un boum terrible retentit juste derrière lui, assez proche pour le rendre momentanément sourd. Un bruit dément, celui d'un coup de feu tiré à hauteur d'oreille. Il le ressentit physiquement, jusque dans le bout des orteils. La tête de Joe plongea brusquement en arrière, les gens derrière éclaboussés de sang.

Liston bascula en même temps que les pieds de sa chaise, ses jambes retournant la table.

Max s'était instinctivement jeté sur le côté, un réflexe pour se mettre à l'abri de la détonation.

Il se retourna sur le dos et regarda en l'air, mais tout ce qu'il voyait, c'était des

gens qui couraient dans tous les sens, et se cognaient les uns aux autres. Il entendait cris et hurlements, verre et vaisselle se briser, la panique.

Il rampa vers Joe.

L'œil droit de son ami avait disparu. Il était étendu, immobile. Max lui attrapa le poignet et cria son nom. Pas de poulx. Pas un mouvement. La main était encore chaude. Mais plus pour longtemps. Du sang coulait de son crâne, épais et rouge foncé.

Max attrapa le flingue de Joe dans son holster avant de se relever.

Il entendit des pleurs, des gens qui criaient. Partout, ça courait et se faufilait vers les échappatoires, les boutiques. La terrasse du restaurant s'était vidée. Les tables avaient été retournées. De la nourriture constellait le sol. Des clients étaient recroquevillés derrière le bar, le regardant, terrifiés.

Il ne pouvait pas bouger. Il avait une odeur de poudre au fond de la gorge.

— Lâchez votre arme !

Un ordre de flic dans l'oreille, derrière lui.

— Lâchez votre putain d'arme !

Il lâcha le flingue de Joe et leva les mains en l'air. Quelqu'un lui saisit les bras et les coinça derrière son dos. On le força à se mettre à terre, son visage touchant presque les pieds de Joe. On le menotta. On le fouilla. Il était entouré de flics. Il entendait des sirènes, le grésillement caractéristique des fréquences radio de la police et, sous son crâne, l'écho d'un coup de feu.

Il connaissait ce lieu, le mauvais côté de la salle d'interrogatoire. Mis sur le gril à propos d'un meurtre. Sauf que cette fois, il n'avait tué personne.

Ils le traitaient comme un suspect, dans cette pièce blanche aux meubles scellés. La chaise sur laquelle il était assis était légèrement plus basse que celle d'en face, et trop étroite d'une bonne demi-fesse pour un minimum de confort. La surface de la table était lacérée de graffitis et griffures, et ressemblait au fond d'un vieux moule à tarte. Ses chaînes étaient attachées au sol, et des caméras noires perchées sur les murs complétaient cette sinistre mise en scène.

Personne ne lui avait dit le moindre mot.

Deux heures qu'il patientait.

Joe était mort.

Un flic en uniforme le lui avait confirmé. Il était entré et avait posé une photo sur la table avant de la pousser vers Max sans rien dire. Puis il était ressorti.

Max avait fixé le cliché.

Joe.

Une unique balle dans la tête, en plein dans l'œil.

Elle avait été prise dans l'heure qui avait suivi la fusillade — la chair n'avait pas encore été décolorée et conservait une lueur de vie. Joe n'avait pas l'air mort, mais plus victime d'une mauvaise farce d'Halloween — comme si quelqu'un l'avait maquillé pendant son sommeil.

Ha ha ha. Pas drôle. Pas drôle du tout.

Max savait que son ami était parti.

Pour toujours.

Et il en était malade.

Il se sentit soudain complètement perdu. Les points cardinaux semblaient avoir permuté, et la gravité s'être redéfinie. Quelques heures auparavant, ils discutaient en dînant, comme les vieux potes qu'ils étaient. Il distinguait encore la carte du Mariposa dans un coin du tableau. L'ultime moment qu'ils avaient partagé.

Max ne ressentait rien.

Pas de peine, ni de colère — aucune émotion d'aucune sorte.

Le temps du chagrin viendrait plus tard, il le savait. On ne se remettait jamais de la perte de ses proches. On faisait une place au vide créé, et on apprenait à vivre avec.

Il voulait appeler Lena — la femme de Joe — et se tirer de là pour être avec la famille.

Il pensa aux enfants de Joe. Au fait que son ami n'était qu'à sept mois de la retraite. Et aux petits-enfants que Joe ne connaîtrait jamais.

Ce nom.

Vanetta Brown.

Encore un simple carillon, une cloche lointaine sonnait dans les tréfonds de sa mémoire.

Joe était sur le point de lui dire qui elle était. Mais il avait été descendu avant.

D'une balle dans l'œil.

Descendu comme Eldon.

Descendu par l'assassin d'Eldon.

Les flics avaient surgi sur les lieux en une minute. Quatre d'entre eux lui avaient sauté dessus, l'avaient maîtrisé, fouillé et menotté. Au milieu de la panique générale. Les faux monstres s'étaient enfuis terrorisés. Le vrai coupable avait pris la fuite.

La police de Miami n'avait pas vraiment changé de méthode depuis qu'il l'avait quittée. La bonne vieille même merde. La recette était éculée. Collez votre suspect dans une pièce et laissez-le seul pendant deux ou trois heures. Laissez-le mariner pour lui donner un avant-goût de la captivité. Pendant ce temps, ils vous observaient, à l'affût de symptômes révélateurs — tics, soubresauts, larmes, sommeil. Cela leur donnait les angles d'attaque — doux ou dur, sonore ou silencieux, empathique ou agressif, bon flic-mauvais flic / bon-flic-indifférent / mauvais flic-pire flic encore. Ça ne marchait vraiment qu'avec les novices. Les pros, aguerris, savaient qu'ils allaient finir en taule de toute façon, et supportaient cette mascarade, ils la prenaient pour ce qu'elle était, goûtant encore une liberté toute relative en comparaison de ce qui les attendait.

Certains types de la Maison adoraient la confrontation psychologique avec les suspects, essayant de les faire trébucher pour qu'ils s'accusent. Ces mêmes mecs étaient des champions de mots croisés ou d'échecs, mais trop cons pour intégrer le FBI. Max et Joe n'avaient jamais eu la patience pour les interrogatoires-fleuve, surtout Max. S'il était sûr que le suspect était coupable, mais que le type jouait au plus malin ou faisait de la rétention d'information, il se servait d'oranges dans un sac pour obtenir des aveux. S'il ne disposait pas d'oranges, il se procurait un Bottin. Pas celui de Miami, trop mince. Ils avaient un faible pour les grandes villes — L.A. ou New York. Du lourd, impact garanti, traces d'ecchymoses négligeables.

S'il avait encore été flic ces jours-ci et utilisé ce genre de méthodes, il aurait été envoyé en taule, et la Maison l'aurait traîné devant les tribunaux pour lui sucer jusqu'au dernier kopeck. Il se souvint d'une conversation qu'il avait eue avec Joe le mois précédent. Les divorces et l'alcoolisme étaient en baisse au sein de la Maison. Ils l'expliquaient par le soutien psychologique mis à la disposition des flics à la suite de situations traumatisantes — surtout les fusillades mortelles. Joe avait plaisanté, faisant remarquer que ça n'aurait pas du tout plu à Max, qu'il aurait préféré rejoindre l'armée et bosser pour l'unité de simulation de noyade.

Max s'était alors marré, et ce souvenir le fit sourire.

L'espace d'une seconde.

Avant de lui faire mal — très mal. Comme si une gerbe de points de suture

avait craqué en son for intérieur.

Joe était parti pour de bon.

Il remarqua que l'air conditionné s'était remis à fonctionner. Lorsqu'ils l'avaient installé, il faisait froid dans la pièce. Ils avaient éteint la climatisation et la chaleur était devenue étouffante. Il faisait désormais de nouveau frais, ce qui n'était pas désagréable. La lumière du néon se fit plus intense.

Il devina qu'ils étaient sur le point de l'interroger.

Un inspecteur latino, grand et costaud, pénétra dans la pièce avec une poignée de formulaires. Des cheveux poivre et sel ondulés, une peau grêlée, des yeux cernés. La quarantaine bien entamée, peut-être plus. Il portait un costume gris anthracite et une chemise blanche sous une cravate grise aux motifs diamants noirs.

— Je suis le lieutenant Perez de la brigade criminelle de Miami Beach, se présenta-t-il en tendant ostensiblement la main à Max. Toutes mes condoléances. Joe Liston était un type bien, et un bon flic.

— Vous le connaissez ? demanda Max.

Une faute de temps qu'il remarqua sur-le-champ ; la faute au deuil qui montait crescendo, par petites touches. Il lui faudrait un moment avant d'admettre et d'accepter que Joe était parti.

— Nous avons travaillé ensemble quelquefois, dit Perez.

Ce qui signifiait probablement que Joe l'avait appelé lorsqu'un touriste s'était blessé quelque part à Miami. Joe avait passé les dix dernières années à se foutre de la gueule des flics de Miami Beach. Il les avait surnommés « Les flics d'*Alerte à Malibu* ». Tout ce qu'on leur demandait, c'était de bien porter l'uniforme et de sauver les gens de la noyade, du sexe et des drogues — mais seulement s'ils appelaient à l'aide.

— Je suis navré de vous avoir fait attendre. Il fallait qu'on vous écarte de la liste des suspects. Ça nous a pris du temps. On a dû interroger beaucoup de témoins.

— Avez-vous identifié le tireur ?

— Physiquement, oui. Nous en avons une bonne description. Il s'est enfui mais on est à ses basques, dit Perez.

— Un Noir de plus d'un mètre quatre-vingts, avec un bec-de-lièvre et une chemise aux motifs d'oiseaux ?

— C'est exact. Vous avez pu le voir vous aussi ?

— Non, dit Max.

Perez fronça les sourcils.

— C'est le type qui a tué Eldon Burns.

— Comment le savez-vous ? demanda Perez en jetant un coup d'œil à la caméra au-dessus de Max.

— Même mode opératoire. J'ai enquêté sur le meurtre d'Eldon.

— Vous avez enquêté sur le meurtre d'Eldon ? Sans vouloir vous manquer de respect, Max, vous n'êtes plus flic depuis bientôt trente ans. Ce qui signifie que vous êtes un civil comme les autres. Qui se mêle d'une enquête judiciaire.

— Sans vouloir vous manquer de respect, lieutenant, ce n'est pas franchement ce qu'on appelle une enquête.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Les types qui bossent sur Eldon Burns ne sont pas très minutieux.

— Comment ça ?

— Avez-vous retrouvé une douille sur le corps de Joe, dans un sachet de papier cristal ?

— Oui, en effet.

— C'est moi qui la lui ai donnée ce soir. Je la tiens du propriétaire de la librairie Swope. Sa boutique est située non loin de la salle d'Eldon. Quelques minutes après avoir descendu Eldon, le tireur a presque écrasé un sans-abri, un certain White Flight, dans une ruelle derrière cette librairie. White Flight a essayé d'attaquer le tireur dans sa voiture...

— Vous connaissez la marque de la *voiture* ?

Perez était sous le choc. Il regarda de nouveau en direction de la caméra. Max fut tenté de lui demander qui était installé derrière l'écran de contrôle, mais il voulait juste sortir de là aussi vite que possible.

— Une Ford Sierra marron, dit-il. J'ai interrogé White Flight aujourd'hui à l'hôpital. Le tireur lui a collé une balle dans la gorge, mais il n'est pas mort.

— White Flight ?

Perez le nota.

— C'est le nom sous lequel il a été admis à l'hôpital ?

— Ouais. Il m'a dit que ce n'était pas le tireur qui conduisait la voiture mais un complice.

— Ça, on est déjà au courant, dit Perez.

— Comment ?

— Elle a laissé ses empreintes partout sur les douilles.

— *Elle* ? Le tireur est un homme.

— Les empreintes sont celles d'une femme.

— Est-ce que la complice s'appelle Vanetta Brown ?

Perez eut l'air stupéfait.

— C'est Joe qui vous a dit ça ?

— Il a évoqué ce nom juste avant d'être descendu. Il ne m'a rien révélé de plus, dit Max. Qui est cette femme ?

— Nous pensons qu'elle est derrière tout ça.

— Qui est cette femme ? répéta Max.

— J'imagine que c'est antérieur à votre époque. En tout cas, avant la mienne, c'est sûr, dit Perez. Les grandes lignes : elle dirigeait dans les années 60 une bande qui se faisait appeler les Jacobins noirs. Basée à Miami. Genre les Panthères noires de Floride. Elle a descendu un flic en 1968. Elle s'est enfuie à Cuba où Castro lui a accordé l'asile. Jusqu'à aujourd'hui, nous pensions qu'elle s'y trouvait toujours.

Pour Max, ça n'avait pas de sens. Aucun sens. Il était sur le point d'exprimer ses doutes, mais Perez le devina à sa mine et leva une main.

— Je vous en ai déjà dit bien plus que je n'aurais dû, Max. Je suis sûr que vous

n'avez pas oublié la politique de la Maison. Bon maintenant, il va falloir que je prenne votre déposition.

Perez posa un formulaire sur la table avant de décapuchonner un stylo.

— Et si vous me racontiez ce qui s'est passé ce soir ? Et ce que vous savez par ailleurs. Pour le dossier.

Max rembobina le fil de ses souvenirs jusqu'au moment où il avait retrouvé Joe devant le Mariposa, Joe s'asseyant à la table, sa chemise qui n'était pas rentrée dans son pantalon pour dissimuler son arme, sa veste pendue au dossier de sa chaise, son visage ne masquant pas un puits sans fond de tourments. Puis Max entra dans les détails : l'œil de Joe qui explose, l'arrière de son crâne qui se répand sur les clients derrière lui, la salière et le poivrier qui volent dans les airs tandis que Joe s'écroulait en arrière, les assiettes de nourriture s'écrasant à côté de sa tête, les feuilles de laitue tournoyant et ruisselant de sang. Perez nota tout, scrupuleusement.

Quatre-vingt-dix minutes plus tard, ils en avaient terminé. Perez numérotait les onze pages de la déposition de Max. Puis il lui tendit sa carte.

— Maintenant, rendez-moi, rendez à la police, et rendez-vous un grand service, dit-il. Restez en dehors de tout ça. Laissez-nous faire notre travail. Je sais que Joe était votre ami. Et je sais qu'Eldon l'était aussi. Mais ce n'est pas votre enquête, ni votre devoir. On va trouver l'assassin. Et Vanetta Brown. On n'a pas besoin que, vous aussi, vous remuiez ciel et terre à Miami, vous m'avez compris ?

— Très bien, dit Max, tout en réfléchissant déjà — à Eldon, à Joe et à Vanetta Brown.

Il était une heure du matin passée lorsque Max se gara devant la maison — encore éclairée — des Liston à Biscayne Park.

Nate Rollins, le pasteur de la famille, ouvrit la porte. Il avait marié Joe et Lena, et baptisé tous leurs enfants. Il accueillit Max d'une poignée de main ferme qui se durcit en une prise inaltérable tandis qu'il regardait Max sans prononcer le moindre mot, ses yeux se métallisant, son visage aux joues flasques tremblotait d'émotion et de chagrin contenu. Max devina que le pasteur avait passé toute la soirée ici, à recueillir stoïquement la peine, et à reconforter comme il pouvait, tout en se contenant, lui. Il avait manifestement besoin de ce moment de relâchement. Ils se tenaient debout dans l'entrée tandis que le vieil homme retrouvait son calme. Il prit Max par le bras pour le conduire à l'intérieur.

Tout le monde était rassemblé dans le salon, plus d'une trentaine de personnes debout ou assises ; elles rétrécissaient considérablement cette pièce d'habitude si vaste et dégagée, rapprochant murs et plafond. Max les connaissait tous de vue, si ce n'était de nom — cousins, amis et collègues croisés au cours de fêtes ou de réunions informelles. Les conversations hésitantes et respectueuses se turent complètement tandis que les têtes se tournaient dans sa direction. Personne n'osait le regarder dans les yeux. Ce n'était pas une question de honte ou d'hostilité. C'était juste dû au fait que tous les gens présents savaient qu'il était avec Joe lorsque celui-ci avait été assassiné, qu'il avait assisté à toute la scène, qu'il aurait pu être à la place de Joe, que la mort l'avait raté d'un pouce. Personne n'avait les bons mots en de telles circonstances. Et personne ne voulait être le premier à prononcer des paroles inadéquates.

Max chercha des yeux Lena et les enfants. Il se faufila dans la pièce comme sur une saillie étroite surmontant un à-pic balayé par les vents. Les corps reculaient et disparaissaient. Il vit que le gros fauteuil inclinable, un La-Z-Boy en cuir marron, assez large pour accueillir confortablement deux personnes, était vide. Sur la télé à écran plat, CNN couvrait le résultat des élections sans le son. Ses yeux parcoururent les murs aux panneaux de chêne sur lesquels étaient accrochés les plaques, diplômes, citations et plein de photos — une des plus grandes représentait Joe et Bruce Springsteen dans les loges de l'American Airlines Arena trois ans auparavant. Max avait immortalisé ce moment. Il se rappela l'émotion de Joe lorsqu'il avait enfin rencontré le Boss. Joe aurait voulu dire à Springsteen combien sa musique comptait pour lui, mais les mots étaient restés coincés au fond de sa gorge, et il avait esquissé un sourire crispé en lui serrant la main. Bruce avait remercié Joe d'être venu et il semblait sincère. Les filles de Joe avaient ensuite demandé si la photo le montrait lui et Max à l'époque où « Oncle Max avait encore des cheveux ». Fou rire de Joe.

Toute la famille s'était rassemblée autour du grand canapé. Lena était assise au

milieu, un bras autour de chacune de ses jumelles adolescentes, les têtes des filles sur ses genoux. Deux des fils de Joe — Dwayne et Dean — étaient juchés sur les accoudoirs du canapé, tandis que derrière se tenait Jet dans son uniforme bleu. Le portrait craché de son père, quarante ans plus tôt. C'était troublant et déconcertant de le revoir ici et maintenant. Max se remémora sa première rencontre avec Joe. Eldon les avait présentés l'un à l'autre dans le vestiaire.

— Max, voici ton nouveau coéquipier, avait dit Eldon. Regarde, écoute et apprends. Écoute le son de Liston — *Bon Dieu !* — j'aurais dû faire carrière dans la pub.

Eldon et Joe. Morts tous les deux.

Max embrassa du regard la famille, le legs de Joe, et une preuve qu'il y avait encore un peu de bonté en ce bas monde. Les yeux de Lena s'illuminèrent lorsqu'elle aperçut Max, comme s'il était *la* personne qu'elle voulait voir.

Il ne savait pas quoi faire.

Par où commencer ?

Que dire ?

On lui avait appris à gérer la mort quand il était flic. Et ils lui avaient bien appris. Il s'était familiarisé avec elle, et s'attendait à la trouver n'importe où : derrière une porte fermée, au fond d'un coin sombre, sous le tableau de bord d'une bagnole retournée. Puis il avait appris à la saluer le matin en sortant de chez lui, et à lui faire un bras d'honneur le soir quand il rentrait. Finalement, elle lui était devenue indifférente. Ça, on ne lui avait pas appris. Ce n'était pas nécessaire. C'était arrivé naturellement, la perte d'un sentiment viscéral, être blasé face à l'horreur. La mort était quelque chose qui arrivait aux autres : ceux derrière les portes auxquelles il frappait pour annoncer la perte d'un être cher, ou les flics morts en service. Et d'autres.

Un silence suffocant. Le lieu n'était pas seulement calme ; toute velléité de bruit semblait impensable.

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais rien n'en sortit. Il avait la gorge nouée, et la bouche pâteuse.

Puis Ashley, une des jumelles, se leva, s'approcha et l'enveloppa de ses bras. Elle le tenait fermement. Il inclina la tête pour l'embrasser dans les cheveux. Une larme impromptue coula de son œil. La sœur d'Ashley, Briony, se joignit à eux, serrant Max avec autant de force que sa jumelle. Puis Lena s'avança et le serra aussi en enfouissant sa tête dans le cou de Max. Et les trois garçons se rapprochèrent. Petit à petit, les gens dans la pièce se joignirent à la famille.

Il se remémora de nouveau son premier contact avec Joe dans ce vestiaire. Son futur coéquipier lui avait immédiatement inspiré un mélange de crainte et de respect : à la façon dont Joe avait regardé Eldon, ni soumis ni lèche-bottes, contrairement à tout le reste des services, mais avec une méfiance mêlée de prudence, et juste assez de respect pour que ça passe. Joe était toujours poli, même avec les racistes. Il était fait de ce bois-là. Ne jamais se rabaisser à leur niveau, toujours s'élever quelques divisions au-dessus. « S'il vous plaît » et « merci » pour tout le monde. Il se rappela les premiers vrais mots de Joe dans la

voiture de patrouille : « T'es le p'tit gars à Eldon, le boxeur ? Bah, t'attends pas à un traitement de faveur avec moi, M. Pêchu. Dans ces rues, tout le monde nous déteste. Ici, on forme notre propre race. Tu piges ? » Ils étaient noir et blanc dans une ville noire et blanche, à l'époque où c'était encore tabou. Les flics noirs n'avaient pas confiance en Joe parce qu'il roulait avec Max. Les flics blancs n'avaient pas confiance en Max parce qu'il apprenait d'un flic noir. Les divisions les avaient rapprochés, le boulot et les merdes traversées ensemble avaient achevé de les souder. Il se rappela le temps où ils se bourraient la gueule et se défonçaient, les pistes suivies ensemble, l'intimité partagée. Les affaires qu'ils avaient résolues. Il se souvint d'avoir beaucoup ri. Il se rappela des engueulades, musicales et politiques. Bruce Springsteen versus Curtis Mayfield. Nixon, Ford, Carter, Reagan, Bush Senior ; Bush Junior. Ils s'étaient finalement mis d'accord sur Obama.

Et désormais il pleurait, en sécurité dans cette chaleur familiale, seul et entouré, cerné par plus d'amour qu'il n'en avait ressenti depuis longtemps. Il en était d'autant plus triste pour Joe qui, lui, ne connaîtrait plus jamais rien de tel.

Max rentra chez lui sous une bonne averse. À 4 heures et demie du matin, Washington Avenue était remplie de gens qui s'échappaient des boîtes de nuit, leur veste ou sac à main au-dessus de la tête, sautant dans un taxi, leur voiture ou dans l'une de ces limousines blanches aux vitres fumées, longues comme un pâté de maisons et louées à l'heure. Les fêtards trébuchaient le long des trottoirs et semblaient indifférents au déluge.

Un fond sonore répétitif plombait l'air ambiant, la moindre note de basse faisant rebondir et couler les gouttes de pluie sur son pare-brise. Au bruit, on aurait dit que toutes les boîtes passaient le même foutu morceau synchronisé, chaque note muée en une espèce de cantique pour cette jeunesse occidentale du vingt et unième siècle — une musique fabriquée sur ordinateur, sans voix ni texte, et qui célébrait le cataclysme sans la délivrance.

Le temps d'un coup de frein, et une file de gens se répandit sur la chaussée, chenille qui dansait sous une grande bâche en plastique transparent.

Assis dans son Acura, Max attendait que le serpent humain s'en aille onduler ailleurs, il se sentait tel un extraterrestre dans une capsule spatiale, qui découvrirait un univers peu rassurant et franchement pas accueillant. Il ne s'imaginait pas rester ici plus longtemps. Il le sentait, sa ville et lui, c'en était terminé. Elle ne voulait plus de lui. Et réciproquement.

Difficile de s'y faire. Miami était baisée. Bien sûr, elle avait toujours connu des hauts et des bas, l'éternel cycle de mort et de renaissance, vingt ans de croissance et dix ans de ruine ; mais quelque chose lui disait qu'elle n'allait pas se remettre de celle-ci, qu'il assistait à la dernière grosse fiesta avant le feu d'artifice final. Les gens guinchaient sur des cartes de crédit au-dessus d'un immense gouffre sombre et ruineux, ils précipitaient leur chute. Mais ils s'en foutaient.

Ce n'était pas la première fois que sa ville était au bord du gouffre. Comme lui, parfois, baromètre involontaire, il surmontait les mauvaises passes ou surfait sur les bonnes vagues, et ajustait ses yeux aux ténèbres quand il le fallait. Il était né à une époque où Miami était le Luna Park de l'Amérique, un aimant à touristes. Il avait grandi tandis que le terrain de jeu fermait, comme les hôtels Art déco. La ville s'était muée en « Salle d'attente de Dieu », les hôtels avaient rouvert en tranquilles maisons de retraite pour les Juifs de la côte Est, les réfugiés du tissu industriel, qui se dirigeaient vers la Terre promise de l'ensoleillement, des petits loyers et de la mort. Il avait été flic pendant les sombres années 70, quand la Freedom Tower était un refuge pour sans-abris et Ocean Drive un camp de réfugiés. Lors de cette même décennie, il avait lutté arme au poing contre les cow-boys de la cocaïne dont les millions avaient corrompu et engraisé la cité. Durant le déclin qui avait suivi, il avait été détective privé, retrouvant les victimes d'enlèvements, de kidnappings et les fuyards de tout poil, leurs disparitions étant

toujours indexées aux dollars. Puis il avait vu les équipes de tournage rénover les hôtels délabrés les uns après les autres tandis qu'une série télé — *Miami Vice* — donnait à voir en prime time une image de sa ville natale si éloignée de la réalité que c'en était comique. Les touristes affluaient dans ces hôtels-décors de cinéma, payaient des fortunes pour se pavaner dans les halls qu'avait arpentés Don Johnson. Aux Juifs avaient succédé les homos ; malades du sida, ostracisés par la nation la plus riche et la plus en pointe médicalement, ils venaient mourir à Miami.

Lorsque Max était sorti de prison, il avait découvert cet héritage foisonnant : South Beach hyper branchée et tape-à-l'œil avait retrouvé son lustre des années 50, c'était *the place to be*, un havre hétéro avec sa frange homo, un aimant à fashionistas présidé par son prince héritier, Gianni Versace, depuis sa demeure criarde sur Ocean Drive. Lorsque Versace avait été abattu sur le pas de sa porte en 1997, la fête ne s'était pas interrompue. Elle avait juste changé de redingote. On avait porté des toasts à la mémoire du couturier, avant de la noyer dans le Cristal ; la scène homo s'était délocalisée à Fort Lauderdale. La classe avait fait place à la vulgarité, mais personne dans les parages ne dénonçait les différences majeures. Miami était donc à la bourre depuis un bail concernant sa prochaine chute. Qui allait être lente et douloureuse.

À aucun prix il ne voulait assister à cette déchéance programmée.

Il ne savait pas où il irait. Pas de destination en particulier. Juste une vague idée de ce qui l'attirait — quelque part au calme et au chaud, sans trop de gens pour foutre le bordel. Peut-être le désert de l'Utah.

Il songea au sang de Joe sur Lincoln Road, les traces avaient probablement déjà été lavées. Le restaurant allait rouvrir d'ici quelques jours, et les gens viendraient s'asseoir et manger à l'endroit précis où son meilleur ami était mort. La vie continuerait malgré tout. Le cycle sans fin.

Max était rentré chez lui.

Du temps où il picolait, il aurait plongé la tête la première dans une bouteille pour y trouver du réconfort. Désormais, pour se booster et se soulager, il ne lui restait que le café.

Dans la cuisine, il alluma la machine à expresso et regarda couler goutte à goutte l'épais Bustelo noir dans une tasse chromée ; le breuvage des durs à cuire, assez fort pour réveiller un mort.

Il était épuisé, les yeux rouges et bouffis, la vue floue, une lassitude profondément rivée à ses os, le dos raide comme une cotte de mailles.

Mais avant tout, il lui fallait absolument éclaircir le mystère autour de Vanetta Brown. Qui était-elle, et pourquoi avait-elle fait assassiner Joe et Eldon... Si elle l'avait vraiment fait.

Il n'en était pas sûr.

Ça ne collait pas totalement.

Pourquoi tuer Eldon et Joe ? Ils étaient à l'opposé l'un de l'autre. Joe suivait les règles. Eldon imposait ses règles : il en avait maltraité, fait chanter et intimidé plus d'un pour gravir les échelons, pour enfin mener ses services et la ville à l'identique, d'une main de fer.

Max ne voyait pas le lien qui aurait pu rapprocher ces deux hommes, en dehors du fait que Joe avait bossé pour Eldon.

En plus, pourquoi avoir attendu si longtemps ?

Dans son bureau, il consulta ses e-mails.

Un seul message, mais des plus inattendus.

Il venait de Jack Quinones, un pote de Joe et un ancien copain de Max. Quinones était le seul type chez les Fédéraux avec qui Max s'était bien entendu — à l'époque. Ils avaient bossé ensemble sur certaines affaires et partagé des informations sans en passer par les tonnes de paperasseries bureaucratiques, et sans les rapports de forces propres à ces services.

Désormais, ils ne s'entendaient plus du tout. Quinones le méprisait — comme tous ceux qu'il avait connus au sein des forces de l'ordre, en dehors de la MTF. Il n'avait jamais vraiment compris pourquoi Joe lui était resté fidèle. Il n'était pas certain que Joe le savait — l'ait su — lui-même. Lorsque Max lui avait posé la question, Joe avait haussé les épaules et marmonné dans sa barbe. Pour finir, il s'était contenté d'un « Hitler aussi avait des amis ». Cela ne l'avait pas franchement réconforté, mais ça l'avait fait rire.

Max,

Suis au courant pour Joe. Mes très sincères condoléances.

Il faut qu'on parle. Fais-moi signe dès que possible.

Ils s'étaient vus pour la dernière fois par hasard chez Joe, du temps où Max montait sa boîte « Enquêtes Pétion-Mingus ». Max était arrivé assez tôt pour voir Joe. Et Quinones était là, mais il ne s'était même pas donné la peine d'être poli. Il savait ce que tous les flics de Miami savaient — que Max avait tué de sang-froid et qu'il avait été libéré au bout de sept ans, parce que Eldon Burns avait tiré des ficelles pour le faire protéger, qu'il avait fait pression sur le proc' et payé la maison du juge.

Sur Internet, Max entreprit une recherche concernant « Vanetta Brown ».

Peu d'infos — six résultats sur vingt-trois pages.

Les deux premiers renvoyaient à des essais consacrés au mouvement des Black Panthers, avec de très brèves allusions aux « Jacobins noirs de Miami ». Ils étaient décrits, de manière presque méprisante, comme une frange marginale, un groupe qui ne partageait pas les idéaux séparatistes des Black Panthers. Les articles affirmaient que Vanetta Brown avait tué un inspecteur de la police de Miami en 1968, un certain Dennis Peck, avant de s'enfuir à Cuba.

Puis il tomba sur le site « Cuba : le paradis des gangsters », qui listait quatre-vingt-quatorze criminels américains auxquels le régime de Castro avait accordé l'asile entre les années 60 et 80. La liste était divisée en cinq catégories : tueurs de flics, assassins, pirates de l'air, voleurs et escrocs.

Le nom de « Vanetta Brown » était en tête des tueurs de flics. À côté, un lien bleu : « TI ». Max cliqua sur les lettres, et une autre fenêtre apparut avec le site des personnes les plus recherchées par le FBI. Brown y figurait comme « Terroriste de l'intérieur ». Son crime y était détaillé, sa localisation présumée (« La Havane — à confirmer ») et la prime gouvernementale sur sa tête chiffrée à 500 000 dollars.

Puis Max s'intéressa à Justice4Dennis.com — un site à la mémoire de Dennis Peck. La page d'accueil présentait une photo officielle de la police, Peck en uniforme — un gamin de vingt-deux ans au visage poupin, constellé de taches de rousseur, avec une fossette et des yeux bleus brillant de cet éclat propre aux novices, juste avant qu'ils ne soient confrontés aux réalités de la rue et que les rayons du soleil ne leur filent les jetons.

Au-dessous de la photo, la mention : « 9 novembre 1934 — 4 juin 1968 ».

Mort à trente-trois ans.

Sur le site, Max découvrit le récit du meurtre de Peck. En 1968, Vanetta Brown avait fui lors d'une descente de la police au quartier général des Jacobins noirs à Overtown. Dennis Peck faisait partie de l'équipe d'intervention. Quatre témoins avaient dit avoir vu Brown lui tirer dessus alors qu'elle s'échappait par une fenêtre.

La descente avait permis de découvrir une grosse quantité d'héroïne, d'argent et d'armes.

Le capitaine Eldon Burns et le lieutenant Abe Watson étaient en charge de l'opération.

Vanetta Brown était en fuite, déjouant une chasse à l'homme nationale. En 1971, elle avait refait surface à Cuba, où Fidel Castro la décrivait comme la victime innocente d'une Amérique raciste et impérialiste. Il était heureux de lui accorder le statut de réfugiée permanente, avait-il dit. Asile politique offert.

La famille et les collègues de Peck avaient fondé l'association Justice4Dennis, dans le but de juger Brown aux États-Unis pour son crime. Tous les ans depuis 1972, ils écrivaient à Castro pour demander son extradition. La famille avait aussi écrit au pape Jean-Paul II en 1997, pour qu'il en touche un mot à Castro lors de sa future visite à Cuba, l'année suivante. Hors de question, Castro n'avait pas changé d'avis.

Le site dévoilait aussi un diaporama de photos de famille : Dennis Peck, diplômé de l'école de police, le jour de son mariage, et divers portraits de lui avec ses filles, Wendy et Thelma. Wendy était l'aînée.

En suivant le dernier lien, on tombait sur le site des archives photos du *Miami Herald*, où Max trouva deux clichés, le premier de Vanetta en 1967 — une photo posée, en noir et blanc. Elle aurait pu être mannequin ou actrice. Elle ne laissait pas indifférent — peau sombre, pommettes hautes, lèvres charnues et grande bouche — mais l'air si revêché et rebelle qu'aucune sensualité n'émanait de ses traits.

La seconde photo était un portrait officiel de l'agent Wendy Peck, qui provenait des services du gouvernement des États-Unis et datait de 2006, celle fournie à la presse le jour de son rendez-vous avec les patrons de la Sécurité nationale de Miami. Ses cheveux auburn tombaient sur ses épaules. Yeux bleus et sourire plus formel qu'amical, Wendy se battait pour la mémoire de son père.

Max passa ses notes en revue.

Questions :

Joe — en quoi était-il impliqué ? À l'époque, il était encore en patrouille et en uniforme.

Qu'est-ce que les inspecteurs Eldon Burns et Abe Watson des Homicides faisaient sur une descente de stup ?

Il savait qu'Eldon était pourri jusqu'à la moelle depuis le tout début, aux ordres de Victor Marko, le magouilleur politique. Il n'aurait pas le moins du monde été étonné si les Jacobins noirs avaient été victimes d'un coup monté de la MTF. Trouver un coupable, planquer des preuves sur place, puis arrêter ou tirer à vue. Avant tout : « Emballé, c'est pesé. »

Mais Joe ?

Si Max abandonnait maintenant ses recherches, il ne saurait jamais. Et ce serait pour le mieux. Il pouvait encore préserver ses souvenirs.

Et passer le reste de sa vie à être rongé par le doute ?

Oui... s'il le fallait, il le pouvait : ses souvenirs, c'était tout ce qui lui restait désormais.

Il se replongea dans ses notes.

Il avait écrit et entouré deux fois « FBI/contre-espionnage ».

Max rédigea un e-mail pour Jack Quinones : *Que sais-tu concernant Vanetta Brown ?*

Il l'envoya et imprima les photos du *Herald*. Le portrait de studio de Vanetta en deux exemplaires. Il en fixa un sur le tableau de liège au-dessus de son bureau.

Il était mort de fatigue, mais il savait qu'il n'arriverait pas à dormir, qu'il allait revoir le cerveau de Joe exploser sous ses yeux.

Il prit une douche et se refit du café.

Il alluma la télé. Les infos locales rendaient compte du meurtre de Joe et donnaient une description du tireur. Aucune allusion à Vanetta Brown.

Puis il songea à Emerson Prescott.

Prescott lui devait encore du fric pour la filature. 5 837 dollars — plus 1 200 de frais. Que les choses se soient révélées bidon, et qu'on l'ait fait se sentir — et pris pour un — con ne rentrait aucunement en ligne de compte. Il avait tenu son rôle dans cette pantomime porno postmoderne et Prescott allait passer à la caisse.

Il fallait qu'il oublie un peu Joe. Il ne pouvait rien faire d'autre pour le moment que de laisser la police s'en charger, et être présent pour la famille... Et en apprendre davantage sur Vanetta Brown.

Il retourna à son bureau et inséra le DVD du Zurich Hotel dans son ordinateur.

Max n'avait jamais été un amateur de porno. Il trouvait ça pathétique et malpropre. Sa répulsion remontait à l'enfance. Il avait vu son premier magazine de cul à dix ans. Il était ouvert sur deux pages au milieu du trottoir. Deux épais rectangles de baisers sur papier glacé. Sous le titre *Les filles du fermier* s'affichaient de grosses nanas tendance western étalées sur des bottes de foin. Il avait eu une soudaine envie de se laver, puis de brûler la serviette.

Donc, il n'avait jamais été consommateur de magazines porno. Il préférait se consacrer à la boxe. Eldon Burns avait l'habitude de payer des putes à ses combattants quand ils gagnaient un titre. Le soir où Max avait remporté les Golden Gloves de Floride du Sud, il avait perdu son pucelage aux frais d'Eldon. Lorsque la gagnuse avait découvert que c'était sa première fois, elle lui avait caressé la tête, l'avait pris dans ses bras et lui avait avoué qu'en réalité, elle s'appelait Evangeline. Elle lui avait dit avoir toujours souhaité que quelqu'un se souvienne d'elle d'une manière positive. Il ne l'avait jamais oubliée, même si elle devait servir le même couplet à tous ses puceaux. Neuf ans plus tard, il l'avait serrée sur Washington Avenue. Il s'était promis de la laisser partir avec une simple remontrance si elle le reconnaissait. Comme ça n'avait pas été le cas, il l'avait embarquée. Une fois qu'elle avait été fichée et poursuivie, il avait raconté à Joe leur passé commun. Joe avait ri et l'avait traité de trou du cul sans cœur. En vérité, la prestation n'avait rien eu de mémorable.

Ces jours-ci, le porno était partout, dilué et utilisé pour vendre tout et n'importe quoi, du savon à la musique. Et cela lui rappelait la prison. Le porno faisait office de papier peint dans pratiquement toutes les cellules d'Attica. Tous — Noirs, Blancs, Latinos, Asiatiques — se branlaient dans la Grosse Maison. C'était la seule chose qu'ils avaient en commun — mis à part le fait qu'ils étaient tous de dangereux frappingues. Son compagnon de cellule, Vélasquez, avait fait de la masturbation une espèce de rituel. Il se laquait les ongles de la main gauche, qu'il avait laissé pousser, au vernis rouge, se soulageant de sa paluche manucurée pendant ce qui semblait à Max une éternité. Lorsqu'il fermait les yeux, expliquait-il, c'était presque comme si sa *mamacita* Melyssa était là, en train de lui astiquer le manche.

Alors que la vidéo démarrait, Max s'aperçut que c'était la première fois qu'il pensait à Vélasquez depuis sa sortie de prison. Ils avaient passé sept ans ensemble, un sacré bout de chemin parcouru côte à côte. Max en était même arrivé à bien l'aimer, du moins autant qu'il s'autorisait à s'attacher à quelqu'un en taule. Vélasquez était assez chiant, mais il se moquait que Max eût été flic. Mingus se demanda ce qu'il était devenu. Probablement de retour derrière les barreaux.

Le DVD commençait par un plan tremblotant d'un avion d'American Airlines

atterrissant à l'aéroport international de Miami, comme si on avait filmé avec un téléphone portable. La vidéo s'arrêta un court moment. Il vit un éclair lumineux sur l'écran et entendit un bruit confus — un gémissement grave, comme une cassette audio dont on aurait mâchouillé les basses. Puis l'image réapparut et il distingua le crépitement caractéristique d'un diamant sur un vinyle. Tandis que les roues de l'avion rebondissaient sur le tarmac, la musique démarra. Un générique rock des années 80 — tous les instruments joués trop fort, les guitares et la batterie électriques produisaient un écho de chatons écorchés vifs — qui évoquait des souvenirs de clips vidéo, aux types grimaçants avec des mulets à la Davy Crockett et aux boucs à la Sonny Crockett. Cette musique convenait davantage à la bande originale d'un film d'action de cette époque.

Que se passait-il avec le sax et le sexe dans les films ? À coup sûr, plus qu'une histoire de voyelles.

Sur l'écran, la femme, qu'il connaissait sous le nom de Fabiana Prescott, sortait du hall des arrivées, perchée sur des talons hauts, grosses lunettes de soleil et chapeau mou et noir à large bord, et une robe blanche à pois. Pas de sac. La caméra zoomait par intermittence sur les nibards pneumatiques de Fabiana et sur son cul tout rond. Elle rejoignit le chauffeur qui l'attendait près de la sortie, en costume noir et casquette.

¿ Está usted mi chófer ?

Oui, M'dame. J'ai grosse véhicule.

Les dix minutes suivantes comprenaient un pot-pourri de scènes montées (répliques de palmiers, plage, filles sur le sable fin, demoiselles sous les palmiers), entrecoupées de vues extérieures d'une limousine Lincoln Town, et de plans de l'intérieur avec Fabiana et le chauffeur qui échangeaient des regards suggestifs. Plus des tonnes de zooms plongeant dans le décolleté de Fabiana, des gros plans d'elle lançant des regards aguicheurs et léchouillant ses lèvres en surplus de collagène. Le chauffeur fronça un sourcil et dénoua sa cravate tandis qu'il faisait semblant de conduire la voiture, visiblement immobile et stationnée à côté d'une épicerie. Max en conclut que le budget interdisait les effets spéciaux.

La séquence se terminait avec la limousine stoppant devant l'hôtel Tides sur Ocean Drive. Fabiana en sortait et gravissait les marches du perron. Une fois arrivée en haut, elle se retournait et faisait un signe suggestif au chauffeur appuyé contre la voiture. Cette dernière scène fit rire Max. Chaque fois qu'un film comprenait une séquence d'hôtel à Miami où l'un des personnages était riche et classieux, elle était tournée au Tides.

Désormais, le couple était en territoire familial, à l'ouvrage dans la chambre 30 du Zurich Hotel. Max reconnaissait Fabiana à son ton et ses intonations.

Quarante minutes de cette merde à visionner...

Finalement, une fois leurs affaires terminées, ils restaient allongés sur le lit, trempés de sueur et haletants. Fabiana disait au chauffeur qu'il avait une baguette magique.

Appelle-moi Harry Baiseur, bébé.

Elle rit, fort et comme télécommandée.

Ils prenaient ensuite une douche à tour de rôle. La caméra restait dans la chambre et filmait le miroir embué de la salle de bains à travers la porte ouverte. Elle ne bougeait pas. Il vit le pied du chauffeur. Il avait des ongles épais et jaunâtres.

Fabiana s'habilla et partit. Le chauffeur entra dans la salle de bains et ferma la porte. La caméra ne bougea pas.

L'écran devint noir.

Max était en rogne, mais il ne savait pas pourquoi ni contre qui.

Mais bordel, pourquoi n'avait-il rien remarqué ?

Facile, il n'y avait rien à remarquer. Tout dans cette affaire semblait cousu de fil blanc. La femme trophée trompait papy gâteau. Papy gâteau voulait des preuves, photos à l'appui. Max avait fait son boulot. Ou, plutôt, il avait joué son rôle.

Il soupesa les options.

Il ne pouvait pas se permettre de faire une croix sur le fric. Prescott lui en devait. Il avait des factures à payer. Et il voulait une réponse à cette question simple : pourquoi Prescott l'avait-il choisi, lui ? Était-ce par hasard ou à dessein ?

Il l'appela et tomba sur un message enregistré qui tournait en boucle.

« Désolé, ce numéro n'est plus attribué. »

Max raccrocha. Prescott était-il seulement celui qu'il prétendait être ? Sa « femme », elle, ne l'était certainement pas.

— L'est parti la semaine dernière. Restait huit mois sur le contrat. Payés intégralement. Bizarre, dit Dan Souza à Max.

Souza était le gérant de l'immeuble Tequesta où Prescott louait un cabinet au dixième étage.

Tout était encore en place — meubles, téléphone, ordinateur, plantes, fontaine à eau, magazines sur la table basse —, mais l'endroit semblait quand même définitivement abandonné. Max le remarqua dès qu'il sortit de l'ascenseur : le silence, l'écho de ses pas contre les murs. Tout cela avait un faux air de ce qu'il ressentait en se réveillant le matin.

Souza était arrivé quelques minutes après lui, stylo et bloc-notes à la main, et une expression genre putain-mais-qui-c'est-celui-là dès qu'il avait aperçu Max.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ? demanda Max.

— Juste qu'il fermait sa boîte et passait à autre chose. Il m'a dit de tout garder. Il doit y en avoir pour au moins 15 000 dollars. Je n'ai même pas encore fait l'inventaire des autres bureaux.

Souza était un type petit qui regardait le monde à travers des lunettes à monture d'acier. La quarantaine dans le viseur. Veston bleu, pantalon beige, mocassins noirs. Ses cheveux étaient trop noirs, sa peau trop bronzée et ses dents trop blanches. Sa poigne surcompensait des mains trop douces. Il portait une alliance.

— Vous êtes de la police, monsieur ? demanda-t-il à Max.

— Détective privé.

— Si vous étiez flic, vous auriez « badgé », pas vrai ?

Trop de séries télé, songea Max. Souza pensait aussi probablement que les flics disaient aux gens de « ne parler qu'en présence de leur avocat ».

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? demanda-t-il.

— Je travaillais pour Prescott. Il ne m'a pas prévenu qu'il déménageait.

— Il vous doit de l'argent ?

— Oui, répondit Max. Et à vous ?

— Non.

— Il a laissé une adresse ?

— Non.

— Vous avez un autre moyen de le joindre ? Un numéro de téléphone fixe ?

— Juste son portable et une adresse mail. Mais je ne peux pas vous les donner. Même si vous étiez flic, il vous faudrait un mandat.

— Comment l'avez-vous rencontré ? demanda Max.

— De la même manière que tous les clients potentiels. Il m'a passé un coup de téléphone, a pris rendez-vous, jeté un œil sur place et versé un dépôt de garantie sur-le-champ. La transaction la plus facile que j'aie jamais réalisée. Je n'ai même

pas eu à lui servir le baratin habituel.

— En liquide ou par chèque ?

— Nous ne traitons pas nos affaires en liquide, monsieur Mingus, dit Souza, offensé.

— Un chèque de quelle banque ?

— Ça, je ne m'en souviens pas. Et par ailleurs, je ne suis aucunement tenu de vous le dire.

— Bien sûr que vous ne l'êtes pas, dit Max, qui ne voulait pas se le mettre à dos et se faire congédier.

Mais...

Bon Dieu — ce type était-il con à ce point.

Comme je me serais amusé avec ton mesquin petit cul bureaucratique, songea Max avec une pointe de nostalgie. Il remonta le temps jusqu'à celui où il était encore flic, et il s'imagina menotter ce crétin, lui faire cracher les infos à coups de menaces implicites.

— Il est venu vous voir seul ?

— Ouais, dit Souza, qui manipulait son bloc-notes, visiblement désireux d'en finir, et déjà en train de faire le compte de ce qu'il tirerait du contenu du bureau.

— Vous avez demandé des références ?

— Le dieu dollar me suffit amplement. Écoutez, le chèque n'était pas en bois. Ici, l'espace n'est pas donné.

— Combien ?

— Ça ? 250 000 dollars l'année. Et il a payé d'avance.

C'était beaucoup d'argent dépensé pour une escroquerie, songea Max. Mais c'était quoi au juste cette arnaque ? Le payer pour lui faire perdre son temps ? Prescott l'utilisait-il comme alibi pour une raison ou une autre ?

— C'est une pratique courante de tout régler d'avance ?

— Non, pas du tout. En fait, c'est la première fois que ça m'arrive. Et j'espère que ce ne sera pas la dernière.

— Ça ne vous a pas traversé l'esprit que ce type était peut-être un criminel ?

— Si je raisonnais comme ça, je n'aurais plus de boulot, dit-il.

Logique typique des affaires à Miami. Du temps où les cocaïnistos avaient investi leur argent, ils l'avaient fait dans la pierre. Tout le monde s'en moquait. Les gratte-ciel du centre-ville avaient été construits à coups de narco-dollars. Peu importait à quel point tout cela paraissait glamour le soir avec ces néons scintillants, Max ne pouvait s'empêcher de les comparer à de gigantesques pierres tombales.

— Vous ne lui avez jamais rendu visite pour vérifier que tout se passait bien ?

— Si, par courtoisie, deux semaines après son emménagement.

— Qui était là ?

— Monsieur Prescott, bien sûr, un visiteur et la réceptionniste.

— La réceptionniste qui ressemblait à un détournement de mineure ?

Souza rougit et hocha la tête.

— Vous avez déjà vu une de ces personnes ici ? demanda Max en lui montrant

des clichés de Fabiana et Cortland.

Souza les regarda. Fabiana semblait inconnue au bataillon, mais il fronça les sourcils à la vue des photos du chauffeur. Il les regarda plus attentivement.

— Ce type était là, dit-il. C'était lui le visiteur.

— Vous lui avez parlé ?

— Non.

— Que faisait-il ?

— Il était assis à la réception.

— De quoi avez-vous causé avec Prescott ?

— « Est-ce que tout va bien ? Les lumières fonctionnent-elles ? Pas de souci particulier ? Pas de problème de chasse d'eau ? » Ce genre de trucs. Tout allait bien. Comme je vous l'ai déjà dit, il a payé d'avance, et la totalité.

— Il vous a dit ce qu'il faisait dans la vie ?

— Oui, architecte.

Max gloussa.

— Ce n'est pas vrai ?

— Il m'a affirmé qu'il était dentiste, option chirurgie esthétique.

— Est-ce que c'est une espèce de criminel ?

— Peut-être, dit Max. Je ne sais pas. Comment dire, ça vous ennuerait que je jette un œil ? Juste quelques minutes.

— Je vous en prie.

Max se rendit dans le bureau de Prescott. Plus rien sur la table. L'ordinateur portable et le téléphone avaient disparu. Il vérifia les tiroirs et le meuble de classement. Tous vides.

De retour à la réception, il composa le numéro de rappel automatique. Aucun coup de fil sortant.

Il consulta le répondeur et écouta les quatre messages qu'il avait laissés à Prescott.

— Je ne... comprends pas, dit Souza, aussi nerveux que perplexe.

Son teint avait perdu de sa superbe et des gouttes de sueur perlaient sur sa lèvre supérieure. Il venait de voir les bureaux vides. Mais bon Dieu, qui était vraiment ce type ?

— Je ne le sais pas encore. Mais il avait assez d'argent pour se payer notre tête à tous les deux. Ce n'est peut-être rien — un excentrique inoffensif avec plus de pognon et de temps que d'idées et de buts.

— Vous ne le croyez pas ?

— Non.

Mais que s'imaginait-il ? Dans toute cette histoire, revenaient sans cesse les rôles tenus — Fabiana, la femme trophée plus jeune baisant le chauffeur ; Prescott, le vieux mari cocu et riche qui engage un privé pour les attraper sur le fait. C'était un scénario classique, éculé, vieux comme l'adultère. Un authentique mauvais film. Ou un film porno. Et si ça avait été ça, l'intention de Prescott : tourner son propre film de cul, en impliquant un vrai détective privé ? Il l'avait bien précisé, il voulait de la merde gonzo. Peut-être Fabiana n'était-elle même pas

la femme de Prescott, mais une hardeuse quelconque.

— Que me conseillez-vous de faire ? demanda Souza.

— Pas grand-chose. Vous n'avez rien à vous reprocher. Mais vous pourriez me fournir les détails concernant sa banque.

Max lui tendit sa carte de visite. Souza la scruta.

— Comment puis-je savoir si vous êtes vraiment détective privé, monsieur Mingus ?

— Impossible, en effet.

Lamar Swope se tenait derrière le comptoir de sa librairie lorsque Max y pénétra. Il discutait avec une jolie femme. Elle souriait, pendue à ses lèvres, l'œil brillant.

— Lorsque Napoléon a envahi l'Égypte en 1798, il est passé devant le grand sphinx de Gizeh, expliquait Lamar, tenant ouvert devant eux un livre immense. Vous voyez cette illustration ? Le sphinx a des traits négroïdes, c'est flagrant. La légende dit que lorsque Napoléon a vu cet immense visage qui le toisait et la grande pyramide de Khéphren derrière, il comprit que c'était l'œuvre d'hommes noirs. Il ne pouvait se résoudre à cette idée car, à l'époque, on pensait des Noirs qu'ils n'étaient bons que comme esclaves ou pour l'abattoir. Il a donc ordonné à ses soldats d'exploser la tête du sphinx.

Max sourit intérieurement. Il savait que c'était une théorie à la con, mise aussi parfois au crédit des Britanniques ou des Arabes. Les expertises scientifiques avaient démontré que le sphinx avait perdu son nez — et sa barbe — quelque quatre siècles avant Napoléon. Le seul débat portait sur la cause de cette perte : le vent ou la pluie. En taule, il avait lu des bouquins sur l'histoire de l'Égypte, après que Sandra avait planifié pour eux un voyage autour du monde. La terre des pharaons était sur leur itinéraire.

Lamar salua Max d'un imperceptible hochement de menton. Max jeta de nouveau un coup d'œil à la femme dont les hanches débordaient des extrémités du tabouret.

Max parcourut les rayons en quête d'un ouvrage sur Vanetta Brown. Le seul autre client de la boutique, un homme aux longues dreadlocks grises et aux lunettes de soleil violettes, feuilletait un bouquin sur Tookie Williams, secouant sa chevelure et lâchant des « tss-tss » de désapprobation à chaque page tournée. Il leva les yeux et les plongea dans ceux de Max.

— Je pige pas cette boutique, marmonna-t-il. Je viens ici chercher quelque chose sur W. E. B. Du Bois, et Lamar, il a peau de balle. À la place, il a cinq livres différents sur cette ordure. Et qu'est-ce qu'il a fait ? Il a fondé les Crips. Les Crips ont butté plus de Noirs que le Ku Klux Klan et les flics réunis. Et ce mec, cet écrivain ? Parle de lui comme si c'était un Hééé-roos !

— Peut-être que la raison pour laquelle ces bouquins sont ici, c'est que personne ne les achète. Les gens pensent comme vous.

— Nan, mec, dit Dreadlocks en rangeant le livre. La raison pour laquelle ce tissu de conneries est là, plutôt qu'un ouvrage sur un authentique héros, c'est que Lamar doit bouffer !

En partant, Dreadlocks hocha la tête en direction de Lamar, qui lui rendit la pareille sans interrompre le cours de sa conversation.

— Les gens prétendent que la chute de Napoléon est la conséquence de son

échec à conquérir la Russie. Mais il s'est aussi fait botter le cul par Toussaint Louverture en Haïti. Ce fut probablement plus douloureux. Voilà un type, soi-disant un génie militaire, et il va se faire méchamment bousculer par un esclave échappé dans sa propre colonie. Vous imaginez le barouf à la maison ?

— C'est vraiment dingue, Bébé, tu es tellement culturé, soupira la femme.

— Je fais de mon mieux, dit Lamar avant de filer.

Il s'approcha de Max qu'il prit par le bras pour le conduire dans un coin de la boutique.

— Vous avez vu White Flight ? demanda-t-il.

— Ouais, je l'ai vu.

— Comment va-t-il ?

— Il ne pourra plus jamais causer, mais il vivra.

— Tu parles d'une vie, dit Lamar. Que puis-je pour vous aujourd'hui ?

— Vous avez déjà entendu parler de Vanetta Brown ?

— Bien sûr. Je l'ai parfois vue débattre à Overtown, dit-il.

— C'était comment ?

— Enthousiasmant. Le même genre que Barack aujourd'hui, mais en plus radical — beaucoup plus. Cependant, à l'époque, les choses étaient bien différentes.

— C'est sûr.

— Vous savez ce qui m'a étonné lors de son speech ? C'est qu'il n'y avait pas que des Noirs. Il y avait aussi des Blancs. Pas en très grand nombre, mais suffisamment pour qu'on les remarque. Des gens engagés et honnêtes. Pas comme ces hypocrites qu'on se farcit ces jours-ci — vous savez bien, ces gauchos comme il faut, qui soi-disant ressentent vos souffrances, le tout mâtiné de charabia à la sauce hip-hop. Mais dès qu'ils se font braquer leur bagnole ou que leurs filles se mettent à sortir avec un Frère, ils s'offusquent, sortent leur déguisement blanc et chapeau pointu, et réclament le retour de la ségrégation.

— Les principes ne comptent que lorsqu'ils ne sont pas dérangeants, dit Max.

— Bien dit ! sourit Lamar. Pourquoi vous intéressez-vous à Vanetta ?

— Le contexte.

— Quel contexte ? Celui de ce détail qui vous turlupine ?

— Ouais.

— Vous pensez qu'elle a quelque chose à voir avec ça ?

— Je ne sais pas.

— Tout le monde dit qu'elle est à Cuba.

— Je suis au courant. Disons juste que je suis sur une piste.

— On dirait plutôt que quelqu'un vous joue un tour. Quoi qu'il en soit, j'ai ici un bouquin sur Vanetta, si ça vous intéresse, dit Lamar.

— Bien sûr.

— Seulement... Je ne suis pas supposé l'avoir. Donc, si je vous le vends, vous n'allez rien dire à vos petits copains les poulets.

— Je n'ai pas de petit copain poulet. Qu'a-t-il de si particulier ce livre ?

— Il a été publié à Cuba.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, dit Max. La moitié des gens à Little Havana boivent du rhum et fument des cigares cubains. Comment l'avez-vous eu ?

— Ce pote canadien que je connais. Il s'occupe d'une librairie noire à Montréal. Il est en cheville avec cet éditeur de La Havane, un Français qui s'appelle Antoine Pinel. Il publie des livres sur les Black Panthers — surtout des biographies. Sa boîte se nomme X-Press cubaines.

Lamar regagna son comptoir et farfouilla dessous. Il en émergea quelques instants plus tard avec une édition originale d'un livre de Kimora Harrisson intitulé *Le Pouvoir noir en Floride*. Sur la couverture, Vanetta Brown, bras tendu et poing fermé, la Freedom Tower en arrière-plan. Le bouquin était usé, les coins des pages cornés, et lorsque Max le feuilleta, le volume dégagea une franche odeur de renfermé.

— Vous ne connaissiez personne dans le coin qui ait été membre des Jacobins noirs — ou qui aurait bien connu Vanetta ? demanda-t-il.

— Plus maintenant. Ils sont morts ou partis, dit Lamar. Cependant, je vais vous dire une chose sur laquelle tout le monde s'accordait : elle n'a pas tué ce flic.

— Ah oui ?

Max n'était pas étonné. Castro pensait lui aussi qu'elle était innocente.

— Qui l'a tué ?

— L'Homme, répondit Lamar, un sourire sarcastique aux lèvres. L'Homme l'a tué. Le même Homme qui fait toutes ces choses à toutes ces bonnes personnes noires en Amérique.

Max s'installa sur son canapé avec un calepin et un stylo, et commença la lecture du *Pouvoir noir en Floride*.

Vanetta Brown était née le 17 février 1936 dans une famille aisée d'Overtown, un quartier de Miami. Son père, Medgar, était médecin. Sa mère, Nirva, secrétaire, était originaire d'Haïti.

Fille unique, Vanetta était déjà allée, à douze ans, en Haïti et en République dominicaine, à Cuba et au Brésil avec ses parents.

Sa mère l'avait beaucoup influencée, et rappelait à Vanetta de ne jamais oublier qu'elle était noire et haïtienne en Amérique. Nirva lui avait également parlé de Toussaint Louverture, l'ancien esclave qui, en étudiant la stratégie militaire, avait renversé les Français en Haïti et libéré son peuple. À treize ans, Vanetta avait lu le livre sur Toussaint et la Révolution haïtienne, *Les Jacobins noirs : Toussaint Louverture et la Révolution de Saint-Domingue*, de C.L.R. James.

Le 28 mars 1954, la mère et la fille assistaient à un meeting en faveur des droits civiques à Overtown. Bien que pacifique, la marche avait été dispersée par des flics à coups de lances à incendie et à l'aide de chiens. Nirva avait pris le jet d'une lance en pleine tête. Tombée dans le coma, elle était morte dix jours plus tard. Medgar Brown ne s'était jamais remis de la disparition de sa femme. Il s'était emmuré dans une profonde dépression alcoolique et s'était suicidé en 1957.

En novembre 1955, Vanetta avait assisté à un discours de Fidel Castro au Flager Street Theatre de Miami. Elle y avait rencontré Ezequiel Dascal, le fils de Camilo et Lidia Dascal, activistes cubains de Miami et principaux collecteurs de fonds pour Castro.

En février 1960, Vanetta avait épousé Ezequiel. Leur fille, Melody, était née en avril de la même année.

En 1962, Vanetta et Ezequiel avaient fondé les Jacobins noirs, à l'origine une organisation caritative pour aider les immigrés haïtiens et cubains fraîchement débarqués à Miami. Ils avaient rebaptisé « Maison des Jacobins » un entrepôt désaffecté d'Overtown, où ils procuraient nourriture, abri, conseil juridique et cours d'anglais.

Les Jacobins noirs s'étaient politisés en 1963, à la suite de l'attentat à la bombe contre une église noire de Birmingham en Alabama, qui avait tué quatre gosses. Vanetta Brown prêchait dans les environs de Miami et recrutait activement de nouveaux membres. Contrairement aux Black Panthers, qui prônaient le séparatisme, les Jacobins étaient une organisation multiraciale qui comptait un nombre significatif d'Hispaniques et de Blancs dans ses rangs — en fidélité à l'idée originale que se faisait Toussaint de la République haïtienne : libre,

multicolore et multiculturelle.

Les Jacobins noirs étaient de plus en plus populaires en Floride et dans les États du Sud. Vanetta Brown était une oratrice passionnée. Les médias l'avaient surnommée « La Noire rouge », et avaient accusé Fidel Castro de les financer.

En 1965, l'héroïne avait touché le sud de la Floride. Des cargaisons de came très pure venue du Triangle d'or arrivaient presque quotidiennement dans des avions de l'Armée, depuis le Vietnam vers les bases situées en Floride. L'héroïne était devenue *la* drogue des ghettos de Miami. La criminalité avait grimpé en flèche.

Les Jacobins noirs avaient déclaré une « guerre de la honte » aux dealers, dont la cheville ouvrière était un certain Daniel Styles, alias Halloween Dan. Leur tactique consistait à placarder des posters de dealers connus partout dans la ville, à faire le pied de grue devant leur domicile et les spots à came répertoriés, et à former des barricades humaines devant les lieux de shoots, les forçant à fermer. Ils avaient aussi fondé une clinique gratuite de désintoxication à Liberty City. Taux de réussite de leur protocole : quatre-vingts pour cent.

En deux mois, le trafic de drogue et les crimes associés avaient diminué de façon significative dans les quartiers déshérités de Miami.

Le 4 juin 1968, la police avait opéré une descente dans la Maison des Jacobins. Une fusillade avait éclaté et l'immeuble avait été volontairement incendié. Ezequiel et Melody Dascal avaient péri dans les flammes avec cinq autres Jacobins.

Vanetta Brown s'était prétendument échappée par une fenêtre après avoir tué l'inspecteur Dennis Peck — sauf que trois témoins au moins avaient vu Vanetta à Miami Springs, soit à plusieurs kilomètres de la Maison au moment de la descente. Cette preuve contradictoire avait été enterrée à la faveur de la version servie par les deux officiers — au-dessus de tout soupçon — qui avaient conduit le raid : Eldon Burns et Abe Watson.

La semaine suivante, ces mêmes gradés avaient découvert plus d'une centaine de kilos d'héroïne, 750 000 dollars en liquide et plusieurs armes semi-automatiques, autant de biens supposés appartenir aux Jacobins noirs — même si aucune preuve corroborant la véracité de ces faits n'avait jamais été présentée pour faire le lien entre les saisies et le groupe.

Vanetta Brown avait échappé à une chasse à l'homme nationale avant de disparaître. En décembre 1971, Fidel Castro avait confirmé qu'elle vivait à Cuba, comme les quatre-vingt-quatorze autres criminels américains auxquels le régime cubain avait accordé l'asile depuis 1962.

Vanetta avait fait — et continuait de faire — profil très bas. Elle n'apparaissait jamais en public, et pas la moindre trace d'un quelconque cliché d'elle à Cuba. On la pensait en vie et installée à La Havane.

Le gouvernement cubain lui allouait treize dollars par jour en tout et pour tout.

Trois heures et demie plus tard, Max relisait ses notes dans la cuisine. Il attendait que la machine à expresso chauffe.

Le bouquin avait réveillé de vieux souvenirs.

De vieux, de très vieux souvenirs.

Lorsqu'il était membre de la MTF...

La descente sur le quartier général des Jacobins et les autres planques portait toutes les caractéristiques d'une opération classique d'Eldon Burns. Max en avait trop souvent monté de ces opérations pour ne pas en voir une lorsqu'elle était sous ses yeux. La seule différence était qu'il y avait eu du grabuge — un enfant et un flic avaient été tués. Eldon avait une telle expérience pour coincer les gens avec rien qu'il avait élevé cette pratique au rang de grand art.

Max repensa à Abe Watson. Joe l'avait toujours méprisé. Sans jamais lui expliquer pourquoi. Il serrait les mâchoires dès qu'était prononcé le nom d'Abe, comme quelqu'un qui se mordrait la langue et essaierait de ne pas vomir en même temps. Max avait entendu plein d'histoires sur Abe, la plupart venant d'Eldon : Abe et sa batte « Casseuse de nègres », Abe et ses manières extrêmement dures avec les suspects noirs, Abe toujours prêt à démontrer qu'il portait l'uniforme bleu avant d'être noir.

Halloween Dan. Max ne se souvenait que trop bien de Styles, croisé au cours de ses années de patrouille ; un type apprêté comme une citrouille multicolore. La Cad orange vif qu'il conduisait, avec des pneus à bandes orange, des sièges orange, des vitres teintées orange. Il se baladait toujours avec quatre gonzzesses — trois à l'arrière, une devant ; noire, blanche et café au lait, toutes vêtues de robes orange flashy.

Tout le monde à Miami savait qui était Halloween Dan, et comment il se faisait de l'argent, mais il était intouchable. Il passait toujours à travers les mailles du filet. Les preuves et les témoins clés dans les affaires contre lui disparaissaient avec une belle constance. Les rumeurs ne manquaient pas : que c'était une balance, qu'il vendait sa came très pure pour le compte de la CIA ou des Fédéraux, qu'il avait aussi des amis très influents.

Et puis, un jour de 1973, il avait simplement disparu. On avait supposé qu'il avait été descendu, découpé en morceaux et balancé aux requins et aux homards. Le trafic de drogue à Miami avait été repris en main par les Colombiens, les Cubains et un Haïtien, Salomon Boukman.

Bien sûr, Max pouvait se tromper, et Vanetta Brown et les Jacobins noirs avoir vraiment vendu de la poudre, mais il avait bien connu Eldon et mieux que quiconque avait conscience de sa capacité de nuisance.

Il supposa la chose suivante : le commanditaire politique d'Eldon — Victor Marko — et peut-être le FBI aussi voulaient se débarrasser de Vanetta Brown et

de son organisation. Ils avaient confié le boulot à Eldon en échange de plus de pouvoir, de plus d'influence, de plus d'argent. Et ce dernier avait accepté avec gratitude.

Si Brown était innocente et que la drogue, l'argent et les armes étaient un coup monté, elle avait encore une raison de tuer Eldon. Et une bonne. Son mari et sa fille — sa famille — étaient morts lors de la descente.

Elle avait — ou aurait — aujourd'hui soixante-douze ans. Elle avait pu payer un tueur à gages pour descendre Eldon. C'était possible. La vengeance est un plat qui se mange froid.

Mais pour Joe ? En 1968, il n'était qu'un banal flic en uniforme.

Que venait-il faire là-dedans ?

Que lui avait-il fait ?

Quelque chose ne collait pas.

Le téléphone de Max sonna.

C'était Jack Quinones.

— Comment ça va, Jack ?

Max prit une chaise et s'assit.

— Je n'aime plus Miami, dit Quinones.

— Je sais.

— Je t'aime encore moins.

— Je le sais aussi.

Il était attablé à la terrasse bondée d'un restaurant créole dans le centre commercial de Bayside, avec une vue imprenable sur la marina, où se coagulaient les bateaux qui absorbaient et régurgitaient des hordes de touristes. Les tour operators proposaient des virées sur les minuscules îles environnantes où vivait le gotha. Un jour de grand désœuvrement, Max avait succombé pour vérifier où passait le pognon des touristes, en dehors de la coke et des boîtes. Quand le bateau s'arrêtait devant la maison d'une célébrité, les haut-parleurs crachaient un truc de circonstance — la B.O. d'un film, une chanson ou un slogan publicitaire. Face à la demeure de Sylvester Stallone, ils avaient envoyé le thème de Rocky à fond les ballons. Il était ravi de ne pas faire partie du gotha.

Quinones n'était pas beau à voir. Max avait dû s'y reprendre à deux fois pour le reconnaître. Il avait flétri depuis leur dernière rencontre. Onze ans plus tôt, il était hâlé, avait le cheveu noir et arborait une barbiche, le corps massif. Désormais gringalet, le teint cireux, les joues creusées et rasées de frais, ses traits semblaient avoir été minutieusement collés ensemble à partir de milliers de fragments. Ses cheveux étaient couleur de cendres sur la neige.

Quinones avait récemment traversé un enfer. Sa femme était morte d'un cancer en 2004. Il avait vu la maladie l'emporter très lentement, morceau par morceau, pendant trois ans. Des douleurs insupportables la réveillaient toutes les nuits ; en pleurs, elle hurlait tandis que la maladie la rongeaient de l'intérieur. Une nuit, elle s'était retrouvée à court de morphine. Les pharmacies étaient fermées, et elle à l'agonie. Jack avait dû agir vite, et il était donc parti choper de la came dans la rue — de la came qui l'avait alors soulagée.

Le lendemain, il en avait parlé à son patron qui l'avait sanctionné et rétrogradé à un poste de formateur. Vive l'honnêteté. Mais Jack s'en foutait. De fait, ça l'arrangeait, parce que ses nouvelles fonctions lui laissaient plus de temps pour s'occuper de sa femme.

— En ce qui me concerne, la dernière fois que je t'ai vu aurait dû être la dernière tout court, dit Quinones. Mais Joe était un bon pote, et il m'avait demandé de te parler si jamais il lui arrivait quelque chose.

— Il avait des raisons de penser qu'il allait se faire descendre ?

— Non. Il me l'a demandé et je le lui ai promis.

— Je ne savais pas que vous étiez aussi proches.

— Il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas.

Seule la voix de Quinones n'avait pas changé — une intonation latino naturelle, contrôlée mais en mémoire tampon, zélée mais bourrue.

Une serveuse souriante sortit son laïus et deux cartes. Max sut qu'ils n'allaient pas manger avant même que Jack ne la coupât en pleine description des plats du jour pour lui demander de l'eau. Max commanda un café.

— Joe t'a jamais raconté comment on s'est rencontrés ? demanda Quinones.

— Ce n'est pas moi qui vous ai présentés ?

— On se tutoyait bien avant que tu aies mis ton uniforme de bleu pour la première fois.

Cela surprit Max, et il ne tenta même pas de le dissimuler. Il demeura bouche bée un bon moment.

Il avait rencontré Jack pour la première fois à l'été 66. Il avait été impressionné : Jack était tout sauf une caricature bureaucratique échappée de chez les Fédéraux qui regardaient de haut les représentants locaux des forces de l'ordre ; tout ce qui l'intéressait était d'accomplir sa mission et de mettre le grappin sur des criminels.

Quinones travaillait alors sur un trafic d'armes de l'IRA. Les armes venaient d'Argentine, avant d'être redirigées vers l'Irlande via Miami. Par chance, Max et Joe enquêtaient sur un Irlandais qui s'était d'abord enfui en Amérique du Sud, avant de gagner Miami après s'être fait serrer à Cork pour une escroquerie à la carte bleue. Ils avaient fait équipe avec Quinones, mis en commun les moyens, et fait tomber un petit réseau de magouilleurs et de blanchisseurs.

Max avait présenté Joe à Quinones un soir tandis qu'ils bossaient sur l'affaire. Ou du moins le pensait-il. Banalités de circonstance, ils cherchaient un sujet pour entamer la conversation. La boxe avait fait la jonction, et la bibine les avait rapprochés. Désormais, Max ne pouvait s'empêcher de se sentir blessé. Joe et lui avaient tout partagé. Point de secrets entre eux. En théorie.

— Où est-ce que tout ça va nous mener, Jack ?

— Pourquoi es-tu impliqué dans une enquête judiciaire ?

— Qui a dit que j'étais impliqué ?

— Ne me prends pas pour un con. Ton meilleur pote se fait descendre sous tes yeux, et tu fais quoi ? *Rien* ? Ouais, c'est ça. Si tu avais une idée du mec qui en est responsable, il serait déjà mort.

— Qui a dit que c'était un mec ?

La serveuse apporta la commande. Quinones attendit qu'elle fût à distance respectable avant de poursuivre.

— On dit que Vanetta Brown est en ville, dit-il.

— Tu la connais ? demanda Max.

— Moi je parle, toi tu écoutes. Quand j'en aurai fini, on en aura fini. Pas de questions. Pigé ?

— Ouais.

— Lorsqu'elle était encore à Overtown, je bossais pour le contre-espionnage, pour l'antenne locale du FBI, ici à Miami. La brigade des sales coups. On était

chargés de discréditer les groupes affiliés au Black Power. Et pas seulement eux. On avait aussi en ligne de mire le Ku Klux Klan et le Parti nazi américain. Nous étions des adeptes du montage en épingle mais pour l'égalité de traitement. Des agents sous couverture infiltraient les groupuscules pour les tenir à l'œil. Et on s'occupait aussi d'autres bricoles, comme saper les réputations par des rumeurs et autres ragots fumeux. Si on ne parvenait pas à les coincer pour un crime quelconque, des attaches cocos, une histoire de cul d'un genre ou d'un autre, on se contentait de fabriquer une affaire de toutes pièces. Certains des faits devenaient même vrais. (Quinones sourit.) Le grand public est fondamentalement foutrement crétin. Il avalerait tout et son contraire. C'est pour ça qu'ils ont élu Bush Junior.

— Et ta carrière chez les Fédéraux, Jack ?

— Je me fais à l'idée de la retraite.

Max finit son café.

— Je me suis occupé des agents infiltrés chez les Jacobins noirs — le groupe de Brown, dit Quinones. Les recrues du coin étaient jeunes. Et en colère. Des gamins noirs élevés par des parents qui n'avaient pas oublié le mur ségrégationniste de Liberty City. Des parents qui se souvenaient des flics blancs-becs leur servant du « négro » et du « gamin ». Des parents qui avaient tenté de s'intégrer toute leur vie, essayant d'être blancs avec leurs tignasses lissées, leurs discussions de salon et leur absence d'obséquiosité envers l'Oncle Tom. Mais ils devaient quand même s'asseoir à l'arrière des bus et s'abreuver aux fontaines d'eau réservées en ces heures ségrégationnistes. Leurs enfants avaient grandi et pensé : putain de merde — pas moyen que je fasse pareil.

« Pour infiltrer les Jacobins, on a recruté des masses de jeunes Noirs tout frais émoulus de l'école de police, juste avant qu'ils ne reçoivent leur affectation. Ils avaient déjà ingurgité les grandes lignes. On les a pris pour les transformer en espions. En leur promettant des postes au sein du FBI, ou la voie royale vers le grade d'inspecteur. Joe Liston était mon gars, mon agent infiltré.

— *Joe...* ? commença Max, avant de se taire, sous le choc.

— Il y a vu une bonne opportunité, dit Quinones, et il l'a saisie.

— Joe ? Vendre les siens ? Putain, pas moyen que je te croie, Jack.

— C'est pas comme ça que cela se passait. Primo, Joe n'a jamais « vendu » personne. Tu crois que Hoover aurait créé le contre-espionnage s'il n'avait pas eu une bonne raison ? Et il n'était pas question de race non plus. Hoover est tombé sur le paletot des extrémistes blancs aussi durement qu'il l'a fait sur les Noirs — les Black Panthers, le Ku Klux Klan, les Fraternités aryennes — pour lui, ils se valaient tous. Comme je te l'ai dit, une putain d'égalité de traitement. Oublie ça. Les extrémistes sont tous aussi pourris les uns que les autres.

— Et Martin Luther King ? Ce n'était pas un « extrémiste » !

— À l'époque, pour nous, il l'était, dit Quinones. Mais comme l'était Jésus en son temps, si ça peut te consoler. Et regarde ce qui lui est arrivé.

— Quand as-tu recruté Joe ?

— En 1965. Il n'était pas volontaire. Il avait menti lors de son inscription à

l'école de police, en affirmant qu'il n'avait pas de casier. Il avait en fait deux prunes impayées. Il a prétendu qu'il avait oublié de les régler et bla-bla-bla, mais en gros sa carrière était ruinée avant même d'avoir commencé. Les flics doivent être honnêtes et respectueux de la loi. Du moins, c'était alors le cas. (Il fit un clin d'œil à Max.) On lui a donc laissé le choix : travailler pour nous quelque temps, et on ferait table rase. Joe a bossé pour nous pendant un an et demi. Il me faisait ses rapports en direct. J'étais son seul contact.

« Il s'est rapproché du petit groupe. Vanetta Brown avait confiance en lui. Il n'a jamais trouvé la moindre preuve d'un acte criminel durant cette période. Pas plus que les autres agents.

— Donc Joe a arrêté de bosser pour toi, en, quoi, 1967 ?

— Oui et non. Il disait qu'il ne voyait pas bien le but de cette opération. Les Jacobins noirs ne représentaient pas une menace pour la sécurité nationale et ils aidaient utilement la communauté. Ce qui était parfaitement exact. Il a rejoint la police de Miami. Il aurait pu décrocher un poste au FBI s'il l'avait voulu. Il avait le tempérament adéquat. Et l'intelligence. Ou il aurait pu bosser dans un autre État, mais il connaissait Miami comme sa poche et voulait y rester. Il n'a même pas choisi l'option de la voie royale. Ainsi était Joe. Honnête et avec des principes à en pâtir.

— Et le trafic de drogue ?

— Joe n'en a jamais vu. Pas plus que nos autres gars infiltrés, dit Quinones.

— Tu es en train de me dire que la drogue a été dissimulée par vos services ?

Quinones ne répondit pas.

Ce qui voulait dire oui.

Ce qui n'étonna pas Max.

— Et concernant ses liens avec Cuba, les fonds que les Jacobins étaient supposés toucher ?

— On a inventé ces rumeurs pour que la presse s'en empare, dit Quinones.

— Tout était bidon ?

— Oui.

— Pourquoi tu as fait ça ?

— C'était mon boulot, dit Quinones. L'Amérique déteste deux couleurs : le noir et le rouge. Mélange les deux et tu obtiens une espèce de dynamite. Regarde ce que disent aujourd'hui les médias de droite à propos d'Obama — qu'il est « socialiste ». Noir et rouge, encore. C'est sans fin et ça marche à tous les coups.

La serveuse les interrompit. Max recommanda un café et elle disparut avec sa tasse vide.

— Comment cela a-t-il pu marcher ? Joe qui abandonne son job d'agent infiltré pour se reconvertir en flic — dans les mêmes rues qu'il avait arpentées ?

— Joe a dit à Vanetta Brown qu'il allait les quitter pour s'engager dans les forces de l'ordre.

— Pardon ?

— C'était son idée. Joe le lui a vendu en expliquant qu'il pourrait agir, et bien, de l'intérieur, appliquer ce qu'elle lui avait enseigné, au sein des forces de police.

Qu'il allait aussi espionner pour elle, la renseigner sur les descentes prévues. Elle était très pour. Elle lui a donné sa bénédiction. Les Jacobins noirs n'ont jamais été en guerre contre la police. Malgré tout ce qui est arrivé à Vanetta Brown. Elle croyait aux réformes, pas à la révolution.

— Elle ne s'est donc doutée de rien ?

— Elle n'a jamais su qu'il travaillait pour nous, non. Et c'est tout ce que je vais te dire, Mingus, parce que c'est tout ce que Joe m'a *demandé* de te raconter.

— Tu veux dire qu'il y en a plus ?

— Il y en a toujours plus. Mais en ce qui me concerne, ta coupe est pleine. À toi de jouer.

Quinones se leva.

— Une dernière chose : j'assisterai aux funérailles la semaine prochaine. Rends-moi service. Ne t'assois pas à côté de moi, ne m'adresse pas la parole, ne me regarde pas. Adieu.

— Ouais, Jack, moi aussi je t'emmerde, dit Max à un Quinones qui avait déjà tourné les talons.

Il observa le marc de café au fond de sa tasse, jeta un œil au restaurant. L'endroit s'était un peu dépeuplé. La musique d'ambiance était plus audible. Comme l'étaient les cris des mouettes par-dessus les conversations des touristes.

Assis là, il se sentit vidé et étourdi. Tout s'écroulait autour de lui. Tout ce qu'il avait connu. Tout ce dont il était sûr. Plus rien ne semblait avoir de sens.

Max se reposait contre un palmier, ses pieds nus enfoncés dans le sable fin et chaud.

Il n'allait plus jamais à la plage. Cela lui rappelait trop Sandra. Elle aimait venir ici lorsqu'ils vivaient sur Ocean Drive. Avant de le rencontrer, elle avait vécu dans et autour de Little Havana ; une excursion à la plage était alors un événement, un vrai périple, qu'elle ne faisait qu'avec la famille ou des amis pendant les vacances ou les week-ends. Habiter si près de la mer avait été une nouveauté dont elle ne s'était jamais lassée.

Il aimait penser à Sandra, mais il n'aimait pas qu'on la lui rappelle. Il pouvait dominer ses sentiments, pas ses souvenirs. Il y avait des souvenirs heureux, mais ils laissaient un goût des plus amers. Il savait où cela menait.

Max n'était pas en colère contre Joe de ne pas lui avoir parlé de son passé. Peut-être même était-il sur le point de le faire lorsqu'il avait été tué. Cela ne comptait pas. Cela ne changeait absolument rien à leur relation, ce qu'ils avaient été l'un pour l'autre.

Mais...

Pourquoi Vanetta Brown avait-elle mis un contrat sur sa tête ?

Avait-elle découvert que c'était un informateur du FBI ?

Eldon avait dirigé la descente sur la Maison des Jacobins. Vanetta Brown avait perdu son mari et sa fille ce jour-là.

Le mobile était écrit.

Cela avait un sens.

Trop de sens.

Comme l'avait dit Quinones, il y avait toujours plus.

Mais...

Ne vaudrait-il pas mieux tout abandonner maintenant, prendre la version de Joe et l'accepter comme définitive, comme une espèce de vérité ?

Il sentait que s'il creusait plus, il allait découvrir des détails qui allaient redéfinir ses souvenirs, les souiller, les déformer. Il n'avait pas besoin de cela, pas maintenant, pas à son âge, alors qu'il avait si peu de temps pour creuser et tant de choses à revoir.

Son téléphone sonna.

C'était Dan Souza.

— J'ai vérifié les détails bancaires d'Emerson Prescott. Le paiement est venu d'un compte de la Bank of America au nom de RMG Ents. Je ne sais pas ce que signifient les initiales RMG Ents, ce pourrait être Entertainments ou Enterprises.

— Ou les deux, ou aucun.

— Pardon ?

- Rien, dit Max. Merci de votre aide.
- Je vous en prie.

Pour rentrer chez lui, Max prit l'allée qui courait entre la plage et l'arrière des hôtels. Elle était en partie bordée de panneaux publicitaires, de sentiers touristiques, de veines en béton rose et blanc qui déversaient touristes, joggeurs, propriétaires de chiens, couples, travailleurs manuels, clodos et flics sur des bicyclettes depuis le sommet de Collins jusqu'au bout d'Ocean Drive.

Il remarqua un homme qui le suivait. Cheveux noirs et courts, bâti comme un deuxième ligne, pantalon moulant froissé, chaussures en cuir noir, chemise blanche à manches courtes, cravate, Ray-Ban et un téléphone portable dans lequel il marmonnait par intermittence. Il restait en retrait, essayant de se fondre dans la masse des piétons. Max l'avait repéré sur la plage tandis qu'il parlait avec Souza. Il était à côté de la cabane des garde-côtes comme s'il achetait une bouteille d'eau, sans jamais cesser de surveiller Max. Ce n'était pas un flic. Un flic n'aurait pas osé se fringuer comme un vendeur de Bible cherchant à quitter Gomorrhe.

Max s'arrêta, s'assit sur le muret et observa d'en haut le type qui le pistait. Les traits de l'homme trahirent un certain dépit, puis une sorte d'irritation, avant qu'il ne s'immobilise pour consulter son téléphone.

Une fois sa communication terminée, il se dirigea vers Max d'un pas rapide et déterminé.

— Max Mingus ? demanda l'homme. Agent Joss de la Sécurité intérieure.

Il lui sortit sa plaque.

Depuis combien de temps étaient-ils à ses basques ?

— Pouvez-vous me suivre, s'il vous plaît ?

— Pourquoi cette filature minutieuse ?

— Je ne vous filais pas. J'essayais de vous rattraper.

La fierté avant le patriotisme, songea Max.

— Suis-je en état d'arrestation ? demanda-t-il.

— Quelqu'un veut vous parler.

— Qui ?

Wendy Peck fit le tour de son bureau pour accueillir Max la main tendue, avec le même sourire aux lèvres que celui arboré sur sa photo officielle — la mine enjouée, enseignée pendant les cours d'expression corporelle de son cursus ; cette inflexion ravie-de-vous-rencontrer, mais tous-crocs-sortis, élaborée pour convoquer ou congédier en un instant.

Ce petit bureau de Little Havana était situé au-dessus d'une buanderie, pile en face du Tower Theatre blanc Art déco, un immeuble dont la flèche le faisait plus ressembler à une église moderne qu'au cinéma qu'il était en réalité.

L'intérieur était fonctionnel et bon marché : deux chaises en plastique gris, un bureau en bois, un sol recouvert de moquette. Tout avait l'air et sentait le neuf, on avait l'impression que l'installation datait d'une heure. Pas de plantes, pas de téléphones, pas de lampes, pas de drapeau, pas de cliché du Président. Encore un rendez-vous qui n'avait jamais eu lieu ; ce serait sa parole contre celle de l'État.

— Je suis désolée que nous ayons dû procéder ainsi, Max. Mais je suis certaine qu'après notre conversation, vous comprendrez pourquoi, dit-elle en guise de préambule.

Sur sa photo officielle, elle semblait robuste, en première ligne sur le front de la Guerre à la terreur menée par l'Amérique. Mais en réalité elle était mince, et même menue. Elle portait un chemisier bleu pâle, une jupe bleu marine et une veste assortie. Pas de pin's aux couleurs du drapeau américain. Elle cachait l'essentiel de son front proéminent, large et légèrement ridé, derrière une frange qui s'arrêtait net sur des sourcils foncés et des lunettes à monture rectangulaire. Elle ne portait pas d'alliance et, mis à part deux petites boucles d'oreilles en or, pas de bijoux. Maquillage réduit au minimum, sur les lèvres pour l'essentiel, en une mince ligne. Pas déplaisante, pensa-t-il, mais il y avait chez elle une froideur, une distance post-glaciaire qui ne connaîtrait jamais le dégel. Il se demanda si elle avait une famille, ou un compagnon, ou quoi que ce fût dans la vie en dehors du boulot.

Elle lui indiqua la chaise en face du bureau, et s'assit une fois qu'il fut lui-même installé.

— Est-ce qu'on peut vous servir quelque chose avant de démarrer ? De l'eau ? Un café ?

Stratagème de l'empathie, pensa Max. Le prénom, faire en sorte qu'une situation désagréable le soit un peu moins. Une collation d'avant vol annonçant une traversée agitée. Il tenta d'établir un contact visuel mais sa tentative fut anéantie par le reflet brillant des verres de ses lunettes.

— Merci, tout va bien, dit Max.

Elle indiqua de la tête à l'agent Joss, qui l'avait suivi jusque dans le bureau, de quitter la pièce.

À la gauche de Max, il y avait deux boîtes à dossiers vertes, empilées l'une sur l'autre. Elle ouvrit la première et fouilla pour en sortir rapidement une grappe de pages imprimées tels des échantillons de tissu dans un nuancier, jusqu'à ce qu'elle trouvât ce qu'elle cherchait : une simple feuille. Elle la déposa en face d'elle et y jeta un œil avant de reporter son attention sur Max.

— Pourquoi enquêtez-vous sur Vanetta Brown ? demanda-t-elle, en croisant les mains avant de se pencher en avant.

— Je n'appellerais pas ça enquêter, dit-il.

Il attendait cette question depuis la minute où ils l'avaient embarqué.

— Et comment appelleriez-vous cela ?

— J'essaie juste de comprendre les raisons qui l'ont poussée à tuer deux de mes amis.

— Vraiment ?

— J'avance.

— Vous avez vu l'agent spécial Quinones il y a quelques heures. Il vous a raconté le passé d'informateur du FBI du capitaine Liston. Hier, vous avez acheté un livre interdit — *Le pouvoir noir en Floride* — à la librairie Swope.

Elle s'exprimait avec le même léger accent nasillard du Sud que lui, insistant sur les voyelles, mais sa voix avait aussi quelque chose de la chaleur affectée de Floride. On aurait dit qu'elle avait passé un bon bout de temps et fait beaucoup d'efforts pour abandonner son accent.

— Pourquoi m'avez-vous suivi ? demanda Max, sentant l'étau se resserrer.

Il se demanda s'ils avaient avisé le Bureau concernant Jack. Il était étonné de s'en soucier, mais c'était le cas. Vaguement.

Elle ignore la question. C'était sa représentation. Elle regarda de nouveau sa paperasse.

— Vous avez passé beaucoup de temps chez vous à surfer sur Internet pour vous renseigner sur Vanetta Brown.

— Comment savez-vous ça ?

— À votre avis ?

Cela le secoua de se savoir espionné. Puis, il commença à avoir peur. Que savaient-ils vraiment de lui ? Jusqu'où étaient-ils remontés ? Il songea soudain à Eldon. Eldon et les monceaux de saloperies qu'il avait mis de côté. Sa « police d'assurance », qu'il l'appelait. Était-elle au courant ?

Il se reprit en se disant qu'il n'avait rien fait de mal. Et cela le foutait en rogne. Rien que le fait d'être là. Qu'on lui parle de la sorte, qu'on enquête sur lui.

— Vous n'avez pas besoin de mandat ? dit-il.

— On en a un. Il s'appelle le Patriot Act.

— Il s'agit de meurtres, pas de terrorisme.

— Quelle différence ?

— Le terrorisme, ce sont des meurtres pour une cause ou une idéologie — politique, religieuse, peu importe, dit Max. Je ne vois aucune espèce de cause ou d'idéologie derrière ce qu'a fait Vanetta Brown. Je vois juste quelqu'un qui prend sa revanche.

— Écoutez, dit-elle. Brown est une fugitive aux yeux de la justice américaine, une tueuse de flic qui vit à Cuba, un État voyou. Elle a loué les services d'un tueur à gages pour assassiner non pas un, mais deux flics de Miami. Vous voyez où je veux en venir ? Cuba, un État qui finance la terreur et *tutti quanti* ?

Elle sourit ; pas de son sourire de gala, mais sincèrement : une mimique moqueuse et sans joie, indiquant à Max que oui, ce n'était pas nécessairement le chemin que ça prenait, mais que cela le serait si elle le décidait.

— À quel point étiez-vous proche du capitaine Liston ?

— Vous devriez le savoir.

— Ayez quand même l'obligeance de me répondre.

— Il a été mon meilleur ami et réciproquement pendant près de quarante ans, dit-il. J'imagine que je l'ai mieux connu que la plupart des gens.

— Mais pas aussi bien que vous le pensiez.

— Tout le monde a ses petits secrets.

— Tout dépend du secret. Pourquoi croyez-vous qu'il ne vous a jamais rien dit ?

— Peut-être parce qu'il pensait que ce n'était pas utile. Peut-être parce qu'il avait fait vœu de silence. Ou peut-être parce que ce n'était pas mes affaires. Je ne sais pas. Et, franchement, je m'en fiche.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il est mort et a emporté la réponse avec lui. Il ne reste que des suppositions.

— Que ressentez-vous qu'il ait été tué comme ça, juste en face de vous ?

— Que ressentiez-vous lorsque votre père ne rentrait pas à la maison ?

Elle en resta médusée. Elle hésita, puis le regarda l'air mauvais. Et ce fut à cet instant qu'il vit ses yeux, durs et bleu-gris, couleur de stalactites se reflétant sur de l'acier inoxydable. Ses doigts se raidirent telles des serres, et les bords de la feuille se racornirent à leur contact. Dehors, il entendit un crissement de pneus sur le bitume et un début de dispute en espagnol. Il sentit de la sueur perler le long de sa colonne vertébrale.

— Pourquoi ne pas m'épargner ces conneries et me dire ce que je fais réellement ici ? dit Max.

Elle le fixa un bon moment, soupesant rage personnelle et obligations professionnelles, ce qu'elle voulait lui faire versus ce qu'elle voulait qu'il fasse pour elle. Il lui fallut un moment pour choisir la deuxième option ; elle s'y résolut et replongea dans le dossier ouvert pour en retirer des photographies.

— La police ne va pas mettre la main sur l'homme qui a tué le capitaine Liston et Eldon Burns, dit-elle.

— Et pourquoi pas ?

— Parce qu'il s'est enfui. Comme tous les bons assassins, il a quitté la ville dès son boulot accompli, dit-elle. Pendant que le détective Perez prenait votre témoignage, le tireur et un autre homme ont embarqué sur un hors-bord amarré dans le port de Miami. Au moment où vous aviez fini de témoigner, ils embarquaient sur un autre bateau à environ quinze milles au large de Miami.

Cette embarcation les a emmenés jusqu'à Cuba. Regardez plutôt vous-même.

Elle rassembla la moitié de sa pile de clichés et les poussa vers Max.

Le visage du tireur glissa sur la table. Il regardait fixement l'objectif, fixement Max. Des yeux noirs, un visage si émacié que ses traits semblaient avoir été peints, et puis ce cruel bec-de-lièvre, une malformation si grave et prononcée qu'au premier coup d'œil, on aurait pu penser que le cliché était endommagé ; comme si quelqu'un avait découpé en diagonale la photo depuis son coin droit, enlevant la moitié du nez, de la bouche et du menton, puis avait ensuite gauchement rassemblé les morceaux en des segments décalés, pour former une physionomie de travers. Max masqua la bouche et étudia le visage. Le tireur avait l'air jeune, un vieil ado, toute juste un homme.

La photo suivante montrait le tueur debout sur un embarcadère, regardant par-dessus son épaule, portant des gants chirurgicaux et une chemisette noire aux motifs d'oiseaux multicolores en vol. À sa gauche, assis derrière le volant du bateau, son complice — plus costaud, les cheveux aux épaules, les contours de son visage se dessinant très nettement.

La photo suivante était un agrandissement du profil. Même si les traits étaient obscurcis par la faible lumière et la pénombre, Max discerna le nez aquilin — qui partait droit, se bombait au milieu, et suivait une ligne propre jusqu'au bout arrondi. Il remarqua aussi le creux en forme de flèche au milieu de son front. Le pilote donnait l'impression d'être un homme.

— Est-ce que vous les avez passés au trombinoscope électronique ? demanda Max.

— Oui, et ça n'a rien donné.

Les autres photos étaient des prises de vue satellite du hors-bord qui filait sur l'océan, accostait un autre bateau, deux silhouettes qui montaient à bord avant que la deuxième embarcation ne disparaisse. Puis le hors-bord était en flammes, immobile — une explosion transformait la succession d'images en taches de Rorschach radiantes de différentes tailles et interprétations, avant de se terminer par les contours en feu de la proue sombrant dans les ténèbres.

Ils avaient incendié le bateau pour faire disparaître toutes les preuves médico-légales. Donc ils ne voulaient pas être identifiés. Donc ils étaient fichés quelque part.

Max reporta son attention sur la première photo, et se plongea dans les yeux absents noir ébène qui le fixaient. C'était *ce* visage qu'Eldon et Joe avaient vu juste avant de mourir.

Wendy Peck fit glisser vers lui un autre cliché sous plastique.

— Vous reconnaissez ça ?

Un agrandissement d'une douille à côté d'une réglette.

— Lamar Swope vous l'a donnée. Observez-la bien.

Une petite marque noire au centre de la douille attira immédiatement l'attention de Max. Cela aurait pu être les deux moitiés d'un cœur brisé, mais la forme avait quelque chose qui ne collait pas : la partie supérieure ne se gonflait pas vraiment, et les bords intérieurs étaient réguliers, tandis que les extérieurs

étaient inégaux.

Une autre photographie glissa en travers du bureau, un agrandissement de la même image.

Il examinait une paire de grandes ailes noires repliées, au repos. Elles avaient la forme de tenailles vicieuses, comme sur le point d'attraper leur proie, mais elles avaient aussi un aspect vaguement humain. La partie supérieure portait une espèce de visage de profil — il pouvait distinguer une bouche plissée, une ébauche de menton, un nez pointu et un front — cependant la forme en général était léonine. Le reste de l'aile apparaissait en dégradé, une partie épaisse, puis une plus mince, se terminant en une longue pointe incurvée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Max.

— *Las alas negras*. Les ailes noires. Le signe distinctif des Abakuás.

— De qui ?

— Les Abakuás, répéta-t-elle avant de lui épeler. C'est une secte afro-cubaine, une société secrète présente sur l'île depuis plus de cinq cents ans. Elle a vu le jour au temps de l'esclavage et a perduré jusqu'à aujourd'hui. Un peuple au sein du peuple. Ils vivent à Cuba, mais en marge du système. Ils ne sont pas du tout alliés de Castro et ne l'ont jamais été. Ils conchient sa révolution, et le régime.

— Et le tireur est l'un d'entre eux ?

— Peut-être, dit-elle. Vraisemblablement oui. Les Abakuás s'occupent de contrats — entre autres choses. Leurs exécuteurs sont tous d'anciens militaires cubains. Hautement qualifiés.

« Les Abakuás sont actifs essentiellement en Amérique du Sud, mais ils sévissent jusqu'ici, à Miami et même à Trenton dans le New Jersey, et aussi loin qu'en Espagne, en France, en Angleterre et en Russie. Leur mode opératoire varie rarement — des balles dans les yeux, et en guise de carte de visite laissée sur la scène du crime, les ailes noires. Cela permet de savoir qui a fait le coup. Il fut un temps où la CIA a essayé de les recruter comme contre-révolutionnaires. Cela s'est mal terminé.

— Si mal que ça ?

— Les premières fois, seulement mal. Comme lorsque beaucoup de temps et d'argent sont perdus tandis qu'un agent après l'autre est mené dans des impasses. Vous voyez, personne ne sait vraiment qui sont les Abakuás. Ils ne dévoilent jamais leur identité. Il est possible que vous ayez bu un verre avec l'un d'entre eux sans savoir à qui vous aviez affaire.

« En 1975, un agent les a approchés de très près. Il s'appelait Scott Colby. On pense qu'il est entré en contact avec un de leurs leaders, mais ça n'a jamais été confirmé.

Elle s'interrompit pour farfouiller parmi d'autres clichés.

— Que s'est-il passé ?

— C'est cette fois-là que ça s'est *très* mal terminé. Colby a disparu, dit-elle. On l'a retrouvé un mois plus tard, dans sa chambre d'hôtel à La Havane.

Elle tendit à Max d'autres photos, en noir et blanc, provenant des archives de la police cubaine.

Un Blanc barbu était vautre dans un fauteuil, les bras ballants par-dessus les accoudoirs, les poings serrés, la tête penchée en arrière. Il avait l'air endormi, comme s'il était resté éveillé pendant des jours et qu'il avait sombré dès qu'il s'était assis. Les clichés suivants montraient sa tête : des blessures sanguinolentes en forme d'étoiles à la place des yeux, du sang séché dans sa moustache, sa bouche découpée dans la longueur dévoilait des dents de grand prix. Puis un gros plan de ses mains, les poings qui avaient été ouverts par le médecin légiste révélaient une douille au creux de chaque paume. Les deux étaient estampillées des ailes noires, ce que les photos suivantes confirmaient : des gros plans des enveloppes, la marque imprimée dans le métal tels des insectes écrasés. Et enfin, il y avait les clichés de la morgue. Colby avait été torturé, ses épaules et ses chevilles étaient couvertes d'ecchymoses, sa cage thoracique enfoncée à gauche, son dos lacéré de coupures aux profondeurs variées, comme des marques de coups de fouet. Il avait des brûlures au scrotum et on lui avait arraché les ongles.

Max avait vu pire, mais pas depuis longtemps, et ça lui remua légèrement les tripes.

— Il n'a pas été tué dans sa chambre. On l'a déposé là après les faits. Cet hôtel était très fréquenté. Et personne n'a rien vu, dit Peck. Avant de le descendre, ils ont découvert ce qu'il savait sur eux, y compris les noms de toutes les personnes à qui il avait parlé. Tous ses contacts ont disparu le même jour. Le 8 août. Au cours des semaines suivantes, des cadavres se sont échoués sur la côte. Tous tués de balles dans la bouche. C'est aussi une méthode utilisée par les Abakuás. Si quelqu'un identifie l'un d'entre eux, ils lui tirent une balle dans chaque œil. Si quelqu'un les cite, parle d'eux, alors c'est dans la bouche.

— Et qu'est-ce qu'a fait Castro lorsque les corps se sont échoués ?

— Le gouvernement cubain a prétendu qu'ils s'étaient noyés en essayant d'atteindre l'Amérique. C'est toujours comme ça. Parfois la police cubaine balance elle-même les corps des victimes des Abakuás dans la mer.

— Et Castro ne peut rien faire contre eux ?

— Castro n'a jamais réussi à les atteindre. Comme je vous l'ai déjà dit, c'est une société secrète. Et à Cuba, secrète *veut dire* secrète. Il les craint — plus que quiconque, dit-elle. Et pour de bonnes raisons. Les Abakuás ont infiltré les moindres recoins de la société cubaine, toutes les sphères du régime. Ils sont au gouvernement, dans les hôtels, l'armée, la police, les taxis, les hôpitaux. Ils sont les flics en uniforme dans la rue et sont les supérieurs hiérarchiques de ces flics, et ils sont les pontes de ces mêmes supérieurs. Ils ont gangréné le régime tel un cancer. Ils pourraient facilement le renverser.

— Pourquoi ne le font-ils pas ?

— Ça n'est pas dans leur intérêt. Ils ont un bon petit business qui fonctionne. Ils ont le monopole sur le marché noir. C'est comme ça qu'ils se font de l'argent, expliqua-t-elle. Lorsque le bloc communiste s'est effondré, la Russie a cessé de subventionner Cuba. Plus de pétrole, plus de machines, plus de nourriture. Le pays était dans une situation désespérée. Castro fit une déclaration dans laquelle il annonça l'avènement de ce qu'il a appelé la « Période spéciale » — en gros les

Cubains devaient se débrouiller sans les produits de première nécessité. Un mois, c'était le savon et le papier toilette, le suivant c'était le riz. Les Abakuás l'avaient senti venir et avaient amassé nourriture et parapharmacie tandis que le bloc soviétique se disloquait. Ils ont alors revendu la marchandise au prix fort. Ils ont gagné des fortunes. La rumeur a même couru qu'à une période ils fournissaient en viande les huiles du gouvernement.

« Ils avaient aussi anticipé que Castro allait devoir ouvrir l'île au tourisme. Ils approvisionnent tous les bars, restaurants et hôtels du pays.

— Et quel est le lien avec Vanetta Brown ? demanda Max. Elle n'est pas l'une des leurs. Elle n'est même pas cubaine. Et ils sont contre le système qui la protège. Ils sont les ennemis du type qui lui a accordé l'asile.

— L'argent fait naître les plus improbables des alliances, dit-elle. Nous pensons qu'elle a payé les Abakuás pour tuer Burns et Liston, ce qu'ils ont fait. Lorsque vous avez une revanche à prendre, vous faites ce que vous avez à faire, par tous les moyens.

— Ou par quiconque peut vous servir, dit Max avant de la regarder ostensiblement.

Il aurait pu faire part de ses doutes naissants, des raisons pour lesquelles les preuves contre Brown paraissaient soudain si maigres, mais il savait que quoi qu'il dise, elle s'en moquerait. Elle ne l'avait pas fait venir ici pour discuter d'un meurtre, ni même pour l'aider à le résoudre. Elle se fichait d'Eldon et de Joe. Il n'était pas question d'eux. Mais de son père.

Il sentit les murs de la pièce se rapprocher un peu plus, le sol s'élever et le plafond se baisser à l'unisson.

Ils savaient très bien où cela allait mener. Et il savait que Wendy Peck faisait planer quelque chose au-dessus de sa tête.

Elle l'étudiait, observait ses pistons mentaux se mettre en branle, entendait les portes s'ouvrir en vue de conclure un marché.

— Est-ce que vous le feriez ? demanda-t-elle.

— Quoi ?

Elle sourit de nouveau. D'un sourire agréable, qui adoucissait ses traits et défait son austérité. Il eut un aperçu de ce qu'elle pouvait être en privé, loin de son bureau et de sa pression constante : quelqu'un de gai qui racontait peut-être des blagues salaces et buvait de la bière au goulot.

— Ramener Vanetta Brown à Miami pour qu'elle soit jugée par la justice de son pays.

— Il me semble que cela s'appelle du kidnapping, dit-il. Et ce n'est pas mon secteur d'activité. Je fais plutôt dans le divorce.

Elle rangea les clichés dans le dossier qu'elle referma avant de le remettre dans sa boîte sur le coin opposé du bureau. Elle ouvrit une deuxième boîte et entreprit de la fouiller.

— Vous aviez l'habitude de rechercher des personnes disparues. Et vous étiez plutôt bon. Le meilleur, selon certains. Vous n'abandonniez jamais.

— C'était il y a longtemps. Le monde a changé. Et moi aussi j'ai changé. Mais

pas nécessairement de concert.

Elle sortit une liasse de feuilles qu'elle déposa devant elle.

— Vous avez retrouvé le petit Carver en Haïti, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Max en se raidissant.

— Je me souviens de cette affaire, dit-elle. La famille faisait passer des annonces dans tous les journaux locaux. Ils ont dépensé des fortunes.

Max essaya de déglutir, mais sa bouche était sèche.

— Combien vous ont-ils payé pour avoir retrouvé ce gosse ? Ou plutôt devrais-je vous demander combien avez-vous rapporté d'Haïti en 1996, Max ?

Et voilà, on y était. Pas de carotte, pas de motivations, pas de voilà-votre-part-sera... Juste le bâton. Comment était-elle au courant pour l'argent ? Qui avait parlé ? Qui le lui avait dit ? Une fois de plus la pièce se fit étroite et basse de plafond, et il se sentit se ratatiner devant elle.

— Vingt millions de narcodollars, continua-t-elle. Ce qui vous rend coupable de blanchiment d'argent *et* d'évasion fiscale. Si on n'arrive pas à vous coincer sur l'un, on arrivera définitivement à le faire avec l'autre. Vous avez déposé 6 millions de dollars en assurance-vie aux noms des enfants du capitaine Liston. Ils seront gelés par la DEA et saisis par le fisc. Vous possédez un penthouse d'une valeur de 565 000 dollars sur Collins Avenue. Vous pouvez aussi faire une croix dessus. Et cela avant même de vous retrouver au tribunal. Vous voyez où cela pourrait mener. Avec votre casier, vous encourez une peine à deux chiffres, ce qui, à votre âge, signifie perpétuité.

Max regarda par la fenêtre. C'était sa seule issue. La tête la première, et hop dans la rue.

— Ce truc que vous voulez que je fasse — c'est une chose pour laquelle vous avez besoin d'un pro. Un ancien de la CIA ou un ancien militaire. Même pas la peine qu'il soit américain, dit-il.

— Vous ne voulez pas aider à faire comparaître la personne qui a tué vos amis ?

— Si, je le veux. Mais je ne peux pas le faire moi-même. Regardez-moi. Je suis vieux. Je ne suis plus aussi vif. Je n'ai pas tenu en main le moindre flingue depuis plus de douze ans. Mon dernier jour de grâce remonte à plus d'une décennie. Vous êtes sûre que je suis votre homme ? Parce que — disons — je ne m'engagerais pas moi-même.

— Je ne vous *engage* pas, dit Wendy Peck.

Il devait lui reconnaître cela : c'était une mauvaise méchante bonne dans son rôle, presque aussi méchante qu'il avait pu l'être lui. *Presque...*

Max lui décocha un sourire amer.

Comment la conversation aurait-elle tourné s'il avait été plus coopératif, s'il avait joué le jeu ? Lui aurait-elle alors vendu la chose comme une mission patriotique ? Parler d'une éventuelle récompense s'il réussissait ? Des tarifs des chasseurs de prime de son site Web et de celui du FBI ? Les passages dans les émissions de télé, les droits du livre, du film tiré du livre, du jeu vidéo inspiré du film ? Le résultat final aurait été le même. Il serait quand même allé à Cuba.

— Je voudrais quelques jours pour y réfléchir, dit-il.

— Qui a dit que vous pouviez vous payer ce luxe ?

— Madame, dit Max en se penchant vers elle, ce que vous êtes en train de faire est totalement illégal. Et vous le savez. Vous abusez de votre position, de votre pouvoir et vous déshonorez vos services. Vous gâchez aussi le temps et l'argent du contribuable. Vous êtes censée mettre le grappin sur de vrais terroristes, et veiller à la paix de ce pays, pas mener des chasses à l'homme personnelles sur les deniers publics. Vous outrepassiez vos attributions. Vous utilisez les mêmes méthodes merdeuses que moi lorsque j'étais flic — les planques secrètes, les surveillances off, la coercition, les menaces. La différence entre vous et moi, et entre aujourd'hui et mon époque, c'est qu'en mon temps, je pouvais m'en tirer — et je l'ai *fait*. Mais vous, vous ne pouvez pas.

Elle le regarda fixement, et sourit de nouveau.

— Je vous appellerai mardi, dit-elle.

— C'est jour d'élection.

— Vous êtes un repris de justice, Max. Vous ne pouvez pas voter.

L'agent Joss le déposa en face de chez lui. Il ne voulait pas être raccompagné, ne l'avait pas demandé, avait essayé de refuser, mais ils avaient insisté ; une façon de lui expliquer où sa laisse commençait, et s'arrêtait.

Il alluma la machine à café, puis son ordinateur. Il savait que Wendy Peck allait observer tous ses mouvements sur la machine mais il n'en avait rien à foutre. Il tapa son nom dans la barre de recherche et cliqua sur « J'ai de la chance ».

Plus âgée que ne le laissait penser son apparence — quarante-neuf ans — ce qui lui faisait treize ans quand son père avait été assassiné.

Une carrière sans faute : sortie major de sa promo de fac de droit, avait rejoint le bureau du procureur, chargée des poursuites avant de devenir substitut. Elle avait mis beaucoup de monde à l'ombre. Sans surprise, elle en pinçait pour les tueurs de flics. Requérait toujours — et obtenait généralement — la peine de mort. Des sentiers professionnels comme les siens — debout dans une salle d'audience au nom de l'État, plaidant sa cause, transformant la passion en un argument — menaient normalement à la politique, mais elle n'était pas faite pour. Elle n'avait pas la pointe de populisme nécessaire. Elle avait changé de côté pour devenir conseil dans le privé, et entreprendre une brillante carrière d'avocate.

Elle avait lancé le site Justice4Dennis.com en 1996.

Rejoint le département de la Sécurité intérieure en 2005.

Vie personnelle : mariée en 1980, divorcée en 1998. Une fille, Joanne.

Pourquoi l'avait-elle choisi, lui ?

Pas difficile à deviner.

C'était cousu de fil blanc.

Si cela tournait mal, l'histoire raconterait à peu près ceci : Vanetta Brown avait fait assassiner deux de ses amis, il était donc parti à Cuba pour se venger. Cela collait avec son profil comportemental : il avait pratiqué ce genre d'acrobatie par le passé — trois meurtres par vengeance lui avaient valu sept ans de prison. Inchangé, impénitent. S'il se faisait chopper et se mettait à parler de Wendy Peck, elle nierait en bloc. Ils ne s'étaient jamais rencontrés, ni parlé, et encore moins écrit. Sa parole contre la sienne, celle d'un ancien taulard.

S'il réussissait, elle nierait tout autant le moindre lien. Il était parti de son propre chef, une initiative personnelle, conduite par le sentiment de frustration face à l'incapacité de son propre gouvernement à faire extraditer des criminels d'un pays si proche. Les médias conservateurs s'empareraient du sujet pour faire de lui un héros américain. Il serait l'idole de Little Havana. Un an plus tard, Vanetta Brown serait jugée pour les meurtres d'Eldon Burns, Joe Liston et Dennis Peck.

Pour elle, c'était gagnant-gagnant.

Il fit une recherche sur les « Abakuás ».

Il trouva quelques articles sur une troupe de danse cubaine en tournée en Europe et des détails concernant l'influence des Abakuás sur la musique cubaine.

Possible que Brown soit derrière les meurtres.

Elle avait emporté son chagrin et sa haine avec elle en exil.

Ils avaient fondu et suppuré.

Elle avait attendu le bon moment, mais l'horloge tournait. Pas seulement pour elle, mais aussi pour les types qui avaient brisé son existence.

Elle avait eu soixante-douze ans en février. Eldon, elle le savait, avait plus de quatre-vingts ans, et plus très longtemps à vivre. Joe était proche de la retraite. Soit elle s'occupait de leur cas, soit Dieu s'en chargerait.

Le temps de l'action était venu, maintenant ou jamais.

Mais les empreintes sur les douilles ?

C'était stupide.

Sauf si elle n'avait rien à perdre, auquel cas cela ne comptait pas.

Ou...

Peut-être Vanetta était-elle victime d'un complot — pour la deuxième fois.

Quelqu'un avait mis ses empreintes sur les balles. Les douilles avaient été placées dans la main d'Eldon en guise de carte de visite, ou pour être sûr que les flics allaient les trouver.

Si c'était le cas, alors qui était derrière tout ça ?

D'une manière ou d'une autre, la réponse se trouvait à Cuba.

Il avait deux jours avant que Wendy Peck ne le rappelle pour qu'il lui donne sa réponse. Il savait déjà ce qu'il allait lui dire.

Mais, d'abord, il avait une affaire non élucidée à régler avec Emerson Prescott.

Normalement, Max ne faisait pas de recherches sur ses clients. C'était une règle tacite du code des détectives privés. Il était payé pour être de leur côté, et sa confiance était incluse dans le tarif ; donc leur probité était entendue comme acquise, et ce terrain une chasse gardée où il ne s'aventurerait pas.

Mais Emerson Prescott avait des traites de retard. Et de toute façon, il n'avait jamais pu blairer cet enculé de sa mère.

Il s'assit à son ordinateur et fit une recherche avec le nom de son client. Il tomba directement sur un Emerson F. Prescott, copropriétaire des services dentaires Prescott et Lamb, avec des bureaux à L.A., New York et Miami.

Il avait un site Web. Bien fait, l'œuvre de professionnels. Le logo était marron et bleu sur fond blanc. Dessous apparaissait une liste de services — dentaires, cosmétiques, traitements de la peau, spas — suivie par une lettre d'intention, les FAQ, les adresses des cabinets, comment prendre rendez-vous et une présentation de l'équipe. Il cliqua sur le dernier lien. Il parcourut alors une autre page : de nouveau le logo, puis une liste de noms à la verticale. Emerson F. Prescott et Arielle Lamb étaient en tête de liste.

Il cliqua sur Prescott.

Une photo et une notice bio. Emerson F. Prescott, un dentiste avec vingt et un ans d'expérience et divers diplômes, avait l'air de tout sauf de son client. Emerson F. Prescott était noir.

Il aurait pu faire une autre recherche, pour être sûr, mais il savait qu'il ne trouverait rien.

Il tapa « Fabiana Prescott » et tomba sur mille liens vers « Fabiana » et dix mille de plus pour « Prescott », mais pas un seul vers les deux combinés.

Il tapa « RMG Ents » et vit un lien apparaître, vers le site d'un concessionnaire de voitures en Californie.

Il essaya Fabiana Prescott et RMG ensemble, et se retrouva face à des piles de pages en chinois et en russe, et une fenêtre apparut lui demandant s'il voulait télécharger le texte en japonais. Il appuya sur OK sans réfléchir et dut patienter pendant vingt minutes que le programme dont il n'avait pas besoin charge. Puis il dut redémarrer l'ordinateur.

Il essaya ensuite Fabiana porno gonzo.

Grosse erreur.

Demandez du porno sur Internet et vous obtenez des milliards de pages.

Demandez-lui du porno amateur et les milliards sont multipliés par deux.

Et des tas de femmes s'appelant Fabiana, Fabiane ou Fabbie ou Fab ou Fab Annie faisaient dans le porno gonzo. Sans parler de celles qui s'appelaient Prescott, Prescot, Prescotte, Press Cock et Pressed Cock, les deux derniers étant des hommes.

Mais pas de Fabiana Prescott.

Il finit par tomber sur une page basique qui listait des liens de sites porno revendant des DVD X.

Fabiana Prescott était connue sous plusieurs alias, le plus commun étant Sharona S. Bliss.

Elle se faisait aussi appeler Sexxxe Bliss, Sexy Bliss et BJ Bliss.

Très populaire, une centaine de sites lui étaient consacrés.

De son vrai nom Gilmara Vendramini. Née le 28 mars 1975 à São Paulo au Brésil. Installée avec ses parents à Lubbock, au Texas en 1986.

Elle avait été membre de l'équipe de basket-ball de l'Université du Texas, qu'elle avait abandonnée à vingt et un ans, pour faire ses débuts cinématographiques dans une toile intitulée, *Rêves humiides 4*. À l'origine, elle ne tournait qu'avec son mari de l'époque, Herc Ho'gan. Elle avait remporté trois trophées aux AVN — les oscars de l'industrie du porno —, le titre de starlette de l'année en 1998, et un doublé sans précédent l'année suivante comme Meilleure actrice de vidéo et Meilleure actrice de film. Lors de son discours larmoyant à la remise des trophées, elle avait remercié ses parents pour leur soutien. Qui n'avaient pas fait le voyage et n'étaient pas dans le public.

En 2000, elle avait divorcé et s'était mise en couple avec le producteur et propriétaire de studio Prêt-à-Porno, Rudi Milk. Elle était sous contrat exclusif avec la boîte. Il fallait encore qu'ils se marient.

Elle avait tourné plus de trois cent cinquante films porno.

Il regarda des photos d'elle au cours des années. Elle avait débuté avec cette espèce de charme de la-fille-d'à-côté, discret et mignon. Il y avait des clichés d'elle jouant au basket-ball, tout comme une photo de l'équipe de 1995. Il ne l'aurait même pas remarquée si sa tête n'avait été entourée. Rien ne ressortait vraiment chez elle : une gentille fille avec un franc sourire, des cheveux bruns et courts et un nez légèrement bulbeux. Deux ans plus tard, son nez avait perdu une taille, tandis que sa poitrine en avait gagné trois.

Il jeta un œil sur Rudi Milk.

Anthony Rudolph Milk. Né le 17 novembre 1949 à Hoboken, dans le New Jersey. Au départ, promoteur de boxe et tourneur ; la vingtaine passée, il s'était mis à gérer des clubs de strip-tease à Fort Lauderdale, avant de se lancer dans les films X. Il faisait aussi bien dans le traditionnel (des longs-métrages avec un semblant d'histoire et d'intrigue) que dans les spécialités (bondage, humiliation et divers fétichismes, allant du pied à la bouffe). Au milieu des années 80, ils avaient monté deux boîtes : Prêt-à-Porno et B-Spokeporno. La deuxième proposait de réaliser un film unique pour les accros fortunés, des commandes spéciales où ils pouvaient incarner des « rôles » avec leurs stars favorites.

La page d'accueil de Prêt-à-Porno.com montrait un dessin, une jolie femme nue aux cheveux noirs, de profil. Elle était allongée sur le ventre, un pied en l'air, et léchait une coupe dorée. Sur B-Spokeporno.com, la même femme vous accueillait, sauf qu'on la voyait de face sur les quatre clichés, et elle se penchait

sur la coupe tout en se léchant les lèvres.

Il cliqua, et une nouvelle page apparut avec le message suivant :

B-Spokeporno
Le NEC PLUS ULTRA
dans le divertissement interactif pour adultes !

*Votre film pour adultes spécialement tourné pour vous !
Fait pour assouvir tous vos désirs !
Fait pour combler vos goûts !
Fait pour vos envies !*

*Pour vous et uniquement pour vous !
Fait par nous — pour vous !*

*Tout à fait !
Une vidéo vraiment UNIQUE —
Fait spécialement pour vous !*

*Il n'y en aura jamais qu'une seule copie —
La VÔTRE !*

*Choisissez vos stars !
Choisissez ce qu'elles portent !
Choisissez ce qu'elles font !
Choisissez avec qui elles le font !*

SOUVENEZ-VOUS —

*VOUS serez l'unique propriétaire.
VOUS serez l'unique détenteur de VOTRE film.
VOTRE propre film porno, unique et fait sur mesure, pour VOUS.*

Il cliqua sur le lien du formulaire en ligne qui demandait nom, adresse, e-mail, numéro de téléphone, et d'accepter les mentions légales. Pas de pub sur les filles. Pas de prix.

Max remarqua des caractères minuscules, illisibles en bas du formulaire. Il zooma sur le texte.

C'était l'adresse de la société : Société de loisirs Rudi Milk, premier étage, Cavanaugh House, 21361 Pennsylvania Avenue, Miami, Floride.

Pennsylvania Avenue était derrière Lincoln Road, à même pas un quart d'heure de chez lui.

Il continua ses recherches sur Rudi Milk, à l'affût d'une photographie.

Il s'acharna.

Encore et encore. Le soleil se coucha face à lui, et la ville s'illumina lentement tandis que la nuit tombait. La circulation louvoyait sur les ponts, chacun de ces

scintillements négatifs amenait plus de touristes en goguette vers les plages.

Puis il tomba sur le site Phatboyzusa.com.

Phatboy était un « mentaliste porno » autoproclamé du Nebraska. Ses « héros » étaient Larry Flynt, Hugh Hefner et Rudi Milk, ses stars favorites Jenna Jameson, Tera Patrick, Midori, Crystal Knight et Sharona Bliss. Il se décrivait lui-même comme un « onaniste de l'égalité des chances ». Il avait une série de photos intitulée « Embrassez vos Héros et Héroïnes » — plus de deux cents clichés de lui croisant le Rubicon du porno et rencontrant le gotha de l'industrie du film X au fil des années. Max les passa en revue. Phatboy était dans le métier depuis des lustres. Il y avait des photos de lui avec les « légendes » John Holmes et Marilyn Chambers. Les deux avaient cette touche *Gloria* rougeaude, l'œil larvé tendance rhume des foins des habitués entonnoirs à bites. Holmes avait une cuillère à soupe en or autour du cou. Phatboy était alors au sommet de sa gloire.

Venaient ensuite, à l'aube du nouveau millénaire, les masturbateurs en phase terminale comme Phatboy qui se rendaient à des séminaires pour rencontrer les sujets de leurs fantasmes connectés à la fibre optique — ouais, les affreux queutards comme lui pouvaient, de fait, parler à des chaudasses bonasses qui ne lui disaient pas d'aller se faire mettre ailleurs ou ne demandaient pas à leur balèze de petit copain de lui balancer une poignée de sable dans la gueule. Le monde, selon Max Mingus, était officiellement baisé, et en y pensant, il était content de savoir qu'un de ces prochains jours, il n'en serait plus.

À la fin des vignettes, il y avait un dossier intitulé « DieuX ». Encore plus de clichés.

Phatboy avec Hugh Hefner dans sa robe de chambre en soie ; Larry Flynt dans son fauteuil roulant, une couverture de soie sur les jambes ; Bob Guccione sur son lit d'hôpital en soie ; et, en costard de soie noir, Rudi Milk.

Max cliqua sur la photo pour l'agrandir.

Il reconnut Rudi Milk immédiatement.

« Emerson Prescott. »

Il n'était pas franchement surpris.

Juste en colère.

Putain, méchamment en colère.

La réceptionniste allait boire une lichette de la décoction contenue dans son gobelet Starbucks lorsque Max déboula comme une furie derrière les portes en verre dépoli. Elle passa de l'étonnement à la stupéfaction, pendant les deux secondes nécessaires avant de comprendre et de le reconnaître. Sa main s'arrêta à mi-hauteur, ses doigts tenant le gobelet par la petite anse en carton.

— Où est votre patron ? demanda Max, traversant l'espace qui les séparait en quatre foulées.

Ils s'étaient déjà vus à plusieurs reprises dans les bureaux bidon où elle jouait le même rôle. Aimable et polie, ils avaient parlé du temps, de sport, et elle avait même proposé de l'eau entre deux appels bidon. Elle l'avait toujours salué lorsqu'il partait, ce qui était alors passé pour une sympathique preuve de professionnalisme. La plupart des réceptionnistes ne se donnaient pas cette peine. Pas que cela ait eu la moindre importance, désormais.

— Il n'est pas là, dit-elle. Je ne l'ai pas vu de la semaine. Je ne l'ai pas eu en ligne non plus.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il y a quelques jours.

— Soyez plus précise. Était-ce avant Halloween ?

— Non, dit-elle. La dernière fois que je l'ai vu, c'était *le jour* d'Halloween. Il est passé quelques heures le matin, avant de repartir.

— Est-ce qu'il a un autre local quelque part — un vrai bureau ?

— Non. Juste celui-ci.

Max fit le tour de la table pour se positionner à ses côtés, les yeux baissés sur elle et la mélasse grisâtre dans son gobelet. Il remarqua à quel point elle était menue. Il lui servit son regard froid et fixe « ne-me-mens-pas-car-je-le-saurai-tout-de-suite ». Elle avait les yeux d'un vert profond teinté d'une pointe de jaune. Elle ne pouvait détailler les siens. Elle regardait son nez, sa bouche, sa gorge, tout plutôt que les deux perles glaciales avec lesquelles il la fixait. Elle était benoîtement effrayée — et il ne lui en voulait pas — mais au moins était-il sûr qu'elle ne mentait pas.

Il devina qu'elle était seule dans le bureau. Sur le point de sortir lorsqu'il était entré. Son maquillage était tout frais, et les effluves de son parfum mordants. L'écran géant de son iMac diffusait une musique — surproduite, sur-chantée, sous-écrite, bref de la merde, qui osait se proclamer comme étant du R'nB' ou de la Modern Soul, ou de la Soul urbaine, ou la putain d'appellation sous laquelle ils vendaient cette soupe.

— Éteignez-moi cette merde.

Elle posa son gobelet et cliqua sur sa souris. La torture s'interrompit, et le silence pénétra la pièce comme l'air dans un aspirateur.

Max détailla la réception. Tout était minimaliste et de bon goût, rien à voir avec la vulgarité pornographique à laquelle il s'attendait. De grandes plantes de chaque côté de la porte, des murs bleu pastel, un tapis gris. De confortables canapés en cuir noir, une table basse en verre entre les deux, avec trois piles de magazines : de vieux numéros de *Ocean Drive*, *GQ* et *Bolides de rêve*. Sur le mur le plus proche, un porte-revues avec les quotidiens. Il aurait aussi bien pu être dans l'antichambre d'un cabinet de businessman. Là était, songea-t-il, toute l'idée. Se parer de toutes les apparences d'une affaire prospère, en rien louche ou suspecte.

— Où est-il ? demanda Max.

— Je ne sais pas. C'est comme ça tout le temps. Il va, il vient, dit-elle. Il appelle ça ses « trips d'escorte ».

— *Escort* ? Comme dans escort girls ?

— Ouais. Il va souvent en Amérique du Sud. Surtout au Brésil. Les filles sont à la mode du moment. Tout ce que veulent les mecs. Des Blanches faites comme des Noires. Gros culs et courbes fines. Vous aimez les Brésiliennes ?

Max ignora la question et remarqua chez elle un tic nerveux, il en était sûr. Le genre qui parlait beaucoup lorsqu'elle était stressée.

— Et il ne vous appelle jamais pour vous dire où il est ?

— Non.

— C'est une habitude ?

— Il le fait *tout* le temps. Il dit « À demain » et ne réapparaît pas avant un bout de temps.

— Et c'est quoi un bout de temps ?

— Une semaine, dix jours. Jamais plus de quinze jours. Dès que je me mets à paniquer et pense appeler les flics, il m'appelle ou m'envoie un e-mail.

Elle dit tout cela avec passion, comme si elle parlait d'un proche, aimé quoique gentiment excentrique.

— Et cette... cette fiancée, Sharona, Gilmara, Quiquesoit ? Elle l'accompagne lors de ses excursions ?

— Non.

— Elle est où ?

— Ch'ais pas. Peut-être à la maison. Ch'ais vraiment pas. Je n'ai pas beaucoup de contacts avec elle. Rudi dit qu'ils ont une relation libre.

— C'est pas votre avis ? C'est où la maison ?

— Vous voulez leur adresse ?

— Exactement, dit Max.

Il se doutait qu'elle allait essayer de refuser, donc il s'approcha un peu plus près, pour lui mettre la pression, et ne lui laisser d'autre choix que de s'exécuter.

— Je ne suis pas censée vous la révéler.

— L'adresse.

Max tendit la main. Les yeux de la fille papillonnaient, en panique.

— Et ne pensez même pas à m'en filer une fausse.

— Il va me virer.

— Seulement si je lui dis comment je l'ai trouvée.

— Qu'est-ce que vous allez lui faire ?

— Lui poser des questions.

— C'est tout ?

— C'est tout. Je vous promets de ne pas toucher le moindre de ses implants.

Ça la dérida un petit peu. Elle fit tourner un rouleau à adresses. Max le lui prit des mains et trouva celle de Milk : Aledo Avenue à Coral Gables.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il.

— Petra Sorenson.

— Vous travaillez ici depuis combien de temps ?

— Ça fera deux ans en janvier. J'étais à mi-temps. Rudi m'aimait bien, et c'était réciproque. Je suis restée. C'est un super boulot. Bien payé. Avec de gros avantages. Et Rudi est un type bien.

— C'est chouette, dit-il. Je ferais bien une visite guidée.

Ils s'engagèrent dans un couloir à droite du bureau, dépassèrent des pièces ouvertes, un réduit pour la photocopieuse et le fax, des toilettes impeccables et une douche.

Dans le couloir opposé, le premier bureau était verrouillé. En l'ouvrant, elle expliqua que c'était la salle de projection, où Rudi regardait ses films en avant-première. Une pièce sans fenêtre avec un écran plat en face d'un fauteuil inclinable.

Les deux bureaux suivants étaient presque identiques.

Vides.

— Pourquoi ai-je un sentiment de déjà-vu ? dit-il. Comme si personne ne travaillait ici ?

— Je suis la seule employée à plein temps de Rudi. Il utilise des free-lances pour faire tout le reste — montage, marketing, distribution, pub, comptabilité.

— Alors pourquoi ne pas avoir des locaux plus petits ?

— C'est pour le spectacle, juste pour impressionner les clients et les investisseurs. Lorsqu'ils passent, on fait appel à quelques figurants.

— Le même genre d'arnaque que vous m'avez faite ?

— Ce n'était pas une arnaque... Bon d'accord, c'était une arnaque. On vous a peut-être un peu mené en bateau, mais vous avez été payé. Et une somme rondelette. Pourquoi vous êtes si énervé ?

— Il me doit encore deux semaines — plus les frais, dit Max.

— Il va vous les verser, j'en suis sûre. Il règle toujours ses factures.

Ils pénétrèrent dans le bureau de Rudi Milk. À première vue, c'était la réplique exacte de celui du Tequesta Building — les mêmes murs recouverts de panneaux de bois, un tapis épais et une immense table en acajou. Cependant, il remarqua de petites différences significatives : son odeur particulière de vanille, les grosses bougies carrées et parfumées sur le bord de la fenêtre, et un set de sous-bock en forme de pièces de puzzle sur la table basse. Les meubles semblaient un peu plus anciens. Un drapeau américain en lambeaux crasseux était encadré. Une vie habitait ce bureau, les longues heures qui y avaient été passées, faites de hauts et

de bas, les succès contrecarrés par les revers. Dans un coin, une photographie d'un pompier tenant ce que Max supposa être le même drapeau, sauvé des ruines du World Trade Center. Sur une plaque dorée au-dessous était inscrit « Nous n'oublierons jamais ».

— Rudi l'a acheté sur eBay, dit Petra en pointant la Bannière étoilée.

Max souleva le cadre pour voir s'il ne cachait pas un coffre. Rien.

Comme d'habitude, pas la moindre trace du moyen qu'avait Rudi pour gagner de l'argent. Max se demanda si la manière ne le gênait pas. Milk se délectait des succès financiers et d'une façade de respectabilité, mais il refusait d'en révéler la source.

Max fit un signe de la tête à Petra pour qu'elle s'assoie sur l'une des chaises face au bureau.

— Quelqu'un a-t-il payé pour que moi — en personne — je sois impliqué ?

— Je ne sais pas, vraiment.

— Vous êtes son assistante personnelle et vous ne savez pas. Mon cul, oui. Vous étiez de mèche.

— Premièrement, je ne suis pas son assistante personnelle, dit-elle. Je réponds juste au téléphone, je prends les messages. Secundo, je n'étais pas « de mèche ». Il m'a dit quoi faire et je l'ai fait.

— Est-ce qu'il vous a expliqué pourquoi ?

— Ouais. Il a dit que tout ça c'était pour un film qu'il tournait, et que vous n'étiez pas au courant.

— Mais je n'étais pas *dans* le film, dit Max. Il avait déjà été tourné.

— Quoi ?

Il lui raconta ce qui s'était passé au Zurich Hotel.

— C'est vraiment bizarre, dit-elle en fronçant les sourcils. Mais bon, je suis rodée, et c'est un peu faiblard comparé aux trucs que j'ai vus et entendus ici.

— Est-ce que Rudi connaîtrait quelqu'un pour qui j'aurais bossé dans le passé ?

Max récita le nom de quelques clients.

— Je ne connais pas ses amis.

— Aucun de ces noms ne vous dit quelque chose ?

— Non.

Max soupira profondément. Elle disait la vérité. Mieux valait en finir vite ici, et aller à Coral Gables.

Il ramassa les clés sur la table. Ils retournèrent dans la salle de projection. Il lui dit de s'asseoir, et inspecta la pièce au cas où un détail lui aurait échappé.

— Où est votre portable ?

— Dans mon sac à la réception.

— Il va falloir que vous restiez ici jusqu'à ce que je revienne.

Elle se leva.

— Quoi ? Non. Non ! Vous ne pouvez pas faire ça !

— Et vous laisser sortir d'ici et appeler Rudi ? Je reviens vous délivrer dès que j'aurai le moyen de lui parler.

- Mais j'ai un *rendez-vous*.
- S'il vous aime, il attendra.

Le porno, ça paye, songea Max en faisant un pas de côté sous le porche pour admirer la demeure de Rudi Milk. Une villa à deux étages rouge et blanc aux façades stuquées, dauphins et coquilles de conches sculptés dans le plâtre, des fleurs luxuriantes courant le long des balcons ; les fenêtres enchâssées étaient soutenues par des arches, et surmontées d'une clé de voûte ornée d'un trèfle. Il supposa que c'était l'une des premières propriétés résidentielles du quartier. L'architecture était du même style que le néo-méditerranéen des bâtiments originaux de Coral Gables. L'endroit avait la discrète opulence d'un quartier au passé révolu ; un monument à la mémoire d'une époque, lorsque la classe était quelque chose que l'on ne pouvait ni acheter ni acquérir. Vous l'aviez, ou pas.

Honte, alors, à ses propriétaires actuels.

Qui ne répondaient pas à la porte.

Il essaya la sonnette pour la troisième fois. Ding-dongs sourds, dont les échos étaient absorbés par les murs épais. Il regarda par la fenêtre qui donnait sur l'entrée au sol de mosaïques dessinant un trèfle. Un lustre pendait au plafond. Le seul meuble sur pied était un objet en bois de deux mètres de haut à droite, qu'il avait d'abord pris pour une horloge de grand-mère, jusqu'à ce que ses yeux s'ajustent à l'obscurité, et que ce qu'il avait cru être des angles et des bords ne forme les contours vernis d'une sculpture de femme, son visage tourné vers le mur, et son bon gros cul haut perché offert à tous. Au sommet de la tête trônait une mouette empaillée. Selon lui, une faute de goût absolue — tandis que les premiers propriétaires de la maison avaient choisi d'incorporer l'héritage irlandais dans ce symbole de leur réussite, Milk avait créé un monument à la *bunda* (imagina-t-il) brésilienne. Il se demanda si la sculpture avait été livrée avec la mouette.

Il regarda la caméra de sécurité, accrochée au mur de gauche, braquée sur lui. Il fixa le petit objectif. Il fit un signe de la main. Il sourit. Il articula : « Salut, vous me remettez ? »

Il sonna deux fois encore, coup sur coup. Il savait que c'était inutile. Soit il n'y avait personne, soit personne ne viendrait ouvrir.

La lumière de fin d'après-midi se faisait plus douce ; un jaune beurre doux teinté de marron, qui donnait aux feuilles des palmiers une lueur dorée, et aux pelouses un éclat particulier. Une légère odeur de citron flottait dans l'air.

Il regarda derrière lui le petit sentier en gravier et la porte ouverte par laquelle il était arrivé. Un panneau indiquait la présence de chiens. Une propriété de cette taille ne se gardait pas avec un seul chien, donc lorsqu'il était sorti de la voiture, il avait pris une matraque télescopique et du macis dans ses poches. Jusqu'à présent, il n'avait pas croisé le moindre clébard. Il n'avait même pas entendu aboyer.

Il fixa de nouveau la caméra, et l'objectif braqué sur lui. Il s'imagina Milk assis

quelque part dans les étages, l'observant sur un écran, un sourire mauvais aux lèvres, qui enregistrerait peut-être même la scène pour un futur nanar.

Bon Dieu, il aurait donné cher pour être encore flic. Avec son badge et donc le droit d'entrer. Et il aurait aimé être jeune, fort de ces impulsions téméraires et irréfléchies qui l'auraient poussé à défoncer ou dégommer au flingue la serrure de la porte.

C'est alors qu'il distingua quelque chose de pâle se dérober à la fenêtre, comme un visage apparaissant pour jeter un coup d'œil furtif.

Il regarda à l'intérieur.

Rien.

Il toqua à la fenêtre.

— Milk, j'ai besoin de vous parler, dit-il.

Il examina de haut en bas l'entrée déserte. Quelque chose avait changé. Mais il ne savait pas vraiment quoi.

— Allez, venez. Ouvrez.

Il tapa de plus belle à la fenêtre.

Ses yeux se reportèrent sur la sculpture.

Et sur l'oiseau perché dessus.

Disparu.

Il le chercha des yeux. Il n'était nulle part au sol, pas plus qu'il ne volait dans la pièce.

Il observa le lustre, qui se balançait légèrement. La mouette était au sommet, et le regardait.

Elle s'élança, chuta lourdement sur quelques dizaines de centimètres, avant de piquer, puis de se redresser et planer gracieusement en arc autour de la sculpture. Elle retrouva sa position sur la tête de la femme, fit deux tours sur elle-même puis s'immobilisa.

Max contourna la maison. Il trouva une porte au fond. Qui s'ouvrit lorsqu'il la poussa.

Il suivit un chemin de briques jusqu'à un vaste jardin, bordé de roses, de bougainvilliers et de bananiers. Trois citronniers étaient au fond, les fruits gorgés et pleins, la plupart déjà tombés.

Des marches en pierre menaient aux portes blanches du jardin d'hiver. Il allait essayer de les ouvrir lorsqu'il aperçut une traînée de sang séché sur l'une des poignées. Il s'enveloppa la main dans un mouchoir.

La porte n'était pas verrouillée. Il entra.

Il remarqua une mince couche de poussière sur le bar et les tabourets. Il se dirigea vers les portes coulissantes — blanches aussi — menant du jardin d'hiver au reste de la maison. Là aussi du sang séché, de la taille d'une empreinte digitale, étalé près de la poignée.

Il se rendit dans la cuisine. Spacieuse et raffinée, tout reposait sur un long plan de travail recouvert de verre. La fenêtre au-dessus de l'évier était grande ouverte. La mouette était entrée par là. Au bout du comptoir, six flûtes à champagne attendaient sur un plateau. À côté, un grand seau en argent avec un magnum de

Bollinger plein qui flottait dans une mare de glaçons fondus.

La poubelle était vide. Pas de sac.

Max se dirigea vers la volée de marches qui menaient de la cuisine au salon.

Un truc roula sous sa chaussure.

Une douille qui, vue de dessus, ressemblait à une molaire en or car son extrémité était écrasée. Il la ramassa avec un mouchoir et vérifia le cul : du Luger 9 mm. Il examina la douille pour trouver un marquage. Rien. Il la mit dans la poche de sa chemise. Son estomac se noua et son rythme cardiaque s'accéléra ; les poings crispés, son bracelet de montre à la main gauche semblait se resserrer au rythme de son pouls.

Tandis qu'il atteignait les marches, il aperçut quelque chose et sa jambe droite se figea, le pied vacillant à mi-hauteur.

Bon Dieu.

Des masses de sang séché recouvraient le canapé, les murs et le sol. La table basse était renversée et brisée au milieu. Des impacts de balles absolument partout. Les meubles éventrés, toutes plumes et ressorts dehors. Des douilles recouvraient le sol, brillant tels des filaments d'ampoule désincarnés. Il descendit. Doucement.

Une odeur fétide et âcre de sang et de vieille poudre saturait l'air. Impossible de dire avec certitude combien de personnes étaient mortes ici. Vu la quantité de sang sur le canapé, le mur derrière et au sol, trois, supposa-t-il. Une quatrième avait été tuée — probablement après — à proximité de l'escalier principal. Il y avait d'autres douilles près de la table basse. Il ne savait pas combien en tout ; il avait perdu le compte à trente-deux.

Six flûtes à champagne. Donc combien de morts ?

Le tueur faisait-il partie des invités ?

Et où étaient les corps ?

Pas de traces au sol.

Dans un coin, à côté des marches, à moitié recouverte de sang séché, il y avait une liasse de billets de cent dollars. Environ quarante ou cinquante fafiots entourés d'une bande rose.

Il s'aventura plus loin dans la maison.

La mouette, toujours au sommet de la statue de bois, le regarda tandis qu'il réapparaissait dans l'entrée. Il vit son corps se tasser. Il scruta la femme de bois : elle se couvrait le visage de ses mains, et les seins de ses bras, comme honteuse — sincère ou feinte, il n'aurait pu le dire.

La pièce qu'il inspecta ensuite était totalement vide. Des murs blancs satinés et impeccables. Le sol immaculé.

Il entendit un cri rauque non loin, et des battements d'ailes.

Il se retourna et, à travers la porte vitrée, aperçut la mouette s'envoler hors de la maison, ses ailes battant d'abord l'air avant de rester déployées, tandis que l'oiseau planait en rase-mottes au-dessus de la pelouse.

Le soleil déclinait, bientôt l'obscurité aurait repris ses droits.

La mouette se posa sur l'un des citronniers au fond du jardin et battit des ailes,

froissant les feuilles, s'interrompant pour regarder la maison derrière elle.

Puis l'oiseau redécolla. Il fit tomber des fruits jaunes et brillants. Une douzaine de citrons s'écrasèrent au sol dans un bruit sourd. Max les regarda atterrir, rebondir et rouler à droite et à gauche. Il remarqua que les autres fruits à terre étaient massés en deux piles opposées. Il trouva cela étrange, comme si une grosse bosse les séparait, une zone délimitée plus relevée que le reste du terrain.

— Putain, je dois rêver !

Max souleva le gazon et découvrit une zone de terre sombre, large d'un mètre quatre-vingts et longue de deux mètres cinquante. Elle avait été aplatie avec une serviette. Il distingua des empreintes en forme de parallélogrammes. Il trouva la serviette au bout du jardin, étendue sur trois niches. Milk avait eu des dobermans, mais ils étaient morts depuis longtemps, leurs cadavres puaien et étaient infestés de mouches dans les cages. Pas de sang. Ils avaient probablement été empoisonnés.

Il retourna vers les arbres et se mit à creuser.

Il creusait vite, envoyant la terre en arrière. Ses bras, sa poitrine et le bas de son dos se raidissaient à cause du stress et de la douleur. Il labourait, son corps de plus en plus près du sol, la sueur coulant de tous ses pores, les moustiques lui piquant le visage et les mains. Désormais, la lumière diminuait à vue d'œil. Des étoiles apparaissaient dans le ciel bleu pourpre. La nuit tombait. Il se dépêcha. La puanteur de ce qui était au-dessous commença de s'élever pour se coller au fond de sa gorge. Des citrons délogés par les poignées de terre lui tombaient dessus. Il les écrasait avec la pelle tandis qu'il creusait, les effluves acidulés des zestes se mélangeant à la puanteur montante. Il savait qu'il ne serait plus jamais en mesure de boire, sentir ou regarder des citrons sans songer à ce moment.

La première chose qu'il trouva fut de l'argent. Des piles et des piles de liasses de billets de cent dollars entourées de bandes rose pâle. Il les sortait par pelletées et les envoyait dans un coin, où elles atterrissaient dans un bruit sourd. Il y avait là au moins deux, voire trois millions de dollars, songea-t-il.

Pourquoi enterrer de l'argent ?

Il creusa plus profondément, désormais au niveau des cuisses.

Alors il tomba sur quelque chose de solide.

Bingo.

À genoux, il dégagait la terre avec ses mains, grattait le sol, et des poignées de poussière volaient par-dessus ses épaules.

Une housse mortuaire noire. Il la tâta. Une tête. Il pressa le nez sans le vouloir. Il enleva plus de terre jusqu'à trouver la fermeture Éclair de la housse.

Une femme qu'il ne reconnut pas, une Latino. Elle portait un uniforme blanc de domestique. Une douzaine de trous ensanglantés sur le devant, une partie de son crâne manquait, ainsi que la moitié d'une main. Elle portait encore des espadrilles miraculeusement intactes.

Il dut sortir le corps du trou pour atteindre les autres.

Il trouva ensuite Rudi Milk. Touché au cou et à la poitrine.

Puis une femme, Fabiana, tuée de la même façon. Il en déduisit qu'ils devaient être assis côte à côte.

Puis il découvrit le type qui jouait le rôle du chauffeur. Max eut toutes les peines du monde à le reconnaître. La partie inférieure de son visage avait disparu. Les balles avaient arraché des morceaux de ses biceps. D'autres avaient traversé son estomac, l'aîne et les jambes.

Le cinquième cadavre était celui de Teddy, le veilleur de nuit du Zurich Hotel. Son torse avait été déchiqueté.

Max referma les sacs et se hissa hors de la fosse.

Il était allongé front contre terre, épuisé, incapable de bouger.

Au prix d'un effort démesuré, il parvint à se relever, couvert de terre. Son pantalon et son torse nu étaient noirs et puaient la mort. La mort avait pénétré ses narines, sa gorge, sa bouche et le moindre de ses pores.

Tout cela était si familier, et si terrible.

Deux tas de billets étaient amoncelés par terre en face de lui. Il ramassa une liasse, et fit défiler du pouce le coin des biffetons. De la poussière s'envola. Environ cinq barres, en billets de cent dollars. S'il prenait l'autre tas, lui et Prescott en seraient plus que quittes.

Il lança l'argent par terre, dégoûté de lui-même à cette seule idée. Il en était donc arrivé aussi bas — un putain de *pilleur de tombes* ?

Il avait déjà irrémédiablement salopé une scène de crime. Il avait laissé son ADN partout sur les cadavres.

Il fallait qu'il se tire d'ici.

Il regagna Miami en voiture, cette odeur de mort à sa traîne. Après des combats particulièrement violents, Eldon Burns lui faisait prendre des bains froids. Il disait que cela réparait plus vite le corps. Les cadavres eux aussi étaient conservés dans de la glace. Pour les empêcher de pourrir. Tout était lié. Chez lui, il fit couler un bain, puis ferma le robinet d'eau chaude et mit le froid à pleine puissance. Ce n'était pas assez froid. Il se frotta et se frictionna jusqu'à ce que sa peau brûle.

Ensuite, il mit ses vêtements dans un sac qu'il balança dans un incinérateur.

Puis il roula jusqu'à une station-service ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, où il confia son véhicule pour une petite toilette de l'habitacle. Tandis que les types s'employaient à aspirer la terre et à savonner les sièges pour en enlever la puanteur, il partit s'occuper de Petra. Elle s'était endormie. Max la secoua pour la réveiller. Elle émergea, bâilla et cligna des paupières.

— Vous avez vu Rudi ?

— Il n'y avait personne chez lui.

La voiture n'était pas encore prête. Il s'engagea donc dans Collins, avant de descendre Washington pour ensuite remonter Lincoln Road. Il entendit sonner les cloches préenregistrées de l'église communautaire de Miami Beach. Il s'arrêta à la porte et regarda les vitraux et la lumière dorée dans le chœur. Il songea y entrer un moment, comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'il avait besoin de calme

pour réfléchir. Tout près, il y avait un bar irlandais. Beaucoup de clients étaient assis en terrasse et discutaient devant un verre. Il aurait pu s'en jeter un aujourd'hui. Il en avait bien besoin. Mais un n'avait jamais été assez. Le premier avait toujours mené au deuxième, puis au troisième, quatrième, cinquième, onzième, douzième. La mathématique de l'oubli. Il ressentit le fantôme de ses vieilles addictions, l'attrait des pacificateurs qui le tiraillaient et se rappelaient à son bon souvenir. Ils ne l'avaient jamais laissé en paix.

Il n'allait pas se poser là non plus.

Le Mariposa avait rouvert, des gens mangeaient à l'endroit précis où Joe avait été tué, comme prévu. Le Train à fric de Miami ne s'arrêtait jamais. Il traçait sa route sans pitié envers et contre tout.

23 heures.

Il appela la police d'une cabine.

Il indiqua à son interlocuteur où trouver cinq cadavres et beaucoup de pognon.

4 novembre.

Jour d'élections.

La télé diffusait en sourdine les infos locales. En ce début de matinée, rien, mis à part la météo, puis des experts prédisant un fort taux de participation, et comment Obama allait l'emporter en Floride d'un cheveu — et ainsi gagner l'élection présidentielle. Sarah Palin à un rassemblement la veille. John McCain à un autre.

Il pensa à Joe. Un Afro-Américain allait sans doute être élu Président le jour même. Joe avait été si enthousiasmé par Obama qu'il avait eu du mal à le croire lorsqu'il avait pris l'avantage sur Hillary Clinton pendant les primaires, et il avait pleuré lorsqu'il avait été désigné candidat. Juste avant sa mort, Joe l'avait invité à regarder la soirée électorale en famille. L'invitation tenait toujours. Et il allait l'honorer.

Max souhaitait la victoire d'Obama. Pas pour le bien de la nation, pas même pour ce que cela représenterait pour des millions d'Afro-Américains, descendants des citoyens de seconde zone du Pays de la liberté, mais pour Joe, son meilleur ami, pas encore inhumé, et en mémoire de Sandra.

Il ferma les yeux et essaya de penser à elle, mais tout ce qu'il parvenait à voir était ces corps criblés de balles, dissimulés sous du fric. Qui les avait tués ? Et pourquoi avoir enterré tout cet argent ? Peut-être les billets étaient-ils faux. Peut-être Milk magouillait-il dans d'autres domaines que le porno.

Et à quel point *lui* — Max — était-il impliqué ? Les meurtriers avaient-ils quelque chose à voir avec le film ?

La police allait vouloir lui parler. Ils allaient retrouver son ADN sur les corps, l'argent et la pelle. Et Petra allait leur raconter qu'il était passé au bureau, furax, cherchant Rudi. Il se demanda s'il n'avait pas intérêt à y aller de son propre chef, comme témoin. Il ne pouvait pas prendre de décision tout de suite.

Il parvint miraculeusement à évacuer tout ça et à trouver le sommeil.

Il se réveilla en plein jour.

Et là, sur la télé restée allumée, il vit les images des corps étendus devant la demeure de Milk, montées avec d'autres séquences le montrant avec Sharona lors d'une soirée de remise de prix consacrant le porno.

« Massacre à Coral Gables. »

Il monta le son. La journaliste racontait que deux hommes noirs étaient déjà en garde à vue. À l'écran était interviewé l'inspecteur chargé de l'enquête, devant le quartier général de la police. Il donna plus de détails. Des flics en patrouille avaient repéré des types au volant d'une Lexus volée. Ils avaient refusé d'obtempérer et s'en était suivie une petite course-poursuite sur l'autoroute, qui s'était terminée après que les fuyards eurent foncé dans un Ford Bronco avant de

partir en tonneaux. Dans le coffre, les agents avaient découvert un MAC-10 et environ deux cents cartouches. L'expertise balistique avait démontré que l'arme correspondait à celle utilisée pour la tuerie de Coral Gables.

Puis les infos revinrent à la couverture en direct des élections, les longues files d'inscrits s'étirant devant les bureaux de vote.

Son téléphone portable retentit. Un numéro masqué.

— Allô.

— C'est le jour J, Max, dit Wendy Peck. Alors, vous avez pris une décision ?

— Je vais partir après les obsèques, dit-il.

Il s'assit avec Lena et Jet autour de la table de la cuisine des Liston. Le reste de la famille était rassemblé dans le salon et regardait religieusement les résultats des élections. Une petite télé était allumée sur le comptoir, branchée sur CNN, le volume baissé au point que les hommes en costume et maquillés sur le plateau semblaient à peine murmurer.

Max était arrivé le dernier, vers 19 heures. Tout le monde portait un T-shirt bleu foncé à la gloire d'Obama, dominé par un dessin en surimpression du visage du candidat, la mâchoire et le regard tournés vers le ciel rendant les couleurs nationales. Lena donna l'un des siens à Max pour qu'il le mette. Il le serrait comme un corset, mais en le voyant tout le monde s'esclaffa, comme s'il avait désespérément voulu fayoter pour être dans le coup. Toute la famille joignit ses mains pour prier avant de commencer le repas. Ils parlèrent politique, sondages et projections, sans jamais évoquer Joe, sans même demander à Max comment il allait. Cela n'avait pas d'importance et il le comprenait : tout était encore trop frais. Il ne s'était pas servi grand-chose à table et picorait avec parcimonie les morceaux dans son assiette, des goûts indiscernables. Vers 20 h 30, ils montèrent le son de la télévision et s'installèrent, tout proches du fauteuil La-Z-Boy de Joe, sans le toucher, encore moins s'y asseoir. Max jetait des coups d'œil furtifs à ce réceptacle inclinable pour mâle paresseux acheté-en-magasin avec rafraîchisseur intégré. Il distinguait les sillons creusés dans le cuir au fil du temps par les bras, le dos, les hanches et les pieds du colosse, une trace de vie. Un instant, Max imagina que Joe était de retour parmi eux ; il aurait même juré qu'il sentait sa présence, il aurait presque pu le voir. C'est alors qu'il se remémora la promesse qu'ils s'étaient mutuellement faite, le signe qu'ils s'étaient engagés à envoyer. Bon Dieu, pourquoi était-ce si long à venir ?

Les victoires d'Obama dans les différents États commencèrent à être annoncées. L'Illinois, l'Ohio, la Pennsylvanie, la vieille carte rouge virait au bleu. Pas d'histoires, pas de recomptage, pas de bug informatique des machines à voter. McCain était sur le gril et l'histoire en marche. Personne n'arrivait vraiment à croire ce qu'il voyait, ce qu'il était sur le point de vivre. Mis à part Lena. Max l'avait observée se murer dans le silence, se recroqueviller, déconnecter, s'en aller plus loin encore. Il savait qu'ils pensaient tous les deux à Joe et qu'il aurait bondi de son fauteuil pour crier victoire ou pleurer la défaite. Plus l'issue de la présidentielle devenait évidente, plus Lena se ratatinait et était envahie par la tristesse. Lorsque la Floride apparut sur l'écran, et que l'assemblée s'en félicita avant que quelqu'un n'entonne *The Big Payback*, Lena se leva et se réfugia dans la cuisine. Max la suivit. Elle pleurait à côté de l'évier, où l'eau coulait pour étouffer ses sanglots. Il se demanda si Joe lui avait raconté cette vieille ruse qu'utilisaient

les suspects quand ils pensaient être espionnés. Faire couler à fond les robinets et allumer la télé. Max la prit dans ses bras un moment. Puis elle prépara du café, et ils s'installèrent à table face à leur tasse fumante, silencieux. Jet arriva, souriant, et annonça que ça sentait bon en Floride. Il les vit assis là, comme deux voisins qui auraient tout perdu après une catastrophe naturelle. Lena lui demanda d'augmenter le son de la télé et de s'installer avec eux.

— Où pars-tu ? demanda Lena.

— Ailleurs, dit Max.

— Pour combien de temps ?

— Un moment.

— Est-ce que cela a quelque chose à voir avec Joe ?

Il aurait pu mentir et dire non, qu'il avait juste besoin de changer d'air, mais cela aurait été absurde. Il avoua d'un hochement de tête.

Lena ferma les yeux, inclina la tête, et laissa échapper un soupir exaspéré.

— Qu'est-ce que tu as découvert ? demanda Jet.

Que savait vraiment Jet ? Ses yeux et son expression indiquaient qu'il ne savait pratiquement rien. Il n'avait jamais entendu le nom de Vanetta Brown. Étouffé en haut lieu, rien ne devait filtrer : la loi du silence. Pour le moment, c'était mieux ainsi. Max ne voulait pas être celui qui allait révéler le passé de Joe.

— C'est hors de ta juridiction, dit Max.

Mère et fils échangèrent un regard. Jet prit la main de sa mère et la serra. Puis Lena regarda Max dans les yeux, avant d'observer ses avant-bras et les tatouages bleus délavés sur chacun d'eux. Des vestiges des années passées au sein de la MTF, des rappels permanents de ses erreurs de jeunesse. Sur son bras gauche, on pouvait lire *Born to run*, en majuscules bleues passées. Le temps et la perte d'élasticité de sa peau avaient flouté les mots de telle manière que les caractères formaient une tache compacte. Sur l'autre bras, il avait l'emblème officieux de la MTF — un bouclier avec un crâne et deux pistolets à six coups, légendé d'un « La mort est certaine, la vie ne l'est pas » enroulé autour. Tous les membres du service l'avaient — sauf Joe, qui ne voulait pas être marqué. C'était typique de l'attitude fataliste des flics de Miami à cette époque, à moitié préparés à mourir en service. Le tatouage avec l'emblème était plus lisible, même s'il n'était plus bleu foncé mais d'un vert pâle variqueux comme moisi.

— Tu n'en as pas fait assez ? dit-elle, les yeux humides.

Max sortit son mouchoir et lui tendit, mais du revers de la main elle essuya ses larmes, les étalant sur ses joues.

Max regarda sa tasse de café à moitié pleine. C'était ainsi que se terminaient parfois les virées de picole dans l'ancien appartement de Joe à West Miami — dans la cuisine, devant un café froid, après trop de cigares et de cigarettes. Ils retrouvaient le monde réel et son semblant de sens aux petites heures du jour.

— Joe m'a toujours dit que tu étais le pire de tous. Tu savais où était la ligne jaune et tu l'utilisais comme point de départ, soupira-t-elle. Mais ça, de toute façon, je l'ai toujours su. Je savais que tu n'étais pas quelqu'un de bon. La

première fois que je t'ai vu, tu avais du sang sur ton col de chemise. Tu auras toujours du sang sur le col.

Il ne se souvenait que trop bien de ce jour, Joe lui présentant Lena, sa fiancée. Elle avait été glaciale dès l'instant où ils s'étaient serré la main. À la fin de la soirée, elle ne le regardait même plus, ne lui adressait plus la parole. Le sang était celui d'un suspect qu'il avait interrogé plus tôt ce jour-là. Il ne l'avait même pas remarqué.

Les choses avaient empiré entre eux après un rendez-vous désastreux entre couples avec Sandra. Joe ne l'avait pas prévenue que Sandra était noire, comme l'avaient été toutes les petites amies de Max. Lena n'avait rien contre les Blancs, tant qu'ils ne se mélangeaient pas. Les relations avaient commencé à s'améliorer après la naissance de Jet, Max prenant très au sérieux son rôle de parrain. Il n'avait pas cru qu'elle lui laisserait remettre les pieds chez elle après sa sortie de prison, mais à cette époque, elle s'était considérablement détendue. Désormais, ils étaient bons amis. Le temps a raison de tout.

— Le sang ne lave jamais le sang, dit Lena.

— Je sais.

— Non, tu ne le sais pas.

Max voulut répondre quelque chose, mais rien ne lui vint à l'esprit. Et ils restèrent tous trois un long moment silencieux.

Le son de la télé du salon parvenait jusque dans la cuisine, plus fort que celui du poste devant eux. Puis ils entendirent l'enthousiasme du reste de la famille. Un barouf très gai. Comme une fête sans musique.

Il jeta un œil à l'écran et vit des têtes qui parlaient. Derrière eux, la carte du pays se faisait de plus en plus bleue.

La porte menant au salon s'ouvrit, et Ashley déboula en trombe dans la cuisine, un immense sourire aux lèvres.

— Barack a gagné ! dit-elle.

Sa joie se fana instantanément. Ashley eut l'air perdu, comme si elle avait fait quelque chose de terrible sans s'en rendre compte.

Lena ne réagit pas, ne se retourna même pas pour regarder sa fille, ou quiconque. Elle pleurait de nouveau, très, très silencieusement, et Max n'aurait pu dire si c'était à cause de ce qu'il venait de dire, de Joe, ou du résultat des élections. Peut-être était-ce un mélange de tout cela.

Ashley sortit furtivement, tête baissée.

La télé diffusait des scènes de liesse en direct depuis Grant Park. Obama était sur le point de prononcer le discours de la victoire. Une foule de plus de cent mille personnes, puis un plan de coupe sur un simple visage — celui de Jesse Jackson ; là, sur le balcon où avait été abattu Martin Luther King, cet homme deux fois candidat à l'élection présidentielle, le pionnier, l'instigateur, pleurait tout son saoul en tenant fermement un petit drapeau américain : le rêve était enfin devenu réalité.

Jet se leva et monta le son de la télé, tandis que les familles Obama et Biden s'avançaient sur la scène, main dans la main.

Le président élu s'exprima derrière un bouclier pare-balles moucheté de gouttes de pluie, et lorsque les nouvelles premières familles quittèrent la scène, de nouveau main dans la main, la sono se mit à cracher *The Rising* de Bruce Springsteen. Barack et Bruce, songea Max ; à l'heure qu'il était, Joe aurait chialé comme Jesse. L'écran se divisa pour montrer simultanément des scènes de joie aux quatre coins du globe. Il n'avait jamais rien vu de semblable. Il se demanda s'ils fêtaient cela à Cuba ou en Haïti. Il se demanda si les prisons le fêtaient. Il se demanda ce qu'en pensait Vanetta Brown.

— Je ferais mieux d'y aller, dit Max à Lena qui ne le regarda pas.

Il se leva pour quitter la cuisine.

— Max..., l'appela-t-elle.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte et regarda les yeux bouffis et durs de Lena.

— Pas en notre nom, tu m'entends ? *Pas* en notre nom.

Il se gara en face de la salle de la 7^e Avenue. Ce n'était pas un choix délibéré, mais impossible d'aller plus loin. La rue devant lui était bloquée par une marée humaine improvisée, des centaines de personnes dévalaient la rue en chantant : « Oui, on l'a *fait* ! Oui, on l'a *fait* ! », et : « O ! — BAM ! — AH ! O ! — BAM ! — AH ! » Il n'avait jamais vu Liberty City comme cela — exubérante, vibrante, et grouillante en pleine nuit.

Il marcha dans leur direction et se retrouva vite en plein milieu de la foule. Des mains se tendaient pour serrer la sienne. Une femme l'embrassa sur la joue. Du moins pensa-t-il que c'était une femme. Cela n'avait aucune importance. Il vit des jeunes et des vieux, des hommes et des femmes, des Noirs, des Métisses et des Blancs. De la bibine passait de main en main, des joints et des cigarettes aussi. Il se sentit tanguer de part et d'autre, porté dans la rue comme un bouchon dans un petit courant. Il n'avait pas la moindre idée de là où les gens allaient, et il n'était pas sûr qu'eux-mêmes le savaient. Mais il se laissa emporter, tout sourire, vers les ténèbres.

Deuxième partie

L'AVANT-POSTE DE LA TYRANNIE

La Havane.

La Habana.

Une première après-midi orageuse. Max était au bas du parc du Nacional Hotel, face à la mer, masse turbulente grise et sale parsemée d'une délicate écume blanche. De grosses vagues se brisaient sur les rochers et se déversaient sur le Malecón, détrempaient la chaussée ; elles balayaient la grande avenue, saturaient les infrastructures délabrées, s'infiltraient dans les anfractuosités, s'enfonçaient profondément dans les fondations et attaquaient la ville de l'intérieur.

Des gens étaient de sortie et se baladaient ; des locaux, pas des touristes. Ils connaissaient la mer et ses coups de colère. Les vagues, même lointaines, n'avaient pas de secret pour eux, et ils devinaient lesquelles allaient franchir la digue. Lorsqu'une telle lame arrivait, ils ralentissaient et laissaient l'eau accomplir sa sale besogne, avant de poursuivre leur chemin. Ils ne couraient jamais. Ils ne battaient jamais en retraite. Ils ne se seraient arrêtés pour rien au monde. Ils avançaient, en dépit de tout. Exactement comme le pays lui-même.

Il sentit le vent sur son visage, sa chaleur, puis un rafraîchissement, et sa chaleur de nouveau ; un relent d'eau de mer glissa de sa langue au fond de sa gorge, un arrière-goût de larmes. Au-dessus de lui, le drapeau cubain fouettait l'air de claques feutrées. Une unique étoile sur fond rouge et des bandes bleues sur fond blanc. Il lui rappelait vaguement le drapeau du Texas, comme beaucoup de choses ici lui rappelaient un peu la mère patrie. Les antiques guimbardes américaines en particulier. Certaines étaient bien conservées, mais la plupart étaient rafistolées avec du fil de fer, du scotch, de l'espoir, de la rouille et des coups de pinces dépareillées — des Bel Air, T-Birds, coupés DeSoto, Cadillac, jeeps Willys, Plymouth quatre portes, Super 88s, Skylarks — une parade métallique craquante, pétaradante, fumante et branlante de véhicules d'antan.

À droite, la ligne d'horizon de La Havane s'étendait et se recourbait en forme de serre, jusqu'au phare Castillo del Morro. La plupart des immeubles étaient bas et massifs, mais quelques bâtiments moins robustes et plus hauts — aux couleurs criardes — brisaient cette belle uniformité.

À gauche, la Section des intérêts US de La Havane — l'ambassade américaine sans ambassadeur. Un bâtiment quelconque en béton et verre, entouré d'une imposante enceinte en fer, et gardé en permanence par des flics cubains. Ici, la guerre froide était vivante et se portait bien, merci, la bataille se jouait quotidiennement, et surtout la nuit. Lorsque le soleil se couchait — comme à l'instant —, l'immeuble se transformait en panneau d'affichage électronique. De grosses lettres numériques défilaient sur une bande noire sous les fenêtres des étages supérieurs, diffusant des slogans anticastristes. Le régime avait riposté en plantant une petite forêt de gigantesques drapeaux en face du bâtiment. En haut

des mâts, des drapeaux noirs avec une unique étoile argentée — destinés en partie à commémorer les victimes du débarquement de la baie des Cochons, l'attentat de 1976 contre un avion de Cubana Airlines, et les explosions dans les hôtels au cours des années 90. Mais aussi, de façon plus pratique, pour nuire à la visibilité de la propagande ennemie et en éloigner le peuple. Et si cela ne suffisait pas, les flics utilisaient des sifflets pour avertir les badauds qui levaient les yeux trop haut et trop longtemps vers le panneau. Les coups de sifflet étaient aussi fréquents que stridents et couvraient le bruit des vagues, du vent et des voitures.

Le tout à moins de cent cinquante kilomètres de Key West.

Une semaine plus tôt, il avait assisté à deux enterrements en deux jours.

Eldon avait été incinéré. Sans famille ni amis. Seuls Max et un type qu'il n'avait pas reconnu — un Latino, la cinquantaine, cheveux grisonnants et bouc neigeux qui contrastait sur une peau olivâtre et foncée — y assistèrent.

L'homme connaissait Max et s'était présenté, lui avait serré la main et donné sa carte.

Sal Donoso, l'avocat d'Eldon.

— Ce serait bien que l'on se parle d'ici une semaine ou deux, avait dit Donoso.

— Je vais partir à l'étranger un moment.

— Je vous contacterai, avait dit l'avocat.

Joe avait été enterré le lendemain. Un vrai cirque médiatique que ces funérailles, le maire était présent, et le chef de la police y était allé de son discours. Il avait eu droit à une salve d'honneur, un drapeau flambant neuf replié, et tous les flics qui s'étaient pointés avaient sué dans leur uniforme d'apparat.

Lors de la veillée funèbre, tout le monde, excepté la famille, l'avait évité. Le chef l'avait ignoré. Il avait présenté ses condoléances et s'était éclipsé aussi vite que la décence le permettait.

Cela faisait quatre heures qu'il avait atterri à La Havane, via Montréal.

Terminal 2, aéroport international José Martí : des drapeaux de tous les pays pendus aux chevrons, poussiéreux et un peu abîmés. Il avait cherché la Bannière étoilée — qu'il avait trouvée. Le message était clair et net : chacun était le bienvenu — sans exception.

De nombreux Américains voyageaient avec lui : d'après ses calculs, au moins un tiers de ses compagnons de vol. Surtout des couples — Blancs, entre trente et cinquante ans, diplômes supérieurs et aisés —, l'espèce qui voyageait tout au long de sa vie d'adulte, toujours en quête de nouveaux horizons. Les voyageurs seuls étaient tous mâles. Certains avaient l'air d'hommes d'affaires, mais la majorité était les habitués de vols *lowcost* en direction des pays du tiers monde : des obèses informes entre deux âges, en goguette, prêts-à-raquer-pour-jouer, mais à tarif réduit. Pas un de ses compatriotes ne parlait trop fort, ou n'établissait de contact visuel trop long. Ils n'attiraient pas l'attention sur eux. Il trouva cela ironique, triste mais aussi amusant. Ils étaient là, les citoyens du Pays de la liberté, voyageant chez ce coco répressif et buveur de sang de Castro — faisant du

tourisme pour se la raconter au cœur de l'Axe du mal — tout en craignant que leur propre gouvernement ne l'apprenne et les boucle.

Le douanier avait regardé son passeport, puis son visage et vérifié son billet avant de le laisser passer. Une formalité.

— *Bienvenido a Cuba.*

— *Gracias.*

À la livraison des bagages, des préposées à la sécurité patrouillaient en uniforme beige moulant — jupes courtes, talons hauts, bas résille, ceinturon, flingue et maquillage. Elles arboraient des visages durs — durs car pas assez payés, durs car travaillant trop.

Max ne put s'en empêcher. Il sourit à l'une d'elles. Qui lui rendit son sourire.

Une seconde, il aurait aimé que les circonstances fussent différentes. Ou être venu plus tôt.

Les nouveaux arrivants étaient conduits à leurs hôtels respectifs dans des bus chinois dégingués qui ressemblaient à des jouets en plastique, conçus pour être abandonnés dès la naissance. Le véhicule grinçait et vibrait, les vitres branlaient à chaque secousse, la climatisation était capricieuse, et les sièges trop durs et étroits.

Les premiers aperçus du pays interdit se dévoilaient derrière les vitres, panorama monochromatique aux pincées sporadiques de couleurs contrastées. Les bâtiments ne tombaient pas tout à fait en ruine, mais tout semblait en bout de course, méchamment en manque de réparation et de ravalement. Les quelques chantiers le long de la route avaient l'air déserts et abandonnés, l'outillage et la machinerie antiques et inadéquates, et il était donc difficile de discerner les constructions des démolitions. La circulation était clairsemée et la majorité des véhicules avançait lentement. Il nota l'absence totale de publicité pour des marques. À la place proliféraient les panneaux étatiques. Ils glorifiaient *La Revolución* et maudissaient l'*Imperialismo*, mais même ici, ils étaient esclaves de ceux de l'Amérique des années 50. La propagande empruntait au style des posters de films de monstres projetés dans les cinémas de plein air : George W. Bush représenté en *Bush-zilla*, crachant du feu sur les Irakiens, *Bush-acula* et ses yeux de vampire injectés de sang, ou *Bushenstein*, calamité à tête plate de billet vert. Quand le bus les dépassa, rires et acclamations s'élevèrent du côté des non-Américains, mais cela mit mal à l'aise ses compatriotes. Ils se ratatinèrent sur leurs sièges, et firent mine de n'avoir rien remarqué. Il trouva les panneaux bruts mais amusants — et impossibles à prendre au sérieux. Il se dit qu'ils devaient être destinés aux enfants. Les choper jeunes, transformer leurs esprits impressionnables en sacs de nœuds paranoïaques. Les seuls graffitis étaient sponsorisés par l'État, et ils étaient nombreux. De longues citations peintes avec soin, de José Martí, Che Guevara ou Fidel Castro, paraient les murs les plus en vue ; tandis qu'ailleurs les immeubles montraient des fresques de drapeaux et d'hommes en béret, barbe et treillis — les héros conquérants en babas militarisés, brandissant des poings serrés à la place de signes de paix, et des fusils plutôt que des pétards. Parmi cette surcharge rhétorique, les gens allaient et venaient — à pied, à vélo et en mob, à l'arrière de carioles tirées par des chevaux —, leur peau

allant du noir au blanc, mais essentiellement d'un olivâtre buriné. Ils avaient l'air épuisés mais en bonne santé. Il repensa à ses premiers aperçus d'Haïti : les routes truffées de nids-de-poule, un paysage délabré et desséché, les gens errant, ahuris, les corps enveloppés de loques, les pieds nus et gonflés sur les cailloux pointus, victimes d'une épouvantable catastrophe naturelle. Les Cubains étaient peut-être proches de l'indigence, mais ils ne semblaient pas aussi désespérés, simplement las et résignés à une vie de privations imposées par l'État.

Il s'assit au zinc du Vista del Golfo, l'un des six bars du Nacional. Les murs étaient recouverts de photos des clients les plus célèbres — un panthéon d'acteurs, politiciens, musiciens, athlètes et apathiques, leurs portraits encadrés, ou des montages de différents clichés, installés dans des niches aux contours rose vif. Dans un coin trônait un juke-box Wurlitzer, tel un sarcophage de néons, et ailleurs un héritage foutraque fièrement exposé dans des vitrines : un tourne-disque ayant appartenu à Ava Gardner, une machine à écrire Underwood délabrée qui avait dû être verte dans le temps, une casquette de base-ball de Michael Moore, le kit de rasage aux initiales de Lucky Luciano, et l'étui à cigarettes de Gary Cooper.

L'endroit était bondé, l'air lourd de la fumée des cigares et des conversations murmurées. Les seules places assises disponibles étaient au comptoir, où s'alignaient des cocktails aux ombrelles rouges, blanches et bleues.

Le barman l'accueillit avec force effusion et une poignée de main. Max commanda un café, en s'attendant au même genre de café cubain qu'à Miami — un expresso si épais et sucré que sa cuillère flottait dessus —, à la place de quoi il eut droit à un caoua standard dans une petite tasse. Le goût était décevant. Le Bustelo était meilleur. Rien ne valait le Bustelo.

Deux femmes s'installèrent à côté de lui. Celle de gauche mangeait un sandwich au porc et buvait une bière à la bouteille, l'autre, maquillée et en robe de soie verte moulante à motifs tigres et palmiers, semblait toute prête pour un rendez-vous galant. Il se sentit jaugé en stéréo. Il garda les yeux fixés droit devant lui — sauf que son regard s'échoua sur un grand miroir fixé au-dessus d'une rangée de bouteilles de rhum Havana Club. Les deux femmes le lorgnaient.

Celle au sandwich fut la première à capter son regard ; elle sourit et dit : « ; *Hola !* ».

Max se tourna légèrement et hocha la tête.

— Ounglais ? demanda-t-elle.

— Non.

— Vous vounez dé où ?

Son accent était dans le plus pur style de l'école Tony Montana — avec mention. Une peau marron clair, corpulente, un bout de bedaine se dévoilait dans l'interstice laissé libre entre son T-shirt et sa longue jupe en jean. La femme à sa droite lança un regard vengeur à l'autre : il était le trophée qui s'échappait.

— Du Canada, dit-il.

— Yoli pays.

— Vous y êtes déjà allée ? demanda Max.

Très peu de Cubains étaient autorisés à voyager à l'étranger. En fait, jusque récemment, ils n'avaient même pas le droit d'entrer dans les hôtels. Les temps avaient changé avec la mise en retrait de Fidel Castro. Mais le Cubain moyen, qui gagnait quatre-vingts cents par jour, n'avait de fait pas les moyens de les fréquenter.

— Y'ai rencontré les yens dou Canada souvent. Youli camarade. *Mucho simpático*. Donc yé pense — yoli camarade, yoli paysse.

Sa denture lui rappelait un bidonville, des chicos marron gris.

— Vous arrivez ouyouird'hui, nan ?

— Hein-hein.

— Proumière fois à Couba ?

— Ouais.

— Vous aimez ?

— Jusqu'ici, ouais.

— Comment vous appelez ?

— John.

— ; *Qué coincidencia !*

Elle tapa dans ses mains et, au cours du même mouvement, approcha sa personne, son tabouret, son plat et son verre plus près de Max.

— Votre nom en spagnol esse Juan. Et moi essé Juanita.

— C'est joli, dit-il.

Il remarqua que le barman les tenait à l'œil. Sans la moindre trace de désapprobation sur son visage. Il chopa le regard de Max et lui servit un beau sourire.

— Vous essez ici avé votre femme ? demanda-t-elle en fixant son alliance.

Il l'avait remise juste avant de quitter Miami, la première fois qu'il la portait depuis dix-neuf ans. Elle lui allait tout juste.

— Non. Elle est morte.

— *Muy triste*.

Elle fit tomber les commissures de ses lèvres, et semblait sur le point d'éclater en sanglots.

— C'était il y a longtemps.

— Mais vous essez encore triste, oui ?

— Je pleure tous les jours, dit-il sèchement.

— Vous pas plourez.

Elle lui tapota l'avant-bras, puis y laissa reposer sa main grassouillette, avant de la retirer en une subtile caresse.

— Pas bon plourer.

La femme et le barman échangèrent un regard.

— Vous essez ici con fiancée.

— Non.

— Vous avez une fiancée ?

— Non.

— Vous essez venir Couba pour trouver ouné ?

Max secoua la tête. Il détailla le bar. Ici, presque tous les hommes étaient entre deux âges, blancs et à divers stades de décrépitude. Beaucoup lui ressemblaient — chauves et épais. Assis parmi eux, parfois par paires, des Cubaines. Elles étaient sensationnelles, bien habillées, et beaucoup plus jeunes que leurs compagnons. Certaines étaient sans doute encore des ados. Ces couples s'étaient formés depuis une semaine ou deux, supposa-t-il, car les hommes étaient bien bronzés ; ils s'adressaient à peine la parole, chacun dans son univers, chacun cherchant une meilleure proie. Plusieurs agents de sécurité de l'hôtel veillaient sur ce marché de la viande. Ils portaient de grosses moustaches noires et d'amples blazers bleus qui masquaient leur panse et leur flingue. L'un d'eux se tenait dans un coin à gauche de Max, et il regardait le barman. Max devina qu'ils maquereautaient les putes et notaient qui montait avec qui.

— Vous restez combien temps en Couba ?

— Deux semaines.

— Longtemps ! Vous pouvez trouver ouné fiancée.

— Je n'ai pas envie de trouver de fiancée.

— Pas pour amour et mariage. Pas pour sérieux. Youste pour s'amuser, vous voyez. Deux semaines.

— M'intéresse pas.

— Alors porqué venir à Couba ? Pour affaires ?

— Peu importe.

— C'est qué ça, « Peu importe » ?

— Ce n'est pas important.

— *Misterioso*.

Elle soupira et haussa les épaules à l'intention du barman. Il regarda l'agent de sécurité qui bougea imperceptiblement. Ils semblaient perplexes, ne sachant trop quoi penser de la présence de Max en ces lieux.

Elle piocha un petit bout de porc entre ses dents, et se rapprocha de Max au maximum, de telle sorte qu'ils se touchaient presque. Il sentait ses effluves de parfum et d'oignons.

— Donc vous ne voulez pas mé dire porqué essez ici ?

— Rien à dire, lâcha Max. Je suis un touriste canadien.

— Vous voulez pas mé dire porqué essez — comment vous disez — *tímido* ? Mais yé sais que vous ici pour amusement con las dames. Essez OK. Boucoup de yens dou Canada viennent ici pour amuser con las dames.

— Plutôt mourir.

Elle baissa la voix.

— Vous n'aimez pas las dames ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Vous aimez femme ?

— Pardon ?

— Vous aimez homme — vous savez ? Amusement con homme ?

Cela fit rire Max.

— Non. Ça ne me dit rien non plus.
— Vous aimez quoi ? Vous aimez pas las dames, vous aimez pas les hommes ? C'est alors qu'il eut une idée.
— Vous voulez boire un verre ? lui demanda-t-il.
— Oune verre ?
— *Una más cerveza*, dit-il en hochant la tête vers sa bouteille de bière vide.
— Non. Ouné verre essez cinq pesos. Boucoup d'aryent.
— Ça va.
— Non. Ça va pas. Cinq pesos.
— Vous ne voulez pas un verre ?
— Porqué ploutôt qué d'acheter oune verre, vous né mé donnez pas cinq pesos ?

— Vous voulez cinq pesos ?
— *Sí*. Cinq *touristes* pesos. Pas d'aryent coubaine. Aryent coubaine pour toilettes, vous savez. *Papel higiénico*.

Deux devises distinctes circulaient à Cuba, l'une pour les touristes, l'autre pour les autochtones. Les pesos des autochtones étaient échangeables et valaient vingt-cinq fois l'autre peso. Les joies du socialisme.

Max ouvrit son portefeuille. La dame écarquilla les yeux à la vue de la liasse. Il lui donna un billet de dix pesos. Elle le prit, chercha du regard le barman, occupé à servir un client, et glissa donc le biffeton dans sa ceinture.

— *Gracias*, dit-elle.
— *De nada*.
— Vous avez les enfants, Yohn ?
— Non.
— Moi, yai ouné fils. Son anniversaire demain. Et pas d'aryent pour acheter ouné cadeau à l'oué.
— Quel âge a-t-il ?
Max devina la suite.
— Six.

Sans qu'il lui demande, elle sortit une photo d'un portefeuille élimé en cuir noir fixé à une grosse chaîne. Le gosse avait l'air d'avoir douze ans et ne lui ressemblait pas du tout. En plus, le cliché était vieux, froissé et s'effritait.

— Comment il s'appelle ?
— Anyel.
— Angel ?
— J'ai besoin aryent por cadeau, Yohn.
— Je vois, dit-il en riant.
Elle se fâcha.
— Vous croyez qué yé souis ouné proustitoué ?
— Je n'ai jamais dit ça.
— Mais vous croyez qué yé souis ouné proustitoué ?
— Non, dit-il.
Si c'était une pute, c'était la plus minable et moche de la place. Peut-être était-

ce là son charme, sa spécificité, sa manière de mener la barque. Ou peut-être était-elle du genre à soutirer de l'argent avec des histoires à sangloter, spécialisée dans la Symphonie de la culpabilité du monde occidental.

— Voilà, dit-il. Je vous donnerai de l'argent pour votre fils si vous faites quelque chose pour moi.

— Oui ?

— Je voudrais un Bottin. Un Bottin cubain.

Elle fronça les sourcils.

— *Un libro de teléfono*, dit-il.

— Pourquoi vous voulez ça ?

— Je les collectionne. Dès que je visite un nouveau pays, j'en ramène un. En souvenir.

— ¿ *Sí* ?

— *Sí*. C'est mon hobby. *Es mi manía*.

— *Manía loca*.

— Peu importe, dit Max. Trouvez-moi un Bottin et je vous donnerai de l'argent.

— On se voit dans cinq minutes.

Dans sa chambre, il se mit à croiser la liste des fugitifs américains avec l'annuaire cubain.

Trente-neuf étaient répertoriés, dont dix-sept anciens activistes du Black Power. Ils avaient effectué des recherches sur chacun d'entre eux, étudié leur vie. Pas de Vanetta Brown. Comme il s'y attendait.

Max passa des coups de fil. Un processus laborieux. Certains numéros n'étaient plus en service. D'autres sonnaient dans le vide à l'infini. Certains répondaient mais la ligne coupait immédiatement. À chaque appel, il distinguait des échos et des cliquetis, des fragments à peine audibles d'autres conversations. Le téléphone était sur écoute, sans ambages. L'État vous informait que vous étiez surveillé.

Lorsqu'il réussit enfin à joindre quelqu'un, il déballa son baratin. Il se présenta sous sa vraie identité, mais comme écrivain qui effectuait des recherches pour un livre sur les exilés politiques (son expression) vivant à Cuba au temps d'Obama. Aimeraient-ils le rencontrer et peut-être répondre à quelques questions ? On lui raccrocha alors au nez, ou on lui intima d'aller se faire foutre. On l'accusa d'être un mercenaire, de mèche avec les Fédéraux, ou d'être un détective privé. On lui dit qu'il avait la voix d'un Blanc, malgré son nom de Noir, alors putain que savait-il de la lutte ?

La fatigue l'assaillit. La clim faiblarde gémissait, et la pièce puait les relents de cigares rassis et de produits d'entretien. Il s'allongea sur le lit pour une rapide sieste, et finit par s'endormir pendant une heure. Lorsqu'il se réveilla, il s'étira avant de se faire craquer la nuque. Il fit cent pompes, puis se passa le visage sous l'eau froide. Derrière la fenêtre, il distingua des filles en justaucorps qui répétaient des pas de danse à côté d'une piscine éclairée. Derrière les jardins de l'hôtel, la ville était plongée dans l'obscurité, pas la moindre trace d'éclairage public.

Il se remit à passer des coups de fil.

Il alluma le kit télé russe en guise de distraction, le volume au minimum. Les chaînes satellites étaient relativement nettes, mais les locales capricieuses, leurs images allaient du flou au neigeux.

Il essaya de nouveau les numéros hors service, puis rappela ceux où les communications avaient été coupées.

Il réussit alors à joindre Earl Gwenver.

Un ex-Black Panther qui avait fui les États-Unis à vingt-deux ans après avoir tué l'employé de nuit d'une boutique de vins et spiritueux à Encino, et pris la route du Mexique en passant par le Texas avec son ex-future ex-petite amie, une ex-étudiante en médecine, blanche. Tous les deux défoncés à l'herbe et à la bière lorsqu'ils s'étaient arrêtés pour prendre de l'essence. Un garde-frontière qui n'était pas en service nettoyait sa voiture des restes d'un coyote qu'il avait percuté. Selon le pompiste, le garde avait senti l'odeur d'herbe et demandé à Gwenver et la fille

de descendre de la voiture. Gwenver avait sorti un flingue et mis une balle dans la poitrine du garde qui avait riposté, touchant la fille à l'estomac. Gwenver avait plus tard prétendu que la fille avait tiré sur le garde parce qu'il l'avait traitée de pute à Nègres. D'après Gwenver, sa petite amie avait aussi braqué le magasin de vins et spiritueux, et descendu l'employé parce qu'elle était en pleine « espèce de trip à la Patty Hearst ». Il avait essayé de l'en empêcher, disait-il. Elle avait été retrouvée plus tard sur le bord de la route, à quelques kilomètres de la station-service. Selon la police, son corps comportait d'autres blessures, des fractures indiquant qu'elle avait été jetée d'une voiture lancée à pleine vitesse. Une fois encore Gwenver avait crié à l'injustice, et insisté sur le fait qu'il l'avait conduite jusqu'à l'hôpital le plus proche.

— Comment vous m'avez dit que vous vous appeliez déjà ? lui demanda Gwenver.

— Max Mingus.

— Vous êtes parent de Mingus, le jazzman ?

— Pas par le sang. Mon père était musicien de jazz. Il a fait changer son nom en Mingus. Une espèce d'hommage, j'imagine.

— Et vous l'avez gardé ?

— Oui.

Un silence.

— Notre réunion Pee a lieu tous les jeudis — c'est-à-dire demain. Pourquoi vous ne viendriez pas ?

— C'est quoi une réunion Pee ?

— P.E.E. « Les Panthers en exil ». Le groupe d'entraide que nous avons formé.

S'il les avait tous embarqués pour les livrer au FBI, les treize hommes et femmes qui se trouvaient dans la pièce lui auraient rapporté près d'un million et demi de dollars. Tous, sans exception, avaient du sang sur les mains et détourné un avion pour fuir les États-Unis. Quelques-uns avaient tué plus d'une fois, et tous, sauf un, avaient descendu au moins un flic. Le FBI savait exactement où ils étaient, mais ne prenait pas la peine de les traquer. Chaque année, le Bureau formulait des demandes d'extradition via la section des intérêts américains, et chaque année, le gouvernement cubain les rejetait.

Les Panthers en exil étaient rassemblés autour d'une grande table en bois, avec au milieu une carafe d'eau glacée, et des verres retournés autour. Ils étaient vêtus de T-shirts noirs, treillis et rangers. Certains portaient des bérets assortis. Comparés aux clichés anthropométriques, ils étaient méconnaissables. L'âge les avait atrophiés ou gonflés, rendus chauves et grisonnants, tassés, leurs mains étaient fatiguées, et leurs traits épuisés. Plus de trente années passées à Cuba avaient achevé le travail. Leurs expressions étaient identiques à celles de leurs compatriotes d'adoption — cet air désillusionné et entendu, affiché de conserve par les jeunes et les vieux, certains que le pot qu'ils trouveraient au bout de l'arc-en-ciel ne conviendrait même pas pour faire un petit pipi.

Earl Gwenver était l'exception. Il avait l'air en bonne forme. De corpulence et taille moyenne, le crâne rasé et luisant, le visage fin aux traits durs. Il était le plus jeune de l'assemblée, la soixantaine, mais faisant dix de moins. Ce n'était pas une histoire de génétique. Les gènes ne comptaient pas dans un pays refuge. Gwenver se faisait plein d'argent. Son déguisement de Panther sortait de chez Nike. L'étincelle dans ses yeux était assortie au scintillement de ses points d'oreilles en or. Pas de rangers, mais des Nike Shox rouge et noir, qui renvoyaient au bracelet de perles assorties à son poignet droit.

Il avait accueilli Max à l'entrée d'un immeuble de deux étages situé près du Grand Théâtre sur le Prado, la principale artère traversant la vieille Havane. Le bâtiment avait un jour été peint en bleu pastel, mais la façade se fissurait depuis des lustres, et des pans entiers tombaient en ruine. Des pots et bacs à fleurs pendaient aux balcons à chaque étage, sans doute pour distraire des cordes à linge lâches et des balustrades distordues en métal rouillé qui se détachaient de la pierre.

Gwenver conduisit Max à l'intérieur de ce lieu surpeuplé où régnait une chaleur étouffante ; des familles étaient agglutinées dans les moindres recoins et des affaires menées entre chaque interstice. Toutes les portes étaient grandes ouvertes. Il dépassa un garage-atelier improvisé. Au milieu, trois femmes cousaient des habits, des enfants mangeaient, et un vieux type regardait la télévision. Le premier étage était bruyant — deux groupes répétaient dans des

pièces mitoyennes ; un ensemble de salsa dont les membres se répandaient dans le couloir, et un groupe de rock d'ados reprenait *Smoke on the water* en espagnol. Dans une pièce voisine, un homme et une femme travaillaient sur un moteur, pendant que trois enfants étaient assis par terre à se renvoyer une petite voiture en la faisant rouler.

En chemin, Gwenver lui fit un topo sur l'historique du groupe.

— Cela a débuté autour de 1973-1974. Genre groupe de soutien. On prenait soin les uns des autres. On s'apprenait mutuellement les ficelles et l'argot, on évoquait les conneries de la mère patrie. Strictement réservé aux militants noirs de la cause. On ne laissait aucun de ces criminels de droit commun nous rejoindre, tu piges ? Castro a laissé débarquer toutes sortes de populations, n'importe qui capable de détourner un avion en déblatérant simultanément du Marx. Il avait vraiment un faible pour les escrocs et les arnaqueurs. Les voleurs en col blanc. Il ne reste plus grand-chose de notre groupe maintenant. Quelques-uns sont morts, d'autres c'est tout comme, et certains ont simplement cessé de venir.

Dans la salle de réunion, il présenta Max aux autres comme étant écrivain.

Max fut accueilli par des haussements d'épaules, bougonnements et une grande méfiance. Il reconnut les noms, se souvint des crimes et des dates de fuite. Il n'avait parlé à aucun d'entre eux la nuit précédente parce qu'ils n'étaient pas dans l'annuaire. Cependant, il sentit que le mot s'était répandu, qu'ils étaient déjà au courant, et qu'ils n'étaient pas contents de ce qu'ils voyaient. Peut-être reniflaient-ils le flic en lui. Peut-être était-ce parce que sa face de Blanc ne collait pas avec son nom de Noir. Ou peut-être était-ce — plus simplement — la méfiance d'une communauté soudée face à un intrus.

Les seules personnes à qui Gwenver ne le présenta pas étaient deux hommes à la mine sévère qui se tenaient de chaque côté de la porte, jambes écartées et bras croisés, des types costauds aux avant-bras impressionnants, aux physiques surdéveloppés de videurs de boîtes, engoncés en grande tenue de Panther. Ils ne l'intimidaient pas. Les culturistes ne faisaient pas le poids lorsqu'on en arrivait au combat. Pas de souplesse. De la viande trop lourde sur les os. Une pression sur la case mâchoire, et ils étaient à terre, finis.

Mis à part la table ronde en bois brut et les chaises, plus un ventilateur poussiéreux HS, la pièce était vide. Le parquet était sale et certaines lames se détachaient. Les murs dévoilaient des bandes de peinture disparates.

Le truc le plus récent ici était un portrait noir et blanc de Che Guevara — la photo culte d'Alberto Korda, celle reproduite en relief sur la Plaza de la Revolución : le Che avec son béret à étoile et sa barbe clairsemée, son air lointain, l'esquisse d'un sourire sur des traits vaguement simiesques. La même image qui était en vente sur les T-shirts, cartes postales, posters, pins, bandanas, chevalières, sous-tasses, couvertures et taies d'oreiller, dans tous les magasins de souvenirs et à chaque coin de rue. La rébellion transformée en pesos convertibles. Cette photo ornait tous les bâtiments cubains. Une parure quasi obligatoire. Exactement comme elle l'était chez les jeunes radicaux occidentaux durant les années 60 et 70, sauf qu'eux avaient le choix. À Cuba, ne pas exposer son Che

signifiait un refus des principes fondamentaux de l'État et de la Révolution sur laquelle il avait été fondé. Le Che était une comptine apprise au jardin d'enfants. La vie du Che était enseignée à l'école et analysée à la fac. Dieu n'était pas officiellement adoré à Cuba, le Che si. Aujourd'hui, le vrai Che se retournait probablement dans sa tombe.

On indiqua à Max une chaise à côté d'une fenêtre ouverte. Derrière lui, il entendait la circulation, les sabots des chevaux et des voix enfantines plus aiguës que celles de leurs parents.

La réunion débuta. Tout le monde se leva et brandit le poing.

— Criez-le haut et fort ! dit Gwenver.

— Je suis noir, et j'en suis fier ! répliqua l'assemblée.

— *Diiiiites-le haut et fort* ! dit Gwenver un ton au-dessus.

— Je suis *noir* et j'en suis *fier* ! répétèrent d'une voix toujours aussi morne la douzaine de vieux Black Panthers.

Max remarqua que l'un des poings tremblait, paralysé, comme la tête d'une rose fanée sur le point de tomber naturellement.

— Mes frères et mes sœurs... Vous devez... le *dire haut et fort* ! tonna Gwenver.

— *Je suis noir et j'en suis fier* ! crièrent-ils en retour, leurs voix en lambeaux ; le volume faiblissait, l'effort provoquait ahanements et quintes de toux.

Gwenver eut pitié d'eux.

— Très bien, frères et sœurs, très bien. S'il vous plaît, installez-vous, tout fatigués que vous êtes.

Ils s'exécutèrent, l'air soulagé et épuisé. La carafe d'eau passa de main en main avant de reprendre sa place au centre de la table.

— La semaine dernière, commença Gwenver, l'Amérique a élu son tout premier président noir. Un président *noir*. Un authentique *Afro-Américain*. Qu'en pensez-vous ? Pour nous, concrètement, ça veut dire quoi ?

— En tant que Noir américain ou que « terroriste de l'intérieur » ? demanda une femme.

— Kif-kif, railla un homme en tâtant sa canne cabossée.

— Selon moi, c'est pourri, mon frère, dit le type assis à côté de Gwenver.

Il avait l'air tout droit sorti des bas-fonds. Une odeur de bibine l'avait trahi lorsqu'ils avaient été présentés. Pas juste son haleine, mais tous ses pores. Une barbe irrégulière de quelques jours sablait son visage bouffi, et il portait une paire de lunettes aux verres épais, dont les branches avaient été grossièrement rafistolées avec du scotch.

— Obama parle de dialoguer avec Cuba. Et donc pour nous, c'est le risque d'extradition.

— Si seulement *l'autre* type avait gagné, lança une femme.

— Bien dit ! acquiesça une voix masculine.

— Bush était bon pour nous, dit l'homme à la canne.

— Mais mauvais pour le monde, ronchonna une femme à la voix rauque.

— L'est pas question *du* monde, ma sœur, l'est question de *nous* ! dit Lunettes.

Les Républicains ont toujours tenu à ce vieil embargo. Dès que les Démocrates sont à la Maison-Blanche, ils sont tout miel avec Fidel. Les restrictions de voyage s'envolent, l'argent atterrit, et ils se mettent à dialoguer. Carter l'a fait. Clinton aussi. Obama va faire plus ou moins la même chose. Et on n'a même plus Castro pour veiller sur nous.

Max eut envie de rire à ce raisonnement et son ironie, mais ne cilla pas.

— Rien ne changera vraiment tant qu'il y aura un Castro au pouvoir, philosopha Gwenver. Au pire, nous risquons quelques concessions de part et d'autre. D'abord les Cubains-Américains vont avoir l'autorisation de voyager ici, puis les touristes américains. Ensuite Castro va libérer quelques dissidents — juste assez pour se faire bien voir. Ça va prendre au moins deux ou trois ans. Et, *alors*, Obama fera face à une nouvelle échéance électorale. Il ne voudra pas énerver les exilés cubains en étant *trop* gauchisant ; il se retiendra de faire quoi que ce soit de drastique avant 2013. Le plus grand changement que l'on verra ici de notre vivant, ce sera les pelletées de connards de touristes se plaignant de ne pas pouvoir aller au McDonald's.

— Donc selon toi, on n'a aucune raison de s'inquiéter ? demanda la première femme.

— Ah, on a toujours des *raisons* de s'inquiéter, ma sœur. Nous sommes à Cuba, souviens-toi. Ici, il y a toujours quelque chose qui cloche, dit Gwenver en gloussant.

Cela mit fin aux sujets politiques, et ils en vinrent aux plus personnels. Ils se plaignirent de leurs maisons, voisins, manque d'argent, de savon, d'antidouleur. Personne ne semblait vraiment dans la compassion. Ils se contentaient d'écouter et d'attendre leur tour pour parler. Ils évoquaient le bon vieux temps, pas le bon vieux temps glorieux, mais celui où les choses ne manquaient pas. Un million de pâtes dentifrices différentes, deux millions de marques de savon. Et ils parlèrent beaucoup de nourriture. De bœuf, essentiellement. Puis de sucreries. Voilà ce qu'était désormais pour eux l'Amérique : un immense supermarché inaccessible. Ils échangèrent des nouvelles de leurs proches. Quelques-uns étaient diplômés, certains avaient des boulots fixes, d'autres étaient en prison. Leur jargon était un charabia désuet tout droit sorti des films de la blaxploitation — des mots que Max n'avait pas entendu prononcer depuis des décennies, qui avaient changé de sens, été récupérés ou remaniés et réinventés. La tristesse transparissait dans tout ce qu'ils disaient. Une foule de regrets et un peu de défi. C'étaient des gens brisés. Ils étaient dépassés et ils le savaient. Leur révolution avait été télévisée, vendue en DVD, téléchargée sur Internet sous la forme de clips vidéo de deux minutes sur YouTube, pour être aussitôt oubliés, à la faveur de quantité d'heures consacrées à des starlettes épaisses comme des brindilles, et à leurs chihuahuas pas plus épais. Ils avaient aussi le mal du pays. Désespérément attachés à la nation qu'ils avaient fuie, et dont ils avaient juré de faire tomber le gouvernement et les institutions. Il ressentit une espèce de pitié envers eux : oui, c'étaient des meurtriers ; oui, ils avaient anéanti des familles ; mais ils ne s'en étaient pas franchement bien tirés. Ils n'étaient pas libres. Ils avaient simplement échappé à une peine de perpétuité

pour en purger une autre. Les conditions de vie à Cuba étaient peut-être meilleures que la moyenne de celles des pénitenciers fédéraux, mais le principe restait le même. Ils n'allaient jamais rentrer chez eux.

— Vous ne pensez pas que vous allez être extradé ? demanda Max à Gwenver, une fois dehors.

— C'est le dernier truc qui m'empêcherait de dormir, dit-il.

— Et *qu'est-ce* qui vous empêche de dormir ?

— Les moustiques et les cafards — les détails importants de l'existence, sourit-il.

— Je ne vous entends pas clamer votre innocence.

— Il n'y a *rien* à clamer. Quelqu'un à côté de vous descend un flic, c'est lui le coupable, pas vous.

Max aurait pu le contredire, lui parler de certains points du dossier — mais ne le fit pas. Il ne voulait surtout pas risquer d'énervier Gwenver, de se le mettre à dos.

La réunion des Pee avait duré deux heures. La conversation s'était naturellement épuisée d'elle-même, jusqu'à ce que Gwenver sonne l'heure du compte rendu. Il avait alors sorti de sa poche arrière un petit carnet noir, et demandé à certains leur nouveau numéro de téléphone, puis si quelqu'un avait besoin de nourriture ou de papier toilette. Presque tous avaient réclamé du PQ, et autant du savon et du dentifrice. Gwenver nota les commandes, cette fois-ci dans un calepin rouge. Il annonça les prix. Tout le monde se plaignit et quelques-uns essayèrent de lui faire baisser le tarif, mais ils finirent tous par lui tendre l'argent. Puis ce furent les adieux et la promesse de se revoir le mois suivant ; même heure, même endroit. Personne ne fit attention à Max en partant.

— C'est la première fois que vous venez à Cuba, pas vrai ? demanda Gwenver.

— Ça se voit tant que ça ?

— Évidemment. Vous avez les yeux du novice. Toutes ces merveilles autour de vous. Je ne vous jette pas la pierre. La première fois que je l'ai vu, cet endroit m'a aussi coupé le souffle. Marchons un peu.

La Havane était une ruine splendide, un musée délabré où les voyageurs venaient pour une heure mais restaient une vie entière, un taudis opulent de grands immeubles reconvertis en bouges. Au premier coup d'œil, ils semblaient condamnés et vides, mais ils étaient en réalité pleins de gens, leurs formes pâles et visibles s'esquivant dans les recoins sombres des fenêtres, des portes d'entrée et des balcons, indifférents à l'animation au-dessus et au-dessous d'eux : troupes de touristes en visite guidée, catins, couples au chômage, vélos-taxis, douzaines d'écoliers en uniforme marron et flics en maraude — un toutes les trente secondes — au béret gris, chemise bleu ciel, pantalon bleu marine, oreillettes, talkie-walkie à l'épaule et armés, en patrouille *ad vitam aeternam*.

Max et Gwenver coupèrent par des rues de traverse où les immeubles semblaient s'incliner les uns vers les autres, les murs se touchant presque. Les chaussées étaient déformées, crevassées et bosselées.

Partout où ils passaient, il voyait le Capitolio — l'immeuble du parlement pré-Castro, cousin proche du Capitole de Washington, équivalent par la taille et l'envergure. Le dôme blanc pâle dominait le paysage urbain couleur rouille.

Ils traversèrent le Prado et se dirigèrent vers une vaste arche chinoise qui marquait le début de Dragones Street et Barrio Chino — le Chinatown de La Havane. L'arche était un cadeau du gouvernement chinois.

Pour échapper au soleil caniculaire, ils marchaient sous des arcades aux colonnes ébréchées. Le trottoir carrelé et fatigué était devenu gris et lisse, leur reflet apparaissait comme celui de poissons louvoyant sous la surface d'un lac graisseux. Des gens travaillaient sous chaque porche — ils cognaient, frappaient à coups de marteau, sciaient, perçaient, soudaient. Des hommes ressemelaient des chaussures avec des pneus réformés, des enfants transformaient de vieilles canettes de soda, des femmes rabotaient des tables et vernissaient des chaises, un vieux couple changeait en vaisselle une pile de porcelaine brisée.

Un rottweiler errant se dirigea vers eux. Le chien avait l'air perplexe, assommé par la faim et la chaleur, un tas d'os enveloppé d'un pardessus de puces bondissantes. Dès qu'il croisait quelqu'un, il faisait un écart, laissant les passants à distance respectueuse.

— Ici, les chiens ont peur des gens, dit Gwenver. C'est à cause de la pseudo « Période spéciale ». Dans les années 90, le pays a connu une pénurie de nourriture. De viande, surtout. Les gens mangeaient tout ce qu'ils pouvaient attraper — sauf leurs congénères humains. La plupart des animaux du zoo ont disparu, et ceux de compagnie ont fini dans les assiettes. Le gouvernement a alors lancé un programme intensif de reproduction des rongeurs. Vous avez déjà mangé du rat ?

— Non. Et vous ?

— Bien sûr que oui. Ça a un vague goût de lapin. Vous n'auriez pas faim par hasard ?

Ils s'enfoncèrent dans Chinatown — qui avait un jour été le plus grand et le plus prospère quartier du genre de toute l'Amérique latine ; désormais il se réduisait à une simple rue composée principalement de restaurants, aux noms déclinant des variantes de « China » et « dragon », aux décors de pagodes illuminées, le kitsch à tous les étages. Les cartes offraient surtout pizzas et pâtes. Au bout de la rue, ils arrivèrent devant une vaste demeure orange aux balcons blancs immaculés.

Gwenver frappa trois petits coups secs à la porte. Quelques instants plus tard, une voix s'enquit de leur identité.

— Malcolm X, dit-il.

Une jeune femme magnifique à la peau sombre, qui portait une robe chinoise et turquoise à motifs floraux tombant aux chevilles leur ouvrit la porte. La robe moulante découvrait ses épaules et mettait en valeur ses hanches. Trop maquillée, une paire de gigantesques boucles d'oreilles brillantes réduisait ses lobes à deux petits points.

Elle accueillit Gwenver en souriant, avant de lui laisser une légère trace de rouge à lèvres sur la joue, et de débiter une rafale de mots que Max ne comprit pas.

Elle les précéda à l'intérieur.

Max s'attendait à se retrouver dans un bordel, mais c'était bien un restaurant. Les murs étaient recouverts de draps pourpres sur lesquels étaient brodés des dragons dorés. Des guirlandes de lampions en papier rouge étaient suspendues au plafond. Une lueur timide en émanait, donnant au lieu un faux air de luxueux cercueil au couvercle misérable.

Une douzaine de clients étaient assis autour de tables en marbre et dégustaient des pizzas ou suçotaient des spaghettis. Tous respiraient l'opulence. Ils portaient bijoux et vêtements de créateurs. Cheveux, dents et peaux impeccables. Les hommes étaient de beaux latin lovers, les femmes de magnifiques briseuses de cœurs. Ils avaient tous l'air jeunes.

La fille convoqua un serveur qui les conduisit à leur table. Comme elle, il était cubain, mais vêtu à la mode chinoise : une tunique blanche boutonnée jusqu'au col, pantalon bouffant, chaussons et calotte noirs avec une épaisse queue-de-cheval assortie qui descendait jusqu'au bas de son dos. L'extension capillaire avait été cousue au verso de la calotte.

Gwenver marchait devant Max. Les gens se levaient lorsqu'il arrivait au niveau de leur table ou, s'il n'était pas dans leur orbite immédiate, abandonnaient leur chaise pour s'approcher et le saluer. Il serrait la main aux hommes et embrassait les femmes. Ces dames lui faisaient les yeux doux, quelques-unes murmuraient même un mot à son oreille et à la barbe de leur compagnon masculin. Une espèce

de respect dû, un léchage de cul entendu. Sourires hypocrites et rires forcés le disputaient aux tapes dans le dos.

Leur table était tout au bout du restaurant, en face d'un bar très bien fourni.

Gwenver s'assit dos au mur et commanda un rhum. Max demanda le premier truc qui lui vint à l'esprit, un Coca. Il se rendit immédiatement compte qu'il avait réclamé l'impossible, mais le serveur avait déjà disparu derrière le bar.

— Vous ne buvez pas d'alcool ? demanda Gwenver.

— J'ai arrêté.

— Des problèmes avec ?

Le sourcil droit de Gwenver s'arqua, telle une tête de flèche.

— Non. J'ai juste perdu l'envie.

Gwenver sourit.

Sur la table, deux cartes et un cendrier en marbre.

Max parcourut le menu. Les plats étaient écrits en chinois avec une traduction en espagnol entre parenthèses : les pizzas sur une page, les pâtes sur la suivante et les boissons sur la dernière.

— Et je dois aller où si je veux des *dimsum* ? demanda-t-il.

— Vous savez comment on reconnaît un Cubain d'un touriste dans un restaurant chinois ? Le Cubain y mange une pizza.

— Je ne savais pas que la pizza était une spécialité chinoise.

— Les Cubains sont fous de pizza, mec.

Le serveur revint avec les boissons. Après avoir posé la bouteille de Coca — authentique — il remplit cérémonieusement le verre de Max, comme s'il s'agissait d'un grand cru. Il fit très attention à ne pas faire mousser le Coca au-dessus du verre, avant de laisser la bouteille sur la table.

Gwenver marmonna quelque chose au serveur tandis qu'il posait son verre de rhum. Le type acquiesça avant de s'éloigner.

— On est où ici ? demanda Max.

— À quoi ça ressemble ?

— Un restaurant. Mais un resto de luxe, où il faut montrer patte blanche.

— C'est ça, dit Gwenver.

— Pas très socialiste.

— C'est une habitude à Cuba. Ce que vous croyez savoir, eh bien, vous ne le savez pas.

Gwenver sirota son rhum.

Max prit la bouteille de Coca et l'examina pour voir d'où elle venait. Il trouva où elle avait été mise en bouteille, sous le logo incurvé : Pensacola, Floride.

— Vous pouvez trouver tout ce que vous voulez ici, si vous savez où chercher, à qui demander — et comment le demander, dit Gwenver en lui faisant un clin d'œil.

— Même si ça vient d'Amérique ?

— Surtout si ça vient d'Amérique, répondit Gwenver avant de vider son rhum cul sec.

Max avait remarqué qu'il ne le regardait plus de la même manière. Avant de

passer la porte, il affichait un air décontracté, presque heureux : le guide touristique soucieux de partager son enthousiasme pour le pays, le propagandiste au cerveau voluptueusement lavé colportant son programme sur cette utopie usée jusqu'à la corde. Désormais, Gwenver scrutait Max comme s'il était une espèce rare de bestiole qu'il avait capturée sous un verre.

— Via le marché noir ? demanda Max.

— Le marché noir est précisément ce qui maintient le gouvernement en place.

— Comment ça ?

— Les dictatures s'effondrent systématiquement lorsqu'une denrée essentielle vient à manquer, quelque chose dont les gens ne peuvent se priver, dit-il. La plupart des êtres humains peuvent supporter n'importe quoi, tant qu'ils ont nourriture, eau et un toit au-dessus de leur tête. Les Cubains ont la nourriture de l'État. Tout le monde a un carnet de rationnement. Tous les mois, ils font la queue devant les magasins gouvernementaux et obtiennent leur ration de riz, haricots, et une viande d'un genre ou d'un autre — normalement du poulet ou du porc, rarement les deux. C'est un droit constitutionnel. L'équivalent castriste des quarante acres et de la mule.

« C'est censé leur faire un mois, mais ils ont de la chance s'ils arrivent à tenir trois semaines avant que l'une de ces denrées ne vienne à manquer. C'est comme ça depuis que les Russes ont coupé le robinet à subventions et que Cuba doit se débrouiller seul. C'est là que le marché noir entre en jeu. Les gens n'aiment pas dépenser plus qu'ils ne peuvent se le permettre pour acheter leurs produits, mais si le choix c'est ça, ou déclencher des émeutes, trouver quelques pesos de plus est plus simple, et plus sain.

— Castro est au courant ?

— Bien sûr. Il est au courant de tout. Officiellement, il ne le tolère pas. Officiellement, les tenants du marché noir sont des ennemis de la révolution, la lie de la terre, *parásitos*. Il peut passer cinq heures au micro à les agonir d'injures. Officieusement, il accepte cet état de fait. Il sait très bien qu'ici, tous les moins de quarante ans ne sont plus socialistes, dit Gwenver.

« Il faut savoir qu'il y a deux sortes de marché noir — le micro et le macro. Le micro c'est en solo, les arnaques à la petite semaine. Et cet oignon peut être pelé d'un million de façons différentes. Par exemple... disons que je bosse dans un magasin gouvernemental de nourriture. Je mets de côté quelques sacs de riz et de haricots, et dis au gouvernement que le livreur était à court et qu'il me faut le reste. Personne ne se donne la peine de vérifier. Pourquoi se casser la tête pour quelques kilos de riz ? Donc je récupère le complément. Je conditionne ce que j'ai mis de côté et le vends sous le manteau pour le double de sa valeur. Parfois plus, s'il y a pénurie nationale. Et puis il y a aussi le commerce des articles de toilette. Beaucoup de touristes laissent derrière eux savon, shampoing, brosses à dents. Les femmes de ménage les gardent pour s'en servir ou les vendre. C'est un petit business juteux. Savez-vous qu'une femme de chambre dans un grand hôtel se fait plus qu'un médecin, si on prend en compte les pourboires et les extras ? C'est dément, mais c'est vrai.

« Vous savez ce qu'on dit ? L'histoire se répète. Eh bien, ici, la répétition a commencé dans les années 90. Il y a aujourd'hui plus de putes qu'au temps de Batista. Des putes à plein temps, des putes à mi-temps, des putes le-week-end-seulement. La révolution fait des putes de toutes ses petites filles. Les jeunes femmes d'aujourd'hui, elles utilisent d'abord leur corps, ensuite leurs neurones. Leur corps leur rapporte ce qu'elles veulent, et elles utilisent ensuite leur cerveau pour le garder. Les boîtes et les bordels sont de retour. Bientôt, ce sera au tour des peep-shows, des casinos et des néons sur le Malecón. Les gens sont toujours aussi fauchés qu'avant, mais ils sont deux fois plus malheureux, continua Gwenver. Regardez bien autour de vous, humez, parce que le Cuba que vous avez sous les yeux aura bientôt disparu. Lorsque les Castro s'en iront, terminé. D'ici cinq ou dix ans, il y aura un Porto Rico ou des Bahamas de plus.

— Ça ne vous chagrine pas ?

— Non.

Gwenver prit un glaçon dans son verre et le goba avant de le suçoter. Il regarda par-dessus l'épaule de Max, et fit un signe de la main.

— Et qu'en est-il de l'aspect macro du marché noir ? demanda Max.

— Alors *ça*, mon gars, c'est une tout autre conversation.

— C'est ce que vous faites, non ? dit Max en observant la bouteille de Coca.

Il remarqua alors une petite imperfection rouge sur le premier « o » du logo. Lorsqu'il regarda de plus près, il vit ce que c'était réellement — une paire d'ailes, de la même forme que celle sur les douilles. La marque des Abakuás. Cela ne le surprit pas — Wendy Peck lui avait dit qu'ils fournissaient tous les bars et restaurants de Cuba — mais trouver ce symbole ici pour la première fois le fit frissonner.

Gwenver travaillait pour eux.

Max sentit ses couilles se rétracter et son estomac se nouer.

— Vous en savez assez sur moi, dit Gwenver. Parlons de vous.

— Que voulez-vous savoir ?

— Que faites-vous ?

— Je vous l'ai dit. Je suis écrivain.

— Ouais, mais que faites-vous *vraiment* ? N'êtes pas de chez les Fédéraux parce que vous êtes trop vieux pour une mission de ce genre. Et vous n'êtes pas non plus de la CIA, parce qu'ils n'enverraient jamais un Blanc ici. Plutôt un Espingouin foncé. Ce qui nous laisse pour vous trois catégories : flic, chasseur de primes ou privé. Et le gagnant est ?

Max entendit des bruits de carillons sur sa gauche, et, du coin de l'œil, vit une des tentures légèrement onduler, l'ourlet du tissu frémissant.

Il entendit la porte derrière lui se fermer, une clé tourner dans la serrure, et le claquement d'un verrou. Il tourna la tête. Le restaurant était désert. Les assiettes étaient toujours sur les tables, des pizzas à divers stades d'anéantissement, des verres à moitié vides, des couverts crades sur les serviettes. Il n'avait entendu personne partir. La clientèle semblait s'être évaporée.

— Vous êtes écrivain et je suis Donald Duck, dit Gwenver en faisant tourner

sa langue dans sa bouche. Écoutez, j'en ai rencontré suffisamment dans ma vie. Et j'ai aussi vu beaucoup plus de flics. Donc je sais faire la différence. Vous marchez comme un flic, parlez comme un flic, observez comme un flic. Vous n'avez pas trouvé ça bizarre que personne ne vous adresse la parole à la réunion des PEE ? Que personne ne vous demande d'où vous veniez, et des nouvelles de la mère patrie ? Ils savaient que quelque chose clochait chez vous.

« Donc, reprenons. Qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit.

— D'accord, soupira Gwenver, avant de se pencher en avant et de plonger la main dans son dos.

Il en ressortit un .38 Smith & Wesson noir à canon court, le modèle dodu des gardes du corps, idéal pour être planqué et vite attrapé, mais bon pour un coup, pas plus. Pas qu'il en faudrait plusieurs à cette distance. Il le posa sur la table, ses doigts à proximité.

— Vous voulez peut-être reconsidérer la question ?

Max avait deux options.

La première était de continuer à nier.

Scénario le moins mauvais : on allait le foutre dehors, exit sa meilleure chance de trouver Vanetta Brown. Gwenver allait prévenir les autres Panthers. Personne n'accepterait plus de lui parler.

Le pire : Gwenver allait devenir mauvais. Il pouvait soit le livrer aux Abakuás qui le tortureraient pour obtenir les infos nécessaires, ou le refiler aux flics qui pourraient bien en faire de même. En résumé, s'il choisissait la première option, il était baisé.

Deuxième option : jouer la montre, jauger du sérieux de Gwenver, voir jusqu'où il était prêt à aller. Lorsque vous sortez un flingue dans l'intention de vous en servir, vous le pointez face à la personne. Gwenver l'avait sorti mais posé sur la table. Soit il montrait à Max que ça pouvait salement dégénérer s'il ne voulait pas parler, soit c'était un étalage brut de son pouvoir. Il lui faisait ainsi savoir qui contrôlait la situation.

Max choisit la dernière alternative.

— Ce n'est pas illégal de porter une arme, ici ?

— Arrêtez de me baratiner.

— Je ne suis pas flic.

— Bon d'accord, alors c'est que vous êtes à la retraite. Ce qui veut dire que vous êtes un privé ou un chasseur de primes. Lequel, bordel ?

Max regarda de nouveau le flingue, vieux, la crosse craquelée. Smith & Wesson avait arrêté de fabriquer le Bodyguard en 1997, il le savait, le remplaçant par un modèle plus léger et plus précis. Il scruta la table en quête d'une autre arme. Son verre et sa bouteille étaient trop petits. Le cendrier lourd, mais trop loin pour l'attraper. Gwenver ne lui en laisserait pas le temps.

— Je suis détective privé. Mais je suis là de mon propre chef.

— Vous êtes venu *ici* « de votre propre chef » — et gratuitement ? (Gwenver gloussa.) Et qui cherchez-vous de votre « propre chef » ?

Max mit ses paumes sous la table et sentit la fraîcheur du marbre contre sa peau chaude et moite. Il poussa un peu, histoire de tester le poids de la table et de trouver son point de basculement. Ce n'était pas gagné.

— Je ne vous le dirai pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ce ne sont pas vos putains d'oignons.

— Notre lutte est peut-être terminée, mais nous sommes toujours une fraternité, Mingus. Vous cherchez l'un d'entre nous, vous nous cherchez tous.

— Pas possible ?

— Putain, si, dit Gwenver. J'ai déjà une idée de la personne que vous êtes venu chercher. Voyez-vous, tandis que je vous baladaïs, j'ai réfléchi. J'ai commencé par vous écouter causer. Vous êtes du Sud, c'est sûr, mais vous n'avez pas cet accent de péquenot consanguin cracheur de chique du Sud profond. Vous parlez le Sud poli. Donc je me suis dit, peut-être que ce plouc est né là-bas, avant de migrer, genre dans le Midwest ou sur la côte Est. Puis j'ai affiné. J'ai observé vos fringues — pantalon léger, chemise fine, le fait que vous ne transiriez pas trop, ambiance à l'aise sous les tropiques — et c'est là que ça m'est venu. Vous êtes du sud de la Floride. À en juger par vos manières, d'une grande ville. Je parierais sur Miami. Et si j'avais raison, ce qui est le cas, cela signifierait qu'une seule personne peut vous intéresser ici : Vanetta Brown.

Max garda le contrôle, les yeux rivés sur ceux de Gwenver. Sous la table, ses mains évaluaient le point de basculement.

— Vous avez raté votre vocation, Gwenver, dit-il. Vous auriez dû être flic. Trop dommage que vous en ayez tué un.

— Arrêtez votre baratin pour essayer de vous en sortir, Mingus. Ce n'est pas votre point fort.

— Vous savez de quoi vous parlez. Z'avez peut-être entubé les Cubains avec votre ritournelle sur la « fraternité », mais vous n'êtes pas un militant. Vous ne l'avez jamais été. Vous êtes peut-être *le* grand homme de cette pseudo-pizzeria, mais ce que vous étiez vraiment — et ce que vous êtes et que vous serez toujours — c'est un arnaqueur à la petite semaine, dit Max. Vous vous êtes fait serrer pour une histoire de chèques volés quand vous aviez quinze ans. Vous avez pris quatre piges. Trois dans un centre de détention pour mineurs, une année à San Quintín. Lorsque vous êtes arrivé dans la cour des grands, vous connaissiez la chanson. Comme tous les ados qui débarquent là-bas. Soit rejoindre un gang, soit devenir la pute d'un mec puissant. Tout ce qui vous intéressait, c'était de sauver vos fesses. Littéralement. Donc vous avez rejoint la Famille Black Guérilla, l'« aile militaire » des Black Panthers. Sauf que vous n'en aviez rien à foutre de la lutte, et encore moins de leurs convictions marxistes. Vous êtes sorti un an plus tard. Vous avez juste fait ce qu'il y avait à faire pour rester en vie. C'était un gang de gros durs. Ils vous ont protégé. Mais de retour dans le monde libre, vous n'aviez aucun endroit où aller. Votre maman n'a pas voulu vous accueillir, parce que c'est à elle que vous aviez chouravé les chèques. C'est elle qui vous a dénoncé. Tous vos soi-disant potes étaient en taule. Donc vous vous êtes de nouveau

tourné vers les Black Panthers qui ne comptaient pas plus que votre mère. Seule comptait votre petite personne. Ce qui est encore le cas aujourd'hui. Et pour mémoire, je vous le dis en vous regardant droit dans les yeux, je suis certain que vous avez descendu ce garde-frontière avant de balancer votre petite copine sur le bord de la route plutôt que de la conduire à l'hôpital, parce que c'est exactement le genre de demi-portion de suceur de bite intéressé que vous êtes, mon *frère*.

Gwenver avait perdu son sourire, et un brin de confiance en lui. En parlant, Max observait les nuages ternir son horizon, à la façon dont le marron de ses yeux se faisait plus sombre. Sa lèvre inférieure tremblait.

Les doigts de Gwenver se refermèrent sur le flingue.

Max fit alors basculer la table. Le bord en marbre éjecta l'arme de la main de Gwenver et elle atterrit par terre. Le cendrier, les verres et la bouteille de Coca suivirent. La table s'écrasa sur la tranche avant de se fendre en deux, tandis que la nappe tombait en douceur sur ce foutoir, le recouvrant comme un linceul.

Gwenver bondit sur ses pieds et attrapa sa chaise. Il recula vers les tentures, envoyant les pieds de la chaise vers Max. Mingus la saisit tandis que Gwenver se précipitait vers l'avant. Un pied dans la main, il tira de toutes ses forces. Gwenver se pencha en avant ; il perdit l'équilibre, s'emmêla les pinces. Max fit un pas de côté et lui envoya un direct du droit dans la tête, son poing se fracassant en pleine tempe. Gwenver trébucha en arrière, les jambes en coton, les yeux perdus dans leurs orbites, la bouche grande ouverte. Max le cueillit alors d'un crochet du gauche au menton qui le sécha pour de bon.

Max ramassa le flingue, qui semblait beaucoup plus léger qu'un pistolet chargé n'aurait dû l'être. Il libéra le barillet. Une balle brillait dans chaque chambre. Il les fit glisser dans sa paume. Lorsqu'il vit ce qu'il avait dans la main, il en rigola presque. Des munitions en bois : six petites balles parfaitement sculptées, peintes à la bombe couleur cuivre et or et vernies. Le flingue lui-même avait été neutralisé — une tige en métal était soudée à l'intérieur du canon, et le percuteur absent. Pas étonnant que Gwenver ne l'ait pas mis en joue avec.

Il le fouilla. Il sortit son portefeuille — rempli de billets de pesos convertibles — et trouva un jeu de clés et les deux carnets. Il feuilleta le noir. Des adresses sans noms complets, mais des initiales et des numéros de téléphone.

Il regarda à B.

AHB, DB, IB, JB...

VB.

Une adresse : 87 Calle Ethelberg (Angola), La Havane.

Pas de numéro de téléphone.

Il fourra les carnets dans sa poche.

Les jambes de Gwenver tressautèrent. Il haleta et grogna. Puis crachota. Max le retourna sur le dos. Du sang s'échappa de sa bouche et ses paupières papillonnèrent.

Max entendit de nouveau le carillon, derrière les rideaux. Il se leva et les tira pour découvrir une cuisine vide, avec des casseroles sur la gazinière et quelques assiettes dans l'évier. La brise venait de la porte de derrière, coincée entrouverte,

qui titillait le carillon en métal pendu au-dessus de la fenêtre.

Il retourna vers Gwenver, qui avait maintenant les yeux ouverts et vitreux.

Lorsqu'il vit Max se pencher sur lui, il eut l'air emmerdé et perdu. Il tâta le sol les yeux dans le vague, la tête dans le brouillard.

Alors, il reprit ses esprits et essaya de se relever.

Max le repoussa du pied.

— Parlez-moi de Vanetta Brown, dit-il.

— Allez vous faire foutre !

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Allez vous faire foutre !

Max cravata Gwenver avant de serrer ; il essaya de se libérer à coups de paumes et de pieds sur le sol.

— Parle-moi, tas de merde, ou je te brise ta putain de nuque !

La porte du restaurant s'ouvrit alors, et le serveur se précipita à l'intérieur de la salle. Il tapa dans le tas au sol avant de jauger les dégâts, lèvres remuantes mais muettes. D'autres personnes franchirent la porte, des hommes armés de battes.

Max libéra Gwenver, dont la tête heurta le sol en un crac qui lui rappela un carreau à la pétanque.

Max s'enfuit à travers la cuisine et claqua la porte de derrière. Il se retrouva dans une ruelle étroite, une rue à chaque extrémité, et la lumière du jour qui lui brûlait les yeux.

Il tourna à droite et se mit à courir.

Derrière lui il entendit des cris.

Il ne se retourna pas.

Max attendit la tombée de la nuit au Nacional Hotel.

Il ne parvenait pas à trouver la Calle Ethelberg sur le plan de La Havane, et pas plus dans ses guides. Même chose pour le mot « Angola », dont les seules mentions étaient en rapport avec le passé militaire de Cuba dans ce pays d'Afrique.

Il tenta sa chance avec la connexion Internet de l'hôtel, en libre accès pour les touristes, mais sans résultat. Vanetta Brown, en conclut-il, vivait dans un quartier de la ville que l'État voulait cacher aux touristes — parce que c'était une décharge pas franchement photogénique, ou un lieu tenu secret.

Il sortit peu après 22 h 30, et remonta La Rampa, la rue principale reliant la périphérie au centre-ville de La Havane et au Malecón, dans lequel elle se déversait tel un affluent de béton.

La circulation était clairsemée, mais des troupeaux de jeunes qui descendaient vers le front de mer en vagues parfumées et bavardes saturaient les trottoirs. Le Malecón était la chasse gardée de la jeunesse de La Havane, sa cage d'escalier. Une espèce de fête de rue informelle où chacun sortait la guitare et chantait, lisait de la poésie ou jouait des scènes de pièces de théâtre ; les jeunes mangeaient des cacahouètes grillées dans des cônes en papier achetés à des vendeurs ambulants, et se passaient à la ronde des bouteilles de Havana Club blanc ou jaune, le moins cher. Max se tenait à distance, mais il ne pouvait s'empêcher de les regarder. Peut-être pauvres, ils étaient cependant tous sur leur trente et un, les filles en jeans moulants, hauts extra-fins et talons ; les garçons en polos au col relevé, baskets sans lacets et pantalons à mi-fesses. C'était la foule de jeunes la plus calme qu'il ait jamais vue. Il devina pourquoi, puis en eut la confirmation. Ils étaient observés et filmés depuis des voitures banalisées en stationnement : l'État chaperonnait sa jeunesse comme un parent sévère, possessif et profondément mal-aimé — et étouffait un peu de sa vitalité.

Il tourna à gauche à l'intersection de la Calle L, et se dirigea vers le Habana Libre, à l'origine le premier Hilton de La Havane, avant que Castro ne le réquisitionne au nom de la Révolution, et ne fasse de ses somptueuses suites son quartier général. Le bâtiment était imposant, triste et fonctionnel, un rectangle monolithique bleu et blanc qui semblait avoir été dessiné par un architecte ayant confondu La Havane avec une ville côtière du New Jersey.

Devant l'entrée, des taxis s'alignaient, tous peints dans une vilaine teinte jaune. En tête de file, quatre antiques Checker et un Aerobus, que Max n'avait encore jamais vus mis à part dans de vieux films. Un quintette de pots de yaourt soviétiques suivaient, et, à la traîne, une interminable série de taxis noirs de coco — des chaises rondes sur trois roues, propulsées par des moteurs de

mobylettes.

Max indiqua au chauffeur de la première Checker où il voulait se rendre. Le type lui demanda de répéter l'adresse, et lorsque Max s'exécuta, il haussa les épaules et affirma ne pas la connaître. Le chauffeur suivant, qui avait entendu le premier, imita son collègue, mais c'était un piètre acteur. Il n'arrivait pas à regarder Max dans les yeux, pas plus qu'il ne réussissait à masquer la nervosité sur son visage. Max dépassa l'Aerobus, et entreprit un type adossé à une Lada, la tête cachée dans son journal.

— Je ne vous y emmène pas, dit-il doucement, sans se donner la peine de baisser son journal. Personne ici ne le fera. Même pas les trois-roues.

— Et pourquoi ?

— On n'y va pas.

— Pourquoi ?

— *Camino muerto*.

— Quoi ?

L'espagnol de Max était parcellaire. Une vie entière passée à Miami, et il n'avait acquis les bases que récemment, et uniquement par une sorte d'osmose forcée.

— ¿ *Camino muerto* ? Cela veut dire « route de la mort » ?

— *Sí*.

— Donc — quoi ? — le nom a changé ? C'est ça ? Je n'ai pas le bon nom ?

— Vous ne pouvez pas y aller.

Des gens sortirent de l'hôtel et grimpèrent dans le premier taxi de la file.

— Et Angola ? demanda Max. C'est où ?

— Angola ?

Le chauffeur baissa son journal et sourit. Il avait un visage rond et des épaules chétives.

— L'Angola est en Afrique, *señor*.

— Vous savez très bien de quoi je veux parler.

— Mon frère a été soldat en Angola.

— Vous ne voulez pas m'y conduire ?

— En Afrique ? Il me faut un visa.

— Vous êtes vraiment un drôle de type. Écoutez, je vous paierai. Et grassement.

— *No, señor. Lo siento*.

— Beaucoup d'argent. *Mucho dinero*.

Le chauffeur se replongea dans son journal.

— D'accord. Pourquoi vous ne m'indiqueriez pas seulement la direction ?

— Essayez par La Coppelía. (Le chauffeur indiqua de la tête la direction d'où venait Max.) C'est possible que vous trouviez quelqu'un de *muy desesperado*. Il vous emmènera à *Habana nuevo*, dit le chauffeur.

— ¿ *Habana nuevo* ? La nouvelle Havane ? C'est quoi ?

— *Buena suerte*.

Il releva son journal. Max remarqua qu'il était à l'envers.

La Coppelia était un immense glacier construit sur un pâté de maisons de La Rampa. Tous les week-ends, des Cubains de tous âges faisaient la queue pour deux boules de glace et — si les finances le permettaient — un jus de fruits. Le service était lent, blindé de monde, et il n'y avait même pas assez de place pour se balader, malgré les deux étages de ce glacier en forme de soucoupe. Une fois à l'intérieur, les gens aimaient y traîner un moment. Les futurs clients devaient attendre patiemment, parfois pendant des heures debout dans une chaleur de plomb. Les touristes s'y pressaient eux aussi. Ils avaient leur propre queue, plus courte et rapide que celle des autochtones. La plupart en ressortaient déçus par la qualité des glaces. Selon eux, La Coppelia était un microcosme de Cuba : des parfums de base, pas assez de lait, des portions trop petites, toutes les pénuries d'ingrédients masquées par trop de sucre. Cependant, ils se consolaient en se disant que c'était chouette de partager les plaisirs simples du Cubain moyen.

Max fit le tour du pâté de maisons, à la recherche d'un moyen de transport avec une âme désespérée au volant. L'endroit était mal éclairé, la plupart des lampadaires hors service, et de grandes poubelles en plastique bleu à roulettes débordaient d'ordures recuites par la chaleur, en état de putréfaction avancée. Des cafards s'y baladaient allégrement.

Les prostituées l'abordèrent aussi rapidement que furtivement. Même à travers le faible éclairage et les tartines de maquillage, il voyait qu'elles étaient trop jeunes, de la race des moutons de Panurge du Malecón. Leurs approches étaient tout droit sorties du manuel. Certaines essayaient d'engager la conversation, d'autres lui demandaient l'heure ou du feu, certaines ne se donnaient même pas la peine de faire semblant et allaient droit au but — « Vous voulez aller avec moi ? » — tandis qu'un couple, incertain quant à sa nationalité, lui fit des propositions en trois ou quatre langues, avant d'en arriver à l'anglais.

Après deux tours infructueux, il s'arrêta à côté du panneau La Coppelia pour réexaminer les environs. Un vélo-taxi branlant le dépassa, conduit par un minuscule Noir décrépit aux lunettes rondes à triple foyer et à casquette de baseball. Ses pieds touchaient à peine les pédales. Il regarda Max en passant, la lumière ambiante transformait ses binocles en deux points blancs et brillants. Il fit un sourire et un signe de la main au client potentiel. Max l'ignora. Une fois le bout de la rue atteint, il fit demi-tour. Cette fois il s'arrêta, descendit de son engin et s'approcha. Il portait une veste blanche, un short assorti et des baskets défoncées et trouées au niveau des orteils. Essoufflé, il transpirait abondamment. Il devait avoir la soixantaine.

Bon Dieu, non, songea Max tandis qu'il se préparait à l'envoyer au bain. Sa patience avait atteint ses limites.

— *Hola*, mi ami !

— *No gracias*, le coupa Max.

— ¿ *No gracias* ? (L'homme sembla surpris.) Pourquoi *no gracias* ?

— Non, dit Max. Et peu importe ce que vous vendez. Merci, mais non merci.

L'homme fronça les sourcils. Son visage était si ridé qu'il ressemblait à une prune.

— Vous ne voulez pas de taxi ?

— Vous appelez ça un *taxi* ?

La partie vouée au client consistait en une remorque fixée au porte-bagages du vélo, avec pour siège une planche de bois recouverte de coussins crasseux. Le vélo lui-même penchait dangereusement d'un côté.

Max reconsidéra la chose. Il dit à l'homme où il voulait aller. Ce dernier eut soudain l'air méfiant, et très inquiet.

— Je vous donnerai mille pesos.

— Des pesos *touristes* ?

— Ouais. La moitié maintenant. L'autre quand vous me ramènerez.

L'homme scruta la rue dans les deux sens.

— ¿ *Mil pesos* ?

— *Sí. Prometo.*

— *OK. Vamos.*

Ils descendirent La Rampa, bondissant et hoquetant sur la chaussée déformée. Max se tenait fermement au porte-bagages en fer tandis que la bicyclette dévalait la pente vers le Malecón, chaque bosse engendrait un atterrissage douloureux pour sa colonne, et menaçait de l'envoyer valser hors de l'embarcation. Le chauffeur — un certain Teofilo selon ses dires — toussait et beuglait, ses pieds volaient dans les airs et il agitait les mains à l'unisson.

— Y'aime aller vité ! Y'aime aller vité ! cria-t-il.

Lorsque la pente se radoucît, Teofilo commença à lutter. Les veines de ses frêles mollets nus se gonflèrent, et de la sueur coulait le long de son dos, comme si son corps s'était mis à fuir. Il grognait et gémissait, respirait péniblement, et jurait fréquemment. Ils étaient doublés par des bus bondés, remplis de passagers à la mine déconfitée, des taxis cocos, des carrioles tirées par des chevaux, des chevaux de bât, un âne trottant, des gens à pied.

Au bout de ce qui lui sembla être une éternité, ils atteignirent le Prado, rempli d'une foule de touristes qui entraient ou sortaient de bars et de restaurants, se déversaient des hôtels, se baladaient dans des cabriolets, Caméscope et appareils photo numériques mettant le paysage en boîte et dans la saumure.

Ils roulèrent cahin-caha dans des rues de traverse jusqu'à une grande artère, où un Teofilo épuisé attrapa l'arrière d'un camion qui passait, et se laissa tirer. De sa main libre, il but une gorgée d'eau, s'essuya le visage avec un chiffon et enleva sa casquette pour saluer un groupe de filles derrière la vitrine d'un magasin de vêtements.

— Vous homme fort ! cria Teofilo à Max.

— Fort ?

— Oui, homme fort. Boire beaucoup de bière, oui !

— Je ne bois pas de bière.

— Vous boire beaucoup lait, oui !

Max comprit où il voulait en venir.

— Vous voulez dire que je suis gros ? Lourd ?

— Oui, gros homme fort, homme lourdé, boire beaucoup de lait !

— Ce n'est que du muscle ! plaisanta Max.

La rue se divisa en une patte-d'oie à un feu tricolore, et Teofilo lâcha le camion pour prendre à gauche.

Il alluma la lampe de poche scotchée à son guidon. Le faisceau rebondissait et illuminait au petit bonheur la chance les immeubles à moitié effondrés, menaçants et vides, sortis de terre comme les coques de navires torpillés échoués sur des bancs de sable. Des variantes du drapeau angolais étaient peintes sur toutes les surfaces qui tenaient debout : deux bandes horizontales, une rouge et une noire avec une étoile dorée ou une machette barrant une demi-roue dentée au milieu. Une odeur de fumée saturait l'air, enfouie sous une puanteur d'ordures et de moisissures.

Ils poursuivirent leur chemin. Les rues se transformèrent en tas de gravats et de terre. Le vélo gémissait en cliquetis furieux, comme s'il prévenait Teofilo que l'effort était bien trop rude.

Il vit des grappes de gamins dans des restes de carcasses de voitures, faisant mine de conduire, deux culs-de-jatte se tirant la bourre sur des palettes dans une pente, un bataillon de gens en treillis effilochés qui défilaient en une formation parfaite, mais en béquilles. Et à chaque croisement, de petits rassemblements des fidèles de Santería, habillés en blanc de la tête aux pieds, prosternés devant des autels, observés par des meutes de clébardes faméliques.

Ils naviguèrent pendant encore une demi-heure entre ces ruines, et les rues étaient parfois si truffées de nids-de-poule qu'ils devaient tous deux mettre pied à terre et porter le taxi.

Max remarqua le premier les lumières — une rangée de petites ampoules émeraude sur un haut mur, brillant comme des yeux de chats perdus.

Le revêtement se fit alors lisse et net, et d'autres bâtiments apparurent — modernes, entourés de hautes grilles pointues surmontées de barbelés.

— Est-ce que c'est la Calle Ethelberg ? demanda Max.

— *Sí, camino muerto*, murmura Teofilo.

Des blocs d'immeubles d'appartements suivaient les bâtiments protégés. On distinguait de la lumière aux fenêtres.

Ils gagnèrent un croisement, après lequel les numéros des immeubles comportaient deux chiffres. Max dit à Teofilo de s'arrêter.

Il descendit, prit l'argent qu'il avait dans son portefeuille et le tendit au chauffeur, qui le compta et le recompta, bouche bée, avant de la refermer en un large sourire.

— En revenant, je vous en donnerai plus. *Quinientos pesos más*, dit Max.

— Yé vous attendrai ici.

L'immeuble faisait partie d'une série de bâtiments presque identiques et relativement bas, qui se prolongeait jusqu'au bout de la Calle Ethelberg, aussi loin que Max pouvait voir ; c'était un petit cube avec sept paires de fenêtres, et une porte d'entrée en alcôve en guise de façade. Seuls son numéro et la petite antenne parabolique pâlotte fixée au toit le différenciaient de ses voisins.

La porte principale était fermée, comme prévu. Il avait apporté ses outils : un crocheteur électronique et une clé dynamométrique. Un vieux pote à lui nommé Drake Henderson lui avait donné des leçons de crochetage, cadeau pour son vingt-cinquième anniversaire. À l'époque, ils utilisaient des outils manuels — clés à molette, marteaux, et tenailles — et huit minutes lui étaient nécessaires pour ouvrir le verrou américain moyen. Désormais, la technique était surtout électrique, composée principalement d'un outil — un crocheteur à batterie — mêlé à de la force brute et à un bon timing.

Un bail qu'il n'était pas entré par effraction quelque part, mais la serrure était une Yale assez standard et il savait exactement quoi faire.

Un noir de ténèbres. Il alluma sa lampe de poche.

Il se tenait à l'extrémité d'un couloir long et étroit, menant à un escalier encadré de deux petits palmiers en pot. Le sol carrelé représentait une carte de Cuba. Pas de guérite de sécurité, pas de chaises, pas de caméras.

Un ascenseur à droite et, sur le mur opposé, une douzaine de boîtes aux lettres en bois, réparties sur trois rangées, avec les noms sur chaque fente. Il trouva « Vanetta Brown » au début de la deuxième rangée, en capitales dactylographiées, et le chiffre « 5 » entre parenthèses juste à côté. La boîte était vide, comme les autres, ce qui voulait dire que, techniquement, tous les habitants étaient chez eux.

Il s'engagea dans les escaliers.

Au premier étage, il tomba sur deux portes face à face, séparées par un palier en marbre, un chiffre romain rouge dessiné au pochoir sur chacune, avec un judas juste au-dessus. L'appartement était silencieux. Du numéro II s'échappait un vague monologue — le son d'une télé allumée.

Les bruits d'une petite fête filtraient derrière la porte III à l'étage au-dessus : fumée de cigare, conversations animées et un fond de musique. Rien derrière la IV.

Il gravit les marches menant à l'étage supérieur sur la pointe des pieds.

Silence complet sur le palier.

Il frappa doucement à la porte de l'appartement V et écouta. Il n'entendit rien et toqua de nouveau, légèrement plus fort.

Elle était endormie ou absente.

Il se mit au travail sur la serrure.

Il ne voyait pas grand-chose dans cette pièce où une faible lueur passait à peine à travers les carreaux crasseux. Il y faisait chaud ; l'air était vicié et légèrement chimique, comme si l'endroit n'avait pas été aéré depuis longtemps.

Personne dans les parages. Il s'en était rendu compte dès qu'il avait refermé la porte. L'appartement lui semblait familier, ressemblant au sien quand il y rentrait — la même sensation de vide, d'être dans un désert avec un trou noir en son centre.

Il examina la pièce avec le faisceau de sa lampe de poche. Une bibliothèque recouvrait tout le mur gauche, du sol au plafond, courant même le long de l'espace au-dessus de la porte. Presque tous les bouquins étaient en espagnol. Des livres d'histoire, des biographies, des guides de voyages, des atlas, des encyclopédies, des tas d'ouvrages sur la politique, les discours de Castro reliés en cuir ; avec de-ci, de-là un peu de fiction, des romans à l'eau de rose, ce qui le surprit, mais même les grands esprits avaient besoin de se distraire, se dit-il. Il parcourut la bibliothèque jusqu'à la fenêtre. Sur l'étagère la plus basse, empilés grossièrement, des douzaine d'exemplaires du *Pouvoir noir en Floride*. Il remarqua un bout de papier coincé dans l'un d'eux.

Un petit mot avec les compliments de l'éditeur.

« Pour Vanetta — avec mes meilleurs vœux en ce jour formidable ! — Antoine. »

Antoine Pinel, devina-t-il, éditeur et propriétaire des X-Press cubaines.

L'adresse était dessus : Centro de Negocios, Miramar, La Havane.

Il empocha la carte et poursuivit son inspection, le faisceau de sa lampe atterrit sur une petite télé et un antique magnétoscope sur un meuble blanc. Jusqu'à récemment, tous les équipements vidéo étaient bannis à Cuba, ce qui n'empêchait pas les gens d'en acquérir au marché noir, ou par l'entremise de proches en visite. Raúl Castro avait assoupli la loi, et désormais, des lecteurs de DVD et des caméras vidéo étaient en vente dans les magasins d'électronique — cependant les prix équivalaient à un an de salaire, une autre forme de prohibition. Il inspecta le magnétoscope à la recherche de la marque des Abakuás, sans succès.

Il parcourut les piles de cassettes — des *soap* cubains, des documentaires et des émissions de cuisine mélangés au *Cosby Show*, une collection de ceux d'Oprah Winfrey remontant quinze ans en arrière, des films de Spike Lee et Denzel Washington, et pratiquement tous les trucs dans lesquels Will Smith avait fait une apparition, y compris *Wild Wild West*, ce qui faisait d'elle une irréductible fan. Il compara l'écriture manuscrite sur les cassettes cubaines et américaines. Elles étaient totalement différentes : la première était ronde et à moitié lisible, la seconde imprimée en capitales — très distinctement l'œuvre d'un homme. Quelqu'un enregistrerait pour elle les cassettes américaines, et depuis longtemps, car certaines étiquettes avaient jauni.

Il gagna le couloir qui desservait quatre autres pièces.

Une petite cuisine exiguë, avec de la place pour une personne à peine ; le frigo et les placards étaient vides. La cuisinière sentait la graisse froide et les produits

d'entretien.

La salle de bains était complètement vide elle aussi. Aucun produit de beauté, pas de papier toilette sur le support. Il inspecta la chasse d'eau, derrière et à l'intérieur. Rien n'y était caché.

La troisième porte menait à un bureau. Tout ce qu'il y avait de plus simple : une table avec une machine à écrire mécanique et une lampe débranchée, une chaise en bois avec un coussin attaché au dossier ; au-dessus de la table était fixé un panneau de liège, dont la surface délavée par le soleil contrastait avec les contours sombres de ce qui avait pu y être punaisé.

Enfin, la chambre aux rideaux tirés, qu'il se permit donc d'allumer. La petite pièce était encombrée. Les quatre meubles — un lit une place et une table de nuit, un antique placard en chêne à double porte et une commode assortie — occupaient pratiquement tout l'espace.

Les tiroirs de la commode étaient vides, tout comme le placard avec miroir au revers de la porte. Pas de vêtements ni de cintres. Pas de nourriture, pas d'articles de toilette, pas de valise.

Il vérifia derrière et sous ces meubles. Rien.

Lorsqu'il ouvrit le tiroir de la table de nuit, un tube blanc roula vers sa main : un petit pilulier en plastique avec un bouchon à l'épreuve des enfants.

Il lut l'étiquette : Zofran — des laboratoires GlaxoSmithKline.

Il reconnut le nom, mais ne le remit pas. Le pilulier était vide. Il le fit glisser dans sa poche.

Elle avait déménagé. Pourquoi ? Et où ?

Tandis qu'il s'apprêtait à quitter les lieux, il s'arrêta à la porte pour jeter un dernier coup d'œil.

Quelque chose lui avait-il échappé ?

Oui. Le bureau : il avait oublié de regarder derrière la table.

Il y retourna, posa la machine à écrire à terre et déplaça la table. Sur le sol, recto vers le mur, une photographie. Il en déduisit qu'elle était tombée du panneau.

Il la ramassa et la retourna.

A priori, ce qu'il observait n'avait aucun sens. Un grand sentiment de vide l'envahit, un véritable engourdissement de l'esprit.

Il s'assit derrière le bureau, la lampe de poche en main, faisceau braqué vers la photo sur laquelle on distinguait deux personnes, un homme et une femme. Ils étaient debout dans une rue, souriants, un bras passé autour des épaules. La femme était Vanetta Brown — bien plus vieille que le visage qu'il avait mémorisé, celui d'une femme fière et rebelle, mais le temps lui avait épargné le pire. Elle portait une jupe en jean et un chemisier noir, ses cheveux poivre et sel étaient coiffés en tresses africaines. L'homme à ses côtés était plus grand et plus noir de peau qu'elle, et aussi de douze ans son aîné. Max était au courant de leur différence d'âge, parce qu'il connaissait leur date de naissance à tous les deux. L'homme sur la photo, il l'avait bien connu. Du moins le pensait-il.

Joe Liston.

Il ferma les yeux, inspira profondément, puis regarda de nouveau le cliché.

La photographie avait été prise une bonne décennie plus tôt : Joe était plus jeune et bien plus mince ; il arborait encore cette légère brosse qu'il affectionnait lorsqu'il avait encore assez de poils sur le caillou.

Maintenant plus rien n'avait de sens.

Joe était venu ici à Cuba, pour rendre visite à Vanetta Brown.

Pourquoi ? Avaient-ils été amis ? *Amants* ?

Max repensa à leur dernière conversation. Il se souvint de la moue de Joe lorsqu'il lui avait demandé s'il était déjà venu à Cuba, la façon dont il avait brusquement changé de sujet.

Il remarqua un petit trou d'épingle sur le coin de la photo. Il retourna le cliché, à la recherche d'une légende ou d'une date, en vain.

Il avait la bouche sèche et déglutir lui était impossible. Il voulait fouiller une nouvelle fois l'appartement, inspecter un à un les livres de la bibliothèque, mais il savait qu'il ne pouvait pas se le permettre. Pas le temps.

Il éteignit la lumière et entrouvrit la porte pour vérifier que la voie était libre.

Ce qui n'était pas le cas.

Une vieille femme en chemise de nuit bleu marine se tenait devant la porte et le regardait droit dans les yeux. Ils eurent tous deux un choc. Elle haleta et recula d'un pas.

— ¿ *Quién es usted* ? murmura-t-elle.

La porte d'en face était entrebâillée et de la lumière se déversait sur le palier. Il pensait avoir été discret.

Elle était petite et sa chemise de nuit lui recouvrait complètement les pieds. Ses cheveux frisés allaient du grisonnant au blanc et encadraient des traits fins et obliques sur une peau cireuse et ridée qui s'affaissait au niveau des joues.

— ¿ *Quién es usted* ? demanda-t-elle de nouveau, plus fort.

Sa voix était claire et forte, et semblait appartenir à quelqu'un de beaucoup plus grand et gros.

Max sortit de l'appartement et referma la porte derrière lui. Elle recula de deux pas.

— *Soy un amigo*, dit-il, aussi doucement et gentiment que possible.

— ¿ *Americano* ?

— *Sí*.

— *Policía americana* ?

— *No, no, señora. Soy un amigo*.

Max se pencha vers elle, la faisant reculer un peu plus vers son propre appartement. Elle se tenait entre lui et les escaliers.

— *No*. (Elle secoua la tête). *Usted no es su amigo. No le conozco*.

Sa voix résonnait sur le palier, échos stridents et métalliques.

— ¿ *Hablas inglés* ?

Elle hocha la tête, serrant ensemble les bords de sa chemise de nuit.

— Je suis un ami de Vanetta.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Comment vous avez trouvé ici ?

— Elle m'a donné l'adresse.

— Pas vrai, dit-elle en pointant un doigt vers lui. Elle *pas* faire ça. Elle *pas* avoir visite. Elle jamais *avoir* visite.

— Elle m'a donné son adresse, répéta Max en haussant les épaules paumes ouvertes, pantomime d'innocence, sans cesser de jeter un œil vers les escaliers.

Il savait qu'il devait partir, mais il fallait qu'elle le laisse passer. Elle était frêle et facile à bousculer. Mais elle appellerait les flics. Le vélo de Teofilo ne pourrait pas doubler un éléphant, même immobile. Mieux valait essayer de sauver les meubles, en réussissant à la convaincre qu'il disait la vérité.

— Elle *pas* donner vous son adresse, dit-elle. Elle donner à personne. Comment vous arrivé ici ?

— En voiture.

— Pas voiture garée dehors.

— Je l'ai laissée derrière l'immeuble.

— Vous *mentir*.

— Non.

Max fit un pas en avant, pensant qu'elle allait reculer, mais elle ne bougea pas. Elle n'avait pas peur de lui.

— Comment vous avoir la clé ?

Elle parlait deux fois plus fort et était deux fois plus agressive. Les gens allaient l'entendre, aucun doute. Et ils allaient se pointer.

— *No es importante*, dit-il.

— *No, señor. ¡ Es muy importante !*

Elle fit un pas en avant. Max tint bon. Ils se touchaient presque.

— Où est Vanetta ? Si vous le savez, je vous en prie, dites-le-moi. Il faut que je la trouve.

Max avait lui aussi haussé le ton.

— Comment vous avoir clé ?

— Il faut que je la voie. C'est *très* important.

— Comment... vous... avoir... *clé* ?

Elle le dit très lentement et très fort. L'écho de sa voix résonna dans les escaliers.

À l'étage supérieur, une porte s'ouvrit.

— S'il vous plaît..., commença Max avant de s'interrompre en entendant des voix — un homme et une femme — en bas, qui se disaient au revoir et riaient de bon cœur.

— Comment..., cria la femme.

Max colla sa main devant sa bouche avant de la cravater et de la repousser dans son appartement.

Une voix au-dessous demanda d'où venait ce bruit, si tout allait bien.

Un homme en T-shirt mauve délavé et en caleçon écossais apparut en haut des escaliers qui menaient à l'étage supérieur. Trapu, grassouillet, des nuages de poils

sombres et bouffants sur les avant-bras, une épaisse moustache, pas de cheveux sur le haut du crâne sauf quelques mèches folles égarées, le type semblait sortir tout droit de son lit et essayait de savoir s'il rêvait ou non.

Max s'immobilisa. La vieille femme lui claquait le bras et lui marchait sur les pieds, criant sous sa main ; sa gorge produisait le même bruit qu'un dragster embourbé.

Max et l'homme en haut des marches se zyeutaient, aucun des deux ne bougeant.

La vieille femme lâchait désormais des bruits semblables à d'affreux miaulements. Elle secoua un poing vers son voisin et cogna Max de l'autre.

L'homme dans les escaliers se réveilla soudain. Il descendit deux marches. Puis il se pencha par-dessus la rampe et lui fit signe d'approcher de la main.

La vieille chouette mordit la main de Max. Elle planta ses dents à la base de son pouce, et serra les mâchoires avec une force démente, déchirant la peau jusqu'au sang.

Max gueula et retira sa main d'un coup sec, et la femme fit un tour complet sur elle-même. Elle chancela en avant, puis sur le côté, se rattrapa au mur avant de tomber de tout son long sur le dos en glapissant.

Max se précipita dans les escaliers. Quatre personnes — deux hommes suivis par deux femmes — gravissaient les marches quatre à quatre. Il passa en force, en envoyant un presque valser par-dessus la rampe. Une femme hurla. La vieille bafouilla : « *¡ Aaa-se-sino ! ¡ Policía ! ¡ Policía !* »

Au rez-de-chaussée, quelqu'un essaya de lui barrer le passage. Il le repoussa.

Il piqua un sprint à travers l'entrée, sortit et traça dans la rue, vers son dernier point de référence : Teofilo et ce vélo inutile et pourri. Mais bordel comment allait-il s'enfuir avec ça ?

Mais ce n'était plus une solution.

Teofilo avait disparu.

Devant lui dans la pénombre, il n'y avait rien, sinon une rue déserte avec une petite tornade de déchets tourbillonnant en son centre.

Au milieu de la brise, il crut reconnaître un effluve de parfum — une odeur qui lui était familière. Il essaya de la remettre : classe et chère, datée. Il se souvint de lui, achetant du parfum pour sa femme — un flacon d'*Ysatis* de Givenchy.

Puis quelque chose de froid et dur contre son oreille droite.

— *Manos arriba.*

Une voix de femme. Max fit ce qu'on lui intimait : il leva les mains en l'air.

Il ignorait combien de personnes se trouvaient derrière lui. La femme le menotta dans le dos, colla une main sur le sommet de son crâne et l'inclina comme celui d'un plongeur, avant de le projeter tête la première avec un coup de pied dans le dos. Il atterrit sur la chaussée, le menton sur le ciment.

Elle lui écarta les jambes et le fouilla, vida le contenu de ses poches — les outils pour les serrures, la lampe torche, son portefeuille, la photographie, le tube de Zofran et la carte de l'éditeur. Il la voyait par bribes : ses pieds chaussés de mocassins plats et cirés aux semelles de caoutchouc, des mollets aux bas noirs, un bout de jupe, des mains noires palpant sa chemise, des ongles manucurés, l'éclair d'une bague à l'auriculaire, une fine gourmette en argent, l'ombre de son chemisier bleu pâle assorti à son vernis à ongles.

— Debout, intima-t-elle.

Il se mit à genoux, mais ne parvint pas à se hisser sur ses pieds. Elle l'attrapa par le bras et l'aida à se relever. Elle était légèrement plus grande que lui et presque aussi large d'épaules. Il ne distinguait pas son visage.

Elle était seule. Il se demanda jusqu'où il pourrait fuir et à quelle vitesse, les mains menottées dans le dos et sa boussole interne affolée. Pas assez loin ni assez vite. En plus, elle était armée. Il songea plutôt à ce qui allait se passer ensuite, et comment il allait justifier sa visite par effraction. Essayer de s'enfuir n'était peut-être pas une si mauvaise idée.

Elle le traîna jusqu'au bout de la rue, où était garée une Suzuki blanche aux vitres teintées. Elle ouvrit la portière arrière. Il se courba et pénétra avec peine à l'intérieur. Elle s'installa derrière le volant.

L'habitacle était celui d'une voiture de patrouille standard — un rembourrage dur, pas de poignées aux portes, une grille massive entre lui et les sièges avant, verre Securit, une CB sur le tableau de bord — mais elle exhalait son parfum, pointe de lilas aux forts relents de rose.

Ils s'engagèrent dans la Calle Ethelberg, où l'on distinguait désormais de la lumière dans d'autres appartements. Une petite foule s'était rassemblée, devant le numéro 87.

— Ici, la peine pour cambriolage est de vingt ans, minimum. Et pas de conditionnelle ou de remise de peine pour bonne conduite. À Cuba, une condamnation est une condamnation : vous faites l'intégralité de votre peine, dit la femme, une fois dans la rue qui menait au centre de La Havane.

Lorsqu'elle conversait, sa voix était plus douce et chaleureuse que ce à quoi se serait attendu Max, et elle parlait un anglais parfait et étudié, très attentive à sa prononciation et son accent. Ce qui avait pour effet de rendre ce qu'elle disait bien plus effrayant.

— La peine pour espionnage est encore plus sévère.
— Je n'*espionnais* pas.
— Vous avez pénétré dans une zone interdite, et vous êtes entré par effraction chez une citoyenne protégée par le gouvernement. Et vous êtes américain. Donc cela fait de vous un espion potentiel, dit-elle.

— Conneries, dit Max, hargneux. Je ne savais même pas que la zone était interdite.

— Elle l'est.

— Eh bien, si c'est votre idée de l'interdit... J'y suis arrivé en *bicyclette*. N'importe qui peut venir à pied.

— Personne ne le fait... normalement, dit-elle.

— Que voulez-vous dire par « une citoyenne protégée par le gouvernement » ?

— La Señora Brown est une amie personnelle de Fidel Castro. Ils se connaissent depuis très longtemps.

— Bordel, murmura Max.

Mais dans quelle merde avait-il foutu les pieds ? Vanetta Brown devait connaître le Líder Máximo via son ancienne belle-famille, les Dascal, collecteurs de fonds castristes à Miami. Vanetta avait rencontré Ezequiel, son futur mari, lors d'une allocution de Castro sur Flager Street à la fin des années 50. Elle lui avait peut-être même été présentée à ce moment-là. Vanetta n'avait pas fui à Cuba simplement parce que ce pays n'avait pas de convention d'extradition avec les États-Unis. Elle avait une connexion personnelle ici — et des plus haut placées.

— Que faisiez-vous chez la Señora Brown ?

— Je la cherchais.

— Pourquoi ?

— Il faut que je lui parle, dit-il. La photo que vous m'avez confisquée, l'homme qui est dessus est — était — mon ami, Joe Liston. Il est mort. Il a été assassiné à Miami il y a quelques semaines.

— Quel rapport avec la Señora Brown ?

— Elle est suspecte. La police de Miami pense qu'elle l'a fait assassiner.

— L'a *fait* assassiner ?

— Ils pensent qu'elle a engagé un tueur à gages.

— C'est eux qui vous ont envoyé ?

— Personne ne m'a envoyé.

Trois voitures de police, des Lada, passèrent à fond dans l'autre sens, tous gyrophares dehors. Max crut la voir frissonner légèrement alors que les véhicules approchaient, et se détendre une fois qu'ils eurent disparu.

— Quelles preuves ont-ils ?

— Ses empreintes ont été découvertes sur les douilles retrouvées sur la scène du crime, dit-il, tronquant mentalement les informations, calculant combien lui révéler et combien garder pour lui.

Quelque chose ne tournait pas rond. C'était le cas depuis qu'ils étaient partis. Les attributs des forces de l'ordre étaient tous bien présents — le flingue, les menottes, la fouille — mais la procédure semblait caduque : pas de renfort, pas

de carte professionnelle présentée, pas d'interrogatoire sur les lieux, pas de témoins interrogés. Comme si elle l'avait attendu, l'attendait. Et qu'était-il arrivé à Teofilo ?

— Vous avez l'air sceptique ?

— Je le suis, poursuivit-il. Cela n'a aucun sens.

— C'est pour ça que vous êtes venu — pour trouver un sens ?

— Ouais. C'était mon plan, jusqu'à ce que vous arriviez.

Elle lui jeta un rapide coup d'œil dans le rétroviseur. Elle avait de jolis yeux noisette. Max sentit un sourire se dessiner instinctivement sur ses lèvres mais il le réprima. Mais où se croyait-il ?

— Est-ce que vous connaissez Vanetta Brown ? demanda-t-il.

— Faisons simple, dit-elle. *Je* pose les questions, vous répondez. D'accord ?

— Bien sûr, dit-il, en hochant la tête. Au passage, vous parlez très bien anglais.

— Ne soye^z pas condescendant.

— C'était un compliment.

— Pas de compliments non plus.

Elle savait ce qu'il essayait de faire — nouer un semblant de lien pour lui faire baisser un peu la garde — et elle l'en empêchait.

— Très bien, dit-il en haussant les épaules.

Ils étaient en banlieue, cahotaient sur des routes pavées aléatoirement dont les trottoirs étaient bordés de fières lignes blanches, et de grandes demeures postcoloniales aux façades décrépite^s cachées derrière des arbres et des buissons anarchiques.

— Vous n'êtes pas le premier à venir ici pour rencontrer un Black Panther, dit-elle. C'est un petit pèlerinage : journalistes, fans, idéalistes naïfs, familles de victimes.

« Earl Gwenver les chasse. Il organise un rendez-vous avec un Panther de choix — tarifé, évidemment. La moitié d'avance, l'autre à la livraison. Il les emmène dans un lieu isolé, les menace, parfois les tabasse, puis les ramène dans leur chambre d'hôtel et leur prend tout — sauf leur passeport et leur billet d'avion. En cas de pénurie nationale, il se sert aussi en papier toilette. Ils ne vont jamais voir les flics. Ils sont américains. Ils ne sont pas censés être là. Ils se contentent de partir aussi vite que possible. C'était supposé vous arriver. Pourquoi cela n'a pas été le cas ?

— Gwenver et moi, on n'a pas trouvé le temps de parler argent, dit Max.

— Est-ce que vous lui avez fait du mal ?

— Il survivra.

— C'est une honte, dit-elle en lui lançant un regard noir.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Ils n'étaient plus très loin du centre de La Havane. La circulation était plus dense et les rues mieux éclairées. Des gens partout. Il entendait de la musique et des chants. Ils dépassèrent une demi-douzaine de couples dansant le mambo, sourires figés et yeux fixes, tandis qu'un groupe de touristes les filmaient et les photographiaient, et se déhanchaient gauchement en essayant de les imiter,

envoûtés par le rythme, inconscients du danger représenté par trois jeunes garçons qui plongeaient leurs petites mains agiles dans leurs sacs et poches arrière.

— Vous avez été mis sous surveillance dès votre arrivée, dit-elle. Tous les Américains le sont, pour des raisons évidentes. Le premier jour, vous avez acheté un Bottin à une prostituée. Vous avez appelé d'anciens Black Panthers, en vous présentant comme écrivain. C'est là que vous avez pénétré le cercle de Gwenver. Maintenant, vous êtes dans *mon* orbite.

— Que voulez-vous ? dit-il.

— Avant d'aller en prison, vous étiez spécialisé dans la recherche des personnes disparues. Vous étiez si fort que ça ?

Cela le cueillit à froid. Il se sentit rétrécir tandis que l'environnement ambiant refermait ses mâchoires. On ne l'avait pas seulement suivi, on s'était *documenté* sur lui. Jusqu'où étaient-ils remontés ? Cela n'avait pas dû être très difficile de creuser. Il était sur Internet. Son procès en 1989 avait eu droit à une couverture médiatique, et on en trouvait des extraits sur YouTube. Mais que savaient-ils d'autre ?

— Ça payait les factures, dit-il sur un ton glacial.

— Eh bien, la Señora Brown a disparu, dit-elle. Je veux que vous la retrouviez.

— Que voulez-vous dire par « disparu » ?

— Elle s'est volatilisée. Le 4 avril, elle était censée assister à une première — un ballet sur la vie de Martin Luther King au Grand Théâtre. Elle n'est jamais venue. Nous sommes allés chez elle le lendemain et on a trouvé l'appartement vide — comme vous. La plupart de ses affaires personnelles avaient disparu. Pas un mot, ni un coup de téléphone. Ici, la surveillance est étatique, les gens ne disparaissent pas comme ça. Même ceux qui s'échappent finissent toujours par réapparaître quelque part, d'une manière ou d'une autre.

« On a entendu parler du policier assassiné à Miami. Puis vous êtes arrivé.

Max la regarda, surpris. Elle était au courant pour Eldon et Joe. Et pour lui. Elle avait déjà fait le lien.

— Nous n'avons pas des yeux et des oreilles qu'ici. Miami nous observe et nous observons Miami.

— Alors pour qui travaillez-vous ? L'État ? demanda-t-il.

— Tout le monde est au service de l'État.

Ils dépassèrent le Habana Libre et La Coppelia. Elle trouva une place à côté d'une poubelle bleue et se gara.

— Si vous n'avez pas réussi à la retrouver, vous pensez vraiment que j'ai une chance d'y arriver ? demanda Max.

— Si les choses étaient aussi simples, vous seriez déjà en état d'arrestation.

Elle se retourna et le regarda, la lumière dévoilant son profil. Elle avait de longs cheveux noirs coiffés en queue-de-cheval, et semblait maquillée.

— Vous allez rester ici soit jusqu'à ce que vous la retrouviez, soit jusqu'à ce que vous découvriez ce qui lui est *vraiment* arrivé.

Max se pencha vers la grille de séparation.

— Êtes-vous en train de me dire que je ne peux pas partir ?

- Pas tant que vous n'aurez pas accompli votre mission.
- Allez vous faire foutre. Vous n'avez pas le droit de me faire ça.
- Pourquoi ?
- Je suis américain. Je ne suis pas un de vos putains de sbires.

Elle était toujours aussi glaciale. Pas la moindre once de réchauffement climatique.

— Dans ce cas, vous pouvez aller en taule avec nos « putains de sbires ». Et si vous croyez que survivre sept ans dans l'une de vos prisons a été difficile, vous n'avez aucune idée du sens de ce mot. Ici, les gars sont entassés à six dans une minuscule cellule, si vous avez de la chance. Et vous n'en aurez pas. Les taulards méprisent les criminels étrangers, parce que comparé à eux, n'importe quel étranger a la belle vie — surtout un Américain. Tout en bas de l'échelle sociale de nos prisons, il y a les voleurs. Les gens n'ont pas grand-chose au départ. Et leurs biens arrivent juste derrière la famille.

- Je ne suis pas un voleur, dit-il.
- Ah non ? Pourtant vous avez des outils de voleur.
- Il y a dix minutes j'étais un espion.
- Que sont les espions sinon des voleurs ?

Max regarda la poubelle derrière la vitre. Il se concentra sur une paire de cafards qui, partant à l'abordage, se dirigeaient vers une petite fente laissée par le couvercle déformé.

— Vous pouvez passer un peu plus de temps à faire ce pour quoi vous êtes venu ici. Ou je peux vous conduire à notre quartier général, dit-elle.

Bon Dieu, elle lui rappelait Wendy Peck. La même merde, mais un autre jour, dans un autre pays.

Max réfléchit. Une fois de plus, il n'avait pas vraiment le choix. Peut-être encore moins qu'à Miami. Quelle que fût la manière dont il envisageait les choses, il était déjà à moitié en taule.

— Si je continue, est-ce que j'aurai accès aux dossiers, rapports et autres témoignages recueillis ?

— Non, dit-elle. Vous devrez procéder comme vous l'auriez fait en temps normal.

— Mais je vais explorer les mêmes pistes que vous, des pistes dont vous savez déjà qu'elles ne mènent nulle part.

— Nous n'en avons aucune. Personne n'a rien vu. Personne ne sait rien.

— Et que se passera-t-il si je ne la retrouve pas ? Ou si je ne découvre pas ce qui lui est arrivé ?

— Vous continuerez à chercher.

— Et si je ne la trouve toujours pas ?

— Vous continuerez.

— Vous ne pouvez rien me dire, un embryon d'info — rien du tout ?

— La Señora Brown a formé des alliances compliquées.

— Avec les Abakuás ? Elle était de mèche avec eux, c'est ça ?

Elle ne répondit pas. Elle rassembla tout ce qu'elle avait mis sur le siège

passager et sortit de la voiture. Il l'entendit les déposer sur le toit. Puis elle ouvrit sa portière.

— Sortez.

Max s'exécuta et vit enfin son visage : une peau foncée, des pommettes saillantes et une mâchoire imposante, presque masculine, qui contrastait avec ses étonnants yeux noisette, tous deux perçants. Il aurait pu la trouver magnifique, si elle n'avait pas été si sévère et distante ; sans parler, évidemment, des circonstances.

— Tournez-vous, dit-elle.

Elle lui enleva les menottes avant de les faire glisser dans sa poche.

— Prenez vos affaires, intima-t-elle, indiquant de la tête le toit où trônaient ses biens — avec en prime un téléphone portable.

« Mon numéro y est enregistré. Appelez-moi tous les soirs à 20 heures pile. N'utilisez aucun autre téléphone pour contacter ce numéro — et surtout pas une ligne fixe.

— Qui êtes-vous ? demanda de nouveau Max.

Elle remonta dans la voiture.

— Vous n'avez pas un nom, au moins ? Si je dois vous appeler tous les jours, il va bien falloir que je vous en trouve un.

Elle le regarda par la fenêtre, ses traits de nouveau plongés dans l'obscurité.

— Rosa Cruz, dit-elle.

— C'est votre vrai nom ?

Il n'en était pas sûr, mais il lui sembla l'entendre rire tandis qu'elle mettait le contact.

Max était assis devant le bureau de sa chambre du Nacional Hotel, et fixait la photographie de Joe et Vanetta Brown. Il aurait désespérément voulu qu'elle fût fausse, un montage numérique ou une illusion d'optique, les têtes connues rattachées à des corps conformes — mais c'était impossible. Le cliché était authentique, leur lien se lisait dans leurs sourires complices, à la manière dont ils étaient penchés l'un vers l'autre, comme magnétisés, Joe, une main protectrice sur son épaule à elle, dont le bras disparaissait dans le dos de son ami. Ce dernier était affûté et athlétique, la photo avait été donc prise à l'époque où il était sur le terrain. Avant de devenir bureaucrate à plein temps, c'était un malade de culture physique. Enfin, peut-être pas un malade, mais à coup sûr un adepte : deux heures de musculation et une de course à pied par jour, et cinq fois par semaine sans exception. Être « prêt-au-turbin », disait-il. Sans oublier son régime qui avait toujours fait marrer Max — Joe Liston, bête noire des suspects et protecteur des témoins, un type capable de vous terroriser quelqu'un pour obtenir des aveux, ou de retourner un témoin d'un simple regard, ou d'un frémissement de biceps, ne mangeait que de la salade ou de la viande blanche au déjeuner, et buvait des infusions de plantes au lieu de se shooter à la caféine comme tout le monde. Tout entier dévoué à son boulot — corps et âme.

Max se concentra sur le polo que portait Joe — un Lacoste bleu marine — qu'il n'avait jamais vu. De toute façon, il n'avait jamais vraiment fait attention aux tenues de Joe.

La coupe de cheveux permettait de dater la photo, une brosse rasée au-dessus des oreilles adoptée pour dissimuler le poivre et sel de ses tempes. Le cliché devait avoir été pris entre 1989 et 1996.

Max observa les détails à l'arrière-plan. Une rue aux immeubles couleurs pastel avec des toits en tuiles et des auvents bleu et blanc rayés de rouge, soutenus par des poteaux de bois, un perroquet vert clair étant le seul détail qu'il distinguait nettement. Des drapeaux cubains verticaux étaient enfilés entre le treillage des fils télégraphiques au-dessus de la rue, et une Pontiac noire de 1950 était garée non loin. Cela ne ressemblait pas à La Havane : des immeubles élégants mais de taille modeste suggéraient qu'il s'agissait d'une ville de province.

Il se concentra de nouveau sur les deux personnages. Depuis combien de temps Joe était-il en contact avec elle ? Combien de fois lui avait-il rendu visite ? Pas seulement à l'occasion de cette photo. Il était venu régulièrement. Quand, pour la première fois — et quand, pour la dernière ?

Joe et Lena s'étaient mariés en 1982. Max ne se souvenait pas de Joe ayant — ne serait-ce que — regardé une autre femme depuis. Vanetta Brown et lui avaient-ils été amants, ou juste très proches ?

Il essaya d'y comprendre quelque chose. Joe travaillait pour les Fédéraux,

contre Vanetta Brown, pour un système qu'elle défiait. Le Joe Liston qu'il avait connu — enfin qu'il *pensait* avoir connu — n'aurait jamais transgressé la loi, et sûrement pas effectué un voyage à Cuba pour rencontrer une tueuse de flic, sauf pour l'extrader. Il ne se serait jamais acoquiné avec des criminels, sans parler de s'en faire des amis, au risque de ruiner sa carrière et sa vie de famille. Joe avait toujours fait ce en quoi il croyait, et il avait un fort sens moral. Il n'aurait pas transigé là-dessus. Vanetta Brown avait toujours clamé son innocence. Et Quinones lui avait dit que Joe n'avait rien trouvé de répréhensible contre les Jacobins noirs avant que la descente n'ait lieu. Peut-être disait-elle la vérité, et seuls Joe, Quinones et une poignée d'autres Fédéraux le savaient. Peut-être que Joe l'aidait à blanchir son nom.

Une explication possible — *si* elle ne l'avait pas fait descendre. Même s'il penchait pour l'hypothèse selon laquelle les meurtres de Miami étaient un coup monté — et fortement — il ne pouvait en être sûr. La photo les montrait amis — peut-être amants — mais c'était un vieux cliché et les relations entre les gens peuvent évoluer. Il n'existe pas pire ennemi qu'un vieil ami, et un ancien amant peut être une malédiction. Joe l'avait-il laissée tomber — délibérément ou pas ? Lui avait-il brisé le cœur ?

Max cherchait un mobile commun entre les meurtres, mais peut-être n'y en avait-il pas. Peut-être était-ce le règlement de différents comptes, Vanetta s'occupant de deux personnes qui vivaient dans la même ville.

Et qui était vraiment Vanetta Brown, ici, à Cuba ? À quel point ses « alliances » étaient-elles compliquées ?

D'une façon ou d'une autre, il le découvrirait. Il le fallait. Il était coincé ici, et ne pourrait rentrer chez lui bredouille.

Il pensa à Wendy Peck et Rosa Cruz, toutes deux cherchant la même personne. Aucune ne semblait envisager la possibilité qu'il ne la retrouve pas. Peut-être savaient-elles que Brown était à Cuba. Mais où ? Mystère.

Il avait le point de vue de Wendy Peck, mais pas celui de Cruz. Il supposait qu'elle appartenait à la police secrète, mais doutait qu'elle agissait au nom des instances dirigeantes ; sinon, pourquoi lui avoir demandé de ne jamais l'appeler depuis une ligne fixe, et lui avoir fourni un téléphone ? Jusqu'à une date récente, les portables étaient interdits à Cuba. Ils étaient chers. Elle courait de gros risques pour s'assurer que tout ça reste entre eux.

Dehors, il entendait de la musique — des tam-tams, un sax criard et une guitare acoustique grattée vigoureusement — suivie par des cris, des applaudissements et des plongeurs dans la piscine. Il se leva, s'étira, fit craquer sa nuque et regarda par la fenêtre pour découvrir un étrange ballet synchronisé. Une douzaine de femmes fines comme des brindilles, en costume blanc et bonnet de caoutchouc rose parsemé de moules, nageaient une jambe tendue en l'air. Elles s'ordonnaient en un cercle parfait, puis se divisaient en deux, puis trois et quatre disques plus petits, pirouettant en cadence.

Max se retourna et observa la chambre — peinture grise délavée sur les murs, lits jumeaux étroits aux draps rêches, vieux meubles, une odeur de jus rassis

emprisonné dans les tissus des fauteuils et de leurs coussins tachés, une toile amateur de tournesols dans un vase.

Il se souvint alors que Rosa Cruz lui avait dit que les touristes américains étaient surveillés, et il se demanda où était planqué le matériel d'écoute. Il en avait lui-même installé quand il était flic, des transmetteurs radio aussi épais qu'une main, aux ventouses adhésives et aux interrupteurs gros comme un ongle de pouce, la pointe de la technologie dans les années 70. Désormais, le matériel était beaucoup plus petit et sophistiqué, mais le principe de base du micro planqué restait le même : installer le matos dans un objet si anodin qu'on ne le remarque pas. Il songea à fouiller la pièce, mais la flemme eut raison de ses ardeurs. Ils pouvaient l'écouter, Max s'en foutait. Qu'allaient-ils entendre ? Lui qui respirait, bâillait, rotait, reniflait, pissait, toussait et pétait ? Tameka lui avait dit qu'il ne se contentait pas de ronfler, mais qu'il parlait aussi pendant son sommeil. « Tu ferais un mauvais volage », lui avait-elle dit un jour au petit déjeuner.

Il ramassa son portefeuille et ses outils de crocheteur pour les mettre dans le coffre. Il composa son code — sa date de naissance à l'envers — et la petite porte de métal s'ouvrit. Il remarqua tout de suite que quelque chose manquait. Pas son passeport. Ni son argent. On ne lui avait pas pris. Ceux qui avaient pénétré dans la chambre en son absence n'étaient pas des voleurs, et n'avaient franchement pas besoin d'argent. Ils n'étaient venus que pour une chose qui leur appartenait : les calepins de Gwenver, le rouge et le noir.

Il regardait le coffre, la peur le disputant au choc. Il se demanda si les Abakuás allaient revenir, pour lui cette fois.

Il mit ses affaires dans le coffre et le referma quand même. Puis il se brossa les dents et prit une douche chaude.

Ensuite, il s'allongea sur le lit et observa son reflet sur l'écran éteint de la télé. Il n'était pas fatigué. Il savait qu'il allait avoir du mal à dormir. Inquiet, songeur. Il tendit le bras vers la télécommande sur la table de nuit, mais la fit tomber. Elle atterrit par terre dans un léger crac.

Tandis qu'il se penchait pour la ramasser, il vit que le cache des piles s'était ouvert, les batteries avaient roulé et un fil dépassait. Un petit transmetteur blanc et argenté était fixé au bout du fil, apparemment braqué droit vers lui, comme si l'on s'attendait à ce qu'il dise quelque chose, qu'il fasse une déclaration.

Il se leva, attrapa la télécommande comme un micro et se mit à chanter fort, très faux, d'une voix enrouée et aphone, sarcastique :

*Alors qu'au-delà de l'océan s'amassent les nuages de la tempête,
Jurons allégeance à un pays libre !
Soyons reconnaissants pour une patrie si juste !
En élevant nos voix dans une prière solennelle.*

Il s'éclaircit la gorge et hurla :

Mon Dieu, protège l'Amérique !

*La terre que j'aime !
Tiens-toi à ses côtés et guide-la
À travers la nuit d'une lumière céleste.
Des montagnes aux prairies,
Jusqu'aux océans, blancs d'écume,
Mon Dieu, bénis l'Amérique !
Mon foyer... mon doux foyer.*

Lorsqu'il eut terminé, il conclut :

— C'était la voix du monde libre, qui vous souhaite les pires cauchemars, et une putain de soirée merdique.

Il arracha le mouchard et le balança à travers la pièce. Il ne l'entendit pas retomber.

Le lendemain matin, Max prit un taxi pour gagner les bureaux des X-Press cubaines à Miramar. Il avait son passeport et tout son argent sur lui, planqués dans les poches intérieures de son pantalon cargo. Il ne voulait pas tenter les Abakuás s'ils leur prenaient l'envie de revenir faire un petit tour dans sa chambre. Dans n'importe quelle autre grande ville cela aurait été la connerie à ne pas faire, mais les rues de La Havane paraissaient sûres, enveloppées dans un maillage autoritaire, les flics et la police secrète attendant de bondir en cas de besoin.

Miramar était un monde à lui tout seul, exclu du centre-ville de La Havane. Avant la révolution, c'était une banlieue chic, la chasse gardée des millionnaires de la capitale, où gangsters, diplomates et l'élite vivaient dans des demeures immenses et magnifiques. Ce luxe exclusif collait toujours au quartier. Ces mêmes demeures abritaient désormais les ambassades, les agences gouvernementales et les commissions d'experts, les sièges de sociétés étrangères et des hôtels. Pas le moindre linge sur des fils ni de pots de fleurs pour camoufler des façades fissurées à la peinture écaillée, pas de famille vivant à huit dans une unique pièce, pas ce sentiment de ruines branlantes. Les rues étaient larges, propres, bien entretenues et presque désertes. Çà et là, de jolis parcs vides aux bancs aussi décoratifs que les mignons parterres et les pruniers soignés. Seule curiosité du lieu : l'immeuble de l'ambassade de Russie. C'était une sinistre monstruosité de béton, une tour au sommet de laquelle trônait un beffroi plus petit, et le tout évoquait un vaisseau spatial qui se serait planté sur terre tel un piquet ; un point d'exclamation aussi désespéré que détonnant dans les balbutiements de l'histoire.

En arrivant au Centro de Negocios — un complexe de bureaux modernes et blancs — il pénétra dans le hall et demanda au réceptionniste où étaient les X-Press cubaines. On lui dit que la société avait fermé quatre ans plus tôt, et qu'Antoine Pinel avait pris sa retraite. Il demanda l'adresse personnelle de Pinel en se faisant passer pour un libraire canadien susceptible de lui proposer une affaire en or.

Le réceptionniste lui dit de s'asseoir et passa quelques coups de fil. Une demi-heure plus tard, il tendit à Max l'adresse ainsi que les indications pour y aller. Pinel vivait à dix pâtés de maisons, derrière la 5^e Avenue.

Avec ses barreaux rouillés aux fenêtres et ses épais murs noircis par les intempéries, la maison d'Antoine Pinel avait un aspect crûment pénitentiaire, évoquant l'antique cellule d'une ville frontière, le dernier arrêt d'un condamné.

L'homme qui lui ouvrit la porte avait sans doute un jour été grand, mais rattrapée par l'âge, sa tête semblait s'être inclinée, de manière presque surnaturelle, comme si son cerveau était trop lourd pour son cou. Il portait un

cardigan bleu ciel, un falzar gris informe, et une chemise blanche jaunie maculée de petits lapins bordeaux. Ses longs cheveux blancs recouvraient ses oreilles. Ses traits étaient ceux d'un saint-bernard — tombants et abattus, des plis enchevêtrés, dominés par un grand et gros nez, et des yeux sombres qui semblaient refléter une profonde mélancolie.

— Monsieur Pinel ?

L'homme hocha la tête.

— Désolé de vous déranger chez vous. Je me suis rendu dans vos anciens bureaux et c'est là que l'on m'a donné votre adresse.

Pinel l'observait derrière sa porte entrouverte, un peu étonné, mais surtout curieux.

— Vous parlez anglais ? demanda Max.

— Ainsi que le français, l'espagnol, le russe et l'allemand. Combien de langues parlez-vous ?

La voix de Pinel était gutturale, profonde et post-tabagique. Il souriait, connaissant déjà la réponse à sa question.

— Uniquement celle que nous utilisons, répondit Max.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je cherche une certaine Vanetta Brown.

— *Vanetta* ? Eh bien, elle n'est pas là, dit Pinel, en haussant les épaules.

Sans la moindre trace d'hostilité ou de méfiance, il ouvrit plus grande sa porte, suggérant à Max qu'il était le bienvenu. Malgré le halo tragique qui semblait entourer le vieil homme, Max le rangea tout de suite dans la catégorie des plaisantins, le genre de type sur lequel on pouvait compter pour se marrer à un enterrement.

— Je n'ai jamais cru que c'était le cas.

Il montra alors la photo de Joe et Vanetta. Pinel sortit une paire de lunettes de sa poche de chemise et scruta le cliché un moment ; ses yeux scannèrent lentement de gauche à droite, et inversement, avant de s'attarder à gauche. Max observa son visage en quête d'une réaction, en vain.

— Entrez, monsieur... ?

— Mingus.

— C'est un nom intéressant, dit Pinel, en le regardant de nouveau.

— Mon père était un grand fan de jazz.

Pinel fit un pas de côté pour le laisser entrer.

Un intérieur étonnamment frais et propre. Le décor était rustique, boiseries aux murs et au plafond, un sol de dalles grises, une cheminée et de massives portes en chêne qui desservaient trois autres pièces. Les meubles étaient tous d'époque — un canapé et deux fauteuils assortis, des bibliothèques aux portes en verre fermées par des cadenas — et de grandes lampes en cuivre sur pied dans chaque coin.

— Je suis en train de faire du café. Vous en voulez ?

— Du café cubain ? demanda Max.

— Non. Français. Je l'achète en Martinique où je me rends parfois. J'ai un

passerport français, dit-il. Vous n'aimez pas le café cubain ?

— Je trouve que c'est du jus de chaussette. Mais il faut dire que je me fais une idée du café bien particulière, je le conçois comme un antidote au coma.

— En général, dans les Caraïbes, il n'est pas très fort. Caféine et climats tropicaux ne font pas bon ménage.

Pinel le conduisit dans la cuisine, impeccable, et qui donnait sur la rue derrière les barreaux de la fenêtre. Sur un mur était accrochée une grande carte de Cuba. L'île ressemblait à un clou tordu à l'envers. Sept photos encadrées et parfaitement alignées ornaient un autre mur. Identiques, bien que dissemblables — Pinel en costume gris anthracite, chemise blanche et cravate noire, se tenait debout sur un fond verdoyant, avec une femme à son bras. Chaque cliché dévoilait une femme différente. Elles portaient toutes une robe de mariée. Elles fondaient et rajeunissaient à mesure que Pinel vieillissait.

— D'où venez-vous, monsieur Mingus ?

— Miami.

Le vieil homme fit un signe à Max en direction de la massive table en bois à la toile cirée bleue, à côté de la fenêtre.

— *La Ciudad de gusanos*. La cité des vers. C'est ainsi que Castro l'appelle.

— Nous non plus, on ne l'aime pas beaucoup.

— Doux euphémisme. Lorsqu'il tombe malade, vos concitoyens célèbrent l'événement dans la rue. Et j'ai lu quelque part qu'une fête monstrueuse était prévue dans le stade de la ville pour célébrer sa mort. Je trouve cela abject.

— Quand on aime, on ne compte pas, dit Max, en regardant la carte punaisée sur le mur en face de lui.

— Tout le monde peut se lamenter sur son sort.

Pinel sourit et se dirigea vers la cafetière qui crépitait sur la cuisinière ; l'odeur de café emplissait la pièce.

Selon les bribes d'informations que Max avait pu compiler le matin même grâce à la connexion Internet de son hôtel, Antoine Pinel était le troisième enfant d'une fratrie de cinq, d'un père prospère industriel parisien, le genre de self-made-man qui s'attendait à ce que sa progéniture suive ses traces sans moufter. Antoine s'était très tôt rebellé. À treize ans, il s'était fait renvoyer de chez les Jésuites pour avoir eu des relations sexuelles avec une femme de ménage ; à quinze, il avait rejoint les rangs du Parti communiste français. Six ans plus tard, en 1957, il était parti pour Cuba combattre aux côtés de Castro. Il s'était fait choper à Santa Clara avec une valise pleine de pistolets, de munitions et de grenades. Il avait été jeté en prison, mais libéré quelques mois plus tard lorsque la ville était tombée aux mains des rebelles emmenés par Che Guevara. Il avait combattu aux côtés du Che, et était de ceux entrés dans La Havane le 8 janvier 1959. Pinel était revenu à Paris deux ans plus tard pour s'impliquer dans le mouvement en faveur de l'indépendance de l'Algérie. Il avait participé aux tristement célèbres manifestations — le massacre du 17 octobre 1961 — au cours desquelles plus de deux cents personnes étaient mortes aux mains de la police. Arrêté, Pinel avait encore passé un an et demi en prison. Une fois libéré, il était

retourné à Cuba, où il avait vécu depuis ; il avait travaillé comme interprète pour Castro et d'autres huiles du régime, mais dirigé aussi plusieurs maisons d'édition qui publiaient de tout, de la version officielle de l'histoire de la révolution cubaine à des romans à l'eau de rose.

— Alors dites-moi, que pensez-vous de Cuba ?

— C'est comme je me l'imaginai, mais aussi... complètement différent, dit Max.

Pinel hocha la tête :

— Vous êtes troublé. C'est toujours comme ça au début. Cuba a raison des cœurs de pierre.

— C'est ce qui vous est arrivé ?

— *Mon* cœur n'a jamais été de pierre. J'ai vécu ici quarante ans. Je suis parfois retourné en France, pour voir s'il me serait possible d'y vivre. Mais à chaque fois, j'ai trouvé que quelque chose dans mon pays avait changé, en mal, quelque chose que je ne comprenais plus. Ici, rien ne change vraiment. Une chose cesse simplement de fonctionner. Et puis en fin de compte, elle est réparée et la vie reprend son cours. Ça me plaît ainsi.

Pinel souleva la cafetière fumante de la cuisinière et la posa sur la table.

— Cuba était la putain de l'Amérique avant de devenir la maîtresse de la Russie, continua Pinel en servant le café. L'Amérique l'a baisée, en a fait la catin des gangsters, lui a pris tout ce qu'elle avait à offrir, et lui a laissé des miettes. La Russie l'a gardée, la maintenant à flot. Mais elle ne pouvait pas vraiment se l'offrir, et c'était un vieux maître largement impotent. Puis il est mort et l'a laissée sans rien. Désormais, Cuba est seule. Elle a quelques soupirants, ceux qui sont amoureux de ce qu'elle était, mais pas de ce qu'elle est devenue. Le Venezuela est passionné, mais ses poches ne sont pas aussi remplies. La Chine est intéressée, mais c'est une histoire où l'éloignement géographique ne facilite pas les contacts. Et puis il y a le Canada et l'Espagne, mais ils ne veulent pas contrarier le maquereau original, l'Amérique, qui a toujours ses bottes sous son lit, à Guantánamo, et attend que la roue tourne.

Pinel alluma une cigarette Cohiba toute blanche, qui avait exactement la même odeur qu'un cigare.

— Pardonnez mes radotages. Je ne reçois pas beaucoup de visiteurs. Puis-je vous demander pourquoi vous cherchez Vanetta Brown ?

— L'homme sur la photo..., commença Max.

— J'ai oublié son nom...

— Vous le connaissiez ?

— Je ne dirais pas que je le connaissais. Je ne l'ai vu que trois fois.

— Vous avez rencontré Joe ? Joe Liston ? Cet homme ? demanda Max en tapotant la photo.

— Oui. De quoi s'agit-il, monsieur Mingus ?

— Je suis un ami de Joe.

— Je crois me rappeler qu'il est flic. Vous aussi vous êtes flic ?

— Je l'étais. Il y a trente ans. Joe était mon coéquipier à l'époque. Il est mort.

Récemment.

— C'est terrible.

La mine naturellement abattue de Pinel s'affaissa encore un peu plus.

— Était-il malade ?

Max décida de ne pas lui dire la vérité :

— C'est arrivé subitement.

— Pas de souffrance, dit Pinel en hochant la tête. C'est mieux ainsi. On est vivant, et une seconde plus tard on ne l'est plus. J'espère mourir dans mon sommeil, pour ne pas m'en rendre compte.

— Quand avez-vous rencontré Joe ?

— La première fois, vers 1987, 1988. Les Russes étaient encore là.

Un an avant que Max ne soit emprisonné.

— Vous êtes sûr ?

— Oui. On s'est revus en 1994 ou 1995, après que j'ai publié le livre de Vanetta.

— Quel livre ?

— *Le pouvoir noir en Floride*.

— C'est *elle* qui l'a écrit ? interrogea Max en fronçant les sourcils.

— Sous un pseudonyme.

— Kimora Harrison ?

— Vous l'avez lu ?

— Oui, dit Max. Mais ce n'est pas autobiographique, il est écrit à la troisième personne.

— C'était délibéré. Elle ne voulait pas attirer l'attention sur elle. Elle avait beaucoup d'ennemis.

— Vous voulez dire la famille de Dennis Peck ?

Pinel hocha la tête.

Max repensa au livre. Il y était plus question des Jacobins noirs en tant qu'organisation — ce pour quoi ils s'étaient battus et tout le bien qu'ils avaient fait pendant leur courte existence — que de Vanetta Brown et du meurtre de Dennis Peck. Seule une petite partie du livre y était consacrée.

— Vous a-t-elle déjà parlé d'un certain Eldon Burns ?

— Oui, oui, bien sûr, dit-il en hochant la tête. Elle le détestait. Elle voulait sa mort. Il a mené la descente sur le quartier général des Jacobins, et elle le tenait pour personnellement responsable de la mort de sa famille et de son mari.

— Est-elle entrée dans les détails ?

— Non. (Pinel écrasa sa cigarette dans un cendrier en verre.) Mais elle disait souvent que, même si c'est moche de souhaiter du mal aux gens, elle espérait vivre assez longtemps pour regarder les yeux mourants d'Eldon Burns.

— Ses yeux mourants ? Ce sont les mots qu'elle a employés ?

— Oui, approuva Pinel.

— Donc, elle envisageait de le tuer ?

— Non, non. Ce n'est pas quelqu'un de violent. Ni même haineux, dit le vieil homme. Elle voulait simplement être la dernière personne qu'il verrait avant de

mourir.

Max y réfléchit un moment, avant de l'archiver dans un coin de sa tête.

— Et Joe ? Que faisait-il ici ?

— Il ne vous l'a pas dit ?

Pinel le regarda, suspicieux.

— C'était un flic de la police de Miami, dit Max. Il est venu ici illégalement. Cela aurait pu mettre un terme à sa carrière si quiconque l'avait découvert. Donc, non, il ne me l'a pas dit. Il ne l'a dit à personne. Pas même à sa famille. Mais il a laissé des instructions au cas où il lui arriverait quelque chose. J'ai une lettre pour Vanetta de sa part, que je dois lui remettre en mains propres.

— Que dit-elle ?

— Je ne sais pas, elle est scellée.

— Vous ne l'avez pas ouverte ?

— Joe Liston sera toujours mon ami.

Pinel but son café et plongea ses yeux dans ceux de Max, digéra le mensonge, l'assimila et l'acheta. Puis il sourit.

— Saviez-vous qu'il était membre des Jacobins noirs ?

— Oui.

— Je crois qu'il l'a aidée pour son livre.

— Comment ?

— En faisant des recherches. C'est ce qu'elle m'a dit. Mais je ne lui ai jamais demandé de détails. Seul le boulot terminé m'intéressait, dit Pinel.

— Et leur relation ?

Pinel fronça les sourcils.

— Étaient-ils amis ou amants ?

— Je n'ai jamais eu l'impression qu'ils étaient amants, sourit Pinel. Une intuition d'un vieux de la vieille.

— Quand avez-vous vu Joe pour la dernière fois ?

— Avant votre 11 septembre, donc en... 2000.

— Et de quoi avez-vous parlé, en gros ?

Pinel prit une autre cigarette et la tassa sur la table.

— Votre ami était fasciné par ce pays, surtout par les rapports entre Castro et les Noirs.

« Castro a abrogé la discrimination raciale lorsqu'il s'est emparé du pouvoir. C'est l'une des premières choses qu'il a faites. Cuba est un pays précurseur en matière d'égalité des chances. Avant lui, les Noirs étaient des citoyens de seconde zone. Il y avait un dicton à l'époque — *“Si tu ves un doctor negro, ese el mejor doctor de Cuba”* — qui veut dire : “Si tu vois un médecin noir, c'est le meilleur médecin de Cuba.” En d'autres termes, un Noir devait travailler cinq fois plus dur que son homologue blanc. Être excellent n'était pas une option. Un Cubain noir se devait d'être le meilleur.

« Castro soutient les Noirs aux trois quarts pour des questions d'idéologie politique, le reste est plus personnel. Lorsqu'il a démarré la révolution dans les montagnes, la plupart de ses supporters étaient des Noirs pauvres. Ils ont abrité

la guérilla, l'ont nourrie et ont grossi ses rangs. Ils ont tissé des liens forts. Ils combattaient la même chose. Les Noirs étaient — et demeurent — les fondements de Castro. Sa base.

— Est-ce la raison pour laquelle il a accordé l'asile à tant de Black Panthers ?

— Oui, en partie, dit Pinel. Il savait que c'étaient des criminels, bien sûr. Il n'est ni bête ni naïf. Mais à l'apogée de la guerre froide, accueillir des gauchistes fugitifs noirs américains était une façon de faire un bras d'honneur aux impérialistes.

— Et vous et les Panthers ? Vous avez publié leur autobiographie.

— Oui, malheureusement, soupira Pinel.

— Pourquoi « malheureusement » ?

— J'avais de grandes ambitions. Je pensais que j'allais découvrir un nouveau George Jackson ou un autre Malcolm X. Mais, hélas, non. Leurs histoires étaient identiques. De la mauvaise *blaxploitation*. Le héros est le pauvre opprimé noir, homme ou femme. Le méchant est toujours l'« homme » : blanc, raciste et puissant. Le héros est accusé à tort d'avoir assassiné un flic, un caissier ou un épicier, mais il doit quand même s'enfuir parce qu'il n'aura jamais droit à un procès équitable car l'« homme » tire les ficelles du système judiciaire. Et cela se termine toujours de la même façon — ici à Cuba. Le héros devient alors amer et tordu. Au départ, il est simplement reconnaissant d'être libre, mais ensuite il doit vivre dans cet étrange pays, avec sa police secrète, sa pauvreté galopante, sa nourriture rationnée, ses pénuries incessantes, son absence de ghettos et de liberté de parole. Le héros perd ses repères. Il n'est plus une victime. Il se retrouve dans un pays peuplé de victimes.

Pinel gloussa et souffla la fumée de sa cigarette entre les barreaux de la fenêtre.

— On sent chez vous comme une pointe de mépris, dit Max.

— Ah, vrai. Travailler avec ces gens m'a brisé, forcé à me retirer. Ils pensaient que leur livre s'écoulait à des milliers d'exemplaires et que je les arnaquais. En réalité, ils en vendaient à peine. Mais ils s'en moquaient. Ils ne me croyaient pas. Je suis passé de « Frère Grenouille Numéro Un » à « Ce Démon de Voleur blanc ».

Il finit son café. Max sirotait le sien. Le meilleur depuis qu'il était arrivé à Cuba, et il ne s'attendait pas à en retrouver d'aussi bon, donc il le savourait.

— Évidemment, Vanetta était très différente, sourit Pinel. Elle ne fréquentait jamais ses soi-disant frères et sœurs. En privé, elle les méprisait, les considérait tout juste comme des criminels de droit commun. Et qui avaient beaucoup desservi la cause. Elle fuyait leurs réunions, leurs petites fiestas. Le ressentiment était mutuel. Pour eux, c'était une tueuse, comme chacun d'entre eux, et elle ne valait pas mieux. Ils l'avaient surnommée : « Miss Merdequipupas ».

— Vous la croyez innocente... du meurtre de Dennis Peck ?

— Nous sommes tous capables de commettre de graves erreurs sous la pression, mais je l'ai crue lorsqu'elle m'a dit qu'elle était innocente.

— Même si vous aviez déjà entendu ce refrain avant ?

— Pas de la façon dont elle me l'a dit.

— Ah ? Comment ça ?

— Les autres Black Panthers prétendent tous avoir agi en état de légitime défense, ou être victimes d'une machination de « blanc-bec ». Vanetta ne m'a jamais dit ça. Elle m'a simplement raconté qu'elle était à des kilomètres le jour de la descente.

Pinel alluma une cigarette. Max remarqua que les dernières phalanges de son index et de son majeur étaient marron foncé.

— Il arrive à tout le monde de mentir.

— Pas à elle.

Pinel avait quelque chose de défensif dans son insistance. Max se demanda s'il n'avait pas eu le béguin pour elle.

— Quand avez-vous vu Vanetta pour la dernière fois ?

— En 2002, quand elle travaillait encore. Elle voulait republier un livre, dit Pinel. Et raconter une histoire incroyable : la vérité absolue sur ce qui lui était arrivé à Miami.

— Et ?

— J'étais enthousiaste. Mais je n'ai plus jamais entendu parler d'elle.

— Vous n'avez pas essayé de la joindre ?

— Si, quelquefois. Puis j'ai laissé tomber. Et il y a quelques années, j'ai fermé ma maison d'édition, dit Pinel. Peut-être qu'elle s'est réfugiée dans sa famille.

— Elle s'est remariée ?

— Non. Je parle de la famille de feu son mari. Les Dascal. Ils sont très proches. Camilo et Lidia — les parents d'Ezequiel — ont quitté l'Amérique en 1962, à la veille de l'embargo. Ils se sont installés à Santiago de Cuba, deuxième ville du pays, dit Pinel. Les Dascal sont des amis de Castro. Comme l'était Vanetta — avant qu'ils ne se brouillent.

— Qu'ils ne se brouillent ? Quand ?

— À cause des embarcations d'Haïtiens. La population de Cuba compte près d'un million d'Haïtiens. Ils vivent sur la partie est de l'île, le long de la côte caraïbe. C'est très différent d'ici. Les gens parlent le créole haïtien en plus de l'espagnol. Castro a toujours été pro-Haïtiens, accueillant les réfugiés, parce que lui et son frère ont passé du temps dans une famille haïtienne. C'est probablement la raison pour laquelle il était ami avec Vanetta. Elle a mis sur pied deux centres d'hébergement pour les Haïtiens nouvellement arrivés. Le principal était à Santiago, l'autre à Trinidad. Elle les a baptisés « Caille Jacobine » — « Maison Jacobine » en créole — comme celle de Miami.

— C'était quand ?

— Il y a vingt ans.

— Les centres existent encore ?

Max sortit une carte de la poche de son pantalon cargo et la déplia sur la table. Santiago de Cuba était au milieu de la côte à l'extrême sud de l'île, près de Guantánamo. Trinidad était plus proche, sur la côte Sud, non loin de la baie des Cochons. Il entourait les deux villes.

— Je ne sais pas, dit Pinel.

— Et ces embarcations ?

— C'était autour de 1994, lorsque Haïti a connu une grave crise politique. Le président Aristide avait été renversé trois ans plus tôt par un coup d'État soutenu en sous-main par la CIA, et la junte militaire massacrait ses supporters. De nombreux Haïtiens ont fui vers Miami en bateau.

— Ça, je m'en souviens, dit Max.

Il l'avait vu à la télé en prison, les cadavres gonflés d'Haïtiens s'échouant quotidiennement sur les rivages de Floride, les touristes qui les découvraient et menaçaient de poursuivre l'État devant les tribunaux, pour avoir gâché leurs vacances, et pour les traumatismes psychologiques qui en découlaient.

— Ceux qui ont réussi à rejoindre la Floride n'ont pas reçu l'accueil réservé aux Cubains. On les a mis dans des camps de rétention jusqu'à ce que votre gouvernement ait envahi Haïti, l'idée étant qu'ils seraient tous renvoyés en bateaux une fois que les marines auraient restauré l'ordre, installé une marionnette docile en guise de président et organisé des élections « libres et démocratiques ».

« Vanetta — via ses relations ici — a offert à ces réfugiés haïtiens une alternative. Ils pouvaient venir à Cuba plutôt que de rentrer chez eux. Un accord secret a été conclu avec l'administration Clinton, et au cours des mois suivants, des bateaux ont fait la navette entre Miami et le port de Mariel, embarquant quiconque le voulait. Une centaine de personnes arrivait chaque mois.

— Quel était l'intérêt pour Castro ? Si l'accord était secret, il ne pouvait assurément pas s'en servir pour sa propagande, dit Max.

— Oui, c'est le deal qu'il avait conclu avec Clinton. Bien sûr, il finirait par dire au monde qu'il avait traité humainement les réfugiés haïtiens, les accueillant tandis que les États-Unis ne voulaient pas d'eux. Vous savez comment ça se passe, sourit Pinel. Mais ça s'est retourné contre lui. Vous vous rappelez l'exode de Mariel ?

— Bien sûr, dit Max en hochant la tête.

Il s'en souvenait aussi — et des circonstances. Entre 1977 et 1980, tandis que les relations avec les États-Unis s'étaient détendues, Castro avait autorisé 125 000 Cubains à partir rejoindre leurs familles à Miami. Ils avaient pris place dans des embarcations surchargées qui prenaient déjà l'eau dans le port de Mariel. Mais ce geste de bonne volonté en cachait un autre : Castro en avait profité pour vider le pays de ses prisons et de ses hôpitaux psychiatriques, en plus des exilés. Environ vingt mille criminels et autres psychotiques sont passés entre les mains des services d'immigration américains avant d'être lâchés dans la nature ; la population n'avait pas été prévenue et les forces de police pas préparées. Déjà zone de guerre de la cocaïne, Miami n'était pas passé loin du chaos total. Un cauchemar absolu.

— L'administration Clinton a décidé de prendre une petite revanche, dit Pinel. Ils avaient déjà purgé en douceur les prisons américaines des criminels haïtiens en les renvoyant par avion dans leur pays d'origine. Ils en ont embarqué certains sur les bateaux vers Cuba. Ils nous ont expédié d'authentiques monstres.

— Bon Dieu. (Max songea immédiatement à Salomon Boukman.) Combien ?

— Je ne sais pas. Nous avons subi une brève mais mémorable vague de criminalité au milieu des années 90. Meurtres, vols, viols. Attaques de touristes. Évidemment, tout cela a été étouffé. L'exode a été stoppé, et la plupart des auteurs ont été pourchassés et descendus sur place. Mais pas tous. Quelques-uns se sont fondus dans la pègre cubaine.

— Parmi les Abakuás ?

— Tout juste. Ils ont recruté la crème de cette mauvaise graine.

— Est-ce la raison pour laquelle Castro s'est brouillé avec Vanetta, parce qu'il lui en voulait ?

— Non. Ils se sont brouillés parce que, selon certaines informations, Vanetta a aidé quelques-uns de ces criminels à échapper à la police cubaine.

— Pourquoi ?

— Pas la moindre idée. Elle ne m'a jamais rien dit à ce sujet elle-même. J'ai entendu une rumeur, qui n'en est peut-être qu'une.

— Est-ce qu'elle a des liens avec les Abakuás ?

— Tout le monde a des liens avec eux. D'une manière ou d'une autre, qu'on le veuille ou non, dit Pinel. De plus, une autre rumeur — mais celle-ci est vraisemblablement plus crédible — est qu'ils ont financé les centres Caille Jacobine.

— Vraiment ?

— *Rien* ne fonctionnait dans le pays durant la Période spéciale. Sauf les Caille Jacobine. Les réfugiés haïtiens ont continué d'affluer et de s'y installer. Je soupçonne Castro d'avoir découvert d'où venait l'argent, et que cela a mis un terme à son amitié avec Vanetta.

Max se souvint de ce que Rosa Cruz lui avait raconté à propos des alliances compliquées qu'avait conclues Brown.

— Tout ça vous a-t-il étonné ?

— Pas vraiment, répondit Pinel en secouant la tête. Nous sommes à Cuba, monsieur Mingus. Rien n'est tout à fait comme il y paraît, et personne n'est vraiment celui ou celle qu'il prétend être. Ça fait partie de son charme. Vous vous y habituez.

Max quitta la maison de Pinel peu avant le coucher du soleil, sous un ciel rougeoyant, le son des criquets dans les oreilles. Le vieil homme lui avait suggéré de marcher le long de la 5^e Avenue, de prendre un bac pour traverser le fleuve Almendares vers Vedado, puis de suivre le Malecón jusqu'à son hôtel. Une balade d'une douzaine de kilomètres, lui avait dit Pinel, mais un peu d'exercice et une chouette expérience par la même occasion — du « tourisme aérobic », pour reprendre son expression.

Max s'était mis en route, avec l'ambassade russe en point de repère. Il avait décidé de prendre un taxi ou un bus pour le centre-ville dès qu'il serait sur la grand-rue.

Cependant, pas de taxi en vue. Il marcha une heure avant d'arriver à un arrêt de bus surpeuplé, des employés de bureau rentrant chez eux. Il était difficile de distinguer les subalternes des cadres parce que leurs vêtements semblaient tout droit sortis du même catalogue de vente par correspondance. Pantalons repassés, chemises à manches longues, et chaussures en cuir bon marché cirées jusqu'à la moelle pour les hommes ; jupes aux genoux, chemisiers et chaussures à talons pour les femmes.

Max se joignit à eux. Il transpirait. Il reprit son souffle et étira ses jambes légèrement douloureuses. Des coups d'œil curieux le toisaient en coin. Il évitait soigneusement de croiser leur regard, et fixait le ciel et les premières étoiles ou le bout de la rue, d'où, espérait-il, un bus allait vite pointer le bout de son capot. Il remarqua une baisse significative du volume des conversations jusqu'alors animées ; les voix se transformèrent en murmures, et les discours en simples phrases, puis en monosyllabes, et enfin en un silence pesant. Le groupe perdit sa cohésion antérieure tandis que les corps s'éloignaient les uns des autres pour se transformer en îlots solitaires, regardant dans toutes les directions sauf la sienne. Il comprit que sa présence à cette heure était louche. Ils le prenaient probablement pour un espion ou quelqu'un qu'il ne fallait pas risquer d'approcher. Il se sentit soudain coupable d'être là, à faire irruption dans leur vie, et foutre en l'air ce moment privilégié, en leur inspirant une crainte superflue.

Le bus arriva au moment où il songeait à partir. C'était un *camello*, ou chameau, une antique innovation datant de la Période spéciale conçue pour réduire la consommation d'essence, appelé ainsi parce que ces véhicules n'étaient rien de plus que des carcasses de bus recyclées, soudées et boulonnées sur de massifs semi-remorques, la partie centrale surbaissée entre les jeux de roues postérieures et antérieures, donnant à l'avant et l'arrière des bosses distinctives. Les banlieusards à bord étaient si serrés contre les vitres que leurs visages s'y écrasaient. À vue de nez, personne n'allait réussir à monter à bord, mais la foule des bureaux, plus d'une douzaine de personnes, prit le chemin des portes, qui

s'ouvrirent lentement sur un mur de corps compressés. Comme par miracle, un par un, les gens disparurent à l'intérieur, peu à peu, d'abord un pied, puis une jambe, une main, un bras et une épaule, avant que leur corps tout entier ne soit lentement aspiré par cette masse condensée d'humanité — avec un petit coup de main du chauffeur, qui était sorti de sa cabine pour les aider en les poussant légèrement. Pas la moindre plainte ne s'échappa du bus. Une fois le dernier passager absorbé, le chauffeur se tourna vers Max et lui demanda s'il voulait se joindre à eux, mais il secoua la tête. Le chauffeur poussa les portes pour les refermer, puis remonta dans sa cabine, et le bus s'éloigna, une épaisse fumée noire à ses trousses.

Max reprit sa marche, espérant trouver un taxi. Il faisait désormais nuit et l'air chaud était à la fois doux et saumâtre, la brise de mer se mélangeant à une odeur de sève et de fleurs. Au loin, il apercevait le centre de La Havane, tout le quartier touristique du bord de mer, telle une vague orange de lave électrique qui s'écoulait vers le rivage.

Au bout de la 5^e Avenue, Max paya vingt pesos le propriétaire d'un petit bateau à moteur pour traverser le fleuve, et ainsi entamer une longue marche vers sa base.

Il entendit le bar avant de le voir, au coin d'une rue perpendiculaire au Malecón, le volume de la musique noyait le bruit de la circulation et des vagues ; pas de la salsa ou du jazz, mais un vieux morceau qu'il reconnut — *Skin Trade* de Duran Duran, une chanson qu'il avait beaucoup aimée avant de découvrir l'identité des interprètes. Il avait d'abord cru que c'était les Chic de la dernière période, ou du Prince de la grande époque.

Un petit groupe d'hommes et de femmes étaient rassemblés devant le bar, près d'une Super 88 garée, la faible lumière obscurcissait tout sauf leurs silhouettes et le scintillement métallique des minijupes à paillettes. Il sentit leur parfum et la fumée des cigarettes, puis les égouts et une pointe de jasmin s'élevant de la rue.

L'endroit s'appelait La Urraca. Assoiffé, transpirant et tenu par une sévère envie de pisser, il décida d'y entrer.

Le lieu était presque vide, les seuls clients étaient un homme et une femme discutant collés dans un coin au bout du bar. Le taulier, attifé d'un pantalon rouge, de bretelles et d'un T-shirt blanc, toisa Max.

La déco était ambiance Noël sous stéroïdes : des napperons dorés et des arches rouges imitation velvet en guise de papier peint, des guirlandes argentées et dorées qui formaient des demi-sourires au plafond, deux rangées de cartes poussiéreuses sur un mur ; en face un calendrier de l'Avent usagé, une peinture du Père Noël à bord d'un traîneau tiré par des rennes sous une nuit étoilée, et un autre arbre entièrement décoré, avec un tas de cadeaux au pied. Le volume dément de la musique faisait trembler toutes les décorations.

Une vision extrêmement étrange.

— *Agua mineral, por favor*, dit Max au barman.

— *No agua*.

L'homme secoua la tête et leva les yeux vers une rangée de bouteilles marron alignées sur une étagère derrière lui, sans aucune indication sur leur contenu. Il avait des cheveux blond-roux filasse, des cils presque translucides, des yeux indigo et le visage rougeaud d'un buveur continu.

— ¿ *Usted tiene una soda ?*

— ¿ *Qué ?*

— *Soda : Coca-Cola, Sprite ?*

Le barman le regarda sans expression.

— ¿ *Hablas inglés ?*

— *No.*

Max jeta un œil au couple. La femme lui tournait le dos. Elle faisait plus d'un mètre quatre-vingts et elle avait de longs cheveux noirs et brillants presque jusqu'à la taille. Elle portait une minijupe dorée, des talons hauts et des bas résille noirs avec un papillon en or à chaque cheville. L'homme était plus petit et costaud, en jean et chemise assortie. Il bougeait les mains frénétiquement en parlant. Max distinguait sa voix par-dessus la musique, un ton fâché. La femme était absolument immobile.

— Les toilettes ? demanda Max au barman, qui hocha la tête vers une porte sur la droite.

Les décorations festives n'allaient pas jusqu'aux gogues. Ça puait tellement qu'il retint sa respiration sans baisser les yeux ; il visa à l'oreille et se concentra sur les graffitis alentour : adresses, numéros de téléphone, prénoms masculins et féminins, dessins de levrettes et de pipes.

Lorsqu'il en ressortit, le volume de la musique était plus fort encore.

Un verre d'une substance claire et pétillante l'attendait au bar.

Peu importe ce que c'était, Max n'en voulait pas. Il fouilla dans sa poche, en sortit un billet de dix pesos et le posa sur le comptoir. Le barman attrapa le fric et pointa le verre du doigt.

Max était sur le point de s'excuser lorsqu'il entendit un craquement sec, suivi d'un bref cri perçant. Il se retourna, et vit la femme chanceler vers la porte, la main sur le visage, l'homme gueulant et sur le point de lui emboîter le pas. Il vit que Max l'observait et se figea sur place.

Combat de regards. L'homme semblait affûté et costaud. Et il était en colère — tellement furax que ses grosses pognes en tremblaient.

Le barman augmenta le volume d'un cran.

La femme était partie. Elle avait fait tomber son sac à main — cuir noir et fermoir doré. Tandis que Max observait le sac, l'homme le lui envoya d'un coup de pied, en disant quelque chose d'inaudible, la lippe arrondie. Max supposa qu'il avait manqué à sa virilité. Il s'en moquait.

L'homme sortit un rasoir de sa poche. Il l'ouvrit, découvrant la lame la plus longue que Max ait jamais vue. Max se crispa et s'écarta de quelques pas du comptoir, son cœur battant la chamade.

L'homme parla de nouveau, ses lèvres bougeaient au son des chœurs de *Skin Trade*.

Le morceau se termina decrescendo et redémarra. L'homme haussa les épaules et quitta le bar, s'arrêtant sur le seuil de la porte pour observer la rue de part et d'autre. Puis il décala à gauche.

Max ne réfléchit pas.

Il s'engagea à la suite du type.

Aucune trace de l'homme ou de la femme.

Max remonta la rue en courant.

Elle était déserte. D'étroites ruelles trouaient chaque côté de la rue. Il les inspecta l'une après l'autre.

Il n'entendit rien.

Il persévéra.

La rue se fit plus escarpée.

Davantage de ruelles.

Soudain, il distingua un cri perçant derrière lui, à sa droite.

Puis un autre, presque immédiatement : strident, angoissé et douloureux.

Il se retourna pour se diriger vers les cris.

Un autre hurlement — pire encore — plus fort et plus près.

Et continu.

Une voix d'homme, criant.

Le bruit de pieds au pas de course.

Puis il la vit elle, venant vers lui. Elle avait du sang sur sa robe. Sur les jambes et les mains, et plein la figure.

Juste derrière elle, qui la poursuivait, l'homme en jean. Il avait lui aussi du sang sur ses vêtements et sur les mains, sans oublier le rasoir.

— *¡ Ven aquí !* criait-il.

En arrivant à sa hauteur, la femme se précipita derrière Max, recroquevillée.

Il faisait maintenant face à son assaillant.

— *¡ Que te den por culo !* lâcha l'homme, hors d'haleine et luisant de transpiration. *¿ Comprende, cabrón ?*

Il claqua des doigts, indiquant à Max de déguerpir.

La femme sanglotait.

— *Por favor... El quiere matarme*, implorait-elle. *Por favor, señor.*

Le langage corporel de Max indiquait : *Je ne bougerai pas.*

L'expression de l'homme disait : *Oh que si !*

Le Cubain s'élança. Une attaque franche et en arc de cercle vers le cou de Max, la lame tranchant l'air dans un fin sifflement. Max se pencha brusquement en arrière, ce qui fit tomber la fille. La lame manqua son visage d'un rien.

L'homme perdit l'équilibre. Max réagit vite. Il balança un méchant crochet du droit dans la mâchoire du type. Impact. Craquement d'os et éclats de dents.

L'homme s'écroula dans un bruit sourd.

Max envoya un coup de pied dans la lame et inspecta le gus. Il n'était pas complètement K.-O. À moitié, mais pas assez pour plonger dans les vapes. Cela aurait dû lui suffire pour se réveiller dans un monde cruel mais pas dans un état irréversible. Cet enfoiré n'avait pas seulement battu une femme, il l'avait tailladée,

défigurée. Il méritait un traitement de faveur.

Max se retourna vers la fille. Elle était sur ses pieds et le poussa pour passer. Elle se mit à rouer de coups de pied son assaillant qui gisait face contre terre.

Max l'attrapa, la souleva, ses longues jambes s'agitant dans les airs.

Elle se calma et se retourna vers lui, mais ne pouvait le voir parce que ses cheveux lui recouvraient le visage. Elle saisit son scalp de ses mains et enfonça ses doigts profondément dans sa chevelure, visiblement inquiète. Puis elle laissa tomber ses bras le long de son corps, ses longues tresses pendouillant comme un nid de serpents bitumeux.

Dessous, son crâne était presque rasé, tendance coupe militaire. Quelque chose clochait complètement avec ses traits, remarqua-t-il — et pas seulement la grimace sanguinolente que le rasoir avait ouverte de sa lèvre à l'extrémité de sa joue, mais tout son aspect, maintenant qu'il la voyait de près dans la lumière.

Elle était... un homme.

Max ne put se retenir.

— Mais... *putain*...?

— Quess tou veux dire « Mais *poutain* » ? coupa le travesti. Tou es déçou ? Hein ?

— Non. Non ! Juste... juste... surpris, dit-il.

— Tou te prends pour oune grosse *héros americano* ? Tou as sauvé la doumoiselle en détresse, hein ? Mais tou mé vois, tou penses, *Qué yeu fous poutain* ? Hein ? C'est comme ça qué tou penses maintenant, non ?

La voix du travesti baissait dans les octaves.

— Non. Ce n'est pas ça. Je veux dire, je... je n'ai rien contre vous... vous autres.

— *Vous autres* ?

Le travesti était indigné, et fit un pas pour toiser Max. C'était un grand type, même sans ses talons.

— Pas mon your de chance, hein ? Me fais sauver par ouné poutain d'Américain sectaire.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je... je... Écoutez, c'est... c'est pas ce que je voulais dire. Je suis désolé, d'accord.

Le travesti suçota ses dents, puis grimaça, et son mépris rendit sa blessure mignonne.

— Cette *mierda*, il va vivre ? dit-il en indiquant l'homme au sol.

— Ouais, répondit Max.

Le travelo fit un pas en avant pour lui balancer un coup de pied dans la tête.

— Ho ! dit Max en l'attrapant par le bras.

— Il a essayé dé mé touer ! Vous avez vou ce qu'il a fait à mon visage ?

— Calmez-vous, d'accord ? On se détend. ¿ *Tranquilo, sí* ? Il... il faut que vous alliez à l'hôpital.

— L'hôpital ? Yeu ne peux pas.

— Vous saignez méchamment du visage.

— Vous avez ouné voiture ?

— Non. Pourquoi vous ne prenez pas un taxi ?

— Oune taxi ? Il me voit, il ne mé prendra yamaï. Vous avec moi, il nous prendra.

Max voulait s'en aller, rentrer à son hôtel, oublier tout ça. Il avait fait sa B.A. Il avait sauvé la vie du type. N'était-ce pas suffisant ? Mais bordel pourquoi s'était-il aventuré dans ce putain de bar ? Pourquoi ne s'était-il pas contenté de pisser dans la rue ? Il n'avait vraiment pas cherché ce qui lui arrivait. Il ne voulait vraiment pas être là. Mais il ne pouvait pas abandonner ce type ici, en sang.

Il regarda en bas de la rue, où les voitures sillonnaient le Malecón.

— Bon, d'accord, dit-il.

— *Vamos.*

À l'hôpital, Max regarda la femme médecin recoudre le visage du travelo.

Le type s'appelait Benedicto Pacifico Juan Maria Ramirez — Benny, pour faire court. Dans le taxi, il avait insisté sur le fait qu'il s'appelait Salma, comme Salma Hayek, l'actrice mexicaine.

Benny criait et pleurait tandis que le médecin, portant d'épais gants bleus en caoutchouc et de cuisine, rafistolait lentement la déchirure sur la joue. Pas d'anesthésie, ni d'antidouleur ; juste de la teinture d'iode en guise de désinfectant, du rhum surpuissant via une paille pour le calmer, une flamme pour stériliser l'aiguille et un bol d'eau chaude pour la nettoyer. La médecine de l'extrême poussée à son paroxysme. Le docteur essayait de l'apaiser à coups de paroles réconfortantes dites sur un ton de berceuse, mais il est impossible de soulager ce genre de douleurs avec des mots, donc elle se remettait à lui crier dessus pour qu'il ne bouge pas lorsque ses protestations menaçaient son ouvrage. Max le plaignait un peu. Il savait ce par quoi en passait Benny. Il avait connu le même sort, bien longtemps auparavant.

L'hôpital, comme le pavillon, était dans un état lamentable. Max savait à moitié à quoi s'attendre lorsqu'ils s'étaient garés devant. Le bâtiment était moderne mais terminé aux trois quarts, les murs sans peinture, certaines fenêtres sans vitres, du linge pendait à tous les étages. L'entrée était partiellement obstruée par un tombereau de saletés fétides et entourée par une flaque d'eau stagnante telle une douve. À l'intérieur, ils avaient patienté derrière une femme poussant une brouette encombrée d'un type, ses bras pendant des deux côtés, le bout de ses doigts traînant par terre. La femme avait indiqué à l'infirmière de l'accueil que l'homme était son père ; il s'était cassé les deux jambes en tombant et l'ambulance n'était jamais arrivée. L'infirmière avait expliqué que les véhicules de secours étaient occupés ou en panne.

Ils avaient tous pris l'unique ascenseur en service. Ses portes étaient censées être en verre, mais les vitres avaient été cassées ou jamais installées, et donc des panneaux de contreplaqué empêchaient qu'on passe par-dessus bord.

Malgré cette entrée en matière, les conditions d'accueil réservées aux malades réussirent à le choquer encore.

Tous les lits étaient occupés, les matelas et oreillers sans drap ni taie crasseux. Des vieux, hommes et femmes, étaient allongés nus et seuls, branchés à des poches de perfusion asséchées ou de sang flétri. Il y avait des cafards partout sur les plinthes, de la pisse, de la merde et du vomi sur le carrelage, des escadrons de mouches se réunissaient sur les murs, qui avaient pris des teintes indéterminées de gris et de jaune. Le portrait omniprésent de Che Guevara pendait au mur ; son regard légèrement vers le haut et son expression vaguement sombre prenaient soudain une toute nouvelle signification, comme s'il détournait les yeux de rage à

ce qu'étaient devenus ses idéaux, le peuple pour la liberté duquel il s'était battu expirant dans la crasse, de morts indignes dans les tréfonds d'un système qui leur avait promis une vie meilleure.

Les infirmières et les médecins se démenaient pour les patients. Leurs blouses et uniformes blancs délavés et amidonnés étaient presque lumineux. Ils ne déméritaient pas. L'éclairage était capricieux, les ampoules s'allumaient et s'éteignaient au hasard, ou s'emballaient soudain avant de dépérir presque en chœur dans une obscurité quasi absolue. Toutes les prises électriques en vue étaient à nu, les fils pendouillaient et crachaient des étincelles. L'air était chaud et lourd, presque palpable. Aucun des nombreux et gros ventilateurs au plafond ne fonctionnait. En fait, il n'y avait pas la moindre trace d'air conditionné, juste quelques ventilateurs sur pied vacillants, tous positionnés autour d'un seul lit dans un coin, près d'une fenêtre ouverte. Le lit était encerclé par quatre Caddies, chacun avec un bloc de glace qui gouttait dans des seaux installés dessous. Ils ventilaient un cadavre.

Lorsque le docteur coupa le fil du trente et unième et dernier point, une longue suture noire barrait la joue droite de Benny jusqu'à ses lèvres. Il regarda le résultat dans un petit miroir que lui tendit le médecin. Puis se mit à sangloter. Le médecin s'assit à côté de lui, un bras passé autour de ses épaules qu'elle tapota, sans rien dire. Une fois qu'il se fut calmé, elle lui dit qu'ils étaient à court de gaze, et qu'il faudrait donc qu'il garde la blessure propre et au sec, et qu'il ne la gratte pas ni ne la touche. Elle rassembla ses instruments et partit. Max la suivit.

— Excusez-moi, dit-il. Pourriez-vous m'aider ?

— Ça dépend, dit le médecin.

Elle était mince, presque maigre, avec une peau olive marquée par les années, des cernes sous ses yeux bleus fatigués. Ses cheveux raides et marron étaient coiffés en un chignon grisonnant.

— Est-ce que vous pouvez me dire ce qu'est le Zofran ? Dans quels cas est-il prescrit ?

— Le Zofran ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Il est fabriqué par GlaxoSmithKline.

— Dans ce cas-là, nous n'en avons pas ici à cause de l'embargo.

— J'ai juste besoin de savoir ce que c'est.

— Je peux vérifier. Mais je dois d'abord voir des patients, et ça va me prendre un petit moment, dit-elle. Vous pouvez m'attendre ici ?

Max observa le pavillon, les cafards, la merde par terre, le cadavre refroidissant dans le coin et les murs crasseux.

— Je vais patienter dehors, dit-il.

Sur le parvis de l'hôpital, il consulta son portable. Il avait manqué trois appels de Rosa Cruz. Il était désormais minuit passé. Il voulait la rappeler, ne fût-ce que pour laisser une preuve qu'il avait essayé, mais pas de réseau.

Benny était debout ; il tenait ses chaussures et sa perruque, et arrachait les paillettes tachées de sang de sa robe avant de les jeter au sol.

— Je croyais que Cuba s'enorgueillissait de son système de santé ? dit Max. Cet endroit peut vous tuer plus qu'il peut vous soigner.

— Il y a des bons hôpitaux. Mais pour le spectacle. Pour journalistes et touristes. Ici, c'est pour les Cubains.

Au bout d'une heure, le médecin réapparut.

— Vous avez subi une chimiothérapie ? demanda-t-elle à Max.

— Non, répondit-il en tapotant son crâne chauve. C'est juste de la vanité. Pourquoi ?

— Le Zofran est un antiémétique, communément prescrit contre les nausées et les vomissements après une chimiothérapie. Il est également efficace pour traiter les nausées matinales.

— Où pourrais-je m'en procurer ?

— Ici, impossible. Je peux vous donner le nom de notre générique.

— Il faut que ce soit du Zofran.

— Alors je suis désolée, je ne peux rien faire pour vous.

Max baissa d'un ton.

— Est-ce que je peux en trouver au marché noir ?

— Quel marché noir ? sourit-elle. Il n'y a pas de marché noir à Cuba.

— Au temps pour moi, dit-il. Merci de votre aide.

— *De nada.*

Le médecin tourna les talons et disparut à l'intérieur de l'hôpital.

Max regarda Benny.

— Ça va aller ?

— Non, grogna le travelo de sa voix naturelle qui était rauque et grave. Avec mon visache ?

— Prends soin de toi, dit Max en se mettant en route.

— Tou vas où ?

— Je rentre à mon hôtel.

— Lequel ?

— De quoi je me mêle ?

— Ton hôtel est loin et ici pas de taxi. Chez moi pas loin. Cinq minutes. Tu peux rester jusqu'à demain.

— Ça va aller, dit Max.

— Tou sais où tu es ?

— Je vais retrouver mon chemin.

— Ici, c'est dangereux.

Max regarda autour de lui. Pas la moindre lumière en vue au-delà du périmètre de l'hôpital. Et il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Essayer de rejoindre le Malecón à cette heure de la nuit avec son passeport et son argent sur lui n'était pas franchement une bonne idée.

— Pas la peine de t'inquiéter, dit Ramirez. Tu ne m'intéresses pas. Tu es trop vieux. Sans vouloir offenser.

— Pas de souci... crois-moi.

— Yeu vis avec deux filles.

- Des vraies ?
- Tou te fous de moi ? Les filles chez moi, c'est des danseuses du Tropicana. Tou connais le Tropicana ?
- Non. C'est quoi ? Un club de strip-tease ?
- Benny le regarda, indigné.
- Non, Mister *gringo ignorante*. Le Tropicana est la plous fameuse boîte de Couba. Existe dépouis longtemps. Avant Castro.
- Donc c'est un endroit respectable ?
- *La* plou respectable à Couba. Tou connais Meyer Lansky, Sam Giancana... les *gringos* gangsters. Ils allaient touyours au Tropicana.
- Ça me semble en effet le plus respectable des bouis-bouis.
- Tou me souis ?

Il avait déjà connu de tels moments — se retrouver à une intersection, avec un bon et un mauvais chemin, sans possibilité de les distinguer. Il ne saurait pas lequel il avait pris avant que les choses ne se passent bien ou qu'il soit trop tard pour faire demi-tour.

Il n'avait pas confiance en Benny. Rien à voir avec le fait qu'il fût un travelo, mais à cause de son déguisement. Benny excellait dans le dédoublement de personnalité. Mais Gwenver et Pinel ne lui avaient-ils pas dit que le pays était ainsi fait, que voir n'était pas croire ? Les règles de Miami n'avaient pas cours ici.

— Après toi, dit Max.

Benny Ramirez vivait au deuxième étage de la tour Erich Mielke, dessinée et construite par des architectes est-allemands à la fin des années 60, pour loger les techniciens de passage et les urbanistes, ainsi que les pontes de la Stasi qui avaient appris à leurs homologues cubains les meilleures techniques de surveillance, d'interrogatoire et de torture. Tout dans le bâtiment semblait made in Germany, vendu sur plan, du carrelage aux issues de secours.

L'appartement le surprit. Max s'attendait à quelque chose d'austère et de pratique, mais les lieux dans lesquels il pénétra avaient dû un jour être occupés par quelqu'un d'important. Un endroit pour privilégiés, avec son parquet, la hauteur sous plafond, les corniches décoratives et les portes lambrissées.

Benny lui montra sa chambre. Un panneau en carton grandeur nature de Salma Hayek en bikini, boa constrictor albinos autour du cou, attira son regard. Un boudoir délimité par des plaques d'aggloméré bleu était éclairé par deux petites lampes de chevet de chaque côté, avec abat-jour drapés d'une mousseline bleue. Salma était appuyée contre une coiffeuse au miroir de théâtre, recouverte d'une myriade de pots de maquillage, crèmes et parfums, d'un sèche-cheveux et de quatre porte-perruques, dont l'un était chauve. Une demi-douzaine de minijupes pailletées, de différentes couleurs, chacune sous plastique, pendait à un portant sur roulettes.

Max gagna la salle de bains et se débarrassa du sang séché sur ses mains, ses bras, son visage et son cou, sous une eau tiède, froide par intermittence. Il remarqua le portrait du Che accroché de travers dans les toilettes.

Une fois qu'il eut terminé, Benny l'invita à s'asseoir à la table du salon. Il demanda à Max s'il voulait un verre de Jack Daniels ou de rhum, du café ou un jus d'orange. Max opta pour cette dernière proposition. Benny disparut dans la cuisine et revint avec un verre rempli d'un liquide qui avait la couleur et la consistance d'un jaune d'œuf, avant de s'enfermer dans la salle de bains, pour prendre une douche.

Il en sortit une demi-heure plus tard, une serviette jaune autour de la taille. Il avait le corps d'un ado grandi trop vite : imberbe, osseux, sans la moindre trace de muscle et très pâle, une créature de la nuit, couleur fantôme. Cependant, son visage avait connu plus de jours couverts que de grands beaux, et plus de déluges que d'averses passagères. Max lui donnait une petite trentaine. Les années avaient déjà dessiné une fine ride autour de son cou gracile, et des pattes-d'oie aux coins d'yeux verts perçants et légèrement bridés. Comme les plus belles Cubaines que Max avait vues, Benny avait une beauté taillée à la serpe.

Ils commencèrent par bavarder de choses et d'autres. Max lui raconta qu'il venait de Miami en touriste. Benny lui posa quelques questions sur sa ville, si elle ressemblait au tableau dépeint dans le fameux *Scarface*, dont il avait un DVD

pirate. De fait, tous les films soigneusement empilés dans un coin près de la télé étaient en rapport avec Miami : des thrillers aux comédies romantiques, et un nombre incalculable d'épisodes de *Deux flics à Miami* et d'un truc intitulé *Dexter*.

— Qui est ce type qui t'a agressé ? demanda Max plus sérieusement.

— Sais pas, dit Benny en haussant les épaules.

— Tu lui parlais depuis un bout de temps.

— Yeu né le connais pas. Il est venu vers moi, saoul, et il s'est mis à me parler. Et puis il a vu que yeu ne suis pas une fille et il m'a frappé. Et puis il a essayé de me touer. Et puis tu es venu pour l'arrêter.

Ça sonnait faux. L'homme n'avait pas du tout l'air saoul, juste énervé.

— Vous étiez en train de vous disputer, dit Max.

— Il se disputait tout seul.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il sait que yeu ne suis pas une femme. Il le sait. (Benny se tapota le crâne.) Mais il me voulait quand même. Et ça le rend fou.

— D'accord, dit Max.

Mieux valait lâcher l'affaire. Ce n'était pas ses oignons et, très bientôt, cet épisode appartiendrait au passé.

— Et toi, demanda-t-il. Es-tu comme une... une femme emprisonnée dans un corps d'homme, ou quelque chose dans le genre ?

— Yeu ne suis pas une *transsexual*. (Benny secoua la tête.) C'est *pas* moi. Yeu ne veux pas couper ma *pinga* pour en faire une *papaya*. Et yeu ne suis pas une *travestido*.

— Tu n'es pas un travesti ? dit Max en fronçant les sourcils.

— Yeu m'habille comme une femme pour le boulot. C'est tout. Yeu le fais pour l'argent. *Travestido*, ils le font pour s'amuser. Le boulot, ce n'est pas s'amuser, non ? Le boulot c'est pour l'argent. La robe, la perrouque, les chaussures, c'est mon uniforme. Les flics et les soldats portent des uniformes... *yeu* porte une uniforme.

— Mais pourquoi s'habiller en femme ?

— Quand j'ai commencé, yeu m'habillais comme un homme. Yeu faisais pas beaucoup d'argent, parce que les homos, c'est une minorité. Seulement les hommes homosexuels venaient avec moi. Si yeu ressemble à une femme, alors les hommes *hétérosexuels* viennent avec moi. Parfois ils se trompent — ils sont saouls, ils ne voient pas très bien. Parfois, pour eux c'est une expérience. Ils veulent essayer le sexe avec un homme, mais ils ne veulent pas que l'homme ressemble à un homme.

Il regarda Max, le défiant de débattre de cette logique. L'expression sérieuse de Benny était minée par le demi-sourire suturé qui serpentait jusqu'à son oreille.

— Tu te fais beaucoup d'argent ?

— Plus que le médecin qui m'a soigné.

Max gloussa.

— Et Miaaamiiii, c'est un bon endroit pour les homosexuels ?

— Une chose est sûre, la tolérance est réelle. Il peut se passer n'importe quoi,

du moment que tu ne gonflés pas les gens, ils s'en foutent. Et c'est comment, d'être un gay à Cuba ?

— Pas facile et pas drôle. Tou connais Fidel ? (Benny fit mine de cracher par terre.) Il n'aime pas les homos. Beaucoup de Cubains ne nous acceptent pas. Cuba est un petit pays, avec des idées étroites. Ils pensent que nous avons un problème de santé. Ils pensent que nous sommes dégoûtants. Que nous sommes des pervers.

— En Amérique, dans de nombreux endroits, les gens pensent aussi comme ça, dit Max.

— Tou n'as pas d'amis homos ?

— Non.

Max y réfléchit. Il n'avait jamais eu d'ami gay. Dans sa jeunesse, il avait été un homophobe standard. Pas qu'à l'époque on appelait les choses ainsi, en ces temps de pré-politiquement correct. Pédé par-ci, pédé par-là. Castro était le nom du quartier homo de San Francisco. Il n'avait pas une aversion active envers les homos. Il ne les avait jamais insultés en face, ni ne les avait castagnés, et il n'avait jamais été dégoûté en voyant deux hommes se tenir la main ou s'embrasser, mais il s'était toujours marré en entendant des plaisanteries sur les homos et en avait raconté des tas. Des discussions de vestiaires. Et tous ses potes étaient comme lui. Lorsqu'il avait commencé à sortir en boîte et à écouter de la musique au milieu des années 70, son attitude avait changé, passant d'une intolérance passive à une acceptation aussi vague qu'inactive. Oublié les conneries des années 60, et les babas parlant de paix et d'amour parce qu'ils étaient trop défoncés pour se lever et s'habiller, l'ère du disco était le seul moment où les frontières raciales et sexuelles avaient disparu : Noirs, Blancs, homos et hétéros avaient dansé sur la même musique, côte à côte. Cela n'avait pas duré.

— Tou sais, quand y'avais quinze ans, y'étais — comment vous dites ? — *afeminado* ?

— Efféminé ? Un homme qui ressemble à une femme ?

— *Exactamente*. Tou sais ce qu'ils m'ont fait ? Le gouvernement ? Ils m'ont envoyé dans un endroit dans la sierra Maestra. Dans les montagnes. Un camp de concentration pour les homos. Ils pensent qu'ils peuvent changer les homos en hétéros machos. *¡ Pendejo estúpido !* Tou sais ce qu'ils m'ont fait, pour me rendre *hétérosexuel* ? D'abord : ils parlent-parlent-parlent-parlent-parlent. *La homosexualidad es una perversión burguesa. La homosexualidad está contra la Revolución. La homosexualidad es una invención imperialista*. Et puis ils m'ont fait des électrochocs dans la tête, comme pour les fous. Pendant deux mois, électrochocs dans le cerveau et paroles-paroles-paroles dans mes oreilles.

Max n'était pas étonné. C'était aussi arrivé en Amérique — et ça continuait.

— Vous étiez combien ?

— Beaucoup, des hommes, des femmes, des garçons et des filles. Cinquante, soixante personnes, dit Benny. Ils m'ont fait couper des arbres à la hache et porter des pierres. Tout le temps, tous les jours. Un homme *heterosexual* père de quinze enfants pourrait pas porter ce qu'ils m'ont fait porter ! Mais j'ai porté les pierres.

Parce que yeu les *hais*. La haine me rend *fort*. Mais yeu reste oune *homosexual*. Fidel, il comprend pas. Il pense qu'il peut changer la natoure. Il sé prend pour Dieu. Il pense qu'il peut repousser la mer. Ouné poutain de crétin.

— Comment ont-ils su que tu étais « guéri » ?

Benny essaya de rire, mais la douleur le fit grimacer.

— Tou sais, ils sont si bêtes. Ils font baiser les hommes homos avec les lesbiennes. Et ils les filment. Fidel fait du porno. Et le type responsable dou camp dit : « Vous êtes tous les deux hétérosexouels ! Félicitations ! ; *Viva Fidel !* »

« Oune fois sorti, y'ai mené oune vie "normale". Yé trouvé oune boulot. Y'étais cousinier dans ouné hôtel. Et yé mé sous marié.

— *Marié ?*

— *Sí*. Ouné vie normale, tou vois. Comme toi. Ma femme s'appelait Pilar. Oune lesbienne que yé baisé dans le camp. On a oune arranyement. Elle fait ses affaires en secret, et moi les miennes. Beaucoup de sexe en secret. C'est bon, en secret.

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle a quitté Couba en 2000. Pilar était prof de danse. Ils sont allés au Nicaragua pour oune spectacle. Elle est partie du Nicaragua pour les États-Ounis. Elle vit maintenant en Angleterre. Là-bas, les homos peuvent se marier. C'est légal. *País civilizado*.

— Quand as-tu commencé à te prostituer ?

— Depouis très très longtemps. Quand yé travaillais à l'hôtel, yeu baisais les clients. Beaucoup de touristes homos viennent à Couba. Ils ne me payent pas cash, ils m'offrent des cadeaux, tou vois. Mais, quand Pilar est partie, le gouvernement a dit plous de boulot pour moi, plous de maison. Ils disent que yé savais qu'elle partait. Que yé l'ai aidée. Bien soûr que yé savais, mais yé l'ai pas « aidée ». *Mierda*. Alors qu'est-ce que yé peux faire ? Yé sous devenou ouné professional dou sexe. Pas le choix. Yé...

Il s'interrompit lorsque la porte d'entrée s'ouvrit, et deux femmes noires sculpturales entrèrent, en pleine discussion, jusqu'au moment où elles virent Max assis à la table. Leurs voix se mirent soudain à grésiller, comme une cassette audio qui s'emmêle. Leurs visages trahissaient l'inquiétude et leurs corps se figèrent. Puis elles virent Benny, et se détendirent immédiatement. Elles sourirent de toutes leurs dents en se dirigeant vers lui les bras grands ouverts, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des années. Puis elles virent sa joue, s'arrêtèrent et crièrent en chœur. Max remarqua alors un détail qui lui avait échappé lorsqu'elles étaient entrées : les filles étaient jumelles. Leur visage était l'exacte reproduction l'un de l'autre — des traits fins, des yeux noirs perçants, une grande bouche pulpeuse finement dessinée qui dévoilait des dents éclatantes. Elles avaient la même coupe, afro et courte, le même survêtement gris aux bandes roses, des T-shirts blancs Ellesse, et un petit bracelet en or au poignet gauche. Elles sentaient le beurre de cacao et le parfum, et avaient des traces de paillettes sur le visage et les bras.

Benny les présenta. Luana et Jia. Max se demanda comment réussir à les différencier.

Elles bavardèrent avec Benny ; elles étaient aux petits soins. Max ne comprenait rien. Mais ça n'avait aucune importance, car elles l'ignoraient complètement, ne lui jetant pas même un regard lorsque Benny mima comment Max lui avait sauvé la vie — debout à frapper dans les airs en criant « *Pow !* » — avant de passer à la séance de réparation de sa joue, recousue dans d'atroces douleurs.

Max était fatigué, et ses paupières se fermaient à intervalles de plus en plus longs.

Finalement, il croisa les doigts sur la table et y appuya son front. Il essaya de se concentrer sur ce qu'il allait faire quelques heures plus tard, de retour à son hôtel : se doucher, se raser et louer une voiture. Il rêva d'un lit confortable dans une chambre climatisée. Il pensa à Sandra. À leur ancienne maison, à leurs conversations dans la cuisine. À une vie où il n'aurait tué personne.

Puis, assez vite, le sommeil le déroba au réel.

On le secoua au réveil.

Brutalement.

Benny était au-dessus de lui, pâle et les yeux bouffis, de la sueur sur la lèvre supérieure. Il portait un jean et un T-shirt. La télé était allumée, le volume à pleins tubes.

Max se redressa, cligna des yeux et se frotta les paupières. La lumière matinale brillait à travers la fenêtre. Les jumelles étaient parties. Il consulta sa montre. 11 heures passées. Combien de temps avait-il sombré ?

— Regarde, regarde ça, dit Benny en pointant l'écran télé.

Une chaîne cubaine. Les infos locales. Une image à moitié enneigée, le son légèrement déformé. Une rue avec deux Lada de la police garées, une ambulance, des flics maintenant les curieux à distance. Un journaliste babillait sur les images. Max n'en comprenait pas un mot, mais à son ton, il percevait une certaine excitation.

Le caméraman fit un panoramique : des immeubles grillagés, des palmiers, des ordures dans les caniveaux, l'océan en arrière-plan, des voitures passant sur le Malecón. Puis l'image s'arrêta sur un bâtiment.

D'abord, Max ne reconnut pas l'endroit car il avait l'air si banal et minable à la lumière du jour, et si différent à l'écran. Puis il remarqua les sapins de Noël de chaque côté de la porte d'entrée.

C'était La Urraca.

Le journaliste interviewait le barman dont le visage semblait plus rougeaud encore à l'écran, plus revêché, plus vieux et plus bouffi, comme si un esprit malin avait pris par erreur les traits d'une tomate pourrie.

— Ce type qui m'a attaqué..., commença Benny, avant de prendre une grande inspiration par le nez.

Il avala. Expira.

— Ils... ils l'ont retrouvé dans la roue. Mort, Max. *Mort.*

Max fixa l'écran et le barman qui parlait ; il ne reconnut pas du tout la voix

entendue la nuit précédente et ne comprenait pas un foutu mot.

— Ce n'est pas moi, dit-il à l'intention de la télé.

— Qu'est-ce tou veux dire, c'est pas toi ? Tou l'as cogné.

— Il était vivant quand *nous* l'avons laissé.

— Le journaliste dit qu'il est mort.

— Tu as bien vu. Je l'ai frappé. Je l'ai mis K.-O. Oui. Mais je ne l'ai pas tué.

— C'est pas ce qu'ils disent. Ils racontent que tou l'as toué.

Benny frissonna.

— Quoi ?

Max était dans le cirage, encore dans ses rêves et autres songes léthargiques.

La lèvre supérieure de Benny tremblait.

— Tou comprends l'espagnol ?

— Non, dit Max. Il dit quoi ?

— Il fait oune description — de toi et moi.

Là, le journaliste apparut à l'écran — un jeune homme, chemise blanche impeccable et cravate noire, se tenait au bout d'une ruelle où, derrière lui, des policiers s'activaient. La caméra zooma sur un type en train de vider le contenu d'une poubelle avec une pelle et une balayette. Non loin, une forme indistincte recouverte d'un drap blanc gisait au sol.

— Les flics nous cherchent, Max. Ils disent qu'ils cherchent... (Benny écouta.) Oune Blanc, oune touriste, grand, sans cheveux, gros corps et... oh non ! Oh poutain !

Un visage apparut sur l'écran. Une photo anthropométrique en noir et blanc — de face et de profil. Benny, plus jeune — peut-être de dix ans — souriant légèrement face à l'objectif.

— C'est moi, dit-il.

— Sans blague ?

— Yé été arrêté quand Pilar est partie.

— Ils savent où tu habites ?

— Non. Officiellement yé né vis pas ici. Mais ils vont vite l'apprendre.

Max sortit son téléphone pour appeler Rosa Cruz. Il essaya de l'allumer. En vain. Il scruta l'écran noir. Le téléphone était mort. Il sortit la batterie, la remit et essaya de nouveau. Toujours rien.

Malgré le son de la télé, il entendait les allées et venues dans les escaliers, les portes qui s'ouvraient et claquaient, les voix des enfants. Il percevait des conversations à travers les murs et le plafond. De la rue montaient le chant des coqs, les bruits de la circulation, des sabots de chevaux et des rires.

Le type était encore vivant lorsqu'il l'avait laissé. Quand était-il mort ? Max tenta de se souvenir s'il avait entendu craquer ses cervicales. Négatif, mais les détails s'étaient perdus dans le feu de l'action. Il essaya de se rappeler le visage de l'homme. Impossible, mis à part la couleur de ses yeux et sa moustache.

— Il y a une explication raisonnable à tout ça, dit Max. Le type t'a agressé et tailladé au rasoir. Il était en train d'essayer de te tuer. Tu peux aller le raconter aux flics. Leur expliquer. Ils verront bien ton visage. Ils comprendront.

— Max, dit Benny. On n'est pas en Amérique. Yé souis ouné prostitoué homosexuel habillé en femme. Ils savent peut-être qu'on dit la vérité, mais ça ne compte pas. Yé souis coupable. Tou — *Americano*, l'ennemi — tou as toué ouné *Cubano*. Tou es coupable. Nous — toi et moi — coupables.

Max songea à quitter ce cauchemar sur-le-champ. Mais Benny connaissait son nom. Les flics cubains allaient le rattraper très vite.

Il fallait qu'il réussisse à joindre Cruz. Pour lui expliquer les choses et la convaincre que tout ceci n'était qu'un accident. Il n'avait pas voulu tuer ce type. C'était de la légitime défense. Et, en plus, comment diable pourrait-il retrouver Vanetta Brown s'ils le foutaient en taule ?

— On fait quoi ?

— Qu'est-ce que tu veux dire « *on* » ? Putain, je me casse d'ici.

— Tou pars ?

— Oui, je pars. Je suis désolé, mais je ne peux pas m'en mêler.

— Quoi ? *Tou* es mêlé. *Tou* as toué ce type ! C'est ta faute !

— Je t'ai sauvé ta putain de vie. N'oublie pas !

Les infos télévisées montrèrent une vue aérienne du Malecón. Une longue file de voitures à l'arrêt le long du front de mer, cuisant au soleil. Puis, un plan de flic au milieu de l'avenue qui tâchait de régler la circulation. Les voitures avançaient lentement autour de l'origine du bouchon — une ambulance stationnée, entourée par quatre voitures de police. Une foule était perchée sur la digue du Malecón.

Les images se fondirent en un plan fixe.

Un autre visage apparut, un autre cliché anthropométrique — et un *autre* visage qu'il connaissait ; une fois encore, plus jeune, lorsque les sourcils étaient encore noirs et pas blancs.

Earl Gwenver.

— C'est quoi ?

Max hocha la tête vers la télé.

Benny ne répondit pas. Il n'avait pas besoin de le faire. La caméra zooma sur un corps transporté sur un brancard vers l'ambulance, laissant derrière lui une traînée d'eau sur le trottoir. Un autre reporter — une femme cette fois — était au micro. Un ton plus posé, mais que Max ne comprenait pas mieux.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda-t-il.

— Cet homme. Il est mort.

— Quand ?

— Hier.

Benny avait l'air inquiet.

— *Hier* ?

Max entendit la journaliste prononcer le mot *Americano*.

— Comment ?

— Tou lé connais ? demanda Benny.

— De quoi est-il mort ?

Max se souvint qu'il avait raconté à Rosa Cruz avoir cogné Gwenver.

— Ils ne disent pas.

Benny s'éloigna de lui.

— Max ? Tou l'as toué... aussi ?

— Non.

Max secoua la tête.

— Mais... je... je... Putain !

Les yeux de Benny s'écaraient tandis qu'il écoutait la télé.

— Mon Dieu !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tou né comprends pas ce qu'elle dit ? demanda-t-il à Max — en gesticulant vers l'écran —, qui secoua la tête une fois de plus. Ils disent qu'ils cherchent ouné — ouné *Americano* — grand, blanc, chauve. Pareil. Ils te cherchent. Ils disent qué tou as toué deux personnes.

Max fixa la télé, et tenta de réfléchir aussi logiquement que rationnellement.

— On né peut pas rester ici, dit Benny.

Si tu t'enfuis, tu es coupable, songea Max. Mais même s'il se livrait et s'en remettait au système judiciaire cubain, il passerait peut-être des mois en prison avant d'être blanchi. Et alors — s'ils le croyaient — il serait expulsé, et ses chances de retrouver Vanetta Brown disparaîtraient à jamais. Une fois sur le sol américain, les menaces de Wendy Peck deviendraient une réalité. Et ça, c'était le scénario idéal, basé sur l'hypothèse que la justice cubaine fonctionnait comme l'américaine — ce qui, bien sûr, n'était pas le cas.

— On doit partir. Quitter Couba. Yé oune ami. Il va nous aider.

— Un ami ? dit Max, sonné, à moitié ailleurs.

— Oui. En dehors de La Havane. À Trinidad.

Max pensa à la carte dans sa poche.

— À *Trinidad* ?

— Oui.

Max fixa Benny. Il avait l'intention de s'y rendre. Benny lui avait-il fait les poches ? C'était peut-être juste une coïncidence.

— C'est un bon ami ?

— Oui, dit Benny.

— Vraiment bon ?

— Le meilleur. Loui n'appellera pas la police. Il peut nous faire sortir dou pays.

Max y réfléchit. Il ne voulait pas quitter Cuba. Il ne pouvait pas rentrer chez lui sans Vanetta Brown. Mais ça, il n'allait pas le dire à Benny tout de suite.

— Comment va-t-on aller à Trinidad ?

— En voiture, dit Benny.

— Tu en as une ?

— Yé vais en trouver oune.

C'était une Chevrolet Bel Air de 1957, un cabriolet quatre portes d'un marron poussiéreux : longue et basse, avec des chromes sur les ailes, capote et radiateur assortis. L'intérieur des portes et le tableau de bord étaient en acajou, mais l'éclat du bois avait disparu depuis longtemps ; les mastocs sièges en cuir noir étaient serts de traces de sueur blanches et laissaient échapper la garniture à travers des coutures hors d'âge.

Benny l'avait volée à trois pâtés de maisons de l'appartement. C'était la seule voiture en stationnement aux alentours. Il s'était contenté de tirer un bon coup sur la portière et le verrou avait cédé dans un crissement. Benny conduisait. Malgré la précipitation et la panique, il avait trouvé le temps d'emporter un sac, sans oublier sa trousse de maquillage.

Max était assis sur le siège passager, une perruque du travelo sur la tête, les cheveux coincés sous le col de sa chemise. Le postiche était raide et le grattait à mort car les mèches synthétiques se mélangeaient à sa sueur et lui chatouillaient le cou.

Max se sentait légèrement con.

Mais, plus que tout, c'était le bordel intégral. Il avait les tripes dans la gorge, les nerfs en pelote. À chaque flic aperçu la tension augmentait un peu plus ; et il y en avait plein le long du Malecón gris de sel, les yeux partout, derrière chaque pare-brise, les oreillettes qui bruissaient, les mains caressant les holsters. Il avait perdu ses appuis. Les flics étaient après *lui*.

Et il était inquiet à propos de la voiture.

Elle avait fait plus que son temps. La capote était mise et les vitres relevées. À l'intérieur, c'était un four rempli de condensation. Un petit trou dans le plancher sous le pied droit de Max laissait passer de l'air et les gaz d'échappement. La transmission et la suspension formaient un tandem. Dès que Benny changeait de vitesse, il fallait quelques secondes à la voiture pour répondre. Elle ruait violemment comme un cheval sauvage dopé, émettait une plainte avant que le rapport ne passe dans un craquement sonore, secouant si fort le véhicule que les portes vibraient.

Ils quittèrent le Malecón et s'engagèrent sur un rond-point. La circulation était lente mais fluide. Ils dépassèrent des camions surchargés et des carioles tirées par des chevaux, puis suivirent un *camello* rose dans un tunnel, d'où ils ressortirent en banlieue.

Max alluma la radio et tourna le bouton à la recherche des stations. Cinq : salsa. Sept : jazz cubain. Neuf : un antique discours de Fidel. Onze : une série cubaine avec rires préenregistrés. Quatorze : un chœur d'enfants cubains chantant des airs révolutionnaires. Seize : rap cubain.

Pas d'infos.

Benny ne disait absolument rien. Il regardait droit devant lui, les lèvres serrées, le visage fermé. Il était totalement terrifié. Le moment qu'il avait craint toute sa vie était arrivé. Un coup de sonnette magistral. L'État dictatorial se penchait avec soin sur son cas.

Bien sûr, Max avait les foies — mais il avait déjà connu de tels moments. Et il lui restait encore une marge de manœuvre.

La situation était délicate mais il avait son passeport, son argent et ses cartes de crédit. Il pouvait quitter le pays, mais impossible de rentrer en Amérique sans Vanetta Brown, ou une preuve de sa mort.

Pour l'heure, il n'était pas plus près de trouver Brown qu'il ne l'était la veille. Et il avait la police cubaine aux fesses, pour un, voire deux meurtres.

— Combien de personnes ont la télé dans ton quartier ? demanda-t-il à Benny.

— Yeu ne sais pas, dit Ramirez sans quitter la route des yeux.

Il n'était plus le même habillé en homme. Les points de suture et sa barbe naissante autour de sa mâchoire lui donnaient un air dangereux et sauvage, et la fatigue avait volé à ses pupilles une part de leur pétulance. Il aurait pu être une ancienne star de boys band tombée dans la dèche et la petite délinquance pour joindre les deux bouts.

— Pas beaucoup. La télé esse ouné grand louxe à Couba.

— Ils ont tous un boulot ?

— Tout le monde à Couba a un boulot. Pourquoi tou mé poses cette question ?

— Tu parles à tes voisins ?

— Non.

— Est-ce que l'un d'entre eux t'a vu habillé en Salma ?

— Non. Yé sors la nouit. Yé dors le jour.

— Depuis combien de temps vis-tu là-bas ?

— Pourquoi tou mé poses les questions comme si tou étais oune flic, Max ?

— Réponds-moi.

— Pas longtemps. Houit, neuf semaines.

— Pendant tout ce temps, personne ne t'a vu ?

— Non. L'immeuble est sombre. Les escaliers aussi. Quand ils me voyaient, ils voyaient ouné femme. Pas ouné homme.

— D'accord, dit Max en hochant la tête.

La journaliste télé qui avait commenté la scène de crime où l'on avait retrouvé Gwenver disait qu'on cherchait un homme correspondant à la description de Max, mais elle n'avait pas précisé son nom. Le barman de La Urraca l'avait aussi décrit. Et puis il y avait le médecin à l'hôpital. La police ne tarderait pas à faire le lien, si elle ne l'avait pas déjà fait.

Benny n'était pas officiellement répertorié à cette adresse. La voiture qu'ils avaient volée allait être déclarée comme telle, mais les flics ne feraient pas le rapprochement avant de découvrir où Benny vivait.

Ce qui leur donnait tout au plus une journée d'avance, deux s'ils avaient de la chance et que la police était lente. Ce dont il doutait.

Il raconta à Benny ce qu'il avait en tête. Benny ne réagit pas. Ils roulaient désormais dans la campagne, où des champs s'étendaient à perte de vue, certains labourés, d'autres plantés ou en jachère.

Max songea à Vanetta Brown. Elle avait subi une chimiothérapie lorsqu'elle vivait encore à La Havane. Son cancer devait être en rémission, sinon Rosa Cruz ne l'aurait pas envoyé à ses troussees. Cruz savait qu'elle était en vie. Brown était tombée en disgrâce vis-à-vis de Fidel, s'était rapprochée des Abakuás et de criminels haïtiens.

Deux théories étaient envisageables, mais à l'opposé l'une de l'autre.

Vanetta, mourant d'un cancer, avait décidé de régler ses comptes. Elle avait envoyé un tueur abakuá pour s'occuper d'Eldon et de Joe. Le tueur avait récupéré dans sa tombe le flingue d'Abe Watson. Pourquoi ? La vengeance. Eldon et Abe avaient mené la descente au cours de laquelle sa fille et son mari étaient morts. Le tueur avait descendu Joe. Pourquoi ? Si les empreintes de Vanetta n'avaient pas été relevées sur les douilles, il aurait pu penser que c'était pour éliminer la personne qui aurait pu les relier aux meurtres. Mais cela ne faisait que soulever d'autres interrogations.

Et si Vanetta n'avait rien à voir avec les meurtres, mis à part qu'elle connaissait les victimes ? Si elle avait été piégée ? Le tueur était venu de Cuba. Joe Liston avait séjourné à Cuba. Joe connaissait Vanetta. Vanetta avait eu des liens avec les Abakuás. Peut-être Joe avait-il découvert quelque chose. Peut-être avait-il vu quelque chose. La ou les personnes derrière les meurtres avaient piégé Vanetta pour faire diversion. Elles connaissaient son histoire, et peut-être avaient-elles tué Eldon pour créer un écran de fumée et brouiller un peu plus les pistes.

Mais il n'y croyait toujours pas. Ses tripes lui disaient qu'elle était innocente.

Il ne lui restait plus qu'à se fier à son instinct.

Des pièces manquaient aux deux théories. Si Vanetta était coupable d'avoir commandité les meurtres, quel était le mobile pour Joe ? Si elle avait été piégée, alors par qui et pourquoi ?

La circulation s'était réduite à quelques voitures éparses. Sans surprise. Cuba avait soixante mille véhicules pour onze millions d'habitants répartis sur une superficie de près de cent mille kilomètres carrés. Cuba ne roulait pas sur l'or noir. Mais sur son esprit et son absence de ressources. Et on n'y jetait rien.

La route s'apparentait à une traînée noire coupant un paysage de verts luxuriants, aux sols orangés et aux grands palmiers rachitiques. Ils traversèrent des champs de canne à sucre, de tabac, de café. Max vit un panneau indiquant Playa Girón — la baie des Cochons — 200 kilomètres, Cienfuegos 210, Trinidad 240. Il aperçut des panneaux vantant la Révolution, propagande criarde en majuscules rouges, bleues et blanches :

¡ Socialismo o muerte ! ¡ Patria o muerte !

Max continuait de triturer le bouton de la radio. Il parvenait à capter des bribes de musiques de-ci de-là, entrecoupées de discours ou d'éclats de rire.

Benny le regarda et esquissa un maigre sourire.

— Tou es très moche en femme.

— Je t'emmerde. C'est ta foutue perruque.

Benny se marra.

— Tou es désolé dé m'avoir aidé ?

— On n'en est plus là, dit Max.

— O.K. Yé répète. Tou es *désolé* de m'avoir aidé ?

— Peut-être que désolé, on l'est tous les deux.

Max s'activait sur le bouton de la radio sans rien capter.

— Tou cherches quoi ?

— Les nouvelles.

— Il est quelle heure ?

Max lui tendit sa montre : 13 h 10.

— Tou as raté. En arrière.

Bavardages. Jazz. Samba. D'autres papotages. Puis les bribes d'un morceau très familier — l'intro de *Strawberry Fields Forever* au mellotron.

— Stop ! dit Benny. C'est les infos.

— C'est les Beatles, dit Max.

— Les infos. Écoute, s'il té plaît.

Une voix de femme au débit de mitraillette. Max distingua les mots « Habana » et « Malecón » — ou quelque chose qui s'en approchait. Il entendit peut-être même un « Urraca ». Mais il n'en était pas sûr, car les mots virevoltaient dans sa tête, commençaient ou se finissaient tous en é, aïe et ouh. Il tenta de repérer son nom ou celui de Gwenver. En vain.

Cinq minutes plus tard, Benny éteignit la radio.

— Tou as compris ?

— Non, dit Max. Je pensais pouvoir comprendre un peu d'espagnol, j'avais tort.

— Comme à la télé. Ils ont trouvé deux morts en oune yournée à Habana, dit Benny. Ils cherchent moi et ouné *Americano*. Ils demandent aux Coubains de contacter la police s'ils nous voient.

— Je n'ai pas entendu nos noms.

— Ils ont donné lé mien. Pas lé tien.

— Ils ont dit quelque chose à propos de la voiture ?

— Non, dit Benny. Qui est le Noir qui est mort ? Ils ont dit qué loui esse *exilio americano*. *Pantera negra*. Recherché pour meurtre en Amérique.

— C'est vrai.

— Tou né pas ouné touriste, Max ?

— Ça, c'était hier soir. Aujourd'hui, c'est différent.

— C'est pareil. Qui es-tou ? Que fais-tou ici à Couba ?

— Parle-moi de ton ami — celui de Trinidad.

— Tou veux savoir quoi ?

— Qui il est, ce qu'il fait, ce genre de choses.

— Pourquoi ?

— Réponds-moi, dit Max.

— Yé veux savoir cé qué tou fais ici.

— N'insiste pas. Je ne te dois aucune explication.

Max le regarda durement. Benny essaya de lui faire baisser les yeux sans y parvenir.

— OK... Il s'appelle Nacho Savon. Yé lé connais depouis longtemps.

— C'est aussi un travesti ?

— Tou né pas drôle, Max. Il travaille pour le gouvernement, pour le ministère de l'Intérieur.

— *Le ministère de l'Intérieur* ? Ce n'est pas la police secrète ?

— Relax, cé n'est pas cé qué tou crois, dit Benny. Il travaille avec les ordinateurs. C'est ouné expert d'Internet et des téléphones portables. De toutes les technologies pour écouter. Mais ce n'est pas tout cé qu'il fait. Il vend aussi des téléphones et des ordinateurs *por la izquierda*. C'est illégal, tou sais. C'est grâce à loui que y'ai mes DVD.

— Et ses collègues du ministère sont au courant ?

— Bien soûr, mais ils s'en fichent. Il vend aussi à eux. Et c'est ouné *expert*, dit Benny. Il te donnera ouné nouveau téléphone.

— Je vois, dit Max. Oû trouve-t-il la marchandise de contrebande ?

Benny fronça les sourcils.

— Comme *contrabando* ? La même chose, c'est ça ?

Max hocha la tête.

— Il a des contacts.

— Tu parles des Abakuás ? C'est à eux qu'il achète ?

— Tout le monde achète aux Abakuás. Ici, c'est comme la mafia.

— Je sais.

— Maintenant, *tou* me parles de toi, Max.

— Tu sais tout ce que tu as besoin de savoir. Roule.

Benny murmura quelque chose dans sa barbe. Max perçut une légère odeur de viande pourrie. Il devina que la chaleur et le stress avaient eu raison de la cicatrisation de la blessure non bandée. Il ouvrit la fenêtre.

Personne ne les suivait. Des voitures les dépassaient à intervalles réguliers. Ils roulaient à moins de 80. Il doutait que le véhicule pût faire mieux.

Max observa le ciel à la recherche d'hélicoptères. Il ne voyait que des vautours volant en cercle.

Au loin, deux petits groupes de gens s'étaient rassemblés de chaque côté de la route, chaperonnés par des hommes en T-shirts jaunes, treillis et casquettes, bloc-notes à la main. L'un des hommes fit un pas sur la route et agita les bras.

Il leur fit signe de ralentir et de s'arrêter.

— C'est un *flic* ? dit Max. Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est le stop officiel.

— Le *quoi* ?

— Il existe ouné loi pour l'auto-stop, dit Benny. Si ouné homme en chemise jaune dit de s'arrêter, tou dois t'arrêter.

Ils approchaient, et les gens regardaient la voiture des étoiles plein les yeux.

Benny perdit soudain de sa belle confiance de rebelle. Ses épaules s'affaissèrent,

ses bras aussi, ses mains se détendirent sur le volant. Il était sous pilote automatique étatique, faisant ce qu'on lui disait de faire sans réfléchir.

Il se gara à côté de la foule. Max sentait battre son cœur. Il détailla les candidats à l'auto-stop : des vieux, hommes et femmes, et de très jolies jeunes filles, en jeans moulants et hauts assortis, maquillées comme des carrés d'as, harcelant le préposé au stop, le pressant, se disputant ses bonnes grâces.

Ce dernier — au ventre proéminent et à la fine moustache — n'avait d'yeux que pour deux *mulatas* bien galbées qui portaient des sacs à dos. Les plus vieux restaient en arrière, regardant les filles et surtout le préposé avec un dégoût silencieux.

Benny se tourna vers Max.

— Tou mé laisses faire, OK ? dit-il.

Il était calme et déterminé.

Le préposé se dirigea vers eux, sans cesser de gribouiller sur son bloc-notes. Benny baissa sa vitre, Max la tête, faisant mine de somnoler.

Le type salua Benny avant de reculer d'un pas quand il aperçut son visage.

— *Accidente*, dit Benny.

Le préposé lui demanda son nom et d'où il venait. José Yero, répondit Benny à la première question, La Havane à la seconde.

Le type nota. Puis il s'enquit de leur destination. Ferme sans être agressif, il allait droit au but. Benny répondit Sancti Spíritus.

Pouvaient-ils déposer deux personnes à Cabaiguán ?

Oui, bien sûr, dit Benny. C'était sur le chemin. Aucun problème.

Le préposé le remercia de faire son devoir pour le pays et la révolution. *De nada*, lâcha Benny. L'homme appela deux noms. Les *mulatas* s'avancèrent. Certaines des femmes qui attendaient leur firent des bras d'honneur et articulèrent en silence des obscénités.

Max se tendit sur son siège.

Benny lui jeta un coup d'œil, paniqué.

Une des filles se pencha à la fenêtre et dit : « *Hola*. » Son expression amicale se figea en une grimace de terreur tandis que ses yeux allaient du visage de Benny à celui de Max, hargneux sous sa perruque.

Il eut une soudaine inspiration. Il plongea ses yeux dans ceux de la fille, se lécha les lèvres et lui souffla un baiser.

La fille fit un pas de côté, dégoûtée. Elle chuchota à l'oreille de son amie. À en croire ses mimiques, elle n'aimait pas la dégaine de son futur chauffeur, ni celle de son passager.

Tandis que le préposé revenait vers elles, une acclamation s'éleva de la foule. Tous regardaient un véhicule qui arrivait au loin derrière la voiture, un *camello*. Le bus mit son clignotant et se gara. La petite foule commença à le prendre d'assaut.

Le préposé fit un signe à Benny. Ils pouvaient y aller, indiquait-il.

Alors que Benny démarrait la voiture, Max aperçut un duo de jeunes flics en uniforme qui discutaient avec deux types plus vieux en chemise blanche

guayabera, lunettes de soleil d'aviateurs et holsters à l'épaule. Les hommes étaient penchés sur une Mercedes noire aux vitres teintées. Ils ne regardaient pas les flics.

Ils ne perdaient rien de la Chevy.

Benny déboîta sur la route, et soupira de soulagement.

— Nous sommes loin de Trinidad ? demanda Max.

— Cinquante kilomètres.

— D'autres points d'auto-stop ?

— Peut-être, dit Benny. Cette loi a commencé pendant la Période spéciale, quand on était en pénurie de pétrole et que les Rousses ont arrêté de donner des bous. Les transports privés sont devenus les transports publics.

— Ça ne pourrait pas marcher en Amérique, dit Max. Chez nous, il y a beaucoup trop de dangereux malades.

Il enleva la perruque et la balança par la fenêtre. Elle disparut sous les roues d'un véhicule qui arrivait en sens inverse.

Ils arrivèrent à Trinidad en fin d'après-midi. La ville semblait s'être endormie à la fin du dix-neuvième siècle, un monument vivant habité par le passé colonial espagnol de Cuba. Des rues pavées, couleur et texture de neige crasseuse, couraient entre des maisons aux toits de tuiles et aux teintes chatoyantes, dont toutes les portes et fenêtres étaient barrées par des grilles en métal blanches. Quasiment pas la moindre voiture dans les parages. La ville était trop petite et ses habitants beaucoup trop pauvres pour s'en offrir. Ils allaient à pied, sur des vélos branlants, à dos de mulet ou entassés dans des carrioles tirées par des chevaux. Aucune trace de propagande, pas de rappels dictatoriaux du présent pour briser le charme du passé.

Benny traversa la ville et gara la voiture au bout d'une rue déserte. Max s'étira pour soulager les crampes dans ses jambes, content d'être sorti de cette caisse à transpiration montée sur roues, sa curiosité sur les légendaires modes de transport cubains définitivement comblée.

Ils se remirent en route à pied. Ici, sur la côte Caraïbe, le climat était plus chaud et sec ; un soleil plus dur qu'à La Havane les matraquait comme s'ils étaient des fourmis victimes du prisme d'une loupe aux mains d'un gosse sadique. La brise, qui descendait des montagnes Escambray environnantes, charriait de la poussière entre les pavés portant comme des traces de vieilles godasses moites.

Les pauvres échoppes étaient à peine achalandées et illuminées ; elles proposaient des produits de base pour les autochtones, et de la camelote étatico-touristique pour les visiteurs étrangers. Des bus entiers charriaient des gâteaux en visite pour trois heures ; massés derrière un guide en polo rouge vif, ils traînaient autour des églises, prenaient des photos du joli centre-ville et jetaient un œil vers les musées, avant d'être parqués dans une taverne. Là, tous buvaient dans des gobelets en faïence la seule boisson du cru : la canchánchara — un breuvage local fait d'eau, miel, citron et rhum Santero. À en croire Benny, cela avait le goût de thé coupé à l'antitussif. La descente était facile mais la remontée sévère. Les touristes n'étaient pas assez saouls pour ne pas pouvoir rejoindre leur bus, mais cette boisson procurait un sentiment de bien-être tel, qu'elle poussait à la générosité même les globe-trotters les plus endurcis.

Tandis que les visiteurs étaient reconduits vers leurs bus, les entouraient des gamins aux visages coriaces et sales, la peau sur les côtes, des caricatures de gyrophares à charité mendiant des pesos convertibles. S'ils recevaient leur dû en monnaie locale, ils la jetaient par terre, crachaient et maudissaient le bienfaiteur. Alors, ils réclamaient du *vrai* argent. Une fois les touristes partis, les gosses mettaient en commun leur butin et se le partageaient, en attendant le bus suivant.

Max et Benny passèrent à côté d'un cercle de gamins qui se répartissaient des

piles de monnaie. Un pour toi, un pour moi. Pareil pour tous. Pas de chamailleries. Pas de protestations. Le socialisme dans sa plus simple expression. Un socialisme d'État sans la politique. Max se demanda ce qu'ils allaient devenir lorsque le régime changerait, mourrait ou serait renversé. S'en tiendraient-ils toujours à ces principes égalitaires ou apprendraient-ils à se piétiner les uns les autres dans la sempiternelle course au dieu Dollar ? Il connaissait la réponse. C'était la même partout.

Nacho Savon n'avait pas l'air enchanté de voir Benny. Il bloquait le passage de son corps et lançait des regards noirs à son ami, bougeant la porte d'avant en arrière. Les gonds grinçaient et couinaient légèrement — de concert, semblait-il, avec son indécision. C'était un petit type courtaud monté sur de larges guibolles, avec une touffe folle de cheveux grisonnants et épais, qui tenait droite, comme s'il venait de fourrer son doigt dans une prise électrique.

Le deux se faisaient face en silence et attendaient que l'un ose un premier geste. Benny souriait autant que le lui permettaient ses points de suture. L'expression de Savon oscillait entre hostilité et tristesse. Max imagina ce qui s'était passé entre eux. L'attitude de Benny trahissait l'amant bon-à-rien qui se pointait toujours sans passer le moindre coup de fil, promettait à chaque fois de le faire, mais disparaissant pendant des mois, et qui pour finir revenait seulement quand il avait de sérieux ennuis, la queue entre les jambes et sa repentance en bandoulière, en jurant que c'était la dernière fois. Il ne lui manquait qu'un bouquet de fleurs bon marché pour parfaire le rôle. Savon, lui, était le crétin qui le reprenait toujours, faisant le serment que c'était la dernière fois... jusqu'à la prochaine.

Savon interrompit la confrontation. Il reporta son attention sur Max qu'il n'avait pas encore remarqué. Il avait de petits yeux, exorbités et presque tout noirs. Un teint rougeaud. Max lui trouvait une lointaine ressemblance avec une crevette cuite et furax qui jette un dernier regard moribond depuis le bout d'une fourchette. Il portait une chemise en coton brun, un short tombant à mi-mollets, des chaussettes blanches et des Reebok noires dont les épaisses semelles sur coussin d'air donnaient à ses pieds l'aspect de petits aéroglisseurs. Short à l'aine et lacets défaits. Max était d'habitude circonspect face aux types qui s'habillaient comme s'ils avaient la moitié de leur âge. Il les soupçonnait d'immaturité narcissique, ou de narcissisme débile.

— ¿ *Quién es él ?* demanda Savon à Benny.

— *Le llaman « Max ».*

— ¿ *Extranjero ?*

— *Sí. Americano. Él no es mi novio.*

— ¿ *Su chulo ?*

— ¿ *Vete a singar !* dit Benny.

Savon ouvrit la porte en grand, et d'un geste de la main, désabusé, leur fit signe d'entrer, ronchonnant sa défaite.

Ils le suivirent dans un vestibule aussi froid et propre qu'un frigo neuf. Les murs étaient d'un blanc immaculé et complètement nus, mis à part le portrait

omniprésent du Che, légèrement plus grand que tous ceux que Max avait déjà vus. La climatisation était bloquée à fond. Un air glacé et inodore les enveloppa et les fit frissonner.

Savon se mit à parler. Max fit mine de s'intéresser à la photo du Che. Ces vocables étaient pour lui toujours aussi mystérieux, mais il en percevait les émotions, la colère triste qui les façonnait.

Savon servit un monologue qui semblait tout prêt, travaillé et répété encore et toujours dans son esprit. Il tâchait de garder un ton courtois et raisonnable, mais dissimulait mal un volcan de colère contenue arrivant au point d'ébullition ; sa voix se faisait grondante ou craquante, avant qu'il ne se ressaisisse. Benny demeurait silencieux. Max l'imaginait la tête baissée encaissant la punition — ou du moins faisant mine de le faire.

Mais lorsqu'il se remit à parler, après que Savon eut fini sa tirade, Benny avait un ton parfaitement normal. Savon l'écouta d'abord calmement. Puis, soudain, partit d'un éclat de rire.

Max se retourna et vit Savon plié en deux. Il se tapait le ventre, totalement hilare.

Benny regarda Max, et lui fit un clin d'œil.

Plus tard ce soir-là, ils dînèrent à l'étage, dans une autre pièce glacée et presque vide, dont les meubles se résumaient à une simple table de bois, quatre chaises et un vaste écran plasma au mur.

Savon avait cuisiné un ragoût de porc aux haricots noirs accompagné de riz blanc et de bananes plantains. La nourriture était délicieuse, mais l'ambiance sinistre. Ils mangèrent en silence. Benny et Savon gardèrent les yeux fixés sur leurs assiettes, ils jouaient si vite de leur fourchette qu'on aurait dit qu'ils faisaient la course. Max prit son temps.

Les infos télévisées rediffusèrent le sujet sur les deux meurtres à La Havane. Seul commentaire de Benny — mis à part un rot sonore qui résonna dans toute la pièce et lui valut un regard assassin de Savon — à l'intention de Max : rien de nouveau depuis les infos matinales.

Une fois que Benny les eut formellement présentés, Max découvrit que Savon parlait un anglais parfait, mais avec un léger accent germanique. Max lui demanda de recharger son téléphone, et il s'exécuta.

Max essaya d'appeler Rosa Cruz, mais pas de réseau. Il semblait qu'elle n'avait pas tenté de le joindre.

Savon et Benny finirent leur assiette presque simultanément. Benny se leva pour aller se coucher. Savon se relaxa. Il disserta de tout et de rien tandis que Max terminait tranquillement son repas. Puis il débarrassa la table et revint avec une bouteille de rhum et deux verres.

— Benny prétend que vous lui avez sauvé la vie, lança Savon en tirant une chaise.

— Il était dans le pétrin.

— Il est toujours dans le pétrin.

Savon sorti de sa poche de poitrine ce que Max prit d'abord pour deux jeux de cartes, mais qui était en réalité un paquet de cigarettes Romeo y Julieta. Il en offrit une à Max, qui déclina.

— Chez vous en Amérique, personne ne fume ? Vous menez des vies tellement saines, ternes et sans histoires.

— Nous avons d'autres moyens plus radicaux pour nous tuer, dit Max.

Savon ouvrit la bouteille et l'odeur douce et entêtante du vieux rhum secoua Max. Lorsqu'il refusa aussi la gnôle, Savon sourit avec mépris. Il se servit deux doigts d'une liqueur marron orangé qu'il goûta avant d'allumer une cigarette.

— Je me moque de qui vous êtes et de ce que vous avez fait. Mais vous avez de sérieux pépins — et vous êtes chez moi, dit Savon.

— Je n'ai pas tué Earl Gwenver, et le type qui a attaqué Benny..., commença Max, mais Savon le coupa.

— Ce n'est pas mon problème et cela ne me regarde pas.

— Benny m'a dit que vous pourriez m'aider.

— Je peux vous faire sortir du pays — mais il y a un prix.

— Combien ?

Savon regarda par la fenêtre — l'air de réfléchir, mais déjà décidé — donnant sur l'Iglesia y Convento de San Francisco.

— Il va falloir que vous gagniez la côte Est, à côté de Guantánamo. C'est à deux jours de route — minimum. Tout dépend du véhicule, dit Savon. Impossible pour vous d'utiliser la voiture avec laquelle vous êtes arrivés. Elle doit déjà être déclarée volée. Et comme vous l'avez constaté, il n'y a pas énormément de bagnoles à Cuba. En plus, la vôtre a une plaque de La Havane. Dès que les recherches pour vous retrouver s'étendront au-delà de la capitale, vous serez cuits. Je peux vous fournir une voiture, ça fait partie du lot.

— Combien ? répéta Max.

— Cinq mille pesos — touristiques, les pesos.

— Cinq *mille* ?

Max en avait à peine plus de six mille en poche.

— Ça donne droit à quoi ? Un aller simple sur un rafiot de fortune ?

— Non.

Savon secoua la tête et sourit.

— Ça vous donne droit au Clando express, un bâtiment de ravitaillement de la marine américaine qui pique droit sur Miami.

— Mais bordel, comment allez-vous magouiller ça ?

— Je « magouille » ça tout le temps.

Savon souffla un missile de fumée vers un moustique. L'insecte piqua vers la table.

— Savez-vous comment arrivent dans le pays la plupart des articles que je vends — les ordinateurs et téléphones portables, les antennes satellites, les films et lecteurs de DVD ? Via vos concitoyens. Les forces d'occupation.

Max haussa les épaules. Ça ne l'étonnait pas.

— Ça fait des années que c'est comme ça. Des décennies. Et récemment, avec

la maladie de Fidel, ils sont passés à la vitesse supérieure. Ils inondent Cuba d'ordinateurs et de téléphones portables bon marché. L'idée, c'est que si les prix baissent, plus de gens pourront se les offrir. Vous avez entendu parler des « opérations noires » ?

— Oui.

— Ils appellent celle-là « opération marron » parce qu'ils répandent la merde. En vue de déstabiliser le régime. Une contre-révolution en ligne, si vous préférez. Refilez à un maximum de jeunes un ordinateur ou un téléphone portable. Donnez-leur accès à une technologie que l'État ne peut pas contrôler et, en théorie, ils organisent les protestations qui font tomber le gouvernement.

— Alors vous jouez double jeu ?

— Je joue *mon* jeu, dit Savon, en vidant son verre. Toute l'interface cubano-américaine est tenue par un groupe de soldats hispanophones basés à Santiago de Cuba. Je fais des affaires avec eux tout le temps. Ils se sont surnommés les « Texas Playboys ». Ils ont des sobriquets, calqués sur leur ville. Le chef s'appelle « Señor Dallas ». Il y a aussi Señor Austin, Houston, Galveston, El Paso et Forth Worth. En plus d'être de mèche avec la CIA, ils trafiquent pour leur propre compte. Ils vendent denrées alimentaires, boissons, cigarettes, vêtements — tout et n'importe quoi d'américain. Et ils s'occupent aussi du Clando express.

— Vous n'avez jamais été tenté ?

— De quitter Cuba ? Non.

Savon alluma une autre cigarette et sourit.

— Qu'est-ce que je ferais à Miami ? Serveur ? Passé quarante ans, le Rêve américain n'est plus pour vous.

Max rit. Il y avait quelque chose d'honorable, d'admirable même, chez Savon. Il avait beau avoir le cœur d'un mercenaire et l'âme intrinsèquement corrompue, il était clair avec lui-même. Max savait qu'ils pouvaient faire affaire, qu'il ne le baiserait pas. Savon était un joueur, pas plus malhonnête que les deux systèmes opposés qu'il exploitait.

— Les cinq mille pesos, c'est négociable ?

— Le prix est normalement de dix mille, dit Savon. Je vous fais une ristourne parce que vous aurez du fret.

— Quel genre ?

— Benny. Il part avec vous.

— *Benny* ?

— Jusqu'à Miami.

— Putain, c'est une plaisanterie, pas vrai ?

— C'est le marché. Vous allez au point de rendez-vous avec Benny. S'il n'est pas avec vous, vous ne pourrez pas embarquer. C'est à prendre ou à laisser.

Max n'avait pas besoin de bagages, et surtout pas sous forme de Benny, en qui il n'avait pas confiance.

— Et si je ne veux pas quitter Cuba tout de suite ? dit-il.

— Si je n'ai pas de vos nouvelles d'ici à quatre jours, le bateau sera parti, dit Savon. Suivez mon conseil — quel que soit le but de votre périple ici, oubliez-le.

Partez. Rentrez chez vous. Vous êtes dans le collimateur. À l'heure qu'il est, la police de La Havane est en train de fouiller tous les hôtels. S'ils ne connaissent pas encore votre identité, tôt ou tard, ils l'apprendront. Une fois qu'ils l'auront diffusée, il vous faudra vous cacher dans une cave parce que tout le monde dans le pays est un informateur potentiel. Ce n'est pas qu'ils veuillent l'être, c'est qu'ils ont trop peur de ne pas l'être.

Max regarda par la fenêtre. Les spots braqués sur le clocher de l'église étaient éteints et le ciel était complètement noir et calme. Savon bâilla et acheva son rhum.

Max sortit l'argent de sa poche latérale.

— Quatre jours, c'est ça ?

— Le compte à rebours commence à minuit.

Max compta cinq mille pesos en billets de cinquante, vingt et dix. Savon prit l'argent et demanda son téléphone à Max. Il y enregistra un numéro et lui donna des instructions pour rejoindre une petite ville de la côte Est, Cajobabo. Il faudrait qu'il prévienne la veille du jour où il souhaiterait partir.

— Pourquoi aidez-vous Benny ? demanda Max, une fois que Savon eut empoché l'argent.

— Je ne l'aide pas. Je veux le sortir de ma vie — pour de bon. Qu'il disparaisse très loin, mais dans un endroit sûr, où il ait une chance de repartir sur de bonnes bases. Même si j'ai le sentiment que, où qu'il aille, il aura des ennuis. Certaines personnes sont préprogrammées pour merder.

— L'amour est une chose étrange, n'est-ce pas ?

— Qui a parlé d'amour ? dit Savon en souriant tristement.

À Trinidad, les gens se levaient tôt pour bosser dans les hôtels de la Playa Ancón, dans des fermes à tabac ou dans des usines à flanc de montagne. Max et Benny les dépassèrent au lever du jour, les travailleurs arpentant en formation les rues pavées, une double file d'hommes et de femmes de tous âges, colonne grandissante tandis qu'ils s'éparpillaient. Ils chantaient des hymnes ouvriers postrévolutionnaires composés à l'origine pour renforcer croyances et esprits, d'une voix si basse et avec un enthousiasme si grand, que ces cantiques pleins d'entrain à la gloire de la solidarité prolétarienne et au devoir patriotique se fondaient en un chant funèbre, une lamentation à un idéal révolu. La force productive en mouvement sonnait comme une armée, vaincue certes, mais fière et noble, battant en retraite.

Max conduisait la Firedome DeSoto vert bouteille de 1953 que Savon avait laissée devant la maison, les clés sur le contact et le plein fait. Benny était tout de drag vêtu ; il portait une robe à fleurs et volants qui, sur une femme de son âge, aurait eu l'air démodée et guindée, mais lui allait à merveille. Il s'était assombri le visage avec du fond de teint, et cachait ses points de suture sous la frange de cheveux noirs d'une perruque sur laquelle il avait noué un foulard assorti à la grosse ceinture en cuir marron autour de sa taille de guêpe.

Max était bon pour démasquer les travelos les plus convaincants à leurs mains et leurs poignets — toujours trop larges et épais — mais Benny l'aurait dupé en plein jour : il avait de petites mains imberbes et fines, aux articulations délicates, et de jolis doigts terminés par de faux ongles pointus et rouges, ceux d'une femme libérée. Benny était mieux que bien : il était presque parfait.

— C'est quoi le deal entre Nacho et toi ? demanda Max.

— C'est privé.

Benny, l'air sombre, n'avait pas dit un mot depuis qu'ils étaient partis.

— Mé parlé pas de loui, OK ?

— Volontiers, dit Max.

Il alluma la radio et fit le tour des stations, ne captant qu'un panaché de musiques cubaines, mais pas les infos. Il l'éteignit.

Ils dépassèrent des rangées de palmiers royaux dont les troncs gris pâle s'élevaient à quinze mètres au-dessus d'eux, dégingandés et branlants, surmontés de feuilles tombantes, accablées d'oiseaux qui chantaient.

Max ouvrit la fenêtre. L'air était vif, frais et mentholé. Il inspira fort et retint son souffle.

— Ce pays est vraiment magnifique, chuchota-t-il pour lui-même. Quel dommage !

La Caille Jacobine était facile à trouver parce que immanquable — exactement

comme l'avait décrite Savon quand Max l'avait interrogé. Ce n'était pas uniquement le seul bâtiment à des kilomètres à la ronde, il avait la taille d'un hangar à avions. Les murs étaient peints aux couleurs du drapeau haïtien : des blocs horizontaux de bleu et rouge avec en son centre un carré blanc portant les armoiries de la nation et sa devise, « *L'Union fait la force* ».

Ils quittèrent la route principale pour un chemin à gauche qui serpentait entre des champs verdoyants. La piste s'élargissait, se transformant en un morceau de terre orange recuite qui tournait autour de la propriété.

— On va où ? demanda Benny.

— Je suis un touriste, tu te souviens ? Donc je me balade.

Benny marmonna un grognement et croisa les bras tandis que Max sortait de la voiture.

Sur le parking, les restes d'une aire de jeux pour enfants — un mur d'escalade à moitié démonté et un toboggan sans plate-forme dont la moitié des barreaux de l'échelle avait disparu. Plus loin, un poulailler vide. Un mulet gris se tenait à côté d'un poteau. Il tourna la tête pour regarder Max approcher.

Au milieu de la façade principale un « Caille Jacobine » était peint en grand, des italiques noires. De chaque côté de la porte, une silhouette bleu pâle de Toussaint Louverture. Et à l'intérieur de la silhouette, de plus petites représentations du Che, de José Martí et des frères Castro, qui illustraient les liens idéologiques entre les deux révolutions.

Max fit le tour du bâtiment dont l'arrière donnait sur une marre d'eau stagnante. La surface était d'un vert glauque mais brillant, parsemé de feuilles et d'insectes volants ou noyés. La proue d'une barque chavirée et à moitié submergée dépassait, retenue par la cime d'un palmier déraciné.

Il retourna vers la porte principale et l'ouvrit.

L'intérieur était immense, sombre et silencieux ; un endroit où le jour ne pénétrait jamais, qui sentait l'abandon le plus total. Il bloqua la porte avec une pierre et tâta les murs à la recherche d'un interrupteur. En vain.

— Bonjour, lança Max.

L'écho lui répondit.

Il s'avança à pas mesurés et laissa à ses yeux le temps de s'adapter à la pénombre. Graduellement, il gagna du terrain sur l'obscurité, entrouvrit des drapés vaudous pailletés pendus à des chevrons séparant des grappes de bougies placées près du mur, quatre de chaque côté, et deux au bout.

Les bougies étaient posées sur des blocs de bois peints en noir, où trônait une Madone en plâtre berçant un petit Jésus rose. La statue était entourée par un crucifix haut d'un pied, des bols de fruits secs, des bouteilles de rhum, des crânes humains, des pièces, des machettes, des cartes postales de Miami et de drapeaux américains dans de petits bocaux. À sa droite, le mur était recouvert de grandes fresques représentant les divinités vaudoues, les différents dieux et leurs déesses. Il en reconnut certains : Baron Samedi — le dieu des morts habitant une tombe — avec son haut-de-forme, sa queue-de-pie et sa canne, le visage blanc et des yeux rouges qui fixaient Max. Il pensa immédiatement à Salomon Boukman

qui vénérât Baron Samedi et lui offrait ses ennemis en sacrifice. Ici, Samedi était représenté avec son épouse mal embouchée, Maman Brigitte, habillée comme une pute de bas étage avec une minirobe moulante aux zips à moitié ouverts sur les cuisses. Elle brandissait d'une main une coupe de champagne pleine de piments rouges, et un coq noir de l'autre. Non loin, vêtue de vert, la splendide Ayida-Weddo, déesse de la fertilité, des arcs-en-ciel et des serpents, tenant un nouveau-né dans les bras, tandis que son mari, Damballa, en costume blanc et cravate à épingle, regardait pardessus son épaule. Plus loin, la seule divinité blanche, Mademoiselle Charlotte, représentée sous les traits d'une surfeuse californienne sexy mais sinistre, longs cheveux blonds et yeux bleus perçants, sortait d'un bassin d'eau écumante, nue et constellée de gouttes, les poings serrés. Et puis il y avait Ogun Feraille, dieu du feu et de la guerre, assis en tailleur sur des charbons ardents en forme de crânes ; il tenait des machettes croisées aux pointes chauffées à blanc. Toutes ces figures géantes étaient peintes sur un fond que Max prit d'abord à tort pour de la fumée, des nuages ou une espèce de brouillard, mais qui, inspecté de plus près, dévoilait des miniatures de gens en train de baiser, se battre, danser, manger, travailler, dormir : la cruelle tapisserie de la vie en nébuleuse fresque historique des finalités. La lumière des bougies intensifiait les couleurs de la fresque, et tandis que Max avançait à côté des flammes, les dieux semblaient bouger, se retourner une fraction de seconde pour le suivre des yeux. Il traversa la pièce et découvrit que le mur opposé était identique, comme l'étaient les deux autels jumeaux, sur lesquels trônaient les mêmes objets.

Sur le mur du fond, d'immenses portraits peints. Les yeux de Max furent vite hypnotisés par le motif central de la peinture — Vanetta Brown le fixait, sa silhouette de top model intacte, l'air mi-chaleureux, mi-interrogateur, la lueur de ses pupilles assortie à celle de ses grandes boucles d'oreilles. Elle était assise devant une assemblée d'hommes et de femmes en demi-cercle. La main de Vanetta reposait sur la tête d'un petit animal noir, une espèce de chat dont la queue entourait sa cheville.

En s'approchant, Max reconnut le bâtiment en arrière-plan — la Caille Jacobine et le parvis qu'il venait de traverser. Il nota aussi les motifs incongrus en bas du portrait : deux horizons blancs. Ceux de La Havane et de Miami.

Son regard se reporta sur la phalange autour de Vanetta Brown. Des hommes et des femmes, tous à la peau sombre sauf un. Leurs habits étaient miteux et rapiécés, trop petits ou trop grands. Ils contrastaient avec le jean bleu et le chemisier à boutons blancs de Vanetta. Il observa son bras gauche et sa main posée sur la tête de l'animal.

Il se concentra sur la forme noire à ses pieds. Elle n'avait pas de traits, pas de visage.

Et c'est là qu'il se rendit compte qu'il ne regardait pas un chat, ou une autre bête, mais la silhouette d'un être humain. Un enfant.

Max frissonna et jeta un regard circulaire.

Quelqu'un était venu allumer les bougies, mais il aurait juré que l'endroit était

désert.

Il suivit la ligne d'horizon de Miami. Le Miami de son enfance, avant que l'argent de la drogue ne sorte les crocs et le boom économique les incisives.

Il remarqua un bâtiment qu'il ne reconnaissait pas, non loin de la Freedom Tower. Il le prit d'abord pour l'ancien palais de justice, mais sa taille ne collait pas à moins que l'artiste se fût trompé.

C'est alors qu'il perçut un mouvement.

Quelqu'un était assis face au mur et peignait.

— Excusez-moi ? dit Max en s'approchant lentement.

Le peintre travaillait à la pointe de la Freedom Tower.

— *¿ Por favor ?*

Le peintre se figea, stoppé net — le bras tendu vers le mur, le bout de sa brosse à cinq centimètres du but — comme si le bouton stop avait été enclenché, et le corps instantanément éteint.

Max détailla le peintre : entièrement vêtu de noir, chapeau à large bord et gants de cuir, un habit noir aussi informe qu'un pardessus ou une soutane d'où dépassaient des chaussures à bouts coqués.

— Vous parlez anglais ? *¿ Hablas inglés ?*

Pas de réponse. Aucune réaction. C'était comme s'il s'adressait à un mannequin. Max s'approcha et son pied heurta quelque chose de métallique. Il regarda au sol et vit des pots de peinture de tailles et couleurs différentes.

— Vous avez été en Haïti.

Une déclaration plus qu'une question, celle d'un homme à la voix éraillée dont l'accent trahissait un voyage aller-retour Haïti-New-York : franco-afro-brooklynien.

— Comment le savez-vous ? demanda Max.

— L'odeur.

— Quelle odeur ?

— Celle du pays.

— Et ?

— Vous la portez encore sur vous.

Max se retint juste à temps et réussit à ne pas se renifler. Il jeta un œil alentour pour voir s'ils étaient seuls. Les dieux sur les murs lui donnaient l'impression d'être observé au milieu d'une foule, et le regard de Vanetta Brown en devenait soudain intimidant.

Le peintre n'avait toujours pas bougé, la pointe de son pinceau presque sèche.

Max inclina la tête pour mieux apercevoir le type. Un voile noir tombait du bord de son chapeau sur ses épaules.

— Je cherche Vanetta Brown, dit Max. Vous l'avez vue ?

— Je n'ai vu personne depuis des années.

— Est-ce que vous savez où elle est ?

— Non.

Le peintre était toujours immobile. Absolument figé, même quand il parlait. Max était impressionné par sa capacité à maintenir son bras tendu, sans le

moindre tremblement.

— Et l'enfant à ses pieds ?

— Osso ?

— Il s'appelle... Osso ?

— Eh bien ?

— Pourquoi l'avez-vous peint ainsi — tout noir ?

— C'est qu'il était noir.

Max observa la silhouette. L'enfant n'avait pas plus de quatre ou cinq ans.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il est parti d'ici il y a très longtemps. Pour Santiago, m'a-t-on dit. L'est tombé sur une sale bande.

— Quel genre de « sale bande » ? demanda Max.

— Une bande mauvaise plutôt que bonne.

Max observa de nouveau la fresque, scrutant un à un la douzaine de visages autour de Vanetta. L'homme au milieu du groupe face à elle avait la peau claire. Il ne ressortait pas seulement à cause de son teint, mais parce que ses vêtements étaient différents de ceux des autres — salopette gris métallique au lieu de frusques données. Quand Max recula de quelques pas, il vit que le type était plus près de Vanetta que les autres membres de l'assistance.

Il reporta son attention sur la silhouette de l'enfant. Des traces pâles scintillaient sur le noir mat, des ébauches de traits, têtes, yeux et doigts.

— Vous avez peint *sur* lui, dit Max.

Le peintre posa le pinceau dans le pot le plus proche et se tourna vers lui. Il prit l'ourlet de son voile entre les doigts et le releva lentement, découvrant sa bouche et son nez, puis le reste de son visage.

Max recula d'un pas, sonné.

Le peintre était vieux, sa peau sombre ridée et flasque, sa barbe d'un blanc pur. Ses yeux pataugeaient dans leurs orbites et gigotaient au hasard dans tous les sens, telles des pointes de boussole qui chercheraient à choper le fluide d'un pôle.

L'homme était aveugle.

— Je suis désolé. Je ne savais pas, dit Max. Depuis combien...? Comment faites-vous ? Comment *peignez*-vous ?

— De mémoire.

Max observa de nouveau les murs, revenant à la flèche sur laquelle l'homme travaillait, la finesse du détail, et il se sentit autant coupable qu'émerveillé.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— La nuit où j'ai fini, Osso m'a versé de l'acide de batterie dans les yeux pendant que je dormais, dit le peintre.

— Pourquoi ?

— Faut croire qu'il n'aimait pas mon travail.

— Qu'est-ce qui ne lui plaisait pas ?

Le peintre ne répondit pas. Max regarda la silhouette, cette tête. Il fixa le noir, se concentra, essaya de deviner les traits de l'enfant, sans succès.

— Que lui est-il arrivé ?

- Il s'est enfui. Personne ne sait où. Il s'est évaporé.
- Quelque chose n'allait pas avec son visage ? demanda Max.
- Son visage n'était que la pointe émergée de l'iceberg. Rien n'allait avec ce gosse.
- Je suis désolé, dit Max.
- Pas moi, répondit le peintre. On ne peut modifier le destin.

Benny demeura silencieux tandis qu'ils s'éloignaient en voiture. Enfermé dans son désarroi, il se grignotait la lèvre inférieure, ce qui laissait un peu de rouge à lèvres sur ses dents. Max vérifia son téléphone portable : toujours pas de réseau.

Il songea à ce qu'il avait découvert à la Caille Jacobine.

Quelles chances que le gamin sur la fresque et l'homme ayant descendu Eldon et Joe ne fasse qu'une et même personne — Osso ? Vanetta l'avait connu. À la manière dont ils étaient représentés, il apparaissait que l'enfant lui était très attaché, et réciproquement. Elle l'avait protégé, peut-être même aimé, alors que tout le monde le rejetait. Osso était alors bien abîmé, déjà psychotique et enclin à une violence sadique : il s'en était pris aux yeux du peintre, l'organe vital de l'artiste. Et puis il avait disparu. Vanetta l'avait-elle emmené ?

Le tireur avait un sérieux bec-de-lièvre. Peut-être était-il né avec une malformation plus sévère encore — le palais fendu — opéré par la suite. Opération peut-être payée par Vanetta. Reconnaisant pour son nouveau visage, de lui avoir redonné vie, le lien qui les unissait s'en était resserré et renforcé.

Lorsque Vanetta était tombée malade, elle avait envoyé Osso à Miami pour régler ses comptes. Quelle meilleure manière de lui rendre son amour que de tuer ceux qui lui avaient brisé le cœur ?

Mais tout ça n'était que suppositions, au mieux ténues. Et ça ne collait pas. Pas du tout.

La DeSoto marchait mieux que la Chevy. Plus rapide, silencieuse et moelleuse, ce n'en était pas moins une charmante épave, une poubelle gonflée qui roulait sur des pneus éculés de marques différentes, propulsée par un moteur trop faible. Les sièges avant avaient été rembourrés avec un mélange de mousse et de piles de journaux. La banquette arrière n'était qu'un amas de serviettes, rideaux et draps hors d'usage. Cependant, vue de l'extérieur, elle avait plutôt bonne mine, une voiture imposante à la présence routière indéniable ; sa grande carcasse était parsemée de touches Art déco, et sa calandre rappelait une rangée de canines sorties de leurs babines.

Ils dépassèrent des fermiers qui labouraient à l'aide de charrues attelées. Les cultivateurs s'arrêtaient, se levaient et gueulaient vers la voiture, comme s'ils découvraient enfin un truc dont ils avaient toujours entendu parler. Certains enlevaient chapeau de paille ou casquette et faisaient signe de les rejoindre. Benny, la mine renfrognée, murmurait des insultes.

Max essaya la radio. Les enceintes crachèrent des grésillements, entrecoupés de musique et de bavardages. Il l'éteignit.

À mesure qu'ils s'enfonçaient à l'intérieur du pays, l'état des routes empirait, le bitume se craquelant et cassant, pour disparaître jusqu'à ce que la route se

transforme en une bande de poussière défoncée. Ils traversèrent des villages et des petites villes épargnés par le peso touristique et les subventions de l'ONU, des avant-postes désolés aux immeubles bas et aux tas de décombres à hauteur de hanche, des lieux presque déserts. Max dut freiner et faire des écarts pour éviter de percuter des animaux de ferme — chèvres, cochons, poulets, ânes et, une fois, un cheval de bât qui ne quitta le milieu de la route qu'après s'être prodigieusement soulagé.

C'est à ce moment-là que Max remarqua la Mercedes.

Il se souvint des deux flics en civil au point d'auto-stop sur la route de Trinidad. La voiture était du même modèle — une 190 turbo aux vitres teintées. Elle était à bonne distance, environ cinq cents mètres, technique de filature classique : garder sa cible en ligne de mire sans être vu, même si c'était plus que délicat sur une route droite en pleine campagne, sans autre véhicule dans le coin.

Max aperçut un petit marché aux fruits sur une transversale et s'arrêta.

Il sortit de l'auto et fit mine d'inspecter les étalages — des tables pliantes croulant sous les noix de coco, bananes, mangues et bouteilles d'eau ; le tout puait et était infesté de mouches. Le vendeur était un vieil homme édenté en salopette de jean. Max acheta de l'eau et des noix de coco. Le vendeur perça des trous grossiers dans les fruits tout en zeyutant Benny, qui, assis derrière le pare-brise poussiéreux, se remettait du rouge à lèvres face au rétroviseur.

Max jeta un œil à la route et vit la Mercedes arrêtée, scintillant de tous ses chromes au soleil.

Il sortit son téléphone et composa le numéro de Rosa Cruz. Une douzaine de sonneries plus tard, il tomba sur sa boîte vocale et raccrocha sans laisser de message.

Il retourna vers la voiture avec ses emplettes, poursuivi par les mouches.

— Yé né pas faim, dit Benny.

— Sers-toi.

Ils redémarrèrent, Max les yeux rivés sur le rétroviseur et la Mercedes suivie d'un nuage de poussière.

— Tou téléphonais à qui ?

— Aux Ghostbusters.

— Qué ?

— Laisse tomber.

Max vida les deux noix de coco puis les jeta par la fenêtre. Au loin, la Mercedes suivait.

Max tenta de nouveau sa chance avec la radio. Sans succès.

— C'est la campagne. Pas de radio. Quand on arrivera près d'ouné grandé ville. Ciego de Ávila, Camagüey — des endroits comme ça, dit Benny.

Ils roulèrent. Dépassèrent un mirador soviétique, espèce de pilulier monté sur échasses. Des vautours planaient à basse altitude au-dessus.

— Tu as de la famille en Amérique ? demanda Max à Benny.

— Non.

— Des amis ?

- Non.
- Et ici ?
- Ouné sœur et deux frères. On né se parle plous.
- Et tes parents ?
- Ma mère est morte. Elle était gentille. Mon père, on né se parle pas. Il a honte dé moi, parce que yé souis homosexoual. Il dit que yé né souis pas son fils.
- Désolé pour toi.
- Désolé dé qué ? Ce n'est pas *ta* famille, dit Benny.
- Façon de parler.
- Et toi ? Tou n'as pas de famille ?
- Non. Mes parents sont morts. Et je suis fils unique, dit Max.

Il pensa à son père, parti du foyer quand il avait dix ans. S'étaient ensuivies quelques cartes postales pour ses anniversaires — de Californie la première année, puis du Michigan ou de Buffalo. Puis plus rien. Max avait parfois songé à le retrouver, toujours après s'être pinté seul en écoutant un jazz mélancolique — la voix de Chet Baker l'y poussait généralement. Son père était contrebassiste dans un jazz band. Il avait eu des engagements réguliers dans des hôtels, fait de la radio et passé un an dans un groupe qui se produisait pour les studios télé. Max se demandait parfois si ce vieil homme avait fini comme Baker, en junky décrépit à fausses dents et horde d'ex-femmes vengeresses. La dernière fois que Max avait pensé retrouver son père, il était sobre. Le jour de son trente-quatrième anniversaire. Sandra lui avait fait remarquer à quel point cela était ironique qu'il soit spécialisé dans la recherche de personnes disparues, et ne puisse même pas chercher *la* personne absente de son existence. Il avait donc passé quelques coups de fil et découvert que Mingus senior vivait à Portland dans l'Oregon, avec une Noire nommée Janet. Il aurait pu creuser, jusqu'à la porte de son géniteur ou sa pierre tombale, quelle que fût l'option, mais il ne savait pas ce qu'il lui aurait dit s'il était vivant, et il ne voulait pas savoir comment il était mort. Il s'était arrêté là, dans l'expectative, le mystère. Il avait dit à sa femme qu'il préférerait que ce soit ainsi. Son père n'avait pas vraiment manqué à Max. Il ne l'avait pas haï d'être parti, ne lui en avait même pas vraiment voulu. Il avait accepté la version de sa mère, que son vieux avait un penchant pour les femmes, surtout les Noires, et que c'était une espèce d'enfoiré notoire. Ils n'avaient jamais été proches : l'homme passait beaucoup de temps sur la route, et à la maison, il était distant et ailleurs, toujours enfermé à répéter, le profond bourdonnement de la contrebasse faisant trembler les murs de leur bicoque. *Le* bruit que son père lui évoquait. Une fois parti pour de bon, cela n'avait fait aucune différence. Désormais, Max ne se souvenait même plus de sa voix, de son accent, s'il était imbibé ou enfumé, comment il était charpenté, la couleur de ses yeux ; pas plus qu'il ne se rappelait les marques d'affection ou les réprimandes, ce qui, selon lui, n'était pas une si mauvaise chose. Il avait grandi sans le haïr, ni manquer de rien. Certaines personnes ne se remettaient jamais de la séparation de leurs parents. Pas lui. Son père était passé dans sa vie presque sans se faire remarquer, laissant une place qu'Eldon Burns avait occupée. Ce dernier lui avait fait office de père.

— Tou as oune enfant ? demanda Benny.

— Non.

— Pourquoi ?

— Ce n'est jamais arrivé.

— Donc après toi, c'est fini ? Quand tou seras mort, tou *extinto* — *dinosaurio*.

— C'est ça, dit Max en riant.

— C'est pas ouné problème pour toi ?

— Pas du tout.

Max regarda dans le rétroviseur. La Mercedes était toujours là, au loin, maintenant la même distance.

— Tou fais quoi ?

— Une voiture nous suit.

— Évidemment. C'est ouné route, Max. Pour les voitures.

— Elle nous suit depuis plus d'une heure.

Benny jeta un œil sur le rétroviseur.

— Cette Mercedes, c'est pas des flics.

— La police secrète ?

— Pas possible. On a changé de voiture. Ils savent qué nous sommes là.

Max rappela Rosa Cruz. Messagerie. Il remit le téléphone dans sa poche de chemise.

Il retenta sa chance avec la radio. En vain.

La chaussée se fit plus clémente, une bande d'asphalte au milieu de roseaux rabougris. Alignés de chaque côté, de petits monuments en pierre, incrustés de photos noir et blanc. Dessous, peints en bleu, les noms et dates, et en bas, en rouge, celui du pays : Angola, Bolivie, Nicaragua, El Salvador, Panamá, Grenade, Jamaïque. Des mémoriaux à la gloire des héros tombés pour la révolution, à l'époque où Cuba exportait plus de guérilleros que de médecins.

Soudain, ils entendirent un crissement sourd et des bruits sous la voiture, comme s'ils roulaient sur du verre brisé, et une soudaine puanteur de poisson pourri envahit l'atmosphère.

— C'est *quoi* ?

Max mit sa chemise sur son nez et Benny se pinça les narines.

Un des pneus arrière explosa. La voiture dérapa. Max freina et s'accrocha au volant. La voiture glissa avant de s'arrêter.

— Regarde.

Benny indiqua la route déserte. Max ne vit rien sinon une bande de bitume qui fondait sous la chaleur, les bords suintant dans les petites tranchées creusées de chaque côté de la route.

Quand il y regarda de plus près, il vit que la surface de la route était aussi vivante que mouvante. De petites bosses rondes rampaient pour sortir d'un bas-côté, à l'abordage de celui d'en face. Ce n'était pas de l'asphalte en état de désintégration. La piste était entièrement recouverte de petits crabes — coquilles marron foncé aux pinces rouge vif — en pleine migration. Plus loin, il remarqua des trous sur la surface grouillante — des traces blanc orangé laissant échapper de

la vapeur. Un véhicule avait tracé un sillon fatal que les crabes rescapés contournaient respectueusement.

Max sortit de la voiture et inspecta les dégâts. Le pneu arrière gauche était à plat, des bouts de crabes pulvérisés ou broyés piquaient le caoutchouc.

Les crustacés étaient absolument partout. De petites boules rondes en guise d'yeux, ils semblaient le regarder, toutes pinces dehors. Ils avançaient sous la voiture, contournaient les roues et s'approchaient dangereusement de ses pieds.

Max dégagea les intrus de sa semelle pour faire place nette. Dans le coffre, il trouva la roue de secours et une boîte à outils.

Les écrous étaient grippés et la tâche s'avéra délicate. La chaleur et l'odeur le tuaient. Certains des crabes s'étaient immobilisés. Ils le regardaient à travers leurs petites orbites de feu tandis qu'il s'escrimait, suait, soufflait, grognait et jurait. Plus le temps passait, et plus la foule des crabes grossissait ; ils lui laissaient un espace libre d'à peine cinquante centimètres, la zone interdite. Et les pinces claquaient en chœur, et il n'entendit plus que ça, ce million de cliquetis secs.

Lorsqu'il enleva la roue, un des crabes se mit à progresser vers lui. Légèrement plus gros que les autres, aux pinces pourpres et non pas rouges.

Une fois la roue de secours en place, il observa la lente progression de la bestiole. Il serra le premier écrou et cala le deuxième. Le crabe était presque au niveau de sa cheville, les pinces écartées vers le bas. Il s'interrompit et se leva.

Le crabe s'arrêta et le regarda.

L'absurdité de cette situation ne manqua pas d'étonner Max. Il avait affronté des tueurs braquant sur lui le double canon d'un fusil à pompe ; il avait été menacé avec des bouteilles d'acide, des cocktails Molotov et des chaînes de tronçonneuses bien huilées ; une fois, un type avait même essayé de lui inoculer dans l'œil du pus syphilitique à l'aide d'une seringue — et tout ça c'était bien *avant* la prison. Et voilà qu'il était là, à Cuba, à régler ses comptes avec un putain de *crustacé*.

C'est alors qu'il remarqua la Mercedes. Elle apparut à la lisière de ce fleuve de crabes, arrêtée, moteur silencieux. Il ignorait depuis combien de temps elle était là.

Il baissa les yeux vers la bestiole qui n'avait pas bougé. Et il remarqua les centaines de congénères autour, à l'aise dans la fournaise, leurs coquilles armure d'une armée médiévale les protégeant des volées de flèches.

Il se pencha et cala la roue, avant d'enfiler les écrous et de les serrer. Il en était au dernier lorsque le crabe avança. Les autres suivirent, ralenti ondulatoire d'une masse morne de coquilles marron foncé.

Le crabe de tête fit claquer ses pinces sur sa cheville. À l'aide de la clef à molette, Max l'envoya valser dans les roseaux.

La Mercedes se remit en route. Il entendit les autres craquements des carapaces qui explosaient, et ce qu'il prit pour de petits cris haut perchés.

La voiture passa à côté de lui très, très lentement, grinçante sur ce tapis de coquilles qu'elle transformait en jus de moutarde. Les vitres étaient presque aussi noires que la caisse, mais il se sentait observé, et il distingua un profil.

Une fois la Mercedes hors de vue, il baissa les yeux vers ses pieds, s'attendant à être assiégé par les créatures rampantes, mais elles avaient presque toutes disparu, quelques-unes traînaient sur les bords de la route.

Ils roulèrent sans s'arrêter jusqu'au coucher du soleil, parcourant deux cent cinquante kilomètres.

Ils firent une halte après la tombée de la nuit à Camagüey. Max acheta des sandwiches et de l'eau, et dans une boutique de souvenirs, il dénicha une paire de lunettes de soleil et une casquette militaire verte au Che cousu dans une étoile. Trop grande, elle lui donnait l'air d'un touriste né bourré, mais faisait l'affaire.

L'intro de *Strawberry Fields Forever* retentit à la radio alors qu'ils quittaient la ville. Benny traduisit.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes. La police avait étendu ses recherches au-delà de La Havane et installé des barrages routiers, avait sorti les chiens pisteurs, et des hélicos survolaient certaines zones. Ils avaient découvert où vivait Benny, et fait le lien avec la Chevrolet volée. Ils avaient interviewé son propriétaire, qui avait le cœur brisé car le véhicule était dans la famille depuis cinq décennies. Le présentateur se lança alors dans une diatribe décosue expliquant que la Chevy était plus qu'une voiture, mais un symbole de la fierté de Cuba, de sa débrouille opiniâtre face à un embargo impérialiste et inhumain. Le présentateur promit que le voleur serait sévèrement puni pour s'en être pris à cet emblème national transmis de génération en génération grâce à l'amour et au socialisme — et pour avoir poignardé l'esprit de la révolution en plein cœur.

Seul le nom de Benny fut mentionné. Et ça n'eut pas du tout l'air de l'inquiéter. Il ricanait aux intermèdes de propagande, s'étirait et bâillait en traduisant le reste.

Max descendit sa vitre. Il se souvint de ses chasses à l'homme lorsqu'il était flic ; la Maison distillait au goutte-à-goutte les détails au public, gardait un coup d'avance contre la proie. Aucune raison que les techniques ne fussent ici différentes.

Que savait réellement la police ? Étaient-ils si près du but ? Ils avaient croisé peu de flics sur la route ou dans les bleds traversés. En tout cas, pas en uniformes. Mais les têtes se retournaient systématiquement à leur passage, et lorsque des yeux se fixaient sur eux trop longtemps, Max s'attendait au pire, qui n'était jamais au rendez-vous.

La Mercedes n'était pas réapparue. Qui étaient-ils ? La police secrète ? Elle les aurait arrêtés. Les Abakuás ? Peut-être. Osso et son complice ? Qui que ce fût, on les suivait depuis le changement de bagnole à Trinidad. Ce qui voulait dire qu'on les avait pistés depuis chez Savon. Les hommes en *guayaberas* discutaient avec des flics en uniforme, donc d'une manière ou d'une autre, ils avaient un lien avec la machine étatique. On les avait à l'œil — on l'avait à l'œil. Avait-il vu cette voiture à La Havane ? Il ne l'avait pas remarquée, mais cela ne voulait pas nécessairement dire qu'elle ne les suivait pas depuis le début.

Max rappela Rosa Cruz. Il avait perdu le compte de ses tentatives infructueuses. Il connaissait presque par cœur le message de sa boîte vocale. Il n'en laissait jamais, écoutait le silence, pesait le pour et le contre de lui préciser où il en était et où il serait le lendemain. Parfois, il était sur le point de lui dire, d'autres fois, non. Était-ce plus important pour elle de retrouver Vanetta Brown que d'attraper un type soupçonné d'un double meurtre ? Le temps passé avec elle avait été trop court pour qu'il puisse se faire une idée, alors il raccrochait systématiquement. Il réfléchit à tout cela de nouveau. Un moyen efficace de sortir son esprit de la merde liquide dans laquelle il barbotait...

Après Camagüey, la route se transformait en une empreinte aride comme un chemin de traverse, sans le moindre panneau et totalement plongée dans le noir. Max se relaxait involontairement. Les paupières lourdes, sa tête penchait vers le volant. Ses jambes et son dos le faisaient souffrir. La brise chaude et dense qui soufflait par la vitre baissée l'engourdissait un peu plus encore. Il se tourna pour demander à Benny de prendre le volant, mais ce dernier dormait, la tête bercée au gré des cahots de la piste.

Dans un sous-bois, Max prit un petit chemin et se gara à côté d'un bosquet sous un ciel chargé d'orage. À l'horizon, des traînées de lumière vibraient au-dessus de la terre, comme pour la ramollir avant l'averse. Des tourbillons de lucioles se rassemblaient dans la pénombre. Les premières gouttes de pluie s'abattirent sur le toit.

Benny se réveilla et bâilla, avant de gémir à cause de sa blessure.

Max ferma les yeux, cherchant le sommeil sans le trouver. Trop à cran pour se relaxer.

— Yé peux te poser oune question ? demanda Benny.

— Vas-y.

— Tou as déjà été amoureux ?

— Pourquoi ?

— Yé souis courieux. Tou es si en colère, si plein de haine. Yé ne peux pas t'imaginer heureux.

— J'étais heureux avec ma femme. Je l'aimais. Follement, dit Max qui regretta immédiatement d'avoir baissé la garde pour cause de surmenage.

— Elle t'a quitté ?

— Marrant, dit Max. Non. Elle est morte.

— Tou portes touyours ton alliance.

— La bague me rappelle ma femme.

Il regarda sa main, l'alliance plus lâche autour de son doigt. Elle glissait facilement, il avait perdu du poids.

— Tou n'es pas remarié ?

Max revit Tameka, sa peau sombre et le charme sévère de son visage, les roses tatouées sur son sein, sa cheville et sa main. Proche d'éluder la question — *très* proche :

— Non.

— Tou as oune petite amie à Miaamiii ?

— Non.

— Pas étonnant.

— Va te faire foutre.

Benny gloussa.

— Et toi ? Tu as déjà été amoureux ?

— Ouné fois, oui. Grandé, *grande* passion, dit Benny. Ouné Rousse. Wladimir.

— C'était quand ?

— Il y a très longtemps. Il était grand et beau. Déhors et dedans. Yentil, yéneréux. *Le meilleur* ! dit Benny. C'était bien quand les Rousses étaient à Couba. On avait tous de la nourriture, des vêtements, dou savon. Tout marchait. Mais les Rousses ne sont pas yentils. Ils sont *snobs*. Ils sont *racistas*. Ils ne se mélangent pas avec les Cubains. Ils n'apprennent pas l'*espagnol*. Ils ont leur propre école pour les enfants, où ils parlent russe. Ils ont leurs restaurants, leurs clubs, leurs salles de sport. Tout séparé. Seulement pour eux. Les indications dans leurs immeubles sont écrites en russe. Wladimir n'était pas comme ça. Il était différent. Si intelligent. Il aimait la coultoure cubaine.

— Et que s'est-il passé ?

— On est restés ensemble oune an. Et puis — comme ça — il est parti. Yé ne sais pas où. Il ne m'a rien dit. Il a disparou, c'est tout, dit Benny, ému. Au débout, yé n'ai pas compris. Puis oune ami m'a dit, le gouvernement russe est comme le nôtre. Ils n'aiment pas les homosexuels. Donc yé pense qu'ils ont découvert pour lui et moi. Et ils l'ont transféré. Peut-être ils l'ont toué. Yé sais pas.

— C'est triste, dit Max, à cette histoire qu'il ne trouvait pas du tout triste parce qu'il ne la croyait qu'à moitié — et encore.

Benny avait dans les trente-cinq ans au plus, et il était donc encore ado quand les Russes avaient quitté Cuba. Il prétendait avoir été marié et avoir bossé comme cuisinier, mais Max pensait désormais que c'était des conneries, qu'il avait fait la pute toute sa vie. Peut-être que l'histoire du camp de rééducation était aussi un bobard. Mais après tout il s'en foutait. Le lendemain, avec un peu de chance, il serait débarrassé de Benny. Après Las Tunas, ils atteindraient une bifurcation. D'un côté Guantánamo et le Clando express, de l'autre Santiago de Cuba, les Dascal et — peut-être — Vanetta Brown. Max mettrait Benny dans un bus à Las Tunas.

— Mon cœur est brisé. Mais maintenant ça va. Il est réparé, dit Benny. Yé pense que les yens ont trois amours — le premier amour, l'amour de sa vie et le dernier amour. Wladimir était mon premier amour. Donc yé pense qu'à Miaamiii, peut-être yé vais trouver l'amour de ma vie.

— L'amour n'existe pas à Miami, dit Max. Il y a juste des gens qui en utilisent d'autres, et des gens utilisés par d'autres.

— Yé ne té crois pas. Yé pense que ton cœur est cassé quand ta femme est morte. Yé pense que tu vois le monde à travers tes larmes. Tou la pleures

toujours.

Il avait presque raison.

— Tu n'es pas juste un mignon, hein, Benny ? dit Max.

— Tou me trouves *mignon* ?

— Façon de parler. Je voulais juste dire que tu n'es pas aussi con que tu en as l'air.

Max sombra, un sommeil peu profond. Il cahotait au bord de sa conscience, en éveil au moindre bruit, ses mains saisissant un flingue qui n'était pas là, avant même qu'il ait ouvert les yeux.

Au lever du jour, ils se remirent en route. Benny conduisait.

Il s'était changé en robe chocolat et perruque noire frisée, et s'était tartiné de maquillage pour cacher son bouc naissant.

Max tendit le bras pour allumer la radio lorsqu'un éclair dans le rétroviseur l'éblouit. Une voiture surgit sur la route derrière eux, mirage de chrome et de verre.

La Mercedes ne feignait plus l'innocence, elle fonçait.

Benny l'aperçut à son tour. Le grondement de son puissant moteur noyait désormais le petit ronronnement de la Firedome.

— On peut aller plus vite ? demanda Max.

— Pas *aussi* vite qu'eux.

Ils entendirent alors une sirène — qui ne venait pas de la Mercedes, mais d'une Lada blanche de police dans son sillage. Benny changea de vitesse et écrasa l'accélérateur.

La Mercedes les rattrapa en quelques secondes, presque pare-chocs contre pare-chocs ; elle collait la Firedome comme une guêpe sur le point de piquer. Max mit sa ceinture et croisa les bras en prévision de l'impact, mais la voiture déboîta sur l'autre file et remonta à leur hauteur. Benny accéléra. La Mercedes tenait le rythme sans effort. La Lada se rapprochait, gyrophares bleus en action, et la sirène lacérant leurs oreilles. Max scruta le pare-brise de la Mercedes, essayant de voir à l'intérieur, mais il ne distingua que le reflet de sa propre panique sur la vitre teintée.

Puis la Mercedes les doubra, et disparut dans un virage et une gerbe de gaz d'échappement.

La Lada se rapprochait de la Firedome ; Max allait dire à Benny d'accélérer quand elle ralentit.

Dans le virage, la Mercedes réapparut, garée en travers de la route.

Benny pila et la Firedome s'arrêta à trois mètres de la Mercedes.

La Lada stoppa juste derrière eux, sirènes hurlantes, puis suffocantes, tandis que deux flics en uniforme en bondissaient, pistolet-mitrailleur dans les mains.

Les portières conducteur et passager s'ouvrirent simultanément. Les deux types du point d'auto-stop en sortirent. Ils ne s'étaient pas changés — en chemise *guayabera*, pantalon noir, lunettes de soleil et gros holster marron à l'épaule. L'un portait un collier en or.

Les flics en uniforme approchèrent chacun d'un côté de la Firedome, le canon de leur arme pointé à travers les vitres.

Max et Benny levèrent les mains.

Le flic du côté de Benny enleva la clé du contact, avant de la mettre dans sa poche.

— ; *Salga !* intima-t-il.

Max et Benny ne bougèrent pas, ne les regardèrent même pas.

— ; *Salga !* cria le flic, le canon de son arme collé sur la tempe de Benny.

— ; *SALGA !*

Benny s'exécuta, puis Max.

Les flics les éloignèrent de la Firedome et leur firent mettre les mains sur la tête en gueulant. Comme d'habitude Max ne comprenait rien. Face à lui, la carcasse d'un animal fraîchement victime de violence routière — d'une espèce indéterminée — gisait sur le bord de la route, sanguinolente. Max se demanda si la Mercedes ne l'avait pas percuté. Il se demanda aussi si les Cubains mangeaient ces animaux quand les temps se faisaient plus difficiles. Ça arrivait bien en Floride.

Les flics en uniforme formaient une paire de gamins en sueur. Grappe de boutons pas mûrs sur le menton pour l'un, cheveux roux et taches de rousseur pour l'autre. Un duo avec les nerfs à vif, comme si c'était la première fois qu'ils arrêtaient une voiture en vrai. Leurs armes tremblaient, le regard était anxieux : une énergie fébrile qui se nourrissait d'adrénaline. Ils avaient un public à conquérir : les *guayaberas* adossés à la Mercedes, qui observaient la scène, leurs gros bras croisés sur la poitrine.

Les flics les fouillèrent à tour de rôle. Le Roux les avait tous les deux à l'œil tandis que Boutonneux fouillait Max gentiment. Puis, à son tour, le Roux s'occupa de Benny ; il lui demanda son nom et le palpa de bas en haut. Benny était sur le point de répondre quand le Roux atteignit son entrejambe. Max vit le trouble sur le visage du flic, et une pointe d'amusement — ou était-ce du plaisir ? — sur celui de Benny. Le Roux tira d'abord, puis tâta, avant de presser, pour tout secouer et repousser en regardant Benny, horrifié.

— ; *Tu es... tu es... un... un... hombre ?* bafouilla le flic en rougissant.

— *Sí, señor*, dit Benny d'une voix plus grave que d'habitude.

Max en sourit presque. Il n'était pas le seul : même en plein jour, et malgré cette affreuse ligne de tramway suturée sur sa joue et la barbe naissante sur son menton, Benny passait pour une sacrée gonzesse.

Les *guayaberas* se bidonnèrent bruyamment et moquèrent le Roux qui essayait frénétiquement ses mains sur sa chemise. Obligé et contraint, il rit jaune et afficha une mine gentille, mais ses pupilles trahissaient sa rage. Rien de pire que la fierté blessée d'un gamin nerveux qui tient un HK MP5 tirant 650 balles à la minute.

Benny demanda pourquoi on les arrêtrait.

— ; *No hable, maricón !* gueula le Roux, en collant le canon de son arme sur sa poitrine. ; *Cuál es su nombre ?*

Benny donna sa vraie identité.

Les *guayaberas* poussaient des cris de femelles et envoyaient des baisers.

Le flic boutonneux demanda son nom à Max qui lança un regard aux *guayaberas* qui le fixaient.

— ; *Él tiene quizá un pozo !* cria le *guayabera* avec la chaîne au cou.

Boutonneux rit. Max saisit l'idée.

— ¿ *Cuál es su nombre* ? répéta Boutonneux.

— Vous parlez anglais ? lui demanda calmement Max.

— ¿ *Qué* ?

— ¿ *Inglés* ?

Le flic était gêné.

— *No. ¿ Es usted un turista* ?

Boutonneux faisait la même taille que Max, mais la moitié de son poids. Des yeux marron et le teint pâle. Il avait son arme pointée sur la tête de Max, le doigt sur la détente et le cran de sécurité ôté. En Amérique, les flics ne mettaient le doigt sur le pontet que pour faire feu. On ne procédait pas comme ça ici.

— *Sí*, dit Max.

— ¿ *Pasaporte* ?

Le flic tendit une main, baissant son arme, le canon vers le sol.

Une erreur.

Max avait une chance.

Il fit mine de chercher dans sa poche, mais tenta en fait de choper le bras du flic.

Il ne l'attrapa jamais.

À l'instant où il allait l'atteindre, Benny hurla.

Max et le flic se retournèrent en même temps vers un vautour qui arrachait la perruque de la tête de Benny, ses serres emmêlées dans les cheveux. Le grand volatile tournoya, frappant le Roux en plein visage avec le postiche, avant de décrire un arc de cercle et de piquer bec en avant dans son dos. Le vautour battait des ailes en panique, et braillait à la mort. Il essayait de libérer ses serres de la perruque. Le flic tituba, et se mit à faire des pirouettes sur place, apeuré, il implorait de l'aide, tandis qu'il tentait de frapper son ennemi à plumes avec son arme.

Les *guayaberas* étaient pliés en deux. Boutonneux, immobile la bouche ouverte, ne savait que faire. Soudain, le HK du Roux retentit, une rafale assourdissante. Des balles arrosèrent la Mercedes, et les deux *guayaberas* tombèrent. Max plongea sur Benny et fit écran de son corps alors que les balles sifflaient au-dessus de leurs têtes. La fusillade se poursuivit. Bris de verre, métal impacté, douilles qui se répandaient sur la route. Les oiseaux s'envolèrent des arbres, buissons et poteaux télégraphiques.

Puis le silence.

Un calme absolu.

Max leva les yeux. Une épaisse fumée bleutée aux relents de poudre nimbait la route. Les deux flics en uniforme étaient allongés presque côte à côte, le corps criblé de balles, arme en berne au canon encore fumant. Le Roux était étendu sur le flanc, le doigt sur la détente de son MP5. Boutonneux sur le dos, les tripes dégoulinant sur la ceinture, tout juste encore vivant, mais plus pour très longtemps.

Max comprit le fil des événements. Le Roux avait descendu les *guayaberas*

avant de tourner pour se débarrasser du vautour, son doigt toujours sur la détente. Il avait arrosé Boutonneux, qui avait riposté — instinctivement ou accidentellement — tuant le Roux et le vautour, désormais réduit à un amas de viande hachée et de plumes.

Max balança les HK dans les buissons.

La Lada était en pièces, le pare-brise en morceaux, les pneus déchiquetés, un phare HS et le réservoir percé.

Il se dirigea vers la Mercedes et les *guayaberas* étendus côte à côte. Celui à la chaîne en or autour du cou tressautait encore. Sa chemise était rouge. Il inhalait de l'air et expirait du sang ; il gémissait très faiblement et tambourinait le sol des deux pieds. Le type à côté était immobile, et son visage manquait à l'appel. Et pourtant, d'une certaine façon, on devinait encore ses traits.

Benny trébucha, livide, et tremblant comme une feuille, épousseta sa robe.

— Il s'est passé quoi ?

— Ils se sont entretués. Toi, ça va ?

— *Sí... No*. Yé ne sais pas.

— Tu n'es pas blessé ?

— Non.

— Tu as vérifié notre voiture ?

— Quoi ?

— Est-ce que notre voiture a été touchée ?

— Tou dis qué ?

— La voiture, Benny. Va voir si elle est OK.

— Cet homme, il est en vie... et tou, tou t'inquiètes pour la *voiture* ?

— Il est comme mort, dit Max. Et il faut que l'on se tire d'ici.

— Ils ont la clé.

— Prends-la, dit Max en indiquant les deux flics en uniforme.

— Tou veux que yé fouille ouné... ouné *corps* ?

Benny était à la limite de l'hystérie, sous le choc, en pleine montée d'adrénaline, apeuré, troublé : rien à en tirer mis à part des cris.

— Benny, dit Max calmement. Il faut qu'on parte. Sinon, on va être accusés de ces meurtres. Tu comprends ? Ce ne sont pas de simples péquins. Ce sont des *flics*. J'ai vraiment besoin de ton aide pour déplacer les corps et les voitures. Et j'ai aussi vraiment besoin que tu prennes les clés dans la poche de cet homme, d'accord ?

— Non, dit Benny. Yé né fais pas ça. Yé né touche pas aux morts.

— Pourquoi ?

— Ça porte malheur.

— Ça porte *malheur* ?

Max, incrédule, garda son calme, faute de temps pour discuter.

— D'accord. Monte dans la bagnole.

Max fouilla les poches du Roux et trouva les clés.

Il se dirigea vers la Lada et ouvrit les portes. La radio crachotait la voix d'une animatrice hilare. Un petit drapeau cubain pendait au rétroviseur.

Il traîna le Roux par les épaules et le balança avec son arme. Il s'approcha du Boutonneux, pas tout à fait mort.

Il essayait de parler, mais les mots sombrèrent dans un souffle.

— Désolé, gamin, dit Max.

Il passa derrière lui et souleva par les épaules le flic qui laissa échapper un dernier râle. Max le traîna jusqu'à la Lada et le temps de l'allonger à l'avant, la tête côté passager, il était mort.

Max poussa la Lada dans les broussailles, et elle se fraya péniblement un chemin avant de s'arrêter, bloquée par deux troncs, le coffre visible depuis la route où deux buses avaient atterri.

Max se dirigea vers la Mercedes.

Il s'arrêta.

Quelque chose ne collait pas.

Les *guayaberas* étaient encore étendus là.

La voiture n'avait pas bougé.

Mais son moteur tournait.

Et ronronnait doucement.

Il ne l'avait pas entendue démarrer.

Quelqu'un était à l'intérieur.

Ce n'était pas Benny. Benny était dans la Firedome.

Max courut vers la Mercedes.

Les roues de la voiture projetèrent des graviers alors qu'elle tournait en marche arrière avant de s'immobiliser en face de lui.

Max recula vers le bord de la route. Si le mec à l'intérieur était assez con pour essayer de lui foncer dessus, il passerait par-dessus le bord de la falaise.

Le type avait prévu le coup.

La Mercedes recula et s'immobilisa, avant de reprendre la route par là où elle était arrivée, disparaissant dans le virage.

Max se précipita vers les *guayaberas*. Le survivant ne l'était plus.

Il prit leurs flingues — des Magnums .357 chromés, et des barilletts de rechange dans leurs poches. Il traîna les corps et les fit rouler dans la pente.

Dans la Firedome, Benny était assis sur le siège passager, tête baissée, pleurant.

Max mit le contact.

Tandis qu'ils s'éloignaient, il observa les vautours qui planaient déjà au-dessus du carnage.

Max roulait pied au plancher. L'aiguille au compteur indiquait entre 100 et 110, mais la voiture ne semblait pas aller assez vite pour distancer qui que ce fût.

Le paysage se brouilla en un mélange de bleu, de vert, d'ocre et de gris. Au loin, les contours des montagnes de la sierra Maestra se découpaient sur l'horizon.

Ils traversaient les villages les uns après les autres, sans s'arrêter.

Ils ne parlaient pas et ne se regardaient pas non plus. Max était concentré sur la route. Benny avait arrêté de pleurer. Les yeux clos, calé dans son siège, les mains croisées, les doigts enchevêtrés, il se mordillait la lèvre supérieure, ayant l'air de prier pour que tout cela ne fût qu'un cauchemar, et qu'il allait se réveiller à La Havane.

Max ralentit à l'approche d'un panneau qui indiquait : Las Tunas 43 km, Bayamo 55 km, Guantánamo 93 km, Santiago de Cuba 117 km.

La Mercedes n'avait pas réapparu. Dans le rétroviseur rien d'autre que la route et la distance grandissante laissée entre eux et les cadavres.

Les *guayaberas* étaient-ils des poulets ? Non. Les flics cubains ne portaient pas de flingues américains — et surtout pas des Magnums Smith & Wesson flambant neufs. Il vérifia les balles dans les barillettes : blindées. Elles lui avaient toujours rappelé des rockets miniatures. Il en sortit une et la scruta pour trouver la marque. Des ailes décharnées apparaissaient clairement.

Pourquoi passer par une charade élaborée ? Pourquoi ne pas les avoir chopés pour les emmener directement sur le lieu d'exécution ? Ces bizuts refroidis étaient-ils des flics ou des Abakúas — ou les deux ?

Combien de temps avant que les corps ne soient découverts ? Il pria pour que les vautours soient nombreux et foutrement voraces.

Il fallait qu'il s'occupe de la voiture. Il songea à l'abandonner, mais marcher n'était pas une option. Ils seraient plus voyants, vulnérables et faciles à attraper. Ils pouvaient en voler une autre, se dit-il, mais ici la circulation devenait une rareté, et jusqu'à maintenant ils n'avaient croisé que des camions, des mobylettes et des carioles.

— Il faut que tu te changes, dit-il à Benny. Fini les robes, poubelle.

— *Toutes* les robes ?

— Ouais.

Difficile de regarder Benny en cet instant, car il lui rappelait les jeunes types qu'il avait vus en prison, les nouveaux venus. Benny avait leur mine — terrifiée et hagarde, comprenant que les choses commençaient mal, et que ce n'était qu'un début.

— Nous avons de gros soucis. Il faut que nous quittions le pays. Appelle

Nacho.

— Je ne peux pas.

Benny ne dit rien ; il mâchouillait sa lèvre inférieure, ruminait.

— C'est parce que tu dois finir ta mission, c'est ça ?

— Bordel, mais de quoi tu parles ?

— Yé sais pourquoi tu es là, Max. Pour trouver quelqu'un. Criminelle *americana*. Black Panther. L'Haïtienne, dit Benny.

Max pila et la tête de Benny heurta presque le tableau de bord.

— Putain, comment tu sais ça ?

— *No soy estúpido*, Max. Yé souis toujours avec toi. Je vois ce que tu fais. Ce type qui est mort — Gwen-é-verre — celui que tu as toué ? C'était oune Black Panther. Il a foui la police des États-Ounis. Hier, tu t'es arrêté au trouc haïtien. Yé sais qui tu cherches maintenant. Très facile de le calcouler. C'est mathématique.

Benny haussa les épaules.

Max savait qu'il n'avait pas été particulièrement discret, et Benny était un comploteur-né, toujours à l'affut, qui pouvait facilement avoir deviné pourquoi il était là.

— Donc tu la connais ?

— Elle est connue pour aider les Haïtiens de Couba. C'est ça, non ? C'est elle que tu cherches.

Max hocha la tête.

— Que sais-tu d'autre à son sujet ?

— C'est tout, dit Benny.

Ils roulaient.

— Pourquoi tu la cherches ? Pour l'argent ?

— Non.

— Yé sais que le gouvernement américain offre beaucoup d'argent pour elle.

— Comment tu sais ça ?

— Tout le monde le sait.

— Ce n'est pas une histoire d'argent, dit Max.

Benny baissa la voix.

— Tu travailles pour ton gouvernement ?

— Non.

— Alors pourquoi fais-tu ça ?

— C'est compliqué. Quand on arrivera à Las Tunas, je te donnerai de l'argent. Tu prendras un bus pour Guantánamo. Appelle Nacho quand tu y seras pour fixer le rendez-vous avec le bateau.

— Tu ne viens pas ? dit Benny, surpris.

— Non.

— Pourquoi ?

— Je dois retrouver Vanetta Brown.

— Max, c'est impossible.

— Qu'est-ce qui est impossible ?

— Yé ne peux pas quitter Couba sur ce bateau si tou né viens pas avec moi.

Max écrasa de nouveau la pédale de frein.

— C'est des conneries ! cria-t-il. Nacho voulait se débarrasser de *toi*, pas de moi.

— Non. (Benny secoua la tête.) Il veut qué tou partes aussi. Il sait qué si la police t'attrape, ils té feront parler. Et tou diras qui t'a aidé. Nacho sera baisé. Avant qu'on parte de chez loui, il m'a dit que yé né pouvais monter sur le bateau que si y'étais avec toi.

Max le regarda.

— On devrait aller à Cajobabo maintenant, Max. Oublie cette Vanetta. Sauvé-toi.

Sur le profil gauche de Benny, les points de suture étaient désormais gonflés, une triste boule, qui s'étendait sur la moitié de ses traits, la partie saine comme compressée. L'œil gauche de Benny était injecté de sang, et il émanait de lui une odeur répugnante.

— Je ne peux pas, dit Max. J'appellerai Nacho à Las Tunas et j'arrangerai tout ça.

— Tou peux essayer. Mais tou as passé un marché avec loui. Il a pris ton arjent et vous vous êtes serré la main. Avec Nacho, la poignée de main est définitive. Plous de négociations.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Non. (Benny leva la main.) Yé youre qué c'est vrai. Yé n'ai pas envie d'être là avec toi. C'est trop danyereux pour moi. Mais yé n'ai pas le choix. Ce qui t'arrive m'arrive à moi aussi.

— *Bon Dieu*, murmura Max, une fois encore pas loin de plaindre Benny, mais trop méfiant pour troquer son doute contre de la pitié.

Benny tenta sa chance avec la radio. Sans succès. Il l'éteignit.

— Ce n'est pas trop tard. On peut aller à Guantánamo, quitter Couba demain, dit-il, implorant presque.

— Je ne pars pas. Point final.

— Va te faire foutre !

Benny croisa les bras et s'affala sur son siège, boudant, la mine déconfite.

— Je dirais que je suis désolé que tu aies été embarqué là-dedans, Benny, mais si tu avais été carré avec moi dès le départ, tout ça ne serait pas arrivé. Tu aurais pu rester à La Havane.

— ; *Gringo joputa !*

— Reste sur ce terrain-là, dit Max avant de redémarrer.

Max eut une révélation concernant la voiture tandis qu'ils arrivaient à Las Tunas.

En ville, des gars en binômes rafraîchissaient les slogans des nombreuses fresques murales qui représentaient un quatuor d'hommes barbus comme Moïse, en treillis olivâtre ; ils regardaient un paysage cubain peuplé d'hommes et de femmes qui travaillaient aux champs. Entre les images, couraient des majuscules

en trois dimensions, rouges, blanches et bleues, toutes à la gloire du socialisme et de la révolution.

Max remarqua qu'un mur n'était qu'à moitié terminé. *Hasta la Vic...*, indiquait-il, de ces mêmes couleurs nationales. Aucun graffiteur officiel dans les parages, et ils avaient laissé deux pots de peinture et des brosses au milieu du trottoir.

Max prit les pots, rouge et bleu, une brosse, et les embarqua dans la voiture.

Il stoppa sur une berge quelques kilomètres plus loin.

Benny se changea. Il remit le jean et le T-shirt qu'il portait quand il avait quitté La Havane. Il balança sa garde-robe — ses chaussures, ses plus jolies robes et ses perruques — dans l'eau et les regarda dériver au gré du courant.

Max peignit l'avant de la voiture en rouge, l'arrière en bleu. Il était maladroit avec la brosse et il n'y avait pas assez de peinture pour faire les flancs, mais la Firedome avait quand même l'air d'une autre bagnole.

Une fois terminé, il jeta les pots de peinture dans les buissons et tâta sa poche en quête de son téléphone. Introuvable. Il fouilla ses autres poches, puis la voiture. Rien. Le portable avait disparu. Il devait être tombé de sa poche pendant ou après la fusillade. Il songea immédiatement à Rosa Cruz, et ce qui allait se passer lorsque les flics le retrouveraient — sur la route, ou dans la Lada qu'il avait essayé de planquer, juste à côté du cadavre d'un flic. C'était déjà plus que mal barré pour lui, mais elle, qu'avait-elle à perdre ? Plus ou moins la même chose que lui.

Plus ils avançaient vers l'est, plus Max pensait à Haïti. Les villages ressemblaient beaucoup à ceux qu'il avait vus là-bas, des bicoques en terre qui semblaient avoir poussé sur place d'un bloc, leurs toits chaumés recouverts de détritrus charriés par les vents, les entrées et fenêtres découpées par l'érosion. Les murs extérieurs et les portes étaient délibérément peints de couleurs claires et discordantes — jaune et bleu, orange et vert, rose et marron. La propagande étatique sur les murs était incorporée aux somptueuses fresques vaudoues, la religion nanisant la rhétorique ; les divinités menaçantes ou souriantes depuis les cieux libéraient les colombes qui avaient atterri sur les épaules de Fidel tandis qu'il prononçait le discours de la victoire à La Havane en 1959 ; des divinités combattaient les troupes de Batista aux côtés des révolutionnaires ; des divinités aidaient à repousser le débarquement de la baie des Cochons ; et des divinités surveillaient Cuba tout comme les requins à la nageoire dorsale aux couleurs de la Bannière étoilée décrivant des cercles autour. Le message sur les murs était aussi évident que tacite : « Nous sommes avec toi, Fidel, mais *tu* nous dois quelque chose. »

Il n'avait jamais oublié les horreurs qu'il avait vues en Haïti : des gens qui mangeaient de la poussière et de la farine de maïs matin, midi et soir ; la Cité Soleil, taudis au bord de la capitale, refuge d'un demi-million de personnes vivant dans des cabanes de planches littéralement édifiées sur de la merde — humaine et animale — et sur plus de deux kilomètres carrés ; et tous ces enfants, aux yeux couleur de crâne, le regard grave et soucieux, qui se demandaient ce qui leur avait pris de naître. Il était rentré à Miami avec un sentiment d'indignation : cet endroit calamiteux qui parvenait à peine à respirer était à moins de trois cents kilomètres de la nation la plus riche du monde. Nation qui permettait que les choses tournent aussi mal dans son arrière-cour.

Mais il était aussi rentré à Miami avec 20 millions de dollars.

Il avait essayé de faire les choses bien, à sa façon. Il avait fondé l'agence avec Yolande Pétion, à moitié convaincu qu'il rendait quelque chose, qu'il aidait les Haïtiens, que cela lui tenait à cœur.

Lorsque Yolande avait été assassinée, il avait vu ses actes pour ce qu'ils étaient. Le vieux code moral tordu qui avait dévasté son existence le guidait toujours dans sa manière de se comporter.

Joe avait dit une fois que la mort de Yolande avait marqué le moment où les choses avaient mal tourné pour lui, le début de sa dérive. Joe avait tort. Joe n'était pas au courant de l'argent haïtien. Joe avait gobé le bobard que Max lui avait servi sur l'assurance-vie de Sandra. La vérité était qu'il s'était gouré quand il avait décidé de garder l'argent plutôt que de le rendre. La dérive avait commencé quelque temps après et perduré les douze dernières années.

Mais la dérive allait cesser, ici et vite.
Il le sentait.

Ils arrivèrent à Santiago de Cuba en milieu d'après-midi, mais la ville était déjà plongée dans les ténèbres. Le ciel s'étendait solide, en volumes indifférenciés de gris ; la lumière du soleil peinait à passer. Les lampadaires en état de marche étaient allumés, une ampoule brûlait dans chaque maison et dans les bureaux, et toutes les voitures qui en disposaient roulaient pleins phares. Les autres s'arrangeaient avec des lampes torches fixées au toit.

Ils dépassèrent le mausolée à la gloire d'Antonio Maceo, sa statue de héros de la guerre d'indépendance cubaine sur un cheval cabré qui regardait par-dessus son épaule vers l'autoroute, bras tendu, comme une invitation à tous les nouveaux venus en ville. Devant, vingt-trois gigantesques lames de machettes en bronze sortaient de terre en divers angles ; elles suggéraient l'attaque ou la défense, cela dépendait de l'opinion et de la position du spectateur. Les touristes étaient pressés sur les marches du monument par des guides jetant des coups d'œil inquiets au ciel.

Ils parcoururent la périphérie, empruntèrent des rues torsadées aux abris en terre miteux, aux murs fissurés et craquelés, aux maigres toits emballés, comme les autres ouvertures et portes, toutes fermées avec des bouts de ficelle et du fil de fer. Un peu plus loin, ils traversèrent un quartier plus huppé, des maisons coloniales espagnoles élégantes mais décrépites, les tuiles manquantes remplacées par des planches de bois et de la tôle ondulée peinte en orange.

La deuxième ville du pays était différente de la capitale. Tous les bâtiments étaient bas en prévision des ouragans. Les gens vivaient ici côte à côte, et pas les uns au-dessus des autres. Aucun affreux obélisque moderne ne gâchait l'illusion que l'endroit était enveloppé d'une chape d'ambre.

Max alluma la radio. Pas un bruit ni le moindre larsen ne sortait des enceintes.

Le premier coup de tonnerre retentit comme une explosion, le second comme les portes du paradis cognées, le troisième comme s'ils avaient ouvert une brèche. La voiture vibra à chaque fois.

Deux grosses gouttes de pluie s'étalèrent telles des crêpes sur le pare-brise ; elles se cramponnaient au verre, grasses et globuleuses, comme des blancs d'œufs avant d'être séparés et balancés dans un récipient à part, puis dégoulinèrent lentement vers les essuie-glaces.

Après un autre coup de tonnerre, la pluie se mit à tomber fort. Elle élaboussait les rues dans un bruit de chaînes. Les rues passèrent du gris au noir et commencèrent à suinter avant de disparaître sous les flots.

L'éclairage gagnait du terrain tandis qu'ils se rapprochaient du centre-ville, et jetait sur la cité des éclats de couleurs éblouissantes : les églises grandioses et les musées et les bâtiments gouvernementaux apparaissaient et disparaissaient en une fraction de seconde, tous harponnés par de grandes traînées de pluie blanche.

L'averse s'intensifia. Ils passèrent un cimetière, puis un parc où les feuilles étaient arrachées aux branches. Le sol enflait et se liquéfiait ; l'herbe et les plates-bandes inondées et déracinées voguaient dans la rue.

Ils s'enfoncèrent dans la ville, la Firedome pleine d'une odeur de vieilles pierres humides. Les ténèbres s'épaississaient avec la pluie, la visibilité devenait presque nulle.

Max se gara.

Ils étaient assis là, sous la tempête déchaînée contre la voiture qu'elle frappait et poussait, essayant de l'emporter.

Benny se mit à fredonner un air connu, une espèce d'hymne ou de chant de Noël, d'une voix haut perchée et légèrement délirante. Il avait besoin d'un médecin, d'antibiotiques et du reste. Max ne savait pas ce qu'il allait faire de lui. Il leur restait deux jours avant le départ du bateau, et la maladie gagnait rapidement du terrain. Max le voyait, le sentait, qui rongait son compagnon de circonstance.

Il fallait qu'il trouve la famille Dascal.

Il fallait qu'il trouve Vanetta Brown.

Et, au passage et par tous les moyens, il fallait qu'il évite de se faire choper par la police cubaine ou les Abakuás.

Pourquoi n'avait-il pas dit à Wendy Peck d'aller se faire foutre, et tenté sa chance avec le système judiciaire de son pays ?

S'il pouvait revivre ce petit épisode à Little Havana, aurait-il fait un autre choix ?

Bien sûr que non.

Au premier regard, il avait su qu'elle mettrait ses menaces à exécution. Elle aurait levé toutes les barrières, quémandé des faveurs pour être sûre qu'il finisse en taule. Et une fois de retour derrière les barreaux, il n'en serait jamais ressorti. La justice à laquelle il avait échappé auparavant le rattraperait. Et il plongerait pour autre chose que de simples histoires de blanchiment et de fraude fiscale.

Cependant, il n'était pas seulement là à cause de Peck.

S'il était honnête avec lui-même, il était bien obligé de reconnaître qu'il serait venu de toute façon. Impossible de laisser passer un truc pareil. S'il avait été plus jeune, il se serait préparé à tuer Vanetta Brown pour ce qu'elle avait fait. Mais aujourd'hui, ce qu'il voulait, c'était lui parler. La regarder droit dans les yeux et écouter ses explications, la justification de ses actes. Il se moquait qu'elle ait raison ou tort, de sentir de l'empathie ou de la haine une fois qu'elle aurait déballé son speech. Le souvenir de son meilleur ami était déjà entaché des secrets découverts. Il voulait juste entendre le reste. Quelle serait sa réaction, ce qu'il allait lui faire, il l'ignorait. *Si* elle était coupable.

Le vent changea alors de direction et ils découvrirent où ils s'étaient garés.

Dans une grande rue. En face, des immeubles aux couleurs pastel avec portes et fenêtres cintrées, et les mêmes toits en tuiles de style méditerranéen qui faisaient fureur à Coral Gable. Il se remit à pleuvoir. Max s'était arrêté le long d'une rangée de petites boutiques aux entrées abritées et gardées au sec par des

auvents en plastique aux bandes rouges et blanches, aux enseignes de bois se balançant au gré des éléments sur leurs crochets. Deux lampadaires s'allumaient et s'éteignaient à intervalles irréguliers, comme s'ils jugeaient la détermination et la ténacité de la tempête. Les boutiques étaient éclairées, et Max distinguait des visages, qui, à travers les vitrines, observaient le déluge.

La rue lui disait vaguement quelque chose. Comme partout à Cuba, il y avait toujours un détail ici pour lui rappeler la maison, et cet endroit lui évoquait un peu Key West. Il songea à Captain Tony sur Greene Street, et au petit vieux avec un perroquet sur l'épaule qui lui avait raconté une histoire à propos de son plus fameux bienfaiteur, Ernest Hemingway. Papa avait l'habitude d'emmener de complets étrangers — groupies littéraires ou apprentis écrivains en pèlerinage — au bar et de les faire boire jusqu'à plus soif. À la fermeture, lorsqu'ils sortaient en titubant, Hemingway les séchait d'un crochet du droit devant les passants. Max ne se rappelait pas à quoi ressemblait le Vieux, mais il se souvenait de son perroquet capable de dire « Suceur de bite » en trois langues.

Le perroquet...

Il sortit la photo de Joe et Vanetta. C'était donc ça, l'arrière-plan : les immeubles colorés, les boutiques et leurs auvents couleur bonbon, les enseignes de bois suspendues aux crochets, la plus grande et remarquable étant celle qu'il avait devant lui, qui se balançait sous un lampadaire. Vert et rouge en forme de perroquet.

Il était dans la rue où avait été prise la photo.

La boutique s'appelait Discos del Loro, et il y avait trois personnes à l'intérieur — un jeune couple d'Asiatiques et le gérant, un Noir maigre aux cheveux grisonnants et à la fine moustache assis derrière son comptoir, qui lisait un livre en fumant une cigarette.

Il leva les yeux lorsque Max et Benny entrèrent, les salua d'un signe de tête et d'un léger sourire, avant de revenir à son bouquin et à sa clope. Le couple était trempé et dégoulinait sur le sol en lino vert clair, le gars semblant intéressé par un CD qu'il avait en main, tandis que la fille observait le décor alentour.

La boutique n'était pas grande, et l'espace disponible diminué par un immense perroquet gonflable fixé au plafond, dont le dos, la tête, le bec et les ailes étaient recouverts d'un épais manteau de poussière. Des bacs couraient le long des murs, remplis de CD, les genres délimités par des cartons intercalaires roses fluo manuscrits : salsa, jazz, merengue, rap, reggae, rock. Sur les murs verts étaient accrochées des photos en noir et blanc de musiciens cubains. Des vestiges, hommes et femmes d'un autre âge, assis en costume trois-pièces et robe de bal, leurs mains noueuses reposant sur des guitares acoustiques cabossées. Par-dessus le vacarme de la pluie, Max distinguait la trompette sourde de Miles Davis sortir des enceintes — ou quelque chose qui sonnait très proche. Il ne parvenait pas à mettre un titre sur le morceau.

Max et Benny traînaient dans la boutique. Max essaya de trouver le meilleur moyen d'approcher le gérant pour lui soutirer des renseignements — était-il à

vendre ou à charmer ? — tout en faisant mine de s'intéresser aux disques. Les rappeurs cubains affichaient la même attitude clanique que leurs homologues américains, mais ils ne brandissaient ni arme ni pit-bull ; les artistes reggae servaient cet air béat, brumeux, défoncé-en-recherche-de-spiritualité calqué sur Bob Marley ; les rockers étaient serrés dans des jeans moulants surmontés de blousons de cuir et faisaient des signes démoniaques avec un air renfrogné, tandis que les musiciens de salsa étaient sapés comme ceux d'un orchestre de croisière.

Le couple d'Asiatiques fouillait les bacs au milieu de la boutique, consacrés aux « *Ritmos de la Santería* » ; Max et Benny gagnèrent donc la droite du magasin, à côté de la fenêtre. Le gérant n'avait pas quitté son bouquin des yeux.

L'éternelle photo du Che par Korda était bien en vue au-dessus des bacs à droite, sauf que celle-ci était sur un carton blanc et comportait une note écrite au-dessous.

Toda la música del « rock-and-roll » es decadencia imperialista. Toda la música del rock-and-roll es degenerada. Es el enemigo de la Revolución.

Max gloussa. Combien de pop stars occidentales avaient porté des T-shirts à l'effigie du Che ? Le vrai Che les aurait fait brûler sur le bûcher de leurs propres disques. Le vrai Che aurait été chez lui avec les réactionnaires de la Ceinture biblique qui prétendaient que le rock était une « musique satanique ».

Le gérant posa son livre, se hissa sur ses jambes et glissa pardessus le comptoir, cigarette dans une main, cendrier dans l'autre.

— Désolé, monsieur l'agent, on est à court de Bon Jovi, dit-il en arrivant à la hauteur de Max.

Un accent clairement haïtien, aux saveurs cubaines.

— Vous venez de m'appeler « monsieur l'agent » ?

— C'est un petit jeu auquel je m'entraîne pour ne pas m'endormir.

Le gérant sourit et dévoila un kit de dents jaunes et difformes mais complet, à l'exception d'une canine gauche.

— Vous êtes américain. Vous êtes militaire. Vous êtes dans ma boutique. Et un homme de votre âge, je me dis que c'est soit un amateur de country, soit de rock des années 80. Je me trompe ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire que je suis militaire ?

— Votre carrure, votre allure, votre... apparence, dit le gérant, qui le toisa ostensiblement des pieds à la tête.

— Quel genre d'« apparence » ?

— Un homme qui a l'habitude des responsabilités.

Il tira une bouffée sur sa cigarette. Benny se tenait à côté du comptoir, les jambes légèrement écartées, dans une posture défensive.

— Comment je m'en tire jusqu'ici ?

— Médaille de bronze, dit Max. Je suis américain mais je déteste Bon Jovi. Et la country aussi. Tous ces gémissements, cette picole et cette consanguinité. C'est pas ma tasse de thé. Militaire, je ne le suis pas non plus. À part ça, vous en avez rencontré beaucoup, des troufions américains ?

— Des tas. Ils viennent ici souvent. Pour leur rap et leur rock, « R & R ».

Qu'est-ce que ça veut dire, lorsqu'ils disent « R & R ».

— Repos et réinsertion.

L'homme rit.

— C'est marrant. Les gens de chez vous ne se mélangent pas trop ici. Ils ont leur propre bar, vous le saviez ?

— À Santiago ?

— Oui. Près de la baie. L'endroit s'appelle The Lone Star. C'est là qu'ils traînent tous. Vous pourriez vous aussi en avoir envie, des fois que le mal du pays vous gagnerait, ou si vous voulez vous enfiler un burger et une « Bud ». C'est le diminutif de « Budweiser » ou de « buddy » ?

— Des deux, dit Max.

The Lone Star : il pensa à cette bande de soldats véreux dont lui avait parlé Nacho, ceux qui tenaient le marché noir avec les Abakuás — les Texas Playboys.

— Vous ne pouvez pas le rater. Allez au port et suivez les jolies filles. Tôt ou tard, elles vous y mèneront, dit le gérant.

— Comment est-ce possible, un bar américain ici, sur le sol cubain ?

— Je ne sais pas comment ça marche, dit le gérant. Ce n'est pas moi qui fixe les règles. Je me contente de les suivre — la plupart d'entre elles en tout cas — celles qui sont importantes.

Il jeta un coup d'œil à Benny, qui regardait par la fenêtre, puis se tourna vers Max.

— Vous êtes là pour dégoter quelque chose de précis, ou juste pour vous abriter de la pluie ?

— On ne fait que passer, dit Max. Vous travaillez ici depuis longtemps ?

— Dix ans. Pourquoi ?

— Vous connaissez ces personnes ?

Max lui montra le cliché de Joe et Vanetta.

L'homme sourit.

— Bien sûr. C'est Sœur Vanetta et son ami Joe. Ils ont tous les deux l'air plus jeune. Beaucoup plus jeune.

— N'est-ce pas notre lot commun. Vous connaissiez bien Joe ?

— Comme quelqu'un que l'on voit une fois tous les deux ans. Il passe ici avec Vanetta dès qu'il est en ville. Il adore Bruce Springsteen. Il m'a fait une cassette il y a quelque temps. Vous vous rappelez ces objets — les cassettes ?

— Je me souviens même des cassettes en stéréo 8, dit Max.

— Eh bien, un jour, on a discuté musique. Il était curieux des sons cubains. C'était bien avant le film *Buena Vista Social Club*. Je lui ai fait une cassette de mes morceaux préférés. De la salsa, du jazz, du rock, de la soul, du rap, du punk. Nous avons tous les genres de musique à Cuba. Ça le fascinait. Et lui m'a fait une compilation de ses morceaux préférés. Sauf que ce n'était rien d'autre que Bruce Springsteen pendant quatre-vingt-dix minutes.

— Ah, vous aussi ? sourit Max.

Il y a bien longtemps, il avait fait l'expérience de la compilation Springsteen de Joe Liston, peut-être en 1978 ou 1979 — un mélange de live et de studio. Joe

avait conçu une pochette — une chute de la photo de la couverture de *Born to run*, avec Clarence et Bruce se tenant côte à côte — et il avait tapé à la machine le carton à l'intérieur, précisant pour chaque morceau l'album studio d'origine ou les dates et lieux pour les live. Le zèle aveugle et missionnaire de Joe avait suffisamment culpabilisé Max pour écouter la cassette dans sa voiture en rentrant, mais il l'avait proprement détesté. Rien ne l'accrochait. En fait, il était si saoulé à la fin de la bande qu'il l'avait balancée par la vitre, avec la boîte. Aujourd'hui, il aurait aimé l'avoir conservée.

— Vous avez toujours sa cassette ? demanda Max.

— Quelque part. Je ne lui ai jamais dit ce que j'en pense vraiment, parce que je l'aime beaucoup, mais Springsteen, ce n'est pas du tout ma came. Trop *gringo*. Sans vouloir vous offenser. Et si vous voulez mon avis, le mec ne sait pas chanter.

— Pas de souci. Je le trouve aussi merdique.

Le gérant rigola.

— Quel genre de musique aimez-vous ?

— Ces jours-ci, pas grand-chose. La musique était toute ma vie. Mais je peux désormais m'en passer. J'ai l'impression d'avoir déjà tout entendu avant que ça sorte.

— C'est Joe qui vous envoie ici ?

— Oui et non.

— Comment va-t-il ? Ça fait un bout de temps que je l'ai pas vu.

Max regarda la pluie qui tombait à verse sur la vitrine, giffait le panneau en forme de perroquet, et les gouttes qui dégouлинаient de son bec et de ses griffes.

— Joe est mort. Il est mort récemment.

— Ah, je suis vraiment désolé de l'apprendre. C'était vraiment un type sympathique, dit le gérant, qui paraissait sincère.

— Oui, c'est vrai. C'est un peu la raison pour laquelle je suis là. Vous connaissez bien Vanetta ?

— Personnellement ? Non. On se tutoie, mais jamais plus que bonjour et comment ça va, dit-il. Mais elle a offert un nouveau départ à ma famille dans ce pays. Il y a vingt-trois ans, j'ai émigré d'Haïti avec mes parents. Quand on est arrivés, on a vécu à la Caille Jacobine, le centre d'accueil qu'elle a fondé. Elle nous a aidés à trouver du travail et un toit. Nous avons été à l'école. On lui doit la vie. Elle a fait beaucoup de choses formidables pour nous — pour nous tous ici. Les gens comme elle ne courent pas les rues. Ceux qui font énormément pour les autres, sans rien attendre en retour. Vous savez que l'on n'est même pas obligé de rester à Cuba si on ne le souhaite pas ? On peut rentrer quand on veut. Mais personne ne le fait.

Le gérant semblait ému.

— Joe m'a laissé quelque chose à lui remettre en mains propres. Vous savez où je peux la trouver ? demanda Max.

— Non. Mais vous pouvez essayer sa famille.

— Les Dascal ?

— Oui. Ils vivent sur l'Avenida Moncada. Près de la caserne.

Castro adorait les impacts de balles. Là où elles tenaient encore debout, les façades de tous les bâtiments sur lesquels sa guérilla avait tiré en 1958 avaient été laissées dans leur état post-combats — trouées et craquelées et pleines d'éclats d'obus cinquantenaires. Les Stations de la croix de la Révolution.

La caserne Moncada, une forteresse, avec ses remparts et ses casemates, était le bâtiment le plus sacré, la crèche de la révolution, l'endroit où la lutte armée contre Batista avait officiellement débuté, le 26 juillet 1953, quand Castro avait lancé sa première attaque. Elle avait échoué à cause d'une mauvaise préparation, d'un armement inapproprié et d'un manque d'hommes. Castro avait été rapidement capturé, avait subi un simulacre de procès et été emprisonné. Les murs délimitant la caserne avaient été copieusement arrosés à la mitrailleuse, et le gouvernement de l'époque les avait fait réparer. Durant les années 60, les murs avaient été personnellement démolis par Castro, qui était aux commandes du bulldozer inaugural, et les bâtiments restant avaient été transformés en école. Puis, en 1978, Castro avait fait reconstruire les murs à l'identique, et une partie des casemates avaient été transformées en musée commémorant le baptême de la révolution. Pour l'ambiance et plus d'authenticité, les nouveaux murs avaient aussi été copieusement arrosés, jusqu'à ce qu'ils ressemblent grossièrement aux originaux après l'attaque ratée. La forteresse avait alors été peinte en jaune moutarde et les impacts de balles en noir et marron, qu'ils fussent à jamais visibles. Stigmate cosmétique : le gouvernement tirait maintenant sur ses souvenirs.

En face de la caserne, des bungalows d'habitation de style espagnol en divers états de décomposition. Jadis foyers pour les officiers et leurs familles, ils étaient désormais propriétés de l'État, mais délaissés par les huiles du régime. Leurs agencements étaient interchangeables, comme l'était la végétation qui les entourait, un palmier standard et d'épais buissons anarchiques et colorés pour offrir une dose d'intimité. La maison au coin faisait exception, en bois et à deux étages, rouge, blanche et bleue, à l'architecture somptueuse, au toit d'ardoise et aux balcons ornés en forme de branches de vigne. La demeure de la famille Dascal.

Max se gara non loin, et Benny et lui cavallèrent sous la pluie jusqu'au porche. Il frappa à la porte. Ils patientèrent. Des gouttes de pluie rebondissaient sur les vitres.

Une grande femme aux cheveux noirs ouvrit la porte, une assiette dans les mains. Elle affichait un début de sourire, comme si elle attendait quelqu'un d'autre. Il s'évanouit à la vue de Max et Benny, trempés, dégoulinants.

Max allait se présenter, mais elle ne lui en laissa pas le temps.

— Il avait prévenu que vous viendriez.

— Qui ?

— Vous êtes Max, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Max *Mingus* ?

— C'est ça.

Elle attrapa le chambranle et inclina la tête, tout son corps semblant s'affaïsser.

— Joe est mort, c'est ça ?

— Oui. Il est mort.

— De quoi ?

— À Miami, on dirait de mort naturelle.

— Il a été... assassiné ?

Max hocha la tête. Elle ferma les yeux une seconde, puis inspira profondément.

— Est-ce que Vanetta est là ?

— Entrez, dit-elle.

Elle referma la porte derrière eux et se présenta, Sarah Dascal — fille de Camilo et Lidia, belle-sœur de Vanetta.

Avant que Max ait eu le temps de dire quoi que ce soit, elle entreprit de cuisiner Benny. Max ne voulait pas venir avec lui, pas plus qu'il ne voulait le laisser dans la voiture, au cas où la police l'aurait trouvé. Il avait choisi la moins pire des deux options.

Benny servit un faux nom comme un charme. Que faisait-il avec Max ? Une fois de plus Benny ne trébucha pas : il faisait du stop à la sortie de Ciego de Ávila. Que faisait-il dans la vie ? Serveur. Où allait-il ? À Guantánamo voir son père malade. Tandis qu'il parlait, son sourire en coin se fit plus marqué.

Pivotant très légèrement sur ses talons, Sarah toisait Benny. Elle allait de ses yeux à sa blessure, désormais d'un pourpre douteux, inspectait ses vêtements, le T-shirt qui collait à sa poitrine en taches sombres, le jean trempé et les baskets noyées, avant de revenir à ses yeux. Elle lui demanda ce qui lui était arrivé, comment il s'était blessé. Benny fit inconsciemment un pas en arrière vers la porte, comme s'il essayait d'échapper à un projecteur soudain braqué sur lui. Il bafouilla quelques mots dont « accident ». Et quel genre ? Il ne répondit pas. Ses lèvres bougèrent, mais sa voix se déroba. Elle se racla la gorge, sceptique. Benny baissa la tête comme un enfant pris en flagrant délit.

Sarah se tourna vers Max. Elle était plus grande que lui de quelques centimètres, très mince, et si elle avait des formes, elles étaient dissimulées par un large pantalon en velours côtelé marron et une chemise écossaise quelques tailles trop grandes. La cinquantaine, le visage bronzé mais marqué, elle avait des cheveux foncés et frisés, trop noirs pour être naturels et trop courts pour cacher ses oreilles — deux saillies évoquant les bords ébréchés d'un vieux bol de soupe.

— Suivez-moi, dit-elle.

Ils gagnèrent un vaste salon avec deux portes communicantes. Le papier peint à bandes blanches et grises conférait à la pièce un faux air de cage. Elle leur indiqua deux canapés en cuir séparés par une longue table basse, et leur demanda s'ils voulaient du thé. Max accepta et elle disparut.

Max se dit que le temps de la splendeur était révolu, parce que la lumière provenait d'une demi-douzaine de lampions posés sur le sol ; les flammes dansaient dans la pénombre naturelle de la pièce et les ombres se rassemblaient autour, collées serrées. L'endroit sentait le vieux cigare et la paraffine fraîche. Derrière lui, il entendait le tic-tac d'une horloge, et dans un coin, toutes les quelques secondes une goutte d'eau tombait dans un récipient en fer. Il remarqua que certains meubles et les bibliothèques étaient recouverts d'épaisses bâches en plastique transparent. Ça lui rappelait une scène de crime.

Elle revint avec une bouilloire en aluminium de thé, sur un plateau avec des

tasses, qu'elle remplit avant d'y ajouter une rondelle de citron.

Puis elle s'assit en face de Max, but une gorgée de thé et se mit à parler dans un anglais parfait ; son accent trahissait des racines australiennes et britanniques. Elle s'exprimait par salves, des monologues contenus, délivrant des bribes concises d'informations avant de faire une pause pour siroter son thé, et recommencer. Les brefs silences qui suivaient étaient rythmés par le tic-tac de l'horloge, et les gouttes qui tombaient dans le récipient en métal.

Ses parents étaient morts. Son père d'une pneumonie à la fin des années 80, sa mère d'un cancer en 2001. Sa sœur, Kara, était partie travailler au Honduras, où elle avait rencontré un type qu'elle avait suivi en Amérique, dit-elle amèrement. Elle pensait que Kara vivait peut-être en Californie, mais n'en était pas sûre. Il ne restait donc plus qu'elle, son mari Patrick et leurs trois enfants, deux filles et un garçon, de treize, onze et neuf ans. C'était eux qu'elle s'attendait à voir lorsque Max avait frappé à la porte. Elle dit qu'elle travaillait pour le Département de la reforestation, et précisa que Castro — et donc Cuba — était très en avance sur son temps en matière de protection de l'environnement.

Max comprenait ce qu'elle était en train de faire. Elle tâtait le terrain, cherchait à détendre l'atmosphère avant d'évoquer ce qui les intéressait vraiment. Et elle l'observait, une évidence révélée par la déconnection entre ses yeux et son discours. Ses pupilles ne perdaient rien de ses manières, de son sympathique sourire à son air pénétré tandis qu'il l'écoutait, en passant par la façon dont il tenait sa tasse — non pas par l'anse, mais la main calée autour, comme il l'aurait fait avec un verre. Une technique classique pour mettre les gens à l'aise : scruter leurs gestes avant de se les approprier pour se transformer en miroir. Il savait qu'elle était assez vive pour le voir. Il la laissa parler, ne lui posa pas de question, ne laissa paraître aucun signe d'impatience, présenta ses condoléances lorsqu'il y avait lieu de le faire, et sourit poliment lorsqu'elle parla de ses enfants. Ce n'était pas facile de bien l'aimer, ni même d'éprouver envers elle de l'empathie. Elle avait la dureté cubaine naturelle, mais plus prononcée.

— Qu'est-il arrivé à Joe ? demanda-t-elle enfin.

Il lui raconta qu'ils étaient en train de dîner, que Joe avait évoqué le nom de Vanetta Brown, et qu'il avait été abattu quelques secondes plus tard. Il ne parla ni du fond ni du tueur.

— Ils ont attrapé quelqu'un ?

— Non.

— Ils ont des suspects ?

— Plein, dit-il. Joe était flic. Il a mis beaucoup de gens à l'ombre.

— C'était la première fois qu'il vous parlait de Vanetta ? demanda-t-elle.

— Ouais. Tout ce que je sais d'elle, je l'ai découvert après le meurtre.

— Qui vous a demandé de venir ici ?

Max lui tendit la photo, et lui dit où il l'avait trouvée.

Sarah l'observa un moment, avant de la reposer sur la table.

— Je l'ai prise avec l'appareil que Joe m'a offert, dit-elle, avant de froncer les sourcils. Comment avez-vous trouvé l'adresse de Vanetta à La Havane ?

— C'est mon boulot, dit-il.
— Alors vous devez être aussi bon qu'il le prétendait. Son adresse est un secret d'État.

— Je m'en suis aperçu.
— Vous avez eu des ennuis ?
— Non, mentit Max.

Il sentit le canapé tanguer quand Benny changea de position. Il était assis dangereusement au bord et penché en avant, nerveux comme tout, ayant l'air de vouloir détalé.

— Où est Vanetta ? demanda Max.
— Elle est partie il y a deux mois, en septembre.
— Partie ?
— Elle vivait ici avec nous. Mais elle est partie.
— Où ?
— Elle n'est plus vraiment dans le pays.
— Elle est à Cuba ou elle ne l'est pas. À moins que vous ne soyez en train de me dire qu'elle est morte. Je sais qu'elle a un cancer.
— Elle n'est pas morte. Du moins je ne le crois pas. J'aurais été prévenue.
— Alors où est-elle ?
— Vous ne comprenez pas.
— Bordel, non.

Sarah fronça de nouveau les sourcils.
— Vous êtes chez moi. Dans la maison de ma famille. Où j'élève mes enfants. Je vous accueille. Vous êtes ici mon invité. Je vous demanderai donc de ne pas être grossier.

Ils se regardèrent, fixement. L'horloge rythma le silence. Une douzaine de secondes s'écoulèrent, et une goutte d'eau s'écrasa sur le métal.

Max tenta de sortir de l'impasse.
— Vous connaissiez bien Joe ?
— Il venait ici régulièrement.
— Vous l'appréciez ?
— Oui. Beaucoup. Ses visites étaient toujours mémorables. Il avait une façon d'emplir une pièce de sa présence. Il nous faisait tout le temps rire. Et il aimait beaucoup Cuba, il admirait souvent notre façon de faire, dit-elle sans dissimuler un sourire satisfait.

— J'aimais aussi Joe, dit Max. Je l'aimais beaucoup. C'était mon meilleur ami.
— Vous ne seriez pas là s'il n'avait pas compté autant pour vous, dit-elle.
— Non, en effet. Je ne sais pas ce que Joe vous a dit de moi — sûrement pas que du bien — mais je sais une chose : je ne suis pas venu ici pour me venger, je veux seulement des réponses.

— Des réponses ? dit-elle. Cela aurait été plus simple de venir pour le sang. C'est facile. Vous appuyez sur la détente et disparaissiez. Si vous vous en tenez à ça et n'y pensez plus, les choses peuvent faire sens. Les réponses, c'est toujours compliqué. En général, elles induisent plus de questions encore. Max, vous êtes

sûr de supporter toute la vérité ?

— Sûr.

— Ainsi soit-il, dit Sarah avec un léger sourire.

— Quand avez-vous parlé à Joe pour la dernière fois ?

— Juste après le départ de Vanetta. Le lendemain ou le surlendemain. Il m'a appelée du Canada.

Max se souvint que Joe lui avait dit être allé à Vancouver aux frais du ministère pour un sommet sur le terrorisme.

— Pourquoi a-t-il appelé ?

— Pour deux raisons : parler de vous et faire passer un message à Vanetta.

— Quel message ?

— Il disait qu'il était suivi à Miami.

— Il a précisé par qui ?

— Non, répondit-elle. Mais il y avait forcément un lien avec Vanetta. Même s'il faisait tous les efforts possibles pour être discret quand il venait ici. Il pensait que ce type — Eldon Burns — le faisait surveiller.

— Eldon était à la retraite, dit Max. Il n'avait pas le pouvoir.

— Les gens comme lui, ils ne sont jamais impuissants.

— Est-ce qu'il a *vu* quelqu'un le suivre ?

— Il ne m'a pas donné de détails.

Joe n'était pas du genre parano. S'il pensait être suivi, alors il l'était. Max se demanda si Wendy Peck n'était pas derrière tout ça.

— Vous avez transmis le message ? demanda-t-il.

— Je ne pouvais pas. Et je lui ai dit. Je n'ai aucun moyen de joindre Vanetta, même en cas d'urgence. Elle est dans un lieu tenu secret. Le genre d'endroit qu'il est impossible... de joindre au téléphone.

Elle jeta un coup d'œil à Benny, aimantée par la boursofflure sur son visage ; elle plissa les narines à l'odeur de pourriture avancée.

— Joe m'a demandé de vous dire deux choses. La première, c'est où trouver Vanetta — au cas où il lui arriverait quelque chose. Il ne pensait pas que sa vie était en danger, mais il se méfiait. Il m'a dit qu'il aurait préféré que vous entendiez les choses directement de sa bouche pour que vous compreniez pourquoi il a fait ce qu'il a fait. Malheureusement, je ne peux vous indiquer qu'une vague direction.

Benny finit son thé et reposa sa tasse sur la table. Max avait à peine touché au sien. En tant que buveur de café invétéré, il n'avait jamais compris l'intérêt du thé. Pour lui, c'était comme la bière sans alcool ou les clopes ultra light. À quoi bon ?

— Vanetta est soignée dans un hôpital sur une petite île située dans les eaux du Winward Passage qui sépare Cuba d'Haïti. J'imagine que vous comprenez ce que je veux dire par *camino muerto* ?

— Ouais, dit Max. Une route qui n'apparaît sur aucune carte officielle.

— Le terme ne s'utilise pas que pour les routes. Il renvoie à tous les lieux sensibles, tous les endroits que le gouvernement veut cacher au grand public.

Villes, prisons, entrepôts, bases militaires, bunkers et même des... îles. Vanetta est sur l'une d'elles. L'hôpital n'a pas de nom. Les patients ont des numéros — des codes-barres. Discretion assurée. La rumeur dit que Fidel y a été soigné lorsqu'il est tombé malade.

— Donc c'est un lieu tenu par le gouvernement ?

— Oui et non, dit-elle. Notre gouvernement a loué l'île aux Russes en 1964. C'est eux qui ont construit l'hôpital. Qui était exclusivement réservé aux élites du Bloc de l'Est et leurs alliés. Fidel et son cercle rapproché pouvaient aussi en disposer.

Sarah observa la photo sur la table un moment.

— Je croyais que Vanetta et Castro étaient brouillés depuis des lustres, dit Max.

— C'est vrai.

— Alors pourquoi est-elle là-bas ?

— Quand les Russes sont partis, le gouvernement s'est retrouvé à court de fonds, donc l'île — et d'autres biens — ont été reloués, à la condition que le nouveau propriétaire maintienne en activité l'hôpital et règle tous les frais de fonctionnement. En échange, l'acheteur a eu le droit de se faire construire une maison et dispose de la protection de l'armée et de la flotte cubaine. L'identité du ou des acheteurs n'a jamais été révélée. L'endroit a changé de mains au moins deux fois, expliqua Sarah.

— Donc Vanetta connaît le propriétaire ?

Elle hocha la tête.

— Qui est-ce ?

— Elle ne m'a jamais dit son nom. Même si c'est la famille, elle garde des secrets.

Max regarda brièvement Benny, qui n'en perdait pas une miette.

— J'ai entendu dire qu'elle s'était brouillée avec Castro à cause de son association avec les Abakuás. L'île leur appartient ?

— Je ne crois pas, dit Sarah. Qu'en feraient-ils ? Ce n'est pas leur genre. Et ils ne font jamais affaire directement avec le gouvernement.

— Parlez-moi de Vanetta et du propriétaire.

— Dans les années 70, Vanetta a monté des centres d'accueil pour les réfugiés haïtiens à Cuba, sur le modèle de la Maison Jacobine de Miami. Entièrement subventionnés, elle avait la bénédiction du gouvernement. Des Haïtiens sont venus s'installer à Cuba. Pas en trop grand nombre, mais le flot était régulier. Généralement bien accueillis car ils savaient travailler la terre. Par ailleurs, les Russes avaient sans cesse besoin de main-d'œuvre pour leurs différents projets. Cet arrangement posait problème à Vanetta parce qu'elle se rendait bien compte qu'ils étaient exploités. Mais les avantages ont eu raison de ses doutes.

« Pendant la Période spéciale, l'argent est venu à manquer pour les centres. Le gouvernement réussissait à peine à nourrir le pays, alors une bande d'immigrés fraîchement débarqués... Vanetta s'est soudain retrouvée avec six cents destins entre les mains, des gens à qui elle avait promis une vie meilleure. Elle s'est

retrouvée face à ce dilemme : les renvoyer chez eux ou trouver une solution.

— Les Abakuás ?

Elle hocha la tête.

— Elle était donc prête à travailler avec le pire ennemi de Castro, après tout ce qu'il avait fait pour elle ?

— Les gens désespérés ont des comportements désespérés, dit Sarah. Et désespérée, elle l'était vraiment. Les besoins de ses protégés avant tout.

— Et que s'est-il passé ?

— Les Abakuás ont fourni les centres en nourriture, vêtements et médicaments de base. Mais à un prix élevé, dit-elle. Ils ont toujours eu un problème pour vendre leurs marchandises. Ils ne peuvent pas le faire au grand jour.

— Ils ont donc utilisé les centres ?

— C'est le marché qu'a passé Vanetta. Les gens venaient de partout pour faire leurs emplettes. Les Abakuás utilisaient les Haïtiens comme vendeurs. Mais cela a pris fin quand le gouvernement a ouvert le pays au tourisme au début des années 90. Les Abakuás n'ont alors plus eu besoin des centres. Ils avaient les hôtels.

« Fidel était au courant. Il lui a tourné le dos. Elle a gardé certains privilèges — comme son appartement à La Havane — mais dès lors, Fidel ne l'a plus écoutée, et elle n'a plus eu accès à son cercle rapproché. Elle a réussi à faire vivre la Caille Jacobine en se tournant vers des amis de Cuba — Canadiens, Espagnols et Brésiliens ont tous mis la main à la poche. Mais ce n'était jamais suffisant, dit Sarah. Puis, en 1997, on lui a diagnostiqué un cancer du côlon. Elle a confié les rênes à son adjoint, Elias Grimaud. Elle a été opérée à La Havane et s'est entièrement remise. Puis elle a rencontré son nouveau bienfaiteur.

— Le type de l'île ?

— Oui. Elias avait fait affaire avec lui en l'absence de Vanetta. Il a accepté de financer la Caille Jacobine pendant presque dix ans.

— Pourquoi ?

— Le type admirait Vanetta, dit Sarah. Lorsqu'ils se sont rencontrés, elle m'a dit à quel point il était impressionné. Il savait tout d'elle, ce qu'elle avait traversé, le bien qu'elle avait fait à Miami et à Cuba.

— Pourquoi a-t-il cessé de l'aider ?

— Vanetta ne me l'a pas dit. En fait, elle ne s'est jamais étendue à son sujet.

Sarah jeta un autre coup d'œil à Benny, qui était maintenant bien calé sur le canapé, bras croisés.

— Comment puis-je trouver cette île ?

— À moins d'être un intime des hautes sphères, ou d'essayer de soudoyer un garde-côtes pour vous y emmener — ce qui est hautement improbable — alors je ne vois pas, dit-elle. Et pour ce que ça vaut, je vous déconseille vivement d'y aller. La zone grouille de patrouilleurs qui couleront votre bateau et vous avec, ou vous arrêteront.

Max ne dit rien. Il entendit Benny s'éclaircir la gorge.

— Vous avez dit que Joe vous a demandé de me dire deux choses. Quelle était

la seconde ? demanda Max.

— Il voulait que vous sachiez ce qu'il fabriquait ici. C'est en haut.

Sarah déverrouilla la porte de la chambre de Vanetta Brown et alluma la lumière.

— Le courant est revenu ? demanda Max.

— Il n'y a jamais eu de coupure, dit-elle en fronçant les sourcils. (Puis elle comprit.) À cause des lampions en bas ? Non. C'est une habitude quand je suis seule. Je trouve ça réconfortant.

Ils se trouvaient dans une vaste chambre aux murs bleu pâle et au parquet sombre verni. Des cartes encadrées de Cuba et d'Haïti étaient accrochées côte à côte sur le mur au-dessus du lit, et deux toiles haïtiennes occupaient les murs adjacents, des scènes de jungles luxuriantes. Il en avait acheté de similaires pour les bureaux qu'il partageait avec Yolande à Little Haïti. Yolande avait qualifié cette école de « naïfs crétins » ; les artistes dépeignaient leur terre natale comme un paradis tropical peuplé de toutes sortes d'espèces d'animaux sauvages, alors que le pays était en réalité victime d'une déforestation intensive, et que la terre y était si aride que les gens devaient en voler à la République dominicaine voisine pour faire pousser le moindre végétal.

L'odeur du lieu le saisit aux tripes, mélange de sueur rance, de médication lourde et d'alcool. Comme chez les vieilles gens quand la vie se lovait dans des corps défaillants.

Max ouvrit les fenêtres. Une pluie chaude heurta son visage, avant que le vent qui la portait ne lui rafraîchisse la peau. Il inspira profondément. Les lampadaires fonctionnaient et leur lueur orangée donnait aux gouttes de pluie l'aspect d'allumettes qui se consomment, et à la caserne de la Moncada celui d'un gigantesque morceau de fromage industriel à la consistance de plastique légèrement gâté.

Il se retourna face à la pièce pour l'observer. Elle était vouée à trois activités — travail, repos et détente — et organisée en conséquence ; un bureau au centre et le lit, l'armoire et une commode dans un coin. Il se tenait dans l'espace réservé aux livres.

Une grande lampe sur pied avec un abat-jour à franges trônait dans un coin, à côté d'un fauteuil et d'un repose-pieds assorti. Derrière, une grande bibliothèque constellée de bibelots : des boules à neige — Miami, Port-au-Prince, Santo Domingo, Caracas, la balise de Key West avec son inscription « *90 miles to Cuba* » — et de petites boîtes carrées en acajou avec les noms des pays gravés sur les côtés — USA, Haïti, Russie, Chine, Angola.

Max ouvrit la première, celle estampillée USA, et y découvrit du sable.

— Du sable de Miami Beach, dit Sarah. Vanetta appelait ça « voyager par procuration ». Elle a le droit de quitter le pays, mais ne l'a jamais fait, jusqu'à récemment. Pour des raisons évidentes.

Près de la fenêtre, une chaîne hi-fi — platine vinyle, lecteur cassette et tuner — posée sur un meuble aux portes de verre contenant une cinquantaine de 33 tours. Il jeta un coup d'œil aux tranches des albums : James Brown, Sam Cooke, Billie Holiday, Sarah Vaughan, Paul Robeson, Aretha Franklin, Marvin Gaye, Stevie Wonder, Ella Fitzgerald, *Stand* de Sly and The Family Stone et *Legend* de Bob Marley. Ils aimaient la même musique.

Il s'approcha du bureau sur lequel était posé un vieil ordinateur. Trois photos en noir et blanc de différentes tailles étaient punaisées au mur quelques centimètres au-dessus de l'écran.

Le dernier cliché était le plus grand : une fillette de six ou sept ans dans un parc, tenant un moulinet en plastique au bout d'un bâton. Des joues rondes, les cheveux nattés, un grand sourire et des yeux sombres et pétillants.

— C'est Melody, la fille de Vanetta, soupira Sarah. Elle aurait eu trente-huit ans. Elle parlait couramment l'anglais et l'espagnol. Elle riait dans les deux langues. Une petite fille joyeuse et intelligente.

— Est-ce que Vanetta a quelqu'un dans sa vie ? demanda Max, qui s'attarda sur la photo suivante.

Vanetta, Ezequiel Dascal et Melody. Ezequiel tenait sa fille dans les bras, elle fixait l'objectif et brandissait son jouet vers le photographe. Ezequiel était grand et portait des lunettes, un petit bouc taillé allongeait son visage rond. Il ressemblait un peu à Sarah.

— Vous voulez dire un amant ? *Vanetta* ? (Sarah rit.) Pour aimer quelqu'un, il faut un espace intérieur. Vanetta n'est pas en paix. Elle est en guerre. Même en ce moment. Elle mourra en se battant. Elle a toujours dit qu'elle espérait vivre assez longtemps pour voir Eldon Burns à genoux la supplier, l'implorer pour sa vie. Comme l'a fait Ezequiel avant lui.

— Ezequiel et Melody ne sont pas morts dans la Maison Jacobine, lorsqu'elle a brûlé ?

Elle le regarda.

— Comme je vous l'ai déjà demandé, vous êtes sûr de pouvoir supporter toute la vérité ?

— Que voulez-vous dire ?

Max lui attrapa le bras. Elle grimaça et baissa les yeux sur sa main jusqu'à ce qu'il la lâche.

— Ne me refaites jamais ça, dit-elle.

— Je suis désolé, dit-il, embarrassé.

Elle se frotta le bras, furieuse.

Elle indiqua le bas d'une photo de groupe montrant Vanetta souriante assise face à un groupe d'hommes et de femmes.

Il lui fallut quelques instants pour situer le cliché.

Mais il y parvint. Il avait été pris devant le centre qu'il avait visité à Trinidad. En fait, la photo était presque identique à la fresque.

Mais il y avait une différence majeure.

Les traits du gamin n'avaient pas été obscurcis.

Il était assis aux pieds de Vanetta, un bras autour de sa cheville, et elle lui caressait la tête. La malformation au niveau de la bouche de l'enfant était flagrante. Il semblait mâchonner la tête d'une fleur. Un bec-de-lièvre.

— Qui est-ce ? demanda Max en le pointant du doigt.

— Je ne sais pas, dit Sarah.

— Vanetta vous a-t-elle jamais parlé d'un certain Osso ?

Elle réfléchit, se concentra, mais secoua la tête.

Du coin de l'œil, il vit Benny avachi sur le fauteuil, bras croisés, les mollets sur le repose-pieds.

Max étudia le reste du groupe. Il vit l'homme à la peau claire au milieu, juste derrière Vanetta. Il se souvint comment il était dépeint sur la fresque, plus imposant que les autres — plus grand, plus large, plus massif. Mis à part son teint et ses vêtements, l'homme passait presque inaperçu. Un physique un peu plus grand que la moyenne mais somme toute banal. Des cheveux légèrement frisés, à mi-chemin entre le Caucasien et l'Afro.

— Qui est-ce ?

— Elias.

— Pouvez-vous me mettre en contact avec lui ?

Sarah secoua la tête.

— Je ne l'ai pas vu depuis qu'il est passé prendre Vanetta.

— Passé la prendre ?

— Il est venu pour l'emmener sur l'île.

— En septembre ?

— Oui, dit-elle. Peut-être qu'il est avec elle. Il a de la famille en République dominicaine. Et les centres ont fermé depuis plus d'un an.

— Vous m'avez dit qu'il est venu la chercher. Avec quelle voiture ?

Elle rit.

— C'est marrant que vous me le demandiez. C'était une Mercedes. Un gros modèle, et ancien. Quand elle l'a vue, Vanetta a dit : « *Mi coche fúnebre ha llegado temprano.* » Mon corbillard est en avance. Typiquement son humour.

Elias l'avait-il suivi ?

Le complice du tireur — son chauffeur — était décrit comme « blanc ».

Elias avait la peau suffisamment claire pour que ça passe.

Si c'était le cas, alors l'homme de l'île — le bienfaiteur de Vanetta et le sauveur de la Caille Jacobine — était derrière les meurtres de Miami. Mais qui était-il ? Quelqu'un de riche, craignant quelque chose, et d'assez important pour s'offrir une cachette protégée par l'armée cubaine. L'une des centaines de personnes qu'Eldon avait baisées ?

Vanetta était sur l'île depuis le mois de septembre. Les meurtres avaient eu lieu en octobre. Tout le temps nécessaire pour mettre ses empreintes sur les douilles, surtout si elle était sous sédatifs. Mais pourquoi la piéger, elle ?

Et si Vanetta avait commandité elle-même le contrat ? L'homme de l'île l'admirait assez pour financer ses centres d'accueil. Alors pourquoi pas aussi pour régler ses comptes ? Elle n'avait plus le temps pour rattraper légalement Eldon,

elle s'en était donc remise au talion. Faisable, mais les pacifistes *ad vitam* se transforment très rarement en assassins au crépuscule de leur existence. Bien sûr, elle avait pu changer avec le temps. Mais alors, on en revenait toujours à la même bonne vieille question : pourquoi avoir fait tuer Joe ? Joe était son ami, un allié, son confident.

Eldon et Joe avaient tous les deux pris des balles dans les yeux et les douilles portaient la signature des Abakuás. Sarah affirmait qu'ils n'avaient pas loué l'île. Et si elle se trompait ? Les organisations criminelles les plus prospères se sont toujours adaptées, et évoluent avec leur temps, songea-t-il. Les Abakuás avaient survécu à quantité de régimes à Cuba. Et ils allaient en connaître encore de nombreux. Wendy Peck lui avait dit qu'ils avaient infiltré le régime de l'intérieur. Sarah les sous-estimait.

— Qu'est-ce que Joe voulait que je voie ? demanda-t-il.

— Vanetta souhaitait rentrer en Amérique pour laver son honneur. Elle constituait un dossier pour se défendre. Joe l'aidait. Pas seulement en lui fournissant des informations. Il négociait en son nom avec le FBI. Elle a rencontré un agent à plusieurs reprises.

— À Cuba ?

— Oui.

— Un certain Jack Quinones ?

— Oui, dit-elle. Vous le connaissez ?

— Vaguement. En quoi était-il impliqué ?

— Il aidait Joe à obtenir des infos pour qu'il puisse ensuite les transmettre à Vanetta. Il a fallu un temps fou pour tout rassembler, vérifier, recouper et trouver de nouvelles preuves. Joe lui a tout apporté. C'est ici quelque part... sur des CD. Je ne sais pas où exactement.

— Vous êtes sûre qu'elle ne les a pas emportés avec elle ?

— C'est moi qui ai fait sa valise.

Max alluma l'ordinateur. Tandis qu'il chauffait, il inspecta les tiroirs du bureau. Stylos, crayons, papier machine et à en-tête, calepins — le tout vierge et neuf — mais pas de CD.

Il scruta la pièce.

— Il y a un coffre ici ?

— Non.

Il entendit soudain des voix qui montaient — celles d'enfants — et d'un homme qui appelait Sarah.

— Ma famille, dit-elle. Il faut que j'y aille. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas. Vous pouvez rester aussi longtemps qu'il le faudra. Et (elle jeta un œil à Benny qui dormait profondément) j'ai fait une *sopa de frijoles* pour le dîner. Vous êtes cordialement invités. Tous les deux.

— Merci. Dites-moi une chose. Vous savez exactement ce que je vais trouver, n'est-ce pas ?

— En gros, oui.

— Mais il faut que je le voie de mes propres yeux, c'est ça ?

— Joe m'a dit qu'Eldon Burns était votre mentor. Qu'il vous a appris tout ce que vous savez.

— Tout ce que je *savais*, dit-il. J'ai changé.

— J'espère, conclut-elle, avant de quitter la pièce.

Il jeta un œil à l'ordinateur qui tournait sous Windows 98.

Un unique dossier sur le bureau, estampillé « Miami ».

Il contenait un document : un fouillis de petits cercles et de flèches, qui se révéla être un organigramme. Il l'agrandit à 300 %. Les cercles renfermaient des noms. Il zooma un peu plus encore.

Celui d'Eldon lui sauta aux yeux. Il était au centre de l'organigramme, les lettres en Arial gras, avec des flèches noires, rouges, bleues et vertes qui pointaient dans toutes les directions vers d'autres noms entourés. Certaines flèches étaient continues, d'autres en pointillé.

Juste au-dessous du nom d'Eldon, entre parenthèses, des lettres et des chiffres : CD 1-5.

Il y avait quantité d'autres patronymes familiers reliés à Eldon.

Abe Watson : CD 8.

« Halloween » Dan Styles : CD 10-12.

Viktor Marko — le magouilleur politique avec qui frayait Eldon : CD 13-17.

Melody Dascal Brown : CD 23.

Ezequiel Dascal : CD 23.

Agent spécial Jack Quinones : CD 24-26.

Inspecteur Dennis Peck : CD 25-26 + CD 29-30.

Plus des liens vers une vingtaine d'autres noms qu'il ne connaissait pas.

Max cliqua sur « imprimer ».

Il secoua Benny pour le réveiller.

— J'ai besoin de toi. Il faut que tu feuilletes tous les livres sur les étagères.

Prends-les un par un et secoue-les.

Benny cligna des paupières, s'étira et bâilla.

— Qu'est-ce que yeu cherche ?

— Des CD.

— *Hein ? Dans des livres ?*

— *Sí ; Vamos !*

Tandis que Benny se mettait à attraper les bouquins sur les étagères, Max s'attaqua au bureau.

Il fouilla les tiroirs qu'il vida par terre : bijoux, albums photo, un pistolet Tokarev et deux chargeurs dans leur boîte. Il feuilleta et secoua les albums photo. Des gerbes de clichés en vrac constellèrent le sol. Il ne les regarda pas.

Il s'en prit ensuite à l'armoire, vida les poches des vestes et des manteaux.

Il sortit absolument tout.

Il défit le lit et enleva les taies d'oreiller. Il tâta le matelas avec ses poings.

Dans un coin, il fit un tas avec ce bordel, puis tapota les murs et le plancher, à la recherche d'une cache.

Il ouvrit le premier des trois placards à dossiers et grogna : il était rempli à ras bord de dossiers, eux-mêmes contenant des masses de feuillets. Il retira le premier.

Soudain, une musique retentit. Connue. Très connue. Une guitare funky et agitée, et ce rythme, ce piano et ces cuivres et ce sifflement. « Chug-chug ! Bip-bip. »

Bad Girls de Donna Summer.

Benny dansait une pochette d'album en main, et il chantait en chœur qu'il est impossible de fourrer si tu es fauché.

— Bordel, qu'est-ce que tu fous ? cria Max.

— Le travail, c'est meilleur en mousique ! gueula Benny.

— Éteins-moi ça !

— Tou n'aimes pas Donna ?

— Éteins-Moi-Ça !

— *Momento*. Y'adore ce passage !

Benny entra dans une transe endiablée tandis que Donna pleurnichait sur les mauvaises filles, les filles tristes, les si vilaines filles, *bip-bip* !

Dans le temps Max adorait Donna Summer et possédait même l'album que tenait Benny. *Bad Girls*.

Mais désormais il le détestait.

C'est alors qu'il remarqua quelque chose par terre, sur lequel Benny exécutait ses déhanchements funkys.

Une demi-douzaine de CD.

— Benny ! *Stop* !

— D'accord, d'accord !

Benny remarqua les CD autour de lui tandis qu'il en piétinait deux.

— Oh ! ; *Coño* ! C'est tes CD, Max.

Max les ramassa — des TDK bleus numérotés en rouge. Il trouva les disques manquants glissés dans des pochettes d'albums, avec les vinyles.

Il fit glisser le premier CD dans l'ordinateur qui turbina dur quelques secondes avant qu'une icône ne se matérialise à l'écran. Il cliqua et un dossier bleu ciel apparut : « Eldon Burns ».

Il l'ouvrit pour découvrir des sous-dossiers intitulés : « Rapports », « Clichés », « Complices », « Témoignages ».

Il commença par les photographies. Eldon tel qu'il était avant de mourir : vouûté, frêle, le cheveu blanc, vulnérable, inoffensif. Un vieil homme en veste de sport sur mesure, chemise au col ouvert, qui sort de sa vaste demeure pour prendre un taxi ; puis gravit les marches de la salle sur la 7^e Avenue ; et la quitte en fin d'après-midi pour rentrer chez lui. Toujours seul.

Une heure précise sur chaque cliché.

Sa routine n'avait aucun secret pour Vanetta et elle savait où il vivait.

Eldon était une cible facile, un contrat tranquille.

Qui avait pris ces photos ?

Max jeta un œil à l'organigramme en attrapant le deuxième CD.

Et toute la nuit, il reconstitua les pièces du puzzle Vanetta Brown.

Les CD fourmillaient de documents confidentiels du FBI qui ne pouvaient venir que de Quinones : des dépositions de témoins, transcriptions d'écoutes, plus une centaine de photos et autres rapports des légistes et d'autopsie. Suffisamment pour enterrer plusieurs fois Eldon et tous ceux avec qui il avait fait affaire.

Plus le boulot effectué par Joe. De 1985 à mars 2008, il avait discrètement enquêté. Il avait interviewé plus de deux cents personnes en Amérique du Nord, enregistré et retranscrit absolument tous les témoignages.

Max lut. Écoute. Regarda.

Plus il fouillait, plus ses certitudes s'effondraient.

Il n'arrivait pas à le croire, mais savait que tout était vrai.

Il fit deux pauses. La première pour dîner. Benny, lui et la famille Dascal à table autour d'une soupe de bacon et pois chiches, accompagnée de pain frais.

De retour face à l'ordinateur, il se rendit compte qu'il lui restait peu de souvenirs du dîner. Il ne se rappelait pas le goût de la soupe, ni même s'il l'avait appréciée, sans parler de la famille de Sarah, sauf qu'ils parlaient tous anglais et que le bavardage avait été poli. Vers la fin du repas, Sarah leur avait proposé de rester pour la nuit. Il l'avait sans doute remerciée. Il était ailleurs, dans ces dossiers bleu ciel, et ses conjectures. Il songeait à Joe et tous ses secrets, ceux qu'il avait découverts, et à tous ces risques pris en solitaire.

D'autres CD avec plus de flèches qui partaient dans tous les sens ; mais toutes

menaient à Eldon, le désignaient, l'incriminaient.

Max avait de plus en plus de mal à se concentrer sur l'écran. Ses mains tremblaient. Il était en colère. Furieux contre un souvenir. Un fantôme.

Il sortit sur le balcon pour prendre l'air, mais se retrouva trempé en quelques secondes. Il s'en moquait, sous la pluie, yeux fermés et bouche ouverte. À l'intérieur, il s'essuya les mains et le visage avec le rideau.

À un moment, Benny avait allumé la radio. Il avait interrompu Max avec précaution pour lui dire que c'était l'heure des informations. La musique d'intro flotta faiblement dans la pièce et les gazouillis incompréhensibles en espagnol suivirent.

Benny traduisit : selon le présentateur, on avait retrouvé les cadavres des flics à côté de la route. La police était sûre que c'était l'œuvre du duo recherché pour les meurtres de La Havane. Il ne fournissait aucune explication sur la manière dont les poulets étaient arrivés à cette conclusion, mais chanta plutôt les louanges des deux flics, disant qu'ils étaient des héros de la Révolution, de jeunes martyrs qui avaient donné leur vie pour la sécurité de tous les Cubains. Puis il précisa qu'ils avaient retrouvé la Bel Air volée à Trinidad. On pensait que les suspects se dirigeaient désormais vers la région de Santiago de Cuba. Puis le présentateur se lança dans une diatribe sur cet embargo américain inhumain.

Max aurait pu être choqué.

Il ne l'était pas.

Même pas inquiet. Pas pour le moment. Comparé à ce qu'il lisait et découvrait, ses problèmes immédiats semblaient très loin.

Benny, cependant, était totalement terrifié. Il tremblait. Il se dégageait de lui une vilaine odeur de viande avariée et sa blessure suintait un liquide clair. Il avait désespérément besoin d'un médecin.

Max regarda les cartes au mur. Il vit le Winward Passage entre Cuba et Haïti, clairement indiqué sur les deux cartes, mais pas la moindre trace d'une île entre les deux pays.

Ses yeux tombèrent sur Guantánamo, d'abord la ville, puis la province. Rien ici sur la base américaine, même si le monde entier savait où elle était.

Et c'est alors que lui vint une idée pour trouver l'île.

Quelque temps plus tard, Sarah réapparut avec deux serviettes de toilette. Elle leur dit qu'il y avait du savon dans la salle de bains, mais qu'il fallait l'utiliser avec parcimonie parce que le morceau qui restait devait encore faire dix jours pour toute la famille.

Elle nota le désordre dans la chambre. Elle lui demanda comment il s'en sortait. Lorsqu'elle vit l'expression sur son visage, elle hocha la tête et sortit en silence.

Il termina peu avant l'aube. Il avait cessé de pleuvoir et les coqs chantaient.

Il se replongea dans les notes qu'il avait prises et se repassa l'histoire de Vanetta Brown dans la tête ; une histoire triste, choquante, violente et par-dessus tout déchirante.

Dans le salon, plus tard ce matin-là, Max et Sarah se dirent au revoir autour d'un café. La maison était vide. Son mari avait déposé les enfants à l'école sur le chemin du boulot. Benny attendait assis dans la voiture avec les CD, l'organigramme imprimé et toutes les notes de Max.

Max remercia Sarah pour son hospitalité et les découvertes, même si ces révélations l'avaient anéanti.

Il était content qu'Eldon soit mort, que Vanetta Brown ait eu sa revanche. Eldon l'avait mérité, même tardivement. Mais il ne comprenait toujours pas pourquoi elle avait tué Joe, son ami et allié, son serviteur. Une question qu'il allait lui poser bientôt, en personne et de vive voix. Il espérait qu'elle avait une bonne raison.

Ils roulèrent jusqu'à la baie.

La pluie avait cessé, mais le ciel semblait indécis et volatil.

Le lustre de Santiago de Cuba avait été passé à grande eau. La ville était détrempée. Le musée Emilio Bacardí — sur toutes les cartes postales et autres brochures, un bâtiment grandiose, blanc comme de la craie, aux faux airs de Rome impériale, aux colonnes cannelées et au nom en latin sur le fronton — s'élevait modeste et triste, couleur de cendres froides. L'ange immense perché au-dessus de l'entrée de la cathédrale Asunción, la tête regardant fixement par-dessus la saillie comme s'il comptait les fidèles, semblait près de basculer dans le square au-dessous. Des drapeaux séchaient sur leurs mâts, trop trempés pour claquer. Les cratères dans les rues étaient inondés. Les rues charriaient des détritiques échoués dans le surplus des eaux usées. Les gens arpentaient les trottoirs avec précaution, le nez pincé ou couvert d'un mouchoir, et faisaient attention où ils mettaient les pieds.

L'état de santé de Benny avait encore empiré durant la nuit. Il était blotti sur son siège, tremblait et suait comme un camé en manque. Max l'entendait claquer des dents et haleter. Sa blessure s'était rabougrie comme un soufflé raté, la peau aspirée vers l'intérieur, la zone entre son oreille et sa bouche formait désormais une ombre pourpre noircie qui camouflait complètement les points de suture. Max baissa sa vitre pour échapper à la puanteur, mais Benny le supplia de la refermer, se plaignant d'abord de geler, avant de dire que la brise était si chaude qu'elle le faisait bouillir.

« *Allez à la marina et suivez les jolies filles* », avait dit à Max le gérant de Discos del Loro pour trouver le Lone Star. C'est donc là qu'il se rendit, pour suivre les filles.

Il arrêta la Firedome au bout d'une rue en pente, en face d'une rangée de boutiques aux devantures fermées. Malgré son état, Benny insista pour

l'accompagner. Mieux valait être attrapé sur ses pieds que sur son cul, disait-il.

La marina était bordée d'un immense ponton aux planches de bois foncé, adouci par la tempête. Des bateaux à voile étaient amarrés à une demi-douzaine de jetées artificielles qui s'étendaient vers la mer. Des matelots étaient occupés sur les coques ou essoraient les voiles. Quelques petits kiosques proposaient des escapades en bateau, des cours de plongée sous-marine et des parties de pêche. Les tarifs étaient tous identiques, fixés par l'État qui empochait les pesos, la concurrence n'existant pas. Pas un client. Les vendeurs étaient assis dans les baraques et s'ennuyaient ; ils regardaient le ciel, lisaient le journal ou observaient la baie. Les agents de nettoyage balançaient à coups de pied dans la mer les mouettes et les poissons morts ; ils faisaient des petits tas d'ordures, qu'ils passaient au crible à la recherche de bouteilles et de canettes. Diverses versions de *Guantanamera* s'échappaient des haut-parleurs, le thème de la chanson — croulant de mélancolie et de résignation — pour une fois raccord avec l'ambiance du lieu.

Benny toussait, tanguait et marchait les bras serrés autour de lui, comme pour maintenir son corps en un bloc. Max l'attendait régulièrement. Il y avait quelques flics en uniforme dans les parages, mains dans le dos, jambes écartées, à deux doigts de se mettre au garde-à-vous, comme s'ils attendaient la visite d'un dignitaire. Ils ne prêtaient aucune attention à Max ou Benny, les yeux rivés vers la mer.

Max observa la baie. Ce qu'il avait d'abord pris pour deux bateaux était en réalité quatre hors-bord, naviguant côte à côte, comme s'ils faisaient la course. Il suivit des yeux leur périple jusqu'à un ponton libre où il n'y avait ni embarcation, ni kiosque, ni flic. Un petit groupe de filles s'y était rassemblé.

Elles avaient la vingtaine — peut-être moins — toutes plus jolies les unes que les autres, habillées et maquillées comme pour la parade, même s'il n'était que midi. Talons hauts, jeans moulants, minijupes, nombrils à l'air et piercings apparents. Elles bavardaient, fumaient et s'éventaient avec des magazines.

Les bateaux accostèrent de chaque côté du ponton et les passagers débarquèrent. Que des hommes. Sept Blancs, deux Noirs, un Asiatique. Jeans dévoilant la raie du cul, shorts camouflages, pantalons kaki, casquettes vissées en arrière ou bandanas, lunettes de soleil, tatouages, baskets, coupe en brosse à ras ou crânes tondus. Ils se tapaient dans les mains ou poing contre poing. Ils riaient et fanfaronnaient à l'intention des filles. Ils parlaient fort et leur accent était reconnaissable entre tous : américain. Tous avaient la démarche assurée et ronflante du militaire.

Max perçut des tentatives balbutiantes en espagnol, saluées par un anglais courant teinté d'espagnol. Puis des noms — Rusty, Evander, Bill, Travis. Poignées de main et bises. *Mucho gusto*, disaient les filles, l'une fit une révérence, quelques-unes pouffèrent bêtement. Toutes se pâmaient.

Une fois les formalités expédiées, ils remontèrent le ponton.

Max et Benny suivirent à distance.

Plus loin, ils distinguaient une grande digue de béton, couverte d'entrepôts,

d'usines à gaz, des montagnes de conteneurs empilés et des grues immobiles.

Le groupe se divisait, hommes et femmes formaient des couples. Un des Noirs avait pris l'initiative, s'isolant avec une fille en jupe bleue qui recouvrait à peine ses fesses et à la longue queue-de-cheval qui rebondissait dans son dos. Les autres firent de même, un pour tous et tous pour un. Lorsque Max se retourna, il vit une autre bande de filles qui se formait sur un ponton.

Le groupe qu'ils suivaient grimpa une petite volée de marches, s'engagea nonchalamment sur la digue, puis tourna et disparut entre deux hangars. Max et Benny les perdirent de vue.

Le chemin était cerné par les entrepôts et se terminait face à un haut mur de grès surmonté de barbelés. Au milieu du mur, une épaisse porte en métal brossé qui s'ouvrait de l'intérieur.

Max frappa.

Une seconde plus tard, un volet en fer s'ouvrit et une paire d'yeux marron, encadrés par une peau mate et burinée, apparut dans le rectangle.

— Ouais ? dit une voix bourrue et latino-américaine.

— Je peux entrer ? demanda Max.

— Votre unité ?

— Je suis un civil.

— Comment connaissez-vous cet endroit ?

— Discussion de comptoir.

— Quel comptoir ?

— En ville. Je ne me rappelle pas le nom. Ils se ressemblent tous et ils ont tous le même nom, plaisanta Max.

Le type gloussa. Le volet se referma dans un claquement. Max et Benny se regardèrent.

Le volet se rouvrit.

— Z'avez une pièce d'identité ? demanda l'homme.

Max sortit son passeport et le tendit.

L'homme étudia la photo un moment, puis regarda Benny.

— Qui est-ce ?

— Il est avec moi, dit Max.

— Il a l'air malade.

— Il se remet.

Trois verrous claquèrent.

Max fut estomaqué par ce qu'il découvrit derrière cette porte. Tout ce qu'il voyait lui semblait familier, mais sorti de nulle part. Benny était très impressionné. Ses yeux fiévreux clignaient rapidement, sa bouche pendante affichait un sourire ahuri, de la bave s'agglutinait aux coins de ses lèvres. Ils étaient tous deux sans voix, chacun digérant sa stupéfaction. Et pendant un moment, ils demeurèrent immobiles car l'endroit où ils venaient de pénétrer était la dernière chose qu'ils s'attendaient à trouver ici.

Au premier coup d'œil, on avait affaire à une rue typique de Cuba : des rangées

opposées de bâtiments à un ou deux niveaux, de style colonial, entrecoupées de blocs à la triste et morne géométrie soviétique. La rue pavée était réservée aux piétons et grouillait de badauds qui arpentaient la chaussée et les trottoirs bordés de bandes blanches.

Mais soudain, le verni du tableau craqua. Au milieu de la rue, en haut d'un gros pilier gris, l'arche dorée de McDonald's. Un néon rouge clignotant en forme de flèche devant eux pointait vers la droite. Un peu plus loin, sur la gauche, la joyeuse face bienveillante du colonel Sanders rayonnait sur un panneau KFC.

Chaque boutique, restaurant ou café dans la rue était américain. Un Walmart occupait ce qui avait dû être la demeure d'une famille en pleine ascension sociale — désormais exilée. Il était si bien approvisionné que les produits débordaient sur le sol. Une pharmacie CVS faisait de bonnes affaires dans un bâtiment datant de la guerre froide dont la façade comportait des caractères cyrilliques délavés. Starbucks, Subway, Johnny Rockets, Chuck E. Cheese, Domino's Pizza et Taco Bell étaient aussi de la partie.

Ils se faulfilèrent parmi une foule nonchalante de militaires américains en permission, essentiellement des hommes. Mis à part Benny, les seuls nationaux étaient de jeunes Cubaines : elles marchaient main dans la main avec des soldats, étaient assises sur leurs genoux aux terrasses des bars, dansaient sur des tables à l'intérieur, les emmenaient dans des maisons dont les tarifs à l'heure étaient indiqués aux fenêtres.

Sur les trottoirs, tous les dix mètres, on tombait sur des statues caricaturales de Castro : en treillis, casquette verte et rangiers, un trio de dents mauvaises suçotant le bout d'un cigare, il faisait un signe de paix. Toutes avaient été défigurées. Des insultes avaient été gribouillées ou taguées à la bombe, et elles étaient toutes ornées de stickers électoraux Bush-Cheney ou McCain-Palin.

Les seules voitures étaient les mêmes vieilles guimbardes que les Cubains conduisaient, mais en bien meilleur état. Les caisses étaient fraîchement peintes et lustrées, les chromes rutilaient et les vitres brillaient comme des miroirs.

Ils dépassèrent un casino dont les rabatteuses avaient la forme de bombes latinos en queue-de-pie, nœuds papillon et guêpières noires. Une musique qui ressemblait à du Sinatra noyait le bruit des bandits manchots et des roulettes, une interprétation adéquate de *Pennies From Heaven*. Suivaient un bowling à sept pistes, un magasin de jouets et un stand de tir avec, en guise de cibles, des petits Castro, Guevara et Ben Laden. Le gros lot était un « authentique drapeau cubain ».

Au bout de la rue, ils passèrent devant un magasin appelé Gitmo Gear qui vendait des souvenirs de la base navale de Guantánamo. La boutique refourguait des iguanes vivants — la mascotte officieuse de la base — en cage, et deux espèces mortes — empaillées ou baignant dans des bocaux de formaldéhyde. On pouvait aussi y acheter des porte-clefs en forme d'iguane, des stylos et des tasses à son effigie, des magnets où monsieur iguane était en bermuda et madame en bikini. Ils vendaient aussi des T-shirts : « Bienvenue aux Taliban Towers. Le dernier-né des complexes cinq étoiles des Caraïbes », lisait-on sur l'un, avec la photo de

l'entrée de la base, un mirador surplombant un mur d'enceinte recouvert de barbelés. Un autre représentait un numéro orange du camp passé aux rayons X : un squelette revêtu d'un hijab sur un marcel gris avec un iguane, les bras croisés devant la bannière étoilée — « Rejoignez les forces spéciales : Défenseurs de la liberté ». Les T-shirts étaient de toutes formes et de toutes tailles, du XXXXXL éléphanterque au 1 mois.

Tandis qu'il regardait la vitrine, Max remarqua quelque chose qui s'y reflétait — Le Lone Star, accroché à la façade de la plus grande maison de cette rue étrange.

Ils furent d'abord accueillis par une lumière vaporeuse rougeâtre et une odeur âcre de cigare. Puis par de la musique, forte, un hybride rock-*rap* sans doute très populaire ici, parce que les hommes bougeaient comme de jeunes arbres par vent de travers — ils jouaient de l'air guitare, chantaient tels des diables, secouaient la tête et se déhanchaient — tandis que les femmes dansaient gentiment, en état de grâce arrêté, leurs gestes, comme leurs bons petits sourires, diplomates, mais leurs yeux semblaient dire : *esta música es gringo caca*.

Du monde, mais pas la foule des grands jours. Le long des murs et dans les coins étaient assis des grappes de soldats et de filles qui discutaient et riaient, les femmes de purs attirails, comme les cendriers, brocs, verres et sous-bocs trempés sur les tables.

Debout, des hommes se rassemblaient en petits groupes ; ils buvaient leur première bière, zeyoutaient les meutes de filles face à eux, silencieuses et disponibles. Le bar semblait interminable, et une pléiade de personnel garantissait à chaque client un service rapide. Il ne s'y vendait que des boissons américaines, bières, alcools et sodas — plus d'énormes cigares cubains que tout le monde ici mâchouillait.

Les serveuses apportaient les commandes du bar aux tables et repartaient avec les verres vides. Elles étaient toutes jolies avec des corps de rêve en uniforme, stetsons roses, verts ou orange fluo et néons clignotants en guise de bandeaux, soutifs assortis, strings ficelle, bottes et quelques bijoux dorés. Les clients glissaient des pourboires dans les culottes et les soutiens-gorge. Lorsque les mains essayaient de s'aventurer plus loin, elles étaient découragées par l'œil noir d'un des videurs qui tournaient sans cesse — des mecs balèzes en T-shirts moulants et à pompes à bouts coqués, du spray au poivre et un poing américain à la ceinture.

Max et Benny se frayèrent un chemin. Des filles tentèrent de capter l'attention de Max. Certaines l'abordèrent en lui demandant l'heure, du feu ou en lui susurrant un *hola*. Elles évitaient toutes Benny et se bouchèrent les narines à son passage.

Max demanda à une serveuse où trouver le Señor Dallas. Il avait tapé au hasard. Dallas était le surnom d'un des Texas Playboys. La serveuse haussa les épaules et pointa un doigt vers le haut. Lorsqu'elle vit qu'il ne comprenait pas, elle le conduisit avec Benny dans un recoin derrière deux tables et indiqua un escalier au bout. Max la remercia et lui tendit un billet de vingt pesos en guise de pourboire qu'elle regarda avec mépris avant de tourner les talons.

En haut, c'était un tout autre décor. Le thème de *Rocky* tournait, accompagné par une foule rassemblée au milieu de la pièce, où un ring de boxe était éclairé par trois spots.

Deux filles, seins nus, s'affrontaient, en string à la place de shorts et avec

d'énormes gants de boxe de comédie, rouges, bien trop grands et mous comme des oreillers. Elles étaient toutes les deux sur rollers, cognaient et esquivaient tout en essayant de rester droites, encadrées par une arbitre en combinaison noire. Elle les séparait quand elles s'emmêlaient, et les pressait d'être plus agressives quand elles ne mettaient pas assez de cœur à l'ouvrage. C'était plus stupide que sexy, mais les trois prenaient la chose au sérieux, les combattantes ne souriaient pas, envoyaient des directs, l'arbitre avait le visage déformé par la concentration.

Les combattantes ne se touchaient jamais franchement. Elles décrivaient des cercles, puis roulaient vers l'avant et feintaient. Max admira leur adresse. Il se dit qu'à leur parfaite coordination, à la façon dont elles utilisaient les rollers pour gagner de la puissance en frappant, elles avaient été danseuses ou gymnastes. L'assistance exclusivement masculine se moquait de tout ça. Les hommes hurlaient dès qu'un nichon gigotait ou qu'un cul tremblait. Ils envoyaient sur le ring une pluie de bière et de billets.

Max devina qu'il n'allait pas trouver ici ce qu'il cherchait.

Benny et lui montèrent à l'étage supérieur.

Ils passèrent deux séries de portes massives qui réduisirent le boucan du dessous en un léger chahut.

Ils se retrouvèrent dans une pièce élégante, meublée avec goût, aux tapis pourpres et aux tables et chaises en bois. Un couple était assis au fond ; ils se tenaient les mains, en pleine conversation. Trois videurs traînaient autour du comptoir au bout de la pièce, discutant avec le barman.

Max se dirigea vers eux.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda le barman, un type trapu au crâne rasé.

Une moustache germa autour de sa bouche, épais fer à cheval noir, et un nom était tatoué sur son cou en lettres incurvées.

— Est-ce que le Señor Dallas est là ?

— Nan.

— Et le Señor Houston ?

— Nan.

— Le Señor Austin ?

— Il ne vient pas pendant la journée. Arlington, Crawford et Plano sont là, eux.

— Crawford ?

Max sourit. C'était là où le président Bush possédait un ranch.

— J'aimerais lui parler.

— De quoi ?

— Affaires ?

— Quel genre d'affaires ?

— Du genre de celles qui payent.

Le barman le regarda dans les yeux un instant, puis les videurs, et de nouveau Max.

— Asseyez-vous là, dit-il en hochant la tête vers une table dans un coin.

Max et Benny s'installèrent tandis que le barman chuchotait quelque chose à l'un des videurs, qui s'éloigna.

Puis le barman s'approcha de leur table et s'assit en face de Max.

— Je ne vous connais pas, dit-il.

Il portait une chemise blanche à boutons-pression, dont les manches étaient relevées au-dessus des coudes. Max vit d'autres tatouages — « USMC » sur son avant-bras, un aigle impérial sur chacune de ses mains velues, et une forme indéterminée sur sa poitrine.

— J'ai demandé à voir Crawford, dit Max.

— Je ne vous connais pas, répéta le type avec un accent hispanique. Comment me connaissez-vous ?

— Je ne vous connais pas. J'ai demandé à voir Crawford.

— Eh ben, c'est moi.

— Pourquoi vous ne l'avez pas dit au bar ?

— Maintenant, je vous le dis. Vous êtes flic ?

— Non.

— Vous ressemblez à un flic.

— On me le dit souvent, lâcha Max.

— Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un qui a besoin de quelque chose.

— Quoi ?

— Une carte de Cuba.

— L'office du tourisme vous en offrira une.

— Je l'ai déjà, merci. Il me faut une des vôtres. Une carte d'état-major.

Crawford se gratta le menton, puis lissa sa moustache, aplatissant les bouts du pouce et de l'index.

— Pourquoi ?

— Je suis perdu, dit Max.

— Ne l'est-on pas tous ?

Crawford sourit. Il sortit un paquet de Marlboro light de sa poche de poitrine et en alluma une.

— Vous êtes sûr que vous n'êtes pas flic ? Parce que si vous l'êtes et que vous ne me le dites pas, c'est la *mierda, ese*.

— Je ne suis pas flic.

— Journaliste ?

— Non.

— Terroriste ?

— S'il vous plaît !

— Alors ?

— Comme je vous l'ai dit, soupira Max. Et cette carte ?

— Quoi, cette carte ?

Ils se toisèrent. Max ne lui servit pas sa prune de flic, mais baissa les yeux assez vite. Crawford ne connaissait que trop bien les flics. Le nez cassé, des cicatrices fendaient ses sourcils. Max devina qu'il avait dû être boxeur avant de

s'engager dans l'armée. Peut-être que le show sexuel déguisé en pugilat du dessous était son idée.

— Écoutez, dit Max. Si je n'arrive pas à obtenir de vous ce dont j'ai besoin, je vais juste aller à Guantánamo, me trouver un autre endroit de ce genre, et demander gentiment.

— C'est le seul endroit de ce genre à Cuba, *ese*.

— Vous voulez que l'on fasse affaire ? Faisons affaire. Vous ne voulez pas ? Vous n'avez qu'à dire le mot en N — comme dans « Non » — et je disparaïs.

— C'est loin Gitmo, mon pote.

Crawford souffla de la fumée par-dessus sa tête.

— Alors je crois qu'il va falloir que je me mette en route tout de suite.

Max tapota l'épaule de Benny et lui fit signe qu'ils levaient le camp.

Crawford sourit, puis secoua la tête.

— D'accord. Asseyez-vous. Je peux vous avoir cette carte. Pas de problème.

— Combien ?

Crawford fit mine de réfléchir, mais il évaluait Max ; il cherchait combien il pourrait lui soutirer. Il nota ses vêtements froissés, sa mauvaise mine et sa barbe de trois jours. Puis il regarda Benny assis à côté de lui, dans les vapes, qui tremblait, suait et puait à cause de son infection.

— Deux plaques, dit-il.

— En pesos touristiques, j'imagine ?

Max avait à peine sept cents pesos en poche.

— ¿ *Pesos* ? Tu te crois où, *ese* ? rigola Crawford. En dollars.

— Je n'en ai pas sur moi, dit Max. Et deux plaques, c'est bien trop cher.

— Tu serais prêt à en donner combien ?

— Cinq cents.

— C'est pas assez, mon pote.

— Les cinq billets les plus facilement gagnés de ta vie.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Je suis sûr que tu en as une qui traîne ici tout près.

Crawford l'observa de nouveau, il revoyait ses calculs.

— Mille et elle est à toi.

— Cinq cents ou je pars.

— Pourquoi en as-tu besoin ?

— Je cherche un trésor enterré, dit Max. Ou peut-être que je fais juste la collection. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— C'est la propriété de l'armée américaine.

— Cinq cents. Ou je vais vraiment devoir y aller. Et peut-être même pas jusqu'à Guantánamo. Je demanderai à un de ces sympathiques défenseurs de la liberté en bas qui m'en fera cadeau.

Crawford grimaça.

— T'as une carte de crédit ? Il y a un distributeur là-bas. (Il indiqua l'autre bout de la pièce.) À côté des cabines téléphoniques.

— Ma Mastercard ne va pas marcher. Cuba n'aime pas les sociétés américaines,

et les sociétés américaines n'aiment pas Cuba, dit Max.

Crawford gloussa en recrachant un nuage de fumée, puis il écrasa sa cigarette.

— Là, t'es pas à Cuba, *ese*. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, ici, on est en Amérique. Sur le territoire *américain*. Comme à Gitmo. Comme dans n'importe quelle ambassade américaine. Souveraineté nationale et tout le bordel. Un chez-soi loin de chez soi et tout ça.

— Je ne pige pas.

— Le Barbu nous a vendu cette rue il y a des années. Elle est à nous.

— Conneries.

— La vérité vraie. Tout est à vendre dans ce putain de bordel. Les cocos engrangent le liquide avant de se scratcher, dit Crawford en haussant les épaules.

— Ça date de quand ?

— Ch'ais pas. Avant que j'arrive. Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre, maintenant ? Tu veux cette carte, oui ou merde ?

Max se leva et traversa la pièce. À sa gauche, il vit deux cabines téléphoniques, en bois et insonorisées, avec vitre et fauteuil capitonné. Entre les deux, un distributeur de la Bank of America.

Quand Max revint, Crawford s'était servi un verre qu'il sirotait.

— T'as pris ton temps, mon pote.

— J'ai appelé ma maman.

Il montra l'argent à Crawford qui tendit la main. Max la serra.

— Paiement à la livraison.

Crawford gloussa.

— D'accord. Je reviens dans dix minutes.

Il se leva, remonta son pantalon et rajusta sa chemise.

— Au passage, ton copain, là ? dit-il en indiquant Benny. Il a l'air sacrément amoché. Et puis il schlingue. Je peux lui trouver des antibiotiques pour cinq billets de plus.

— Si tu veux passer à la pharmacie d'en face et acheter des médicaments parce que tu as un grand cœur, je te filerai un pourliche, dit Max.

— Tout ce qu'ils vendent chez CVS, c'est des capotes et du lubrifiant, mon frère. Je peux lui trouver un de ces méchants médocs de l'armée, le genre de ceux qu'on utilise sur le terrain.

— *Non.*

Benny secoua la tête et lança un regard noir à Crawford.

— Un putain de petit dur, hein ?

— Laisse-le tranquille, dit Max.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé au visage ?

— Il s'est coupé en se rasant.

— Ouais... *d'accord.*

Crawford tourna les talons.

Max le regarda passer la porte.

— Yeu ne l'aime pas, dit Benny.

— Moi non plus.

— Yeu n'aime pas cet endroit.

— Moi non plus.

— C'est comme ça, l'Amérique, Miaamiii ?

— Je n'avais encore jamais vu de combat de boxe les nichons à l'air, mais je ne sors pas beaucoup, dit Max. Cet ersatz, ici, ce n'est pas l'Amérique, Benny. C'est l'endroit où les trous du cul viennent crever.

Benny rit, puis grimaça.

— Il faut que je te dise quelque chose..., commença Max. J'ai appelé Nacho. Là, à l'instant, quand je suis allé prendre de l'argent. On s'est mis d'accord. Tu quittes Cuba demain.

Benny se redressa, cligna des paupières. Ses yeux ne s'arrangeaient pas, roses et vitreux, ses iris ressemblaient à des pièces en cuivre noyées dans le fin fond d'une piscine d'eau rosée.

— Yeu né comprends pas.

— Une fois qu'on en aura terminé, on retourne à Cajobabo. C'est à deux ou trois heures de route. C'est là-bas que tu dois prendre le bateau. Dans quarante-huit heures, tu seras en Amérique.

— Tou ne viens pas avec moi ?

— Non.

Benny eut l'air troublé.

— Mais Max... tou dois venir avec moi.

— J'ai dit à Nacho que je m'assurerais que tu mettes les voiles au coucher du soleil.

Ce n'était pas du tout la tournure qu'avait prise la conversation, mais la vérité était bien la dernière chose qu'il devait à Benny.

Benny tremblait, il s'accrochait à son T-shirt pour se réchauffer. Le dossier de son fauteuil était foncé par la sueur. Il se mit à pleurer. Au départ, Max prit les sanglots pour d'autres tremblements, mais des larmes coulaient de ses joues et s'écrasaient sur la table.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Benny attrapa le bras de Max, ses doigts fermement cramponnés.

— Yeu te remercie, Max, pour tout ce que tou fais pour moi. Depuis que yeu t'ai rencontré, ma vie est bien. Tout se déroule bien. Tou me portes chance.

— T'as dû avoir une sacrée vie de merde si je suis l'idée que tu te fais de la chance, dit Max en libérant son bras. De plus, je n'ai rien fait pour toi, Benny. Tu as juste suivi le mouvement. Et le prochain arrêt, c'est le tien.

Max chercha son mouchoir, en vain. Il scruta les tables alentour en quête d'une serviette, puis le bar, mais n'en vit aucune.

— Tou vas faire quoi ? demanda Benny. Comment tou vas aller là-bas, sur cette île secrète ?

— Je vais trouver un moyen.

— Et comment tou vas repartir ?

— Je vais aussi trouver un moyen. Mais c'est le cadet de tes soucis.

Benny s'essuya le visage avec son T-shirt avant de renifler.

— C'est l'heure de la rupture des deux tourtereaux ? dit Crawford, au-dessus d'eux.

Max ne l'avait pas vu, ni entendu revenir. Il s'éventait avec une carte.

Max la prit et la déplia sur la table. Puis, il étala la carte officielle de l'État, plus petite. Il compara le Winward Passage sur les deux. L'une montrait la mer bleue et vierge, l'autre, une petite île bien nette, de la forme d'un octogone imparfait, entre la pointe orientale de Cuba et la côte nord d'Haïti.

— Satisfait ? demanda Crawford.

Max le paya.

Crawford compta l'argent, puis glissa le tout dans sa poche de poitrine.

— J'espère que vous trouverez ce que vous cherchez... quoi que ça puisse être, dit-il en se levant. *Adios, amigo.*

Ils regagnèrent la voiture.

En milieu d'après-midi, le soleil était de retour, et la ville cuisait. Les pontons étaient remplis de touristes. D'autres soldats américains arrivaient en ville par la mer, et d'autres filles les attendaient.

Un bouchon s'était formé dans la rue où ils avaient garé la DeSoto. La pluie avait eu raison de presque toute la peinture improvisée de la Firedome. La bagnole était de nouveau verte, le rouge et le bleu réduits à de minces traces, les plaques débarrassées de la boue.

Benny patientait à côté de la porte du passager. Tandis que Max cherchait les clés de la voiture, il vit Benny lever les yeux, ahuri, fixant quelque chose juste au-dessus de son épaule gauche.

Un instant, Max crut que Benny allait tomber dans les pommes, mais alors il sentit un effluve de parfum derrière lui, une essence chère et datée. Et il revit le visage de sa femme, clairement.

Il fit le lien et mit un nom sur la propriétaire du parfum, pile au moment où le canon froid d'un flingue était appuyé contre son oreille.

Encore.

Il leva les mains.

— J'ai essayé de vous appeler, dit-il à Rosa Cruz.

— Vous n'avez pas laissé de message, répliqua-t-elle, avant de lui passer les menottes.

Pour le non-initié, les traces de sang séché sur les murs et le sol auraient pu passer pour des taches de café. Un même ton noir cuivré.

Un authentique code Morse de violence et de coercition, les vérités tirées des corps par la brutalité : juste à côté de ses pieds nus, une flaque tentaculaire sur les carreaux jaunis venait très certainement d'un nez cassé. Elle lui rappelait les taches sur les tapis du ring de la salle de la 7^e Avenue. Abe avait beau frotter comme un dément la toile, elles ne disparaissaient jamais et noircissaient au fil du temps. Lorsque Eldon avait changé le tapis, il avait découvert du sang incrusté dans le parquet au-dessous.

À la gauche de Max, des gouttes plus petites, de la forme d'un « B » majuscule à l'envers ou du chiffre « 9 », aux pleins remplis : l'œuvre de lèvres fendues. Les plus grandes flaques à côté de l'évacuation qui courait perpendiculairement au mur de droite étaient celles de mâchoires fracturées et autres dents pulvérisées. Enfin, il devina que les gouttelettes en forme d'embruns, variole sur les murs écrus satinés, étaient les éclaboussures de poings battant comme plâtre.

Il y décela une espèce de justice karmique et vengeresse. À Miami, quand il était encore flic, le cassage de gueule de suspects faisait partie de la routine. La pratique avait cessé peu de temps après son départ. Désormais, à Miami, les salles d'interrogatoire étaient climatisées, surveillées par des caméras et équipées de micros — tout était enregistré pour le dossier. De nos jours, les interrogatoires s'apparentaient plus, au niveau de la forme, à une interview musclée menée par un journaliste tenace.

Ici, il n'aurait pas cette chance.

La vieille école, préhistorique, semblait encore à la mode, et on vous tabassait pour obtenir des aveux et vous faire signer un procès-verbal en lettres de sang. Avant de vous boucler et de balancer la clé aux oubliettes. *Adios, fils de pute.*

Son poignet droit était menotté à une table carrée en fonte, sa cheville gauche à un anneau scellé au sol, et ses fesses posées sur une chaise en métal. Il pouvait à peine bouger sans que les menottes lui entaillent la peau. Ils lui avaient retiré chaussures et chaussettes. Ses pieds empestaient, mais qu'en avait-il à foutre ? La puanteur de cette pièce sans fenêtre aux murs épais ne l'avait pas attendu. Un air rance saturé de vieille pisserie, de sueur fraîche et de sang coagulé. La bouche sèche et la vessie au bord de l'implosion, il transpirait depuis le sommet du crâne jusqu'au bas du dos. Cette sensation désagréable le fit gigoter.

Il était gardé par un jeune type assis dans un coin, à côté de la grosse porte en métal. Bras musclés et velus croisés sur la poitrine, jambes écartées et mâchouillant un chewing-gum, des demi-lunes sombres sous les aisselles. Dès que Max regardait dans sa direction, le mec le fixait, d'un air indifférent et bête. Max n'entendait que les gargouillis stomacaux de son geôlier, sa respiration

lourde, ses semelles balayant le sol et le bruit métallique de son flingue contre le cadre de la chaise, tandis qu'il inspirait chaque fois un peu plus fort encore.

Max se demanda comment s'en tirait Benny.

Lorsque Rosa Cruz avait menotté Max, Benny avait tenté de s'enfuir, mais il était si faible qu'il s'était vautré la tête la première sans réussir à se relever. Cruz l'avait chopé par le col et traîné jusqu'à sa voiture, poussant Max avec son flingue. Comment les avait-elle reliés à la Firedome ? Il ne le lui avait pas demandé. Elle avait installé les deux hommes à l'arrière, derrière la séparation grillagée.

Après avoir diffusé la nouvelle par radio, elle avait traversé le centre-ville à tombeau ouvert pour rejoindre des banlieues sans âme et délabrées. Elle s'était garée devant une succession d'immeubles de bureaux en béton, anonymes.

Des gens sortaient du complexe tandis qu'ils y entraient. Des hommes en bras de chemise et holster à l'épaule. Ils s'arrêtèrent et regardèrent Rosa et ses prises, surtout Benny, qui trébuchait à chaque pas.

Dans un bureau climatisé, avec tables de travail et plantes en pot, des hommes et des femmes s'activaient devant des ordinateurs ou au téléphone. Tous portaient un flingue. Cruz s'adressa d'abord à un type, puis à une femme.

Ensuite, ils dévalèrent cinq volées de marches. Leur destination finale était un couloir, avec d'un côté des cellules, de l'autre des salles d'interrogatoire. Elle les poussa devant les cellules, cages débordantes de corps crasseux et à moitié nus, aux yeux terrifiés qui fixaient l'obscurité, silencieux et couverts d'ecchymoses ; des seaux communs servaient de toilettes.

Elle fourra Benny dans une salle d'interrogatoire et Max dans la suivante.

La porte était restée ouverte tandis qu'elle menottait Benny au mobilier métallique. Dehors, un homme accroché aux barreaux le regardait. Un garde s'approcha et lui frappa les doigts avec sa matraque. Le type hurla.

Cette même salope de gardien veillait désormais sur lui.

Rosa Cruz entra.

Elle maintint la porte ouverte et hocha la tête à l'intention du garde, qui se leva et disparut. Elle s'assit et déplia sur la table la carte d'état-major américaine.

Cruz n'était plus la même personne dans la lumière : sévère, sans fantaisie, presque intimidante. Elle portait un chemisier bleu foncé uni, un pantalon et un flingue à la hanche. Pas de bijoux. Ni de maquillage. Max en déduisit qu'elle travaillait au quotidien sur le terrain. On le voyait à la tension de sa peau et à l'éclat de son visage, avec son délicat mélange de traits africains et européens — un teint marron foncé et des yeux noisette aux blancs limpides, un petit nez et une grande bouche charnue. Comme beaucoup de Noires qui prenaient soin d'elles et se teignaient les cheveux, impossible de lui donner un âge avec certitude, mais elle avait définitivement tourné le dos à la vingtaine et ne semblait pas du tout la regretter. Son visage recélait tous les indices d'une existence parsemée d'embûches.

— Avez-vous retrouvé Vanetta Brown ? demanda-t-elle.

— J'ai besoin de pisser, dit-il. Et un coup de flotte ne me dérangerait pas.

— Avez-vous retrouvé Vanetta Brown ? répéta-t-elle d'une voix monocorde.
Elle le fixait impavide, lui rappelant une cassette de langue étrangère pour débutants.

— Pas encore. J'imagine que maintenant c'est trop tard.

Elle tapota la carte.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça ressemble à quoi ? Une carte militaire américaine de votre beau pays qui recense des lieux que, même vous, vous ignorez peut-être. Des petites villes sans noms, une île au large de vos côtes, et même plus — toutes sans nom —, et ces drôles de routes qui partent de nulle part, continuent un moment et s'arrêtent là où elles ont commencé — nulle part. Vous ne pouvez pas les rater. Elles sont toutes signalées en rouge.

— Comment vous l'avez obtenue ?

— À *camino muerto*, cette rue que Castro a vendue à l'armée américaine.

— *Louée*, pas vendue.

— Comme Guantánamo ?

— Exactement. Sauf que là, les conditions sont plus justes. On peut les virer quand on veut, et le loyer est indexé sur l'inflation.

Max rigola.

— Je pensais que vous étiez cocos.

— Socialistes. Il y a une différence. Les Américains appellent cette rue « Passage de la liberté ». Nous l'appelons « *La Alcantarilla* » — « L'égout ».

— Pour une fois, je suis d'accord avec vous.

— Vous vous transformez en autochtone.

— N'exagérons rien, dit-il.

— Cuba laisse son empreinte sur tous ceux qui la visitent.

— J'ai vraiment besoin de pisser.

Elle se leva, sortit de la pièce et réapparut quelques instants plus tard avec le garde qui portait un seau en plastique noir et une bouteille d'eau. Il tendit la bouteille à Cruz, et poussa du pied le seau sous la table.

— Vous ne m'enlevez pas les pinces ?

— Ne vous leurrez pas, dit-elle.

Max défit sa braguette de sa main libre, et pissa dans le seau ; Cruz et le garde n'en perdirent pas une goutte.

Une fois le garde reparti avec le seau, elle se rassit, ouvrit la bouteille d'eau et lui tendit. Max en engloutit la moitié d'un trait.

— Parlez-moi de la Señora Brown, dit-elle.

— Il ne lui reste plus très longtemps à vivre. Elle a un cancer en phase terminale. Mais j'imagine que vous le savez déjà.

— Non, je n'étais pas au courant.

— Les Dascal ne vous l'ont pas dit ?

— Ce sont des amis de nos dirigeants. Je n'ai pas le pouvoir de les interroger.

— Vos supérieurs ne leur ont pas parlé ?

Elle ne répondit pas.

— Je croyais que la police secrète cubaine était à la pointe ? Je veux dire, combien de fois la CIA a-t-elle essayé de tuer Castro ? Environ un million, non ? Et ils ont chaque fois échoué, dit-il. Et maintenant vous m'expliquez qu'un membre du *cercle rapproché* de Castro — quelqu'un qu'il a connu *avant* d'arriver au pouvoir, quelqu'un sur qui il a veillé et qu'il a protégé pendant tout ce temps — a disparu, et que vos hommes n'ont même pas pensé à interroger sa famille ? Car pour les Dascal, Vanetta Brown fait partie de la famille.

— La situation est plus compliquée que vous ne l'imaginez.

— Ça vous ennuerait de m'expliquer le pourquoi du comment ?

— Oui, dit-elle. Quand son cancer a-t-il récidivé ?

— Ça, vous devriez le savoir.

— Pourquoi ?

— Vous vous souvenez de la nuit où l'on s'est « rencontrés » ? dit-il. Vous avez découvert les objets que j'avais trouvés dans son appartement — une carte avec les compliments de l'expéditeur, une photo de Vanetta avec mon ami Joe, prise ici dans cette ville, et une boîte vide de Zofran : un médicament souvent prescrit pour traiter les effets secondaires de la chimiothérapie.

Elle fronça les sourcils, le front strié de profondes rides.

— Je croyais que vous n'aviez volé que le petit mot de l'éditeur. Que le médicament et la photo étaient à vous ?

— Je les ai trouvés dans l'appartement, dit-il.

— Impossible. Après sa disparition, on a fouillé chez elle de fond en comble, y compris les meubles. Nous avons tout recensé. Nous sommes experts en la matière. Même la poussière a été remise à sa place ensuite. Le médicament et la photographie n'y étaient pas. Je vous le garantis. Où les avez-vous dénichés ?

— La boîte à pilules, dans le tiroir de la table de nuit. La photo, par terre, derrière son bureau.

— Des endroits évidents que l'on n'a pas pu rater, vous ne croyez pas ?

— Évidemment. Donc, soit vos hommes sont moins rigoureux, soit...

— Nous ne sommes *pas* moins rigoureux.

Ils auraient pu rater les pilules et la photo — à condition d'être débutants *et* cons. Ce qu'ils n'étaient pas. Donc ces objets avaient été délibérément placés là après la fouille. Si c'était le cas, alors par qui et pourquoi ?

Cruz s'éclaircit la gorge.

— J'imagine que vous vous êtes procuré cette carte parce que vous avez découvert que Vanetta Brown est actuellement dans un endroit tenu secret — le vieil hôpital russe, spécialisé dans le traitement des cancers.

— S'il est assez bien pour Fidel, alors...

Elle fit comme si elle n'avait pas entendu.

— Où est l'hôpital ?

— Vous êtes au courant de son existence, mais vous ne savez pas où il se trouve ? dit-il.

— Tout le monde sait qu'il existe.

— Mais vous n'avez pas le *pouvoir* de savoir où il est, c'est ça ?

L'air renfrogné, elle ne dit rien.

— Quel genre d'enquête *dirigez*-vous ? lança Max.

— La localisation exacte de cet hôpital est plus qu'un simple secret d'État, dit-elle calmement. Seuls Fidel, Raúl et leurs plus proches collaborateurs sont au courant. Même mon boss ne le sait pas. Et sa chef non plus. Mais *vous*, vous le savez. Alors dites-le-moi !

Max avait un petit avantage, une monnaie d'échange.

— Je suis le seul à causer, dit Max. Maintenant, c'est votre tour.

Elle le regarda d'un air interrogateur.

— Que va-t-il m'arriver ?

— Cela dépend de ce que vous allez me raconter, répondit-elle. Ici, vous n'avez pas le choix, et vous le savez.

— J'imagine que la présomption d'innocence, jusqu'à preuve de ma culpabilité, n'est pas en vigueur ici ?

— Les gens assis à votre place ne sont jamais innocents.

— M'en doutais.

Il était baisé, et dans les grandes largeurs. Autant lui donner ce qu'elle voulait. Tant pis, c'était terminé.

Il pointa du doigt le Winward Passage.

Elle le scruta, puis observa le reste de la carte.

— Et comment comptez-vous faire pour le rejoindre ? demanda-t-elle.

— Désormais c'est du domaine de l'hypothétique ? Du passé ? Un fantasme ? Et une perte de salive ?

— Dites-le-moi.

— Je ne sais vraiment pas. Je n'ai pas encore eu le temps d'y réfléchir. J'ai une fâcheuse tendance à l'improvisation. Comme les jazzmen. Vous aimez le jazz ?

Un regard noir pour toute réponse. Visiblement négative.

— Votre seule chance de rejoindre cette île, dit-elle, c'est à la nage. Vous ne trouverez personne d'assez bête ou désespéré pour vous y emmener en bateau. Et peu importe ce que vous leur promettrez — un million de pesos ou une balle dans la tête. Ils préféreront la seconde option plutôt que de vous aider. Ces eaux sont extrêmement sensibles, et constamment sillonnées par des patrouilleurs.

— Ah bon..., dit-il en haussant les épaules. Vous savez que l'île est une propriété privée, n'est-ce pas ?

— Tout le monde le sait.

— À qui appartient-elle ?

— Je l'ignore.

— Quelqu'un qui a sauvé financièrement les centres de Vanetta Brown et les a subventionnés pendant dix ans.

— Je ne sais pas qui c'est.

— L'assistant de Vanetta — Elias Grimaud — le connaît. Vous avez déjà entendu parler d'Elias ?

— Non.

— Vous ne l'avez jamais rencontré ?

— Non.

— Et un type avec un bec-de-lièvre ? Qui pourrait s'appeler Osso ?

Elle secoua la tête.

— Il a tué Joe Liston et Eldon Burns à Miami. Et je pense qu'il est lui aussi sur cette île.

— Donc vous affirmez que la Señora Brown est derrière les meurtres ?

— Les pièces du puzzle s'emboîtent, dit-il. Sur la base des seules expertises médico-légales, c'est du tout-cuit. Ses empreintes ont été retrouvées sur les douilles. Pour ce qui est du meurtre d'Eldon Burns, elle avait un sérieux mobile. Sans compter qu'elle est liée aux deux personnes que je soupçonne d'avoir exécuté les assassinats — Osso et Elias. Deux anciens protégés de la Caille Jacobine.

Il lui parla des CD et de ce qu'il y avait découvert.

— Vous avez raison, dit-elle une fois qu'il eut terminé. Les pièces s'emboîtent bien, sauf pour Joe Liston.

— Vrai. Ça n'a aucun sens. Et n'en a jamais eu. C'est là que mon autre théorie fait son entrée, dit-il. Vanetta a été piégée. Peut-être que quelqu'un souhaitait la mort d'Eldon et celle de Joe pour des raisons n'ayant rien à voir. Ou peut-être en avait-il seulement après l'un des deux, mais il les a tous deux supprimés pour faire diversion et orienter l'enquête dans une mauvaise direction. Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, ils ont mis les empreintes de Vanetta sur les douilles pour créer un écran de fumée. Mais ça n'a rien à voir avec elle. C'est mon instinct qui parle.

— Et vous vous fiez systématiquement à votre instinct ?

— Ouais, dit-il. Mais je ne l'écoute pas toujours.

— Pourquoi croyez-vous que votre ami a été tué ?

— Si on enlève Vanetta de l'équation, je n'en ai absolument aucune idée. Il peut y avoir des millions de raisons. Mais une chose est sûre. La réponse est sur cette île.

Elle repoussa une mèche de cheveux bouclés et se repencha sur la carte. Max termina la bouteille d'eau.

— Vous avez déjà tué quelqu'un ? lui demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Inutile. Il le savait. Combien de fois avait-elle seulement sorti son flingue avec la ferme intention de s'en servir ?

— Ce type au bec-de-lièvre — il est *très* dangereux, dit Max. Je l'ai vu mettre une balle dans l'œil de Joe avec un automatique. Un Colt .45 de la vieille école. N'a jamais brillé par sa précision.

— Je serai armée.

— Un conseil. Si vous voyez M. Bec-de-lièvre la première, descendez-le sur-le-champ. Peu importe qu'il soit en train de faire la sieste sous un arbre, ou tout nu sous la douche. Abattez-le sur place si vous le trouvez.

Elle hocha la tête, mais la peur se lisait dans ses yeux, elle n'appartenait pas à la catégorie des tueuses-nées. Malgré les circonstances, il éprouva de la sympathie pour elle.

— Sur les quatre personnes tuées sur la route entre Camagüey et Las Tunas, deux portaient des chemises blanches...

Elle l'interrompit.

— De quel quatuor parlez-vous ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous avez dit que *quatre* personnes ont été tuées ?

Max était embarrassé.

— Ne me dites pas que de *ça* aussi vous n'êtes pas au courant ?

— Je ne le suis pas.

Ouais, *d'accord*, songea-t-il. Elle allait le laisser se charger, parler et parler et parler, pour qu'il s'enfonce un peu plus profondément encore.

— Vous écoutez les nouvelles ? lui demanda-t-il.

— Les nouvelles ?

— Oui, chère madame, les nouvelles. Les infos nationales. À la radio.

Il sifflota l'intro de *Strawberry Fields Forever*.

Elle le regarda comme s'il avait perdu la tête.

— Pourquoi vous n'essayez pas de recommencer ? Lentement, pas à pas. Depuis le début. Parlez-moi de ces quatre morts.

— Allez ! Putain, arrêtez de me la faire à l'envers ! gronda Max. Vous voulez des *aveux* ? C'est ça ? Eh bien, vous n'en n'aurez pas, parce que je ne l'ai pas fait. La balistique prouvera que ces quatre gus se sont entretués.

— Ah... *ces quatre* gus.

— Ouais, *ces* quatre gus — une paire en uniforme et deux autres mecs.

Elle garda son calme.

— Les hommes en uniforme n'étaient pas de la police. C'était tous des Abakuás.

Cela ne l'étonna pas.

— Donc vous êtes au courant ?

— Oui, bien sûr. Mais vous, comment êtes-vous au courant ? Vous étiez présent ?

Il cogna des poings sur la table.

— Mais *putain de bon Dieu*, bien sûr que j'étais *présent*. C'est de moi dont ils parlaient aux *putains*... *d'infos*... *nationales* !

Elle se cala sur sa chaise, étonnée, secouant la tête.

— Cette chanson que vous venez de chanter... recommencez, s'il vous plaît.

— *Quoi ?*

— S'il vous plaît.

Il essaya, mais les nerfs en pelote, la chansonnette semblait rester coincée avant d'avoir atteint ses cordes vocales. Il respira un bon coup, à plusieurs reprises, pour se calmer, puis se remit à fredonner l'intro d'une voix enrouée et fausse. Elle l'accompagna sur la fin. Elle chantait juste.

— *Milagros en la cocina*, dit-elle, une fois qu'ils eurent terminé. « Miracles en cuisine », une émission culinaire très populaire.

Il demeura silencieux.

— Je l'écoute à la maison, cinq fois par semaine. Elle a commencé pendant la Période spéciale, en pleine pénurie alimentaire. Elle nous donnait des recettes, de

nouvelles façons de cuisiner nos rations.

— Vous êtes sûre ?

— Oui.

— Une émission *culinaire* ?

— Vous pensiez que c'était les infos ?

— Ouais.

— Qui vous a dit ça ?

Max hocha la tête vers le mur à sa droite.

Elle rit.

— *Il* vous a dit ça ? Et vous l'avez *cru* ?

— Mon espagnol n'est pas fameux. En fait, je n'en comprends pas un traître mot.

— Et donc vous pensiez qu'il se passait quoi ? Que vous a-t-il raconté ?

Abasourdi et silencieux, Max tombait des nues. Enfin éclairé, il en avait la nausée, pas loin de défaillir.

— Ces quatre morts sur la route..., commença-t-il, avant de s'interrompre.

— Prenez votre temps, dit-elle gentiment. Quand vous serez prêt, dites-moi ce qui s'est passé.

Max lança un regard furieux au mur, comme s'il pouvait le traverser et voir Benny. Une trace de main ensanglantée ressortait du mur crasseux, tel un signe divinatoire.

Il s'éclaircit la gorge et lui raconta ce que Benny lui avait baratiné en route, comment il avait « traduit » les « infos à la radio ».

Rosa Cruz se mit à rire. Un gloussement ici et là. Puis un franc éclat de rire. Suivi par un torrent. Hilare, des râles sonores venus des tripes. Max lui lança un regard furibard pour la calmer, mais elle avait les yeux fermés. Lorsqu'elle les rouvrit et vit son expression, elle n'en rit que plus fort.

Il se sentit foutrement con. Pourquoi ne s'en était-il même pas *douté* ? Il savait pourtant pertinemment que Benny n'était qu'un tas de merde, un manipulateur et un menteur. Mais pourquoi ce tour de passe-passe ? Probablement pour effrayer Max et lui faire quitter Cuba le plus vite possible. Sinon, pourquoi ?

Cruz finit par se calmer.

— Nous savons que ces hommes se sont entretués et qu'une voiture s'est enfuie. Nous avons retrouvé des traces de pneus, dit-elle, les yeux encore humides. Nous avons évacué les corps et nettoyé les lieux. Voyez-vous, lorsque des crimes sont commis, on ne l'annonce pas aux infos. On trouve le coupable et on s'arrange avec lui. Ce n'est pas l'affaire du grand public.

— Et qu'en est-il de Gwenver ? Ça, c'est passé à la *télé*.

— Earl Gwenver ? Il a été retrouvé flottant dans la baie de La Havane. Quatre balles dans la bouche — une exécution des Abakuás. Les infos télévisées n'en ont parlé que parce qu'un touriste américain a filmé le cadavre dans la mer — sinon nous n'en aurions pas fait mention. Les Américains adorent étaler leur vie sur Internet. Nous avons affirmé qu'il s'était noyé. Votre ami a-t-il aussi prétendu que vous étiez recherché pour ce meurtre ?

Max hocha la tête. Cette fois, elle ne rit pas.

— Et pour cet autre cadavre découvert à La Havane, environ au même moment que celui de Gwenver — dans une des rues derrière le Malecón ? demanda-t-il.

— Cette vieille dame ? Percutée par la voiture de son fils bourré ?

— *Quel enculé.*

Max raconta à Rosa pratiquement tout ce qui lui était arrivé depuis sa rencontre avec Benny ; il omit de mentionner Nacho Savon et Trinidad.

Elle l'écouta sans faire de commentaires. L'amusement abandonna peu à peu ses traits soudain redevenus sévères.

— Vous a-t-il parlé de la vache ? demanda-t-elle quand il eut terminé.

— La *vache* ?

— La vache. Benny Ramirez en a tué une près de Santa Clara. Ici, c'est un crime sérieux. Puni de dix ans de prison.

— Castro a-t-il des affinités hindoues ?

Elle roula des gros yeux.

— Il y a une pénurie à Cuba. Depuis la Période spéciale. C'est illégal de tuer une vache sans autorisation. Notre Constitution garantit à tous les gosses de moins de seize ans un verre de lait quotidien. Les enfants représentent l'avenir, expliqua-t-elle. Benny a tué l'unique bovin d'un fermier. Il a vendu la carcasse à un hôtel de La Havane. Le fils du fermier l'a pisté jusque dans ce bar de la capitale. Il allait découper Benny, exactement comme ce dernier a découpé la vache de son père. Heureusement pour eux, vous êtes intervenu à temps.

— Je le regrette.

Ils demeurèrent silencieux. Dans le couloir, quelqu'un faisait courir une matraque contre les barreaux des cellules. À l'intérieur de la pièce, le silence régnait, Max remâchait sa colère. Benny voulait quitter le pays non pas pour des raisons idéologiques, ou en quête d'une vie meilleure, mais parce qu'il risquait la prison pour... avoir volé une vache. Max — avec son passeport américain et son argent — représentait la meilleure des échappatoires. Le bougre avait presque réussi son coup. Et en toute franchise, Max ne lui jetait pas la pierre. Qu'aurait-il fait dans la situation de Benny ? La même chose. Mais quelle importance désormais ? Seule sa fierté était blessée...

— Donc concrètement, dit-il, ici je ne suis recherché pour aucun crime sérieux ?

— En dehors de vol, effraction et intrusion dans un bâtiment gouvernemental interdit ?

— Pas *encore* cette merde ? grogna Max. Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Demain, nous partirons ensemble sur cette île. J'ai un bon contact chez les garde-côtes. Il me doit une faveur. Il peut nous y emmener.

— Aussi simple que ça ?

— Oui. Mais ce qui se passera une fois sur place ne sera plus de mon ressort.

— Vous aurez des renforts, pas vrai ?

— Je viens avec vous.

- J'ai dit des *renforts*.
- Seulement nous deux.
- Et pourquoi ?
- Comme je n'arrête pas de vous le répéter, c'est compliqué.
- C'est aussi foutrement dangereux. Vous ne savez pas combien ils sont sur cette île. J'imagine que le propriétaire doit avoir une petite armée.
- Il n'en a pas besoin, dit-elle. Il nous a, nous.
- Vous êtes sûre ?
- Elle secoua la tête.
- Je suppose.
- Bon...
- Max regarda l'empreinte de main sur le mur, l'annulaire manquait à l'appel.
- Vous alliez où lorsque je vous ai arrêté ? demanda-t-elle.
- Cajobabo.
- Vous alliez mettre Benny Ramirez à bord du Clandos express ?
- Pour ça aussi, vous êtes au courant ?
- Elle sourit.
- La personne qui va nous mener sur cette île est à Imías, une ville près de Cajobabo, dit-elle. On déposera Ramirez en chemin.
- Vous allez le laisser *partir* ?
- Je ne veux pas de gens de son espèce ici. Il représente une plaie pour notre société. Sa place est à Miami — avec ses semblables. Quant à vous, vous allez passer la nuit ici, dans une cellule. Pour sauver les apparences.
- Quelles apparences ?
- Elle ne répondit pas.

— Tou mé détestes, hein, Max ? dit Benny depuis la banquette arrière, le visage collé à la grille de séparation.

En ce début d'après-midi, ils roulaient depuis une bonne heure dans la Suzuki de Rosa Cruz, filant sur la route qui reliait les provinces de Santiago à Guantánamo. Max essayait de ne rien perdre de ce paysage accidenté, mais peinait à garder les yeux ouverts.

Il n'avait pas dormi de la nuit. Impossible. Une fois l'interrogatoire terminé, il avait été conduit à l'étage supérieur, dans une cellule individuelle. Pas de lit, une lumière crue allumée en permanence, moustiques et mites pour toute compagnie, sol et murs nappés d'humidité et de moisissures, un trou dans le sol en guise de toilettes. Il ne pouvait ni s'allonger ni s'asseoir, et était donc resté debout immobile ou avait fait les cent pas. Ils avaient confisqué montre, ceinture, chaussures et tout ce qu'ils avaient trouvé sur lui. Ce lieu sinistre avait été si calme qu'il avait cru être seul. Puis un discours de Castro avait été balancé à plein volume dans le bloc, une harangue sans fin débitée entre colère et fureur. Max ne pouvait pas croire que les gens, de leur propre gré, écoutaient ces diatribes épiques sous un soleil de plomb, sans parler des applaudissements frénétiques et des chants entonnés à pleins poumons qui ponctuaient la fin de ces speechs. Le silence qui emplit le couloir après en fut presque délicieux. Mais alors qu'il commençait à en profiter, un autre discours démarra, plus sonore et long que le premier. Il s'était bouché les oreilles, en vain. Ce cirque avait duré toute la nuit, les moments de calme de moins en moins nombreux et les laïus toujours plus longs, le volume de la voix d'El Jefe diffusé toujours plus fort. Cruz était finalement venue le chercher ce matin-là avec des boules Quiès.

Ils passèrent récupérer ses affaires restées dans la Firedome. Max prit les CD, l'organigramme et ses notes ; Cruz mit le tout dans un sac à dos, avec deux Magnums et des munitions de rechange.

Puis elle l'emmena petit-déjeuner et lui laissa régler l'addition.

— Pourquoi tou ne veux pas mé parler, Max ? dit Benny en tapant la grille.

Rosa ordonna à Benny de la fermer et de se rasseoir.

Max regardait par la fenêtre.

Ils dépassèrent le périmètre de Guantánamo. La base était très clairement délimitée, son nom découpé en majuscules blanches, chacune montée sur un socle propre, genre station touristique de luxe ou club de golf pour VIP. Une haute barrière de barbelés la séparait du reste du pays. De grands panneaux d'affichage rectangulaires étaient installés devant la clôture ; ils dénonçaient l'agression impérialiste, la cupidité impérialiste, l'impérialisme impérialiste et les impérialistes en général. Chacun était illustré d'une photo différente de Fidel Castro — jeune, et vieux tyran.

Max alluma la radio, à la recherche de musique. Il en trouva — l'intro de *Strawberry Fields Forever* — qu'il se dépêcha d'éteindre. Rosa Cruz étouffa un rire.

Ils se garèrent d'après les instructions de Nacho Savon, en haut d'une colline, près d'un mirador russe désaffecté qui surplombait la plage de Cajobabo. La zone était envahie par la végétation, des grandes herbes folles et une multitude de plantes ployant sous le vent. Un sentier tracé dans la végétation menait à une plage rocailleuse bordée d'amas d'algues sèches.

Ils patientèrent en silence et regardèrent le soleil glisser vers la mer.

Juste avant la tombée de la nuit, un porte-conteneurs apparut à quelques milles au large. Puis ils remarquèrent une petite embarcation filant dans leur direction.

Max se tourna vers Benny.

— Ton taxi est là.

Deux hommes les attendaient sur la plage, l'un aux cheveux noirs, l'autre chauve, tous deux armés de M-16. Ils avaient accosté en Zodiac sur la plage.

— Mingus ? Ramirez ? appela le type aux cheveux noirs.

Max dit à Benny de ne pas bouger, et se dirigea vers le bateau.

— Vous n'emmenez que lui, pas moi, expliqua Max au type.

— J'ai des ordres pour deux.

— Changement de programme, dit Max, en hochant la tête vers Benny. Vous embarquez seulement Ramirez.

L'homme sembla y consentir d'un haussement d'épaules.

Max rejoignit Benny.

— T'es prêt, dit-il.

— Merci pour tout ce que tu as fait pour moi.

— Tu sais que tu ne le mérites pas.

— Pourquoi tu veux que l'on se quitte comme ça ?

— Tu es un tas de merde.

— Tu ne le penses pas, dans ton cœur.

— Oh que si.

Le type aux cheveux noirs les regardait, tapotant sa montre.

— Yeu ne sousis pas ouné mauvaise personne, dit Benny. C'est ce pays qui force les yens à faire ces choses.

— Conneries, dit Max.

Benny soupira avant de s'éloigner de quelques pas, son dos face à la mer.

— Yeu ne peux rien te dire ? Pour qué tu penses dou bien de moi.

— Non.

— D'accord. Si c'est ça, comme tu veux. Mais moi, *yeu* n'oublierai pas ce que tu as fait pour moi.

— Et ne viens pas me voir à Miami.

Si jamais je réussis à rentrer, songea-t-il.

Benny tendit une main aux doigts tremblants, la bouche en berne et les yeux

embués. Max n'aurait pu dire si c'était dû à la maladie, au remords ou simplement de la comédie. Benny avait la tête de l'emploi — vulnérable et rongé par la culpabilité, assez sincère pour faire pencher la balance du doute en sa faveur. Il ne lui serra pas la main, mais regarda Benny passer devant les hommes à côté du bateau, le porte-conteneurs au loin, qui les attendait pour voguer vers Miami.

Benny soupira de nouveau, avant de s'éloigner, tête baissée.

— Hé, cria Max.

Benny s'arrêta et se retourna.

— Remets-toi, d'accord ?

— *Vaya con Dios, Max.*

— *Adios, Benny.*

Max retourna vers la colline.

Sur le sommet de laquelle il retrouva Rosa Cruz, un sourire aux lèvres et les cheveux battus par les vents.

— C'était touchant — de voir votre homme prendre le large, dit-elle. Vous êtes sûr qu'il n'y avait pas un petit quelque chose entre vous ?

— Allez vous faire foutre, dit-il.

Ils rirent en chœur et regagnèrent la voiture.

Ils s'arrêtèrent sur un parking qui surplombait le fleuve Cajobabo. Vers minuit, un certain Marco devait les emmener sur l'île. Rosa suggéra à Max de dormir un peu, mais une certaine appréhension avait eu raison de sa fatigue. Il ouvrit le sac à dos. En plus des Magnums et des CD, il contenait deux lampes de poche et un étui en cuir de caméra vidéo. Il sortit un des deux flingues et l'inspecta, enleva les balles, fit tourner le barillet et vérifia le canon. Une arme bien entretenue, qui sentait encore la graisse.

Des projecteurs illuminaient les berges. Un groupe d'adolescents disputait un concours de plongeurs devant un public rassemblé autour d'un feu de camp. Chacun à leur tour, les jeunes — garçons et filles — escaladaient la paroi qui bordait le fleuve, jusqu'à une saillie près du sommet, d'où ils s'élançaient dans les airs et entraient dans l'eau entre deux flotteurs en bois chargés de lampions.

— Je crois que vous aimez Cuba, dit Cruz. Je l'ai deviné à la manière dont vous observiez le paysage pendant le trajet. Pour vous, ce pays est comme une femme magnifique que vous n'oserez pas aborder.

— J'ai connu des endroits moins agréables, dit-il.

— Vous pouvez toujours rester.

Max rigola.

— Et demander l'asile ? Pour quel motif ? Ils ne voudraient pas de moi ici.

— Pas sûr.

— *Je* ne veux pas rester ici. En plus, votre café est dégueulasse.

Elle baissa la vitre. Une odeur de jasmin pénétra dans la voiture, portée par la brise marine. Ils entendaient les gosses crier et taper dans leurs mains, et le bruit singulier que le plongeur faisait quand il touchait l'eau.

— C'est une sacrée faveur que l'on vous rend en acceptant de nous emmener sur cette île, dit Max. Ce Marco doit vous être sacrément redevable.

— C'est le cas, dit-elle. C'est mon ex-mari.

Cela n'étonna pas Max.

— Vous êtes restés amis ?

— Nous avons deux filles.

— Quel âge ont-elles ?

— Neuf et onze ans.

— C'est chouette.

Rosa Cruz s'éclaircit la gorge.

— Il faut que je vous dise quelque chose, dit-elle, d'une voix hésitante.

— Je vous écoute.

— J'ai été garde du corps pendant près de vingt ans. J'ai commencé par protéger des femmes de diplomates, puis leurs enfants, et enfin divers ambassadeurs. J'étais douée. Vigilante et efficace. Je voyais tout, anticipais tout,

ne laissais rien au hasard.

« J'ai gravi les échelons. J'ai été promue et affectée un temps aux fonctionnaires gouvernementaux. J'ai alors effectué des missions à l'étranger. Je suis allée en Bolivie, au Mexique, et même, à deux reprises en Amérique, aux Nations unies. C'était une mission, mais aussi une façon de tester ma loyauté. Certains Cubains qui partent à l'étranger font défection. Pas moi. J'ai fait mon petit tour et je suis revenue.

— À cause de vos filles ?

— À l'époque, elles n'étaient pas nées, dit-elle. Vous qui avez grandi dans le berceau du capitalisme, le chantre du libéralisme, vous allez sans doute avoir du mal à le comprendre, mais j'*aime* mon pays. J'aime le système et le fait que la concurrence entre les gens soit réduite au minimum. L'État veille sur nous et ça me va très bien. Si vous le souhaitez, il garantit un boulot *ad vitam*. Le job n'est pas toujours fabuleux, mais il permet au moins de vivre décemment. Les horaires sont fixes et l'avenir généralement assuré. Personne ne peut acheter l'entreprise qui vous nourrit pour la démanteler et brader le tout pour s'en mettre plein les poches. Ça me va très bien comme ça. Je pense que lorsqu'on atteint un certain âge, on préfère que les choses restent ainsi. Et à Cuba, c'est le cas.

« Une fois que le gouvernement n'a plus douté de ma loyauté, j'ai obtenu une nouvelle promotion. Cette fois, pour assurer la protection du "cercle restreint". Pas dans le "saint des saints", mais pas loin. On l'appelle le "cercle restreint" *éloigné*. En plus de cette nouvelle affectation, j'ai obtenu de nombreux avantages. Une voiture neuve, une plus grande maison et des tickets de rationnement en rab. J'étais ravie. Et pour ne rien gâcher, j'aimais aussi la personne que je protégeais.

— Vanetta Brown ?

— Exact, dit-elle. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de plus honnête et courageux. On discutait beaucoup. De l'Amérique, de la politique raciale, de la race en général. Et d'autres sujets aussi. Elle adorait les séries télé et les romans à l'eau de rose.

— Vous avez rencontré Joe ?

— Deux fois.

— Qu'avez-vous pensé de lui ?

— J'ai vu que Vanetta avait confiance en lui. Il lui ressemblait beaucoup — et paraissait complètement différent de vous, dit-elle.

— C'est juste.

Elle inspira profondément avant de reprendre.

— Lorsque Vanetta a disparu, j'ai été rétrogradée, dit-elle. Je ne leur en veux pas. Je l'ai mérité. Elle était sous ma responsabilité et elle s'est évaporée.

« J'ai perdu mes privilèges. La maison, la voiture, les rations supplémentaires. Mais j'ai encore un travail. Désormais, j'accompagne les enfants de l'ambassadeur libyen à l'école. Des mômes adorables.

Il décela une pointe d'amertume et de rancœur dans sa voix, malgré son ton résigné. Elle enfouissait ses émotions sous son professionnalisme.

— Il y a quelque temps, j'ai décidé de retrouver Vanetta moi-même — ou du

moins de découvrir ce qui lui était arrivé. Je pensais que si je réussissais, j'aurais toutes les chances de récupérer mon poste.

Max la regarda alors qu'elle fixait les plongeurs.

— Donc... vous êtes en train de me dire que tout ça n'est pas officiel et ne l'a jamais été ? Vous agissez en solo, sans l'aval de vos chefs ? C'est la raison qui explique l'absence de renforts ?

— Oui.

Max soupira.

— Vous êtes tous des tas de merde dans ce pays ou j'ai droit à un traitement de faveur ?

— Je suis désolée.

Il repensa à Wendy Peck, et à la troublante similitude des deux situations. Cuba n'était rien d'autre que Miami dans un rétroviseur crasseux.

— Techniquement, ça signifie que je suis libre de partir, non ? Je pourrais faire du stop jusqu'à La Havane, gentiment profiter de la fin de mon séjour, et rentrer au bercail avec un « merci, allez vous faire mettre » ?

— Oui, si vous voulez. Je ne vous en empêcherais pas, dit-elle.

Elle était sincère. Elle voulait qu'il parte, disparaisse de son orbite ; il avait rempli sa part de la mission et représentait désormais un surplus de bagages.

Cela le fit réfléchir.

— L'État tout-puissant qui voit tout sait sûrement que Vanetta est sur cette île. Sarah Dascal doit leur avoir dit ce qu'elle m'a raconté.

— Comme je vous l'ai déjà dit, c'est compliqué.

— Je pense que le temps est venu de me parler de ces complications, vous ne croyez pas ?

Elle inspira de nouveau un bon coup, avant d'expirer lentement. Elle se donnait du courage tout en essayant de se calmer.

— D'accord... Comme vous le savez, Vanetta s'est brouillée avec Castro à cause de ses liens avec les Abakuás. L'État l'a mise sous surveillance.

— Vous la surveilliez ?

— Non. C'est la mission d'un autre service, dit-elle, indignée. Quelques mois avant sa disparition, elle a été vue avec un homme à Santiago de Cuba. Elle l'a rencontré à plusieurs reprises. Ils ont été photographiés ensemble. L'homme a été filé tandis qu'il retournait sur la base de Guantánamo. Nos sources sur place nous ont dit que c'était un agent du FBI. Un certain Jack Quinones. Vous le connaissez ?

— Pas très bien, continuez.

— Nous pensons qu'elle négociait son retour aux États-Unis. Nous croyons qu'elle avait peut-être conclu un marché pour révéler ce qu'elle savait des opérations de notre gouvernement en échange d'une immunité.

— Elle en savait beaucoup ?

— Elle était une *amie proche* de Fidel.

— Donc pourquoi vous ne l'avez pas arrêtée ?

— On allait le faire. Mais elle a disparu.

— Quand vous dites « on », vous voulez dire l'État — pas vous personnellement ?

— Oui, désolée. Un tic de langage, dit-elle.

— Et lorsqu'elle s'est évaporée, vous — l'État — avez pensé qu'elle était rentrée en Amérique.

— Exact.

— Et les Dascal ? Ils savent exactement où elle est ?

— Les Dascal sont mentionnés dans un des rapports que j'ai lus, mais sans trop de détails, juste quelques lignes. Selon eux, Vanetta était très malade, en phase terminale, dit-elle.

— C'est tout ?

— Oui.

Elle regarda un jeune garçon escalader les rochers puis se préparer, la poitrine gonflée, secouant les bras. Il plongea, tel un étourneau qui part en piqué depuis une branche d'arbre. Le gamin parut se figer un instant en l'air, son petit corps à plat et les bras perpendiculaires, avant d'effectuer un saut périlleux et de fendre la surface de l'eau, droit comme un I.

— Vous ne comprenez pas ce qui se passe ? dit-elle.

Max réfléchit une seconde, mais plus longtemps que nécessaire. Bien sûr qu'il avait compris. Il connaissait la chanson.

— Emballé, c'est pesé ?

— Pardon ?

— Voilà ce qui se passe, dit-il. La théorie officielle — que Vanetta a vendu Castro en le trahissant au profit des Américains — est défendue par l'État parce qu'elle est bien pratique. Ou plutôt, elle arrange les gens qui la font circuler.

« Vanetta n'a plus les bonnes grâces de Castro. Dans son dos, elle faisait affaire avec des criminels. Elle a trahi sa confiance. Pour lui, elle est grillée. Elle est sur la liste des criminels les plus recherchés du FBI, avec une grosse prime à la clé. Elle ne peut avoir vu un agent du FBI que pour une seule raison : partir. Mais elle n'allait pas quitter Cuba pour une geôle américaine. Dès lors, elle a dû passer un marché.

« Quand elle a disparu, elle n'a pu faire qu'une chose — retourner chez les impérialistes. Emballé. Vanetta n'est pas là pour nier et donc c'est... pesé. Une version solide. Ça se tient. La vérité est secondaire. En fait, la vérité est même dérangeante. Si on la révèle un jour, elle pourrait sérieusement en embarrasser certains. Ils perdraient leur maison, leur voiture, leurs rations supplémentaires. En gros, c'est ça, Rosa ?

— Oui, dit-elle en se tortillant sur son siège.

— Donc ce que vous faites, c'est contredire la version officielle ? C'est un pari risqué pour vous. Si ça tourne mal, vous disparaîtrez. Seulement, j'imagine que quelqu'un d'aussi malin que vous a trouvé une solution pour contourner ce problème. Vous étiez vigilante, efficace, percutante. Vous voyiez tout, anticipiez tout. Vous n'avez rien laissé au hasard. Pas vrai, Rosa ?

Elle ne répondit pas.

- Je peux vous poser une question ?
- Oui ?
- Pourquoi avez-vous emporté une caméra vidéo ?

Une fois encore, pas de réponse.

— Moi, je vais vous dire pourquoi. Vous n'avez pas du tout l'intention de ramener Vanetta à La Havane. Vous ne l'avez jamais eue. Vous souhaitez rejoindre cette île uniquement pour rapporter la preuve irréfutable qu'elle s'y trouve vraiment, dit-il. Vous avez dans l'idée d'enregistrer une déposition sur son lit de mort. Qui contredira complètement la version officielle, celle à laquelle croit Castro. Vous allez rentrer à La Havane — seule — et faire du chantage pour récupérer votre précieuse position ? C'est ça, n'est-ce pas ? Il n'est question que de ça ? Une plus grande maison, une plus jolie voiture, et du rab de riz ?

Silence. Aucun gamin ne plongeait dans la rivière.

— J'ai fait le tour des hôpitaux du pays pour voir si elle n'y était pas soignée, dit-elle. Lorsque ça n'a rien donné, je me suis doutée qu'elle devait être dans un lieu tenu secret.

— Et vous vous êtes servie de moi pour le trouver — dans votre intérêt, dit-il.

— Vous avez l'air déçu.

— Je m'attendais à mieux venant de vous.

— Pourquoi ? Vous avez bien fait confiance à un travesti prostitué.

— Que vous venez de libérer parce que c'était un *témoin*, non ? Aux chiottes le baratin que vous m'avez servi hier, comme quoi il représentait une tare pour votre société. Vous vouliez juste qu'il parte.

— Je suis désolée, Max, dit-elle. Mais vous vous attendiez à quoi quand je vous ai arrêté — la vérité ?

À son tour, il demeura silencieux. Il aurait pu être furieux, bouillonnant de rage d'avoir été utilisé à des fins si mesquines, mais au lieu de ça, il se sentait étrangement calme, et même au-delà du soulagement ; aussi proche de la paix intérieure qu'il l'avait jamais été. Pour la première fois de sa vie, il comprenait le monde dans lequel il évoluait. Tout le monde avait un angle, une scène. Chaque sourire portait en lui un rictus, chaque baiser une morsure, chaque caresse une claque, et chaque main tendue un poing serré. Toute la vérité du monde s'accorde à un gros mensonge.

— Vous avez raison, dit-il au bout d'un moment.

— Vous n'êtes pas fâché ?

— À quoi bon ? dit-il. C'est trop tard. Et de toute façon... vous savez quoi ? Je m'en fous. Vraiment. Je suis allé trop loin pour que tout ça n'ait plus la moindre importance. Peu importe ce qu'il y a sur cette île, c'est tout ce qui me reste.

Derrière lui, des phares illuminèrent l'intérieur beige poussiéreux de la voiture. Un véhicule approchait.

— Et il me semble que c'est l'heure d'y aller, dit-il.

La mer était d'huile, et le bateau voguait à vitesse constante dans les eaux du Winward Passage, son moteur ronronnait. Par une nuit sans lune, sous un ciel constellé de milliards d'étoiles, un halo bleuté jouait au sud de l'horizon.

Sous le pont, à travers le hublot de la cambuse, Max regarda Cuba disparaître.

Le bateau était un antique patrouilleur russe — trente mètres de peinture grise craquelée et bosselée, une passerelle avec deux trouées condamnées par des planches, la troisième fenêtre fendue en son milieu par ce qui aurait pu être une balle. À la proue, une mitrailleuse à canon court si rouillée et ancienne, qu'elle ressemblait à une pièce de musée réformée et arrimée là pour la forme.

Assise à côté de lui, Rosa examinait son arme. Elle fit glisser le canon, attrapa la balle éjectée, puis ôta le chargeur. La balle regagna le chargeur, le chargeur le flingue, et le canon reprit sa place, une balle dans la chambre ; puis elle abaissa le chien, enclencha la sécurité et remit l'arme dans son holster. Elle inspira alors plusieurs fois, et répéta toute l'opération. Au bout de trois fois, ça commença à lui courir sur le système, mais Max ne dit rien. Rosa avait beau porter un masque calme et serein, elle évitait tout contact visuel, et gardait ses mains constamment occupées pour ne pas trembler. En d'autres temps dans une telle situation, il aurait fumé clope sur clope.

Marco était sur le pont, seul membre d'équipage.

C'était un type costaud aux cheveux noirs mais grisonnants coupés court, le visage maculé de taches de rousseur et les yeux bleu-vert lumineux — de ceux qu'on qualifie parfois d'« Yeux irlandais ».

Marco avait accueilli Max l'air franchement méfiant, limite hostile. Il avait presque semblé le renifler, l'avait jaugé pour deviner ce qu'il faisait avec et à Rosa, et s'il pourrait avoir le dessus en cas de baston. Max avait tendu une main, courtois. Marco l'avait ignorée, la regardant comme une vieille serpillière pleine de merde. Rosa était intervenue, et, à l'écart, ils avaient discuté. Marco parlait l'espagnol sans aucune de ses nuances musicales naturelles, il groupait ses mots en liasses concises et les phrases sortaient en grognements prolongés. Évidemment, il était encore raide dingue de Rosa. Ses yeux, doux comme des agneaux, et ce sourire plein d'espoir vissé à ses lèvres quand il lui parlait le trahissaient ; encore très amoureux, il cherchait visiblement à regagner ses bonnes grâces. Mais Rosa restait distante, très pro. Max en déduisit que, pour elle, il n'avait été qu'un amour de jeunesse, qui aurait dû passer avant qu'ils n'aient leurs enfants, et se retrouvent liés pour de bon.

Marco était venu les chercher avec sa Lada bousillée. Une fois à bord du patrouilleur, il avait totalement changé de comportement. Très nerveux, il bafouillait un peu et transpirait beaucoup. Manifestement, il transgressait la loi pour la première fois, et plongeait sans brassière dans le grand bain. Rosa n'était

pas tendre avec lui, aussi déterminée que lui était indécis et perplexe. Elle se servait de lui. Peut-être même avait-elle laissé entendre qu'une réconciliation était possible. Peu importait ce qu'elle avait dit, ça marchait. Marco avait retrouvé ses couilles et démarré le bateau.

Ils descendirent dans la cambuse, quatre murs gris veinés de rouille, des bleus de travail et des casquettes sur des patères. Ils enfilèrent chacun une combinaison et une casquette. Max remarqua l'insigne rond cousu sur les deux manches — un *mariposa* au-dessus des flots.

— Si nous avons de la visite, ne dites rien et ayez l'air occupé, avait lancé Rosa tandis qu'ils s'asseyaient.

Les seuls mots qu'elle prononça.

La visite eut lieu dix minutes plus tard. Un hélicoptère survola le bateau avant de braquer un puissant projecteur sur le pont. Max s'éloigna du hublot. Au-dessus, la radio crépita et Marco répondit de ses grognements caractéristiques. L'hélico demeura en vol stationnaire un moment puis décrocha vers l'ouest.

Ils passèrent ensuite non loin d'une frégate au mouillage et s'arrêtèrent, moteur tournant. Un puissant faisceau lumineux éclaira le bateau, ainsi que la cambuse. Max et Rosa ne bougèrent pas. La radio crachota. Marco grogna et ils se remirent en route à vitesse réduite.

Max observait le ciel étoilé, qui semblait sans cesse se rapprocher. Il sut qu'ils approchaient d'Haïti. Un détail l'avait frappé : la distance entre ciel et terre semblait diminuée de moitié. Haïti paraissait victime d'une oppression céleste, comme si le royaume de Dieu allait s'effondrer sur l'île.

Ils passèrent entre deux bouées coniques surmontées de feux clignotants rouge vif. Soudain, des sirènes retentirent, et deux hors-bord vrombirent dans les ténèbres en fonçant vers eux tous feux allumés. Une voix criant dans un mégaphone.

Marco coupa le moteur du bateau. Ils entendirent des hommes qui se hissaient par bâbord et tribord sur le pont avant de se mettre à faire les cent pas. Quelqu'un posait des questions à Marco qui martelait ses réponses.

Rosa passa en mode panique. Ses yeux parcoururent la cambuse à la recherche d'une issue ou d'une cachette. Max s'approcha à pas de loup du hublot. Impossible de distinguer les embarcations amarrées contre le patrouilleur russe.

Des semelles arpenaient toujours le pont, les questions continuaient de fuser et Marco articulait ses réponses en bafouillant à chaque mot.

Puis ils entendirent des bruits de pas dans l'escalier. Deux paires de pieds. Rosa sortit son flingue, mais Max secoua la tête et elle remit son arme dans son holster.

Quelqu'un essaya d'ouvrir la porte.

Marco les avait enfermés. Une voix stricte retentit.

Marco bégaya.

— ; *Rápido* !

Marco essaya de prononcer un « *Sí* », mais il émit un son emprunté à un serpent de dessin animé.

Ils distinguèrent plus d'agitation dans les escaliers, et le cliquetis caractéristique

d'un trousseau de clés.

Ils étaient baisés.

Rosa le savait et, l'air paniqué, restait silencieuse.

La radio crépita et la voix ayant interrogé Marco répondit. Rosa écouta, et la tension vissée sur son visage sembla alors lâcher du lest.

Des pieds remontèrent l'escalier.

Le pont connut alors un regain d'activité, et ils entendirent les intrus regagner leurs embarcations de chaque côté du patrouilleur. Quelque part, quelqu'un rigola.

Le silence reprit ses droits, seulement entrecoupé par le bruit des vagues léchant les flancs du navire. Des yeux, Max demanda une explication à Rosa, une hypothèse sur le scénario qui s'était joué derrière la porte. En vain.

Rosa semblait soulagée.

Le moteur du patrouilleur ronronna de nouveau et ils reprirent leur voyage.

Ils dépassèrent d'autres bouées — aux lumières vertes ou bleues. Il se souvint que l'ordre des couleurs était le même dans la Caille Ethelberg, lorsqu'il s'était rendu chez Vanetta Brown. L'île était très proche.

Le bateau ralentit, avant de s'arrêter, et l'escorte s'éloigna.

Ils entendaient Marco s'activer, d'abord vers la proue puis la poupe. La radio demeura silencieuse.

Marco dévala les marches et ouvrit la porte.

— *Hemos llegado*, dit-il à Rosa.

L'île était à l'opposé de l'idée que l'on peut se faire du paradis : trois kilomètres de forêt aux extrémités bordées de rochers escarpés qui servaient à la fois de littoral et de défense naturelle.

Pas trace de l'hôpital ou de la maison.

Les seules lumières provenaient de la jetée où ils s'étaient amarrés.

Une grande cabane au toit de tôle ondulée dominait le port. Deux hommes en sortirent et se dirigèrent vers le patrouilleur de Marco. Le premier, en bras de chemise, portait sa casquette de garde-côte à l'envers, le deuxième déambulait en débardeur et short. Ils n'étaient pas armés. L'air détendu et amical, ils paraissaient même accueillants. Marco s'adressa à eux depuis la proue, de ses habituels grognements compacts. Max crut même l'entendre rire.

Dix minutes de plaisanteries plus tard, les deux types repartirent vers la cabane en saluant Marco d'un signe de la main.

Accroupis sur le pont, Rosa et Max n'avaient rien perdu de la scène.

Marco les rejoignit et marmonna des bribes de phrases à l'intention de Rosa.

Quelques instants plus tard, Rosa et Max débarquèrent, et s'engagèrent sur le ponton, marchant tête baissée et sur la pointe des pieds.

Ils dépassèrent la cabane, et par la porte entrouverte, aperçurent quatre types qui tapaient le carton la cigarette au coin des lèvres, tandis qu'un autre grattouillait une guitare.

Ils trouvèrent ensuite une route goudronnée qui partait de chaque côté de l'île. Rosa suggéra de prendre à droite. Max fit remarquer que l'hôpital était sans doute à gauche, sur la côte faisant face à Cuba et elle en convint.

Ils s'engagèrent rapidement à gauche sur le chemin au bord de la route. Très vite, ils remarquèrent une paire de phares arrivant vers eux.

Ils s'enfoncèrent alors dans les bois.

Une jeep passa tous feux allumés, puis tourna vers le port et klaxonna avant de s'arrêter. Le conducteur sauta du véhicule et pénétra dans la cabane, accueilli par des acclamations.

Rosa traçait en tête entre les arbres, la lampe de poche dans une main et le sac à dos sur les épaules.

La chaleur était étouffante, l'air lourd et moite puait le méthane et le terreau, la nature se cannibalisait. Ils entendaient leurs pas sur ce tapis vaporeux de végétaux détrempés. Des créatures invisibles frétilaient sous des paillassons de feuilles mortes et autres déchets organiques ; des batraciens et des oiseaux apeurés bondissaient ou s'envolaient à leur approche, tandis que les rongeurs et d'autres bêtes aux foulées plus lourdes détaient dans les ténèbres.

Rosa avançait, déterminée, sans jamais s'arrêter ni même hésiter, à travers les

grandes branches de palmiers et les troncs de ficus entortillés. Max n'était pas aussi à l'aise. Il trébuchait sur les racines qui dépassaient, glissait sur les champignons, les lianes lui fouettaient les bras et le visage. Il manquait de souffle, transpirait, furieux et à cran, son cœur battait la chamade, ses jambes lui faisaient mal.

Peu à peu la végétation se fit moins dense, et un courant d'air venu de la mer balaya les odeurs. C'est alors qu'ils distinguèrent une rangée de petites lumières jaunes.

Quand il vit l'hôpital, Max songea à une chaussure coquée, au bout métallique apparent. Une fois de plus, il avait sous les yeux un exemple typique du mauvais goût soviétique, à l'image de leur ambassade de La Havane.

Il distingua un trio de structures cubiques, reliées les unes aux autres par de petits couloirs vitrés. Chaque bâtiment comptait quatre niveaux dont les formes différaient légèrement. Le premier était surmonté d'un dôme de verre, celui du milieu était plus vaste, et le dernier tout en longueur. L'ensemble du rez-de-chaussée était éclairé.

Aux alentours, un parc tentaculaire s'étendait en pente douce, agrémenté de bancs, parasols, cadrans solaires, jeux d'échecs géants, parterres de fleurs et d'une fontaine ; le tout était aussi idyllique que superficiel.

— Il n'y a même pas de mur ou de clôture, dit Max depuis leur point de vue dégagé situé à la lisière de la forêt.

Quelques véhicules étaient garés sur un parking en face du dôme — deux ambulances blanches et deux jeeps — et il en déduisit que c'était l'entrée principale.

— Ce n'est pas une prison, objecta Rosa.

— Je m'attendais à des mesures de sécurité plus drastiques.

Un garde était assis à l'entrée, un fusil sur les genoux.

— Plus drastiques que ce que vous avez déjà vu ? dit-elle, sarcastique.

L'endroit était aussi calme qu'inquiétant, mais par-dessus tout déroutant. Il entendait la brise se faufiler à travers les arbres et les vagues s'abattre sur les rochers, entrecoupés de silences. Mais aucun bruit ne venait de l'hôpital, comme si le bâtiment fonctionnait en autonomie, sans personnel ni machinerie.

— Qu'a raconté Marco aux types des hors-bord ?

— Il a dit qu'il venait chercher quelqu'un.

— Qui ?

— Il n'en sait rien. Ils ne le savent pas non plus. Ici, tout est anonyme, vous vous souvenez ?

— S'ils remontent jusqu'à lui, il pourrait avoir de sérieux problèmes — et donc vous aussi.

— C'est sûr, dit-elle. Mais pour cela il faudrait qu'il s'appelle vraiment Marco.

— Ce n'est pas le cas ?

— Pour vous — et eux — ça l'est.

Max ne releva pas. Marco avait bluffé sur sa véritable identité — il s'était payé

une montée d'adrénaline et une paire de couilles ; une bonne dose d'amour aveugle en phase terminale, agrémentée d'une touche de pure connerie, avait fait le reste. Mais qui croyaient-ils berner ? La police secrète allait à coup sûr lui mettre le grappin dessus, et très vite. Ensuite, ils s'en prendraient à Rosa. Mais après tout, ce n'était pas son problème.

— Vous avez une idée de comment pénétrer à l'intérieur ? demanda-t-il.

— Il n'y a qu'une seule entrée. La principale.

— C'est dément. On va... simplement... *passer la porte* ?

— Réfléchissez, dit-elle. Il est tôt. Il fait encore sombre. Personne n'est levé. Nous sommes en uniforme — enfin une sorte d'uniforme. On peut tenter le coup.

De près, la bâtisse était impressionnante avec son maillage de verre parfaitement rond. Un nuage d'insectes voletait autour du dôme.

Max et Rosa s'accroupirent derrière une des ambulances et observèrent le garde assis près de la double porte. Il ne bougeait pas.

Ils s'approchèrent en silence.

Le type était affalé sur une chaise en bois, jambes tendues et écartées, les pieds en équerre. La visière de sa casquette recouvrait partiellement son nez, il avait la tête collée à la paroi de verre. Il dormait profondément, respirait doucement comme un bienheureux.

Leur plan : entrer le plus naturellement du monde comme si de rien n'était. Si le garde leur demandait ce qu'ils faisaient là, Rosa dirait qu'ils venaient chercher quelqu'un. S'il les laissait passer sans poser de question, il ne lui arriverait rien. Sinon, ils s'occuperaient de lui.

Ils s'approchèrent. La sentinelle portait le même genre de veste qu'eux, mais elle avait de grosses rangées et eux des baskets. Ses mains étaient croisées sur son estomac, à quelques centimètres de son arme.

À travers la paroi en verre, ils virent que le hall était désert.

Ils dépassèrent le type sur la pointe des pieds, Rosa précédait Max.

Elle tira la poignée de laiton, mais la porte ne s'ouvrit pas. Aucune serrure en vue. C'est alors qu'elle remarqua le digicode.

Max recula de deux pas et observa le gardien. Il avait un badge avec photo clipé à sa poche de poitrine et quelque chose attaché à une cordelette noire autour du cou.

Max tendit le bras et retira doucement le badge avec la photo. Il l'examina : nom et matricule.

Il passa son petit doigt autour de la cordelette, mais lorsque Max la tira, les poils que l'endormi n'avait pas rasés ralentirent l'opération.

Avec précaution, il retira la cordelette de sous l'uniforme du garde, la hissa au-dessus de la casquette inclinée, à l'affût de la moindre réaction. Les bords bleus d'une carte en plastique émergèrent sous le col du type. Max se pencha et saisit délicatement un coin entre le bout de ses doigts.

Rosa s'approcha, elle sortit un cran d'arrêt et libéra la carte d'un rapide coup

de lame dans la cordelette.

Le garde lâcha un pet lyrique — une éruption de taille, profonde pétarade qui aurait pu passer pour une Harley s'échappant de son cul.

Max et Rosa se figèrent.

L'homme gigota, passa sa langue sur ses lèvres, bâilla et gémit.

Puis, il ouvrit grands les yeux.

Rosa était penchée sur lui, son décolleté juste sous son nez.

Max retint son souffle, Rosa aussi.

La bouille grassouillette du jeune garde se fendit d'un large sourire.

Puis, lentement, il referma les yeux et se rendormit aussi sec.

L'entrée de l'hôpital se résumait à une palette de blancs immaculés, dévouement maniaque à la propreté et à l'hygiène. On aurait pu croire que personne n'avait jamais foulé ce sol ; le verre du dôme était si transparent qu'il en devenait invisible. Même l'air n'avait pas d'odeur, comme s'il avait été méticuleusement filtré et traité avant d'être remis en circulation.

Seules touches de couleur dans cet univers aseptisé : des lettres majuscules peintes sur le mur concave du fond, aux pleins passés à la feuille d'or. Elles dévoilaient l'identité du personnage à qui l'hôpital devait son nom :

LEONID BREJNEV

Les deux extrémités de cette fresque improbable étaient cernées d'une photo noir et blanc sous verre ; elle représentait le dirigeant soviétique d'antan serrant la main à Fidel Castro devant le dôme. Les deux hommes formaient un drôle de couple. Brejnev transpirait sous une chemise coloniale blanche, il grimaçait sous le soleil, tandis que Castro, qui dépassait d'une bonne trentaine de centimètres son homologue et allié, mâchouillait un cigare en souriant pour des raisons évidentes : l'hôpital n'avait pas coûté le moindre kopeck à Cuba.

Un air frais les enveloppa tandis qu'ils pénétraient dans le bâtiment. Rosa éternua et se maudit intérieurement.

Quand ils découvrirent les lieux, ils échangèrent des regards abasourdis, et se posèrent tous les deux la même question : où sommes-nous *exactement* ?

Pour Max, l'endroit évoquait un club privé. Auquel on ne peut prétendre que lorsqu'on a atteint un certain échelon social et qu'on se pavane dans les hautes sphères. Ça suintait le fric à gogo, les connections via le téléphone rouge et le pouvoir pur.

Une moquette couleur prune recouvrait le sol ; elle était si épaisse que leurs semelles s'y enfonçaient sans un bruit. La lumière émanait d'un lustre monstrueux en forme de poire ; elle lui fit penser à une oreille d'ogre. Aux quatre coins, des spots projetaient des rayons lumineux qui s'épalaient sur les murs, conférant à l'ensemble une chaleureuse intimité. Au fond, trônait un impressionnant comptoir en chêne, dont la teinte diffusait une lueur riche et tamisée. Derrière, nichée dans le mur, on devinait une grande sculpture circulaire. De loin, on aurait dit une volute abstraite de marbre blanc. De près, on découvrait un nuage volant en éclats, avec des visages familiers parmi les

débris — des bustes miniatures des superstars, idéologues et autres cliniciens du communisme : Marx, Lénine, Trotski, Staline, Mao, Hodja, Tito et, bien sûr, Castro ; des hommes faits dieux régnant sur un paradis athée.

Entre le comptoir et l'entrée, étaient éparpillés de petites tables rondes et des fauteuils en cuir profonds et sur-rembourrés avec repose-pieds géants. Une vaste bibliothèque agrémentait le tout. Un immense porte-revues proposait des journaux anglais, américains, français, espagnols et russes. Max n'aurait pas été surpris de voir débarquer un majordome, mais il n'y avait absolument personne à la ronde. Un calme absolu régnait. Seule la légère odeur d'antiseptique trahissait le lieu. Il comprit qu'ils étaient dans le hall d'accueil de l'hôpital.

Non loin sur la droite, un escalier aux marches de pierre et à la massive rampe en chêne était recouvert d'un tapis, maintenu par des attaches en laiton. Derrière, un ascenseur aux hautes portes de cuivre desservait six niveaux : quatre étages et un sous-sol.

Ils s'engagèrent dans l'escalier.

Aux murs des photographies en noir et blanc de l'île et de l'hôpital à divers stades de développement étaient accrochées. La première était une prise de vue aérienne de l'île à son état naturel, entièrement boisée. Puis les travaux de construction commençaient. Les arbres étaient déracinés sur le littoral par des chalutiers à l'aide de chaînes. Une autre vue d'ensemble montrait une douzaine de palmiers qui flottaient près de la côte, certains sur le flanc, d'autres à la verticale dans les eaux peu profondes, comme s'ils essayaient d'escalader la rive pour regagner leur terre. Puis venaient des clichés d'ouvriers, tous des militaires russes — aux commandes de bulldozers, ou affairés à scier, brûler, creuser — surveillés par des hommes en civil. La dernière photo, en haut des marches, représentait la structure du bâtiment, une mouette perchée au sommet d'un mur inachevé.

Sur le palier, ils découvrirent un long couloir avec des portes numérotées de chaque côté, éclairé par des candélabres électriques fixés au mur. À leur gauche, un bureau vide, avec une croix rouge peinte sur la porte en verre.

— On ferait mieux de se séparer, chuchota Rosa. Je vais inspecter les chambres de cet étage et du suivant. Occupez-vous des autres.

Max gagna le dernier étage. Une infirmière en blouse blanche était assise derrière un bureau dans la salle de garde, absorbée par un bouquin, ses pieds nus sur la table. Max en conclut que les patients ne devaient pas être bien loin.

Il s'engagea rapidement dans le couloir, hors de vue de l'infirmière. Ici aussi les portes étaient numérotées, impairs à gauche, pairs à droite. Il essaya la première porte. Fermée. Puis celle d'en face. Idem.

Comme l'étaient les trois suivantes.

Enfin, la neuvième s'ouvrit.

Il alluma la lampe de poche. Un vieil homme dormait allongé sur le lit, branché à un moniteur cardiaque et respirant via de petits tubes en plastique introduits dans ses narines. Il portait un pyjama Snoopy.

Max entendit quelqu'un remuer dans la pièce. Un type plus jeune était lové sur

un lit pliant, à quelques dizaines de centimètres, et un troisième était assoupi sur une chaise.

Max s'éclipsa discrètement.

Les portes suivantes étaient fermées.

La 13 s'ouvrit, mais la chambre était vide.

Il continua sa progression.

Porte 14 : fermée. 15 : fermée.

Porte 16 : ouverte.

Il entra à pas de loup.

Les rideaux étaient à moitié tirés et dévoilaient une vue sur l'océan : plat et calme, couleur de suie argentée, deux hors-bord y décrivaient des cercles dans des directions opposées, des rangées concentriques de balises clignotantes tanguaient sur les flots.

Il alluma sa lampe torche. Le faisceau rencontra la table de nuit : un vase en forme de cygne était rempli d'orchidées jaunes et roses, un saladier de fruits frais intacts, un verre d'eau, un téléphone blanc, plusieurs piluliers et autres boîtes de médicaments et une de Kleenex, et en équilibre au bord, un livre — *L'audace d'espérer : une nouvelle conception de la politique américaine* de Barack Obama.

Il dirigea le faisceau vers le lit. Une fois encore, il n'était pas dans la bonne chambre. Le patient — un vieillard — était endormi, presque assis, maintenu par une pile d'oreillers. Sa tête était si rabougrie qu'elle semblait se couler dans une robe de chambre jaune. Sa peau se cramponnait à son crâne, comme si elle avait été saupoudrée sur les os, cireuse et opaque. Quelques rares mèches de cheveux s'agrippaient obstinément à son scalp. Une odeur tenace se dégageait de ce corps et se mélangeait au délicat parfum des fleurs et des fruits. Les effluves d'un épuisement médicalisé, d'une mort lente, d'une vie proche de la ligne d'arrivée.

Max avait éteint sa lampe de poche et était sur le point de quitter la pièce lorsque l'homme s'adressa à lui.

— ¿ *Quién es usted ?*

Une voix fanée, groggy et androgyne.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, cette fois plus clairement.

C'était une voix féminine — celle d'une Américaine.

Max braqua le faisceau de sa lampe sur le lit et découvrit qu'elle le regardait droit dans les yeux.

Vanetta Brown.

Elle alluma la lampe de chevet. Et il le regretta aussitôt. La regarder était pénible, impossible de relier cette femme à celle dont il avait mémorisé le visage d'après les photographies. Le cancer l'avait presque liquidée ; réduite à une silhouette, l'esquisse à peine tracée sur du papier calque de la personne qu'elle avait été, maintenue droite par une pile d'oreillers sur un lit médicalisé. Elle n'était qu'os et cartilages dans un costume de chair trop grand et fripé. Cependant, ses yeux, bien qu'enfoncés dans leurs orbites, conservaient cet éclat rebelle et pénétrant, tout de droiture et de fureur hautaine. Ni battu, ni vaincu, ni repent.

Max enleva sa casquette et s'approcha d'elle.

— Vous ne me connaissez pas. Je m'appelle Max Mingus. J'ai... je vous ai cherchée, dit-il. Sarah Dascal m'a dit que vous étiez ici.

— Comment va-t-elle ?

— Bien.

— Et les enfants ?

— Bien aussi.

— Je ne les reverrai plus, dit-elle d'un ton neutre. Est-ce que vous savez ce que c'est ? Savoir que vous ne reverrez jamais quelqu'un que vous aimez ?

— Non, pas vraiment, dit Max.

— C'est un peu comme de lire l'avenir. Et ce n'est jamais une bonne chose.

Sa voix se réduisait à un souffle épuisé grattant une gorge desséchée. Ses lèvres amincies et gercées se desquamaient.

Elle indiqua une chaise à côté de la table de nuit et lui fit signe de l'approcher. Le geste était faible, un mouvement vague. La chambre était bien plus grande qu'à première vue.

Elle se redressa légèrement, lutta pour gagner quelques centimètres. Il voulait l'aider car son effort était douloureux à regarder, mais il ne le fit pas.

— Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ? demanda-t-elle.

— Ça n'a pas d'importance.

— D'où venez-vous ?

— Miami.

— C'est un long voyage.

— Ce n'est pas si loin.

— Vous me comprenez, dit-elle en le regardant. Et il fait quel temps là-bas ?

— Je ne sais pas. Ça fait un petit moment que je suis ici. À vous chercher.

Il pensait qu'il saurait quoi lui dire. Son temps était limité et il ne voulait vraiment savoir qu'une chose : *Avez-vous tué Joe ?* Mais à l'observer, elle qui n'était plus qu'un esprit en sursis dans un corps flétri et au supplice, Max se mit à douter. La question lui parut soudain déplacée.

— Vous savez que je suis mourante.

Il hocha la tête.

— Il ne me reste pas longtemps à vivre. Quelques jours, peut-être... Pas beaucoup plus, j'espère, dit-elle. Chaque fois que je ferme les yeux, je m'attends à ce que ce soit la dernière. Chaque fois que je les ouvre, je suis... déçue. Un autre matin, réveillée par la douleur. Partout, la douleur. Au petit déjeuner, des pilules. Alors la douleur s'en va et je passe mon temps à flotter. Et attendre. Je ne peux rien faire. Je peux à peine lire. Je peux à peine penser. À quoi bon ?

Il ne savait que dire. Il se sentait gêné, intrusif. Il aurait voulu être ailleurs, et regretta même d'être venu.

Elle sourit faiblement.

— Je suis désolée d'être si morbide. Ce sont les risques du métier. Dernièrement, je me suis sentie un petit peu mieux. Étrange. Il est arrivé la même chose à ma belle-mère... Juste avant de mourir. Elle a voulu aller se promener, prendre l'air. Un optimisme soudain. Vous savez ce que je voudrais vraiment maintenant ? Rentrer chez moi.

— À La Havane ?

— Ce n'est pas chez moi.

— En Amérique.

Elle cligna deux fois des paupières et hocha légèrement la tête.

— Je veux être aux côtés de ma famille. Avec ma fille et mon mari. Quand repartez-vous ?

— Je ne sais pas, dit-il. Vite, j'imagine.

— Pouvez-vous m'emmener avec vous ?

— À Miami ?

— Oui.

Sur le point de refuser, il se rattrapa à temps.

— Ils vous arrêteront, dit-il.

— Ou plutôt ce qui reste de moi, sourit-elle.

— Je pense que vous ne voulez pas mourir en prison.

— Quelle différence ? dit-elle. Puis-je partir avec vous ?

— Pourquoi voulez-vous retourner là-bas ?

— Pour être enterrée avec ma fille et mon mari.

— Vous n'allez pas être rapatriée quand... quand vous partirez ? demanda-t-il.

— Vous savez ce qui se passe lorsque des fugitifs américains meurent ici à Cuba ? Le gouvernement américain refuse l'autorisation de rapatrier le corps sur le territoire national.

Elle sourit.

— Je n'étais pas au courant.

— Ne sous-estimez jamais la capacité de notre gouvernement à la mesquinerie vindicative.

Il avait trouvé un moyen de poser la question qui l'intéressait. Il allait prendre le chemin le plus long, la faire reculer dans sa vie avant d'avancer, pour en arriver à ce qu'il voulait savoir.

— Vanetta, commença-t-il. Puis-je vous appeler Vanetta ?

Elle hocha la tête.

— Je suis un ami de Joe... Joe Liston. J'ai des questions à vous poser. Je sais beaucoup de choses sur vous — ce que vous avez traversé. J'ai lu tous les dossiers sur les CD que vous a donnés Joe. Et j'ai assemblé les pièces du puzzle. Je crois en comprendre l'essentiel, vraiment.

— Que comprenez-vous ? dit-elle en se penchant imperceptiblement vers lui. Ses os craquaient sous sa chemise de nuit.

— Je sais que vous n'avez pas tué Dennis Peck, dit-il.

— Tout le monde le sait. Et surtout le FBI. Mais ça ne les empêche pas de maintenir une prime sur ma tête et de me faire porter le chapeau pour un crime qu'ils *savent* que je n'ai pas commis. Vous êtes au courant qu'ils me qualifient de terroriste de l'intérieur ? dit-elle amèrement. Les filles de Dennis Peck ont grandi pour me haïr. Et elles ne connaissent même pas la vérité sur leur père.

Elle lui lança un regard noir, le feu dans ses yeux prenait momentanément le dessus sur sa faiblesse, faisait oublier son corps frêle et ses membres fins comme des brindilles.

— Dennis Peck était un agent sous couverture du FBI, dit Max. Il était si profondément impliqué que même maintenant — mort — il reste un acteur majeur. Sa famille ne sait absolument rien de lui. Elle pense qu'il était un simple inspecteur de la police de Miami. Mort en héros, sous vos balles.

Elle hocha la tête.

— Que savez-vous de plus ?

— Peck faisait partie d'une unité spéciale créée par J. Edgar Hoover au début des années 60 pour infiltrer un réseau de flics en cheville avec la mafia de Floride. Ces flics étaient sous les ordres d'Eldon Burns. Il faisait des affaires avec la mafia — la famille Traficante — depuis des années. Drogues, prostitution, paris, extorsions, meurtres. Le tout-venant.

« Burns n'a pas simplement fermé les yeux en échange d'enveloppes et de pourboires. C'était lui aussi un gangster. Ses flics l'ont aidé à monter le réseau de distribution de came de la famille Traficante. Et ils se sont occupés de contrats sur les cibles difficiles-à-atteindre que sont les témoins sous protection ou les huiles du crime protégés par des armées de gardes du corps.

« Bon, les mecs de la mafia aiment dire qu'ils sont "connectés", mais Burns était *le* maillon, en duplex avec les instances nationales. Il travaillait main dans la main avec un magouilleur politique, Victor Marko. Burns avait les politiques dans ses poches arrière et les hommes d'affaires dans celles de devant. Pour les basses besognes, c'est lui qu'ils appelaient.

— Eldon Burns. Eldon... Burns, murmura-t-elle. Cet homme est un démon.

— *Est...?*

Max observa ses pupilles dans le vague. Il mit ça sur le compte des médicaments qui devaient la plonger dans le brouillard.

— ... Un démon, répéta-t-elle. Continuez.

Elle était de nouveau tout ouïe.

— La guerre du Vietnam a été une bénédiction pour Burns. Les troupes rentraient à la maison accros à la came. Il y a vu une chance de se tailler une part du gâteau, dit Max. Les flics ont toujours bossé avec des criminels. C'est dans la nature du jeu. Ils les utilisent comme indics. Ils laissent un demi-sel continuer ses sales affaires pour faire tomber un plus gros poisson. Tout est relatif. Lorsque vous êtes flic, soit vous y allez à fond, soit pas du tout.

« Burns et Abe Watson avaient déjà travaillé avec un dealer nommé Dan Styles. Halloween Dan. Il vendait de l'herbe et des cachetons dans le ghetto, et de la coke et de l'héroïne sur le marché des foules plus huppées. Avant le Vietnam, l'héroïne était une drogue de riches. Les seuls Noirs qui pouvaient s'en offrir étaient médecins ou jazzmen.

« Halloween Dan avait un frère dans l'Air Force — Jerrod, un sergent basé à Saigon. Eldon et Dan ont flairé le bon plan et ils ont sauté sur l'occasion. Jerrod achetait l'héroïne en gros aux fournisseurs sur place et la faisait livrer sur la base militaire de Hialeah en Floride. Les troupes de Dan se chargeaient de la réceptionner. Un tiers pour Miami et le reste partait pour la côte Est, via le réseau de flics d'Eldon.

— C'est vrai, dit-elle. L'héroïne a envahi nos quartiers. Elle a détruit Overtown et Liberty City. La criminalité a explosé. Et tout le bon travail que l'on avait accompli jusque-là — l'instruction, les stages, la prise de conscience — a été anéanti par une shooteuse. Halloween Dan paraissait dans sa Cadillac et distribuait gratuitement des échantillons de ce poison. Il rendait accros les frères et les sœurs, transformant de nouveau ces émancipés de fraîche date en esclaves.

Elle s'interrompt pour respirer. Ses poumons émettent un faible bruit tandis que l'air s'y frayait un passage.

— Nous avons essayé de le raisonner, continua-t-elle. Nous sommes allés dans son quartier général, ce bar qu'il possédait. Nous étions trois. J'ai essayé d'appeler à sa fibre communautaire, à sa responsabilité envers ses congénères, à sa décence. Vous savez ce qu'il m'a répondu ? Il m'a dit : « Espèce de salope, les seules couleurs qui m'ont jamais intéressé, c'est l'orange et le vert. » Puis il m'a sortie dans la rue, en plein jour, et il m'a fait agenouiller. Il m'a collé le canon de son arme dans la bouche et m'a dit de le sucer comme je suçais mon mari. Là, devant tout le monde. Et je l'ai fait, parce que sinon, il m'aurait fait sauter la cervelle. Il m'a dit que s'il me revoyait dans son bar, il nous tuerait, ma famille et moi.

Elle fit une pause et tendit la main à la recherche du verre d'eau, mais l'effort était au-delà de ses forces. Max lui passa le verre. Elle le remercia d'un sourire.

— Si j'avais vécu selon la loi de la rue, j'aurais moi-même tué Dan. Ou envoyé des gens s'occuper de lui, dit-elle. Mais si vous suivez jusqu'au bout la logique œil pour œil dent pour dent, tout le monde finit aveugle et plus personne ne mange.

— Donc vous l'avez combattu d'une autre façon ?

— Gandhi a vaincu les Britanniques par la résistance passive. Le Dr King n'a jamais prêché la violence. J'ai organisé des piquets de protestation avec les Jacobins noirs devant les bouges à drogue de Dan, pour empêcher les gens de

rentrer et sortir. J'ai appelé nos sympathisants dans les médias pour leur raconter ce qu'il se passait et ce que l'on faisait. Reporters et caméras sont venus nous filmer. Ils ont aussi filmé Dan, à quelques reprises. Il a essayé de nous virer. Il s'est pointé avec une bande de types armés pour tenter de nous faire peur. Ils venaient toujours avec des chiens. Mais quand il a vu les caméras, il est parti. Ce petit manège a duré deux mois. Ils ont assassiné des Jacobins. Ils ont essayé d'incendier la Maison Jacobine. Nous avons redoublé d'efforts. Si un gouvernement aux mains des Blancs n'avait pas réussi à nous vaincre pendant la lutte pour les droits civiques, un minable voyou ne le pourrait pas plus. Dan a quitté Overtown et Liberty City. Nous avons transformé la Maison Jacobine en centre de désintoxication et réussi à faire décrocher de la came tous ceux qui en ont franchi les portes. Nous pensions avoir gagné la partie.

— Et c'est alors qu'a eu lieu la descente ?

— Oui, dit-elle. Dans le quartier, je connaissais Eldon Burns de réputation. Mais je ne l'avais jamais rencontré personnellement. Il dirigeait cette salle de boxe. Certains ne tarissaient pas d'éloges sur lui. Surtout les gosses qu'il avait aidés à devenir boxeurs. Ils l'admiraient. Mais les gens à Overtown et Liberty City se méfiaient de lui, pas parce qu'il était blanc ou flic, mais à cause de son équipier Abe Watson dont la réputation était absolument épouvantable. Il détestait être noir et se vengeait sur les siens.

Elle marqua une pause et regarda Max un moment.

— Vous connaissez Eldon Burns ? demanda-t-elle, l'œil clair.

Pourquoi parlait-elle de lui au présent ?

— Oui, je le connaissais, dit Max. J'ai travaillé sous ses ordres. Joe aussi. Nous étions coéquipiers.

— Joe le déteste, dit-elle.

Encore ce présent.

— Je sais.

— Et vous ?

— J'étais un de ces gosses qui l'admiraient. Puis j'ai grandi. Et désormais je me rends compte de tout ce qu'il a fait.

Elle scruta Max un instant. Elle ne lui avait pas demandé ce qu'il lui voulait, et cela l'avait étonné. Elle avait accepté sa présence dans la pièce sans lui poser de question. On aurait presque dit qu'elle l'attendait. Il avait mis ça sur le compte des sédatifs et du peu de temps qui lui restait à vivre. Ou peut-être que Joe lui avait parlé de lui.

— J'étais à Miami Springs quand a eu lieu la descente. Je rendais visite à ma tante Cécile, malade. J'ai passé la nuit à ses côtés, dit-elle. J'ai entendu dire que la police n'avait pas fait de sommations avant de mener l'assaut contre la Maison Jacobine. Ils ont balancé des gaz lacrymogènes à travers les fenêtres et sont entrés en tirant. Eldon Burns et Abe Watson dirigeaient les opérations. Watson a tué mon mari et ma fille. Et il a aussi abattu Dennis Peck. Je l'ai découvert des années plus tard, dans les comptes rendus d'autopsie et de balistique du FBI.

Max avait lu deux fois ces rapports. Le FBI avait secrètement fait exhumer les

corps de Dennis Peck, d'Ezequiel et de Melody Dascal pour pratiquer des autopsies. Leurs restes calcinés avaient été extraits du feu censé s'être déclenché pendant l'assaut — mais les tests du FBI et les dépositions des témoins prouvaient que l'incendie avait en fait été allumé après le raid. Ezequiel avait été touché dans le dos par deux balles de .45 tirées à bout portant. Le légiste du FBI en avait conclu que les projectiles l'avaient transpercé avant d'atteindre Melody qu'il tentait de protéger de son corps. Dennis Peck avait aussi pris deux balles de .45 — dans la poitrine et dans la tête, à bout portant, dans le plus pur style d'une exécution. Le FBI était entré par effraction dans les locaux du laboratoire de la police scientifique de Miami pour récupérer les projectiles. Les experts en balistique avaient prouvé qu'ils venaient de la même arme — celle d'Abe Watson.

— Comment avez-vous quitté le pays ? demanda Max.

— Grâce à Joe, dit-elle. Il savait où me trouver et il est venu chez ma tante pendant que la descente avait lieu. Il voulait retourner à Overtown pour ma... ma fille, dit Vanetta avant de s'interrompre. (Ses yeux s'embaùèrent, puis elle se ressaisit.) Ma fille jouait dans la salle polyvalente avec mon mari... Savez-vous pourquoi nous l'avons appelée Melody ?

Max secoua la tête.

— Quand j'étais enceinte, Ezequiel collait son oreille contre mon ventre et jurait qu'il l'entendait chanter.

Vanetta se mit à pleurer. Max lui tendit des mouchoirs tirés d'une boîte posée sur la table de nuit. Elle se tamponna les yeux, se moucha et mit les Kleenex sous sa manche. C'était probablement une habitude prise au fil des années, mais ses bras étaient si maigres que la boule de coton glissa avant de tomber par terre aux pieds de Max. Elle ne le remarqua pas.

— Joe m'a transportée dans le coffre de sa voiture et il m'a cachée chez lui quelques jours, dit-elle. J'étais dans son appartement tandis que la police me cherchait. Ils ont fouillé partout. Une vraie chasse à l'homme. Mais ils n'ont pas pensé à la maison d'un flic. Et puis Joe est arrivé un jour avec un agent du FBI. On m'a déplacée dans une de leurs planques. J'y suis restée une semaine. L'agent m'a interrogée sur ce qui s'était passé. Vous avez lu les retranscriptions de mes interrogatoires ?

— Oui, dit-il. Et comment avez-vous gagné Cuba ?

— L'agent du FBI a organisé mon évacuation par bateau. Joe m'a emmenée aux Keys. Et de là j'ai pris la mer pour Cuba.

— Joe a fait ça pour vous ?

— Oui. Vous avez l'air surpris.

— Mais à l'époque... que saviez-vous sur Joe ?

— S'il était un informateur pour le compte du FBI ? demanda-t-elle. Je l'ai deviné lorsqu'il est arrivé chez lui avec cet agent, à leur connivence.

— Vous ne vous en étiez jamais douté avant ?

— Non.

— Et qu'avez-vous ressenti... quand vous l'avez découvert ?

— Pour être honnête, ça n'avait plus d'importance. J'ai porté le deuil de ma

filles et de mon mari pendant très, très longtemps. Il m'a fallu dix ans — non pas pour « passer à autre chose », mais juste pour accepter le fait qu'ils étaient morts. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Oui, dit-il. Je comprends.

— Joe, quand il a commencé à venir ici, m'a tout expliqué. Pourquoi il avait agi de la sorte. Et j'ai compris. C'était quelqu'un de juste. Il n'a mis dans ses rapports que ce qu'il avait vu, dit-elle. Les Jacobins noirs n'ont jamais été des criminels. Nous n'avons jamais été violents ni armés. Et nous n'avons jamais vendu de drogue. Nous n'étions pas séparatistes ni racistes. Nous voulions simplement responsabiliser nos frères noirs. Leur donner une voix. Les unifier. Ainsi, pensais-je, nous pourrions être comme les Cubains de Miami. Mais à échelle nationale. Une force qui compterait. Les exilés cubains sont responsables de ce stupide embargo, eux et leur argent qui permet d'acheter les hommes politiques. Je voulais que nous autres — Noirs américains — obtenions ce genre de pouvoir.

— Pourquoi les Fédéraux n'ont-ils pas poursuivi Eldon ? demanda Max.

— Je ne sais pas. Joe disait qu'Eldon était très puissant. Qu'il avait des casseroles sur tout le monde. Y compris Hoover : des rumeurs circulaient concernant sa sexualité. Le genre de rumeurs qui peuvent ruiner une carrière si elles sont vraies. Et Joe pensait qu'Eldon possédait un dossier en ce sens. Le fameux pistolet fumant.

— Et pourquoi ne vous ont-ils pas blanchie, en fin de compte ?

— Je n'étais pas tout à fait innocente, dit-elle. Nous étions une organisation gauchiste. J'ai fondé les Jacobins noirs sur le modèle socialiste que vous voyez ici à Cuba. J'étais alors très liée à Fidel Castro. Cela aurait été embarrassant pour eux d'innocenter quelqu'un qui était accusé de « travailler avec l'ennemi ». La guerre froide battait son plein. On avait connu la crise des missiles. Les rouges étaient sous le lit. Même si on me blanchissait du meurtre d'un flic, je restais coupable d'être une coco, une rouge.

« En plus, la police de Miami avait monté un dossier très solide contre moi. Des témoins oculaires de la descente — des gens que je connaissais depuis toujours — juraient m'avoir vue abattre Dennis Peck. Et ils avaient soi-disant trouvé des douilles avec mes empreintes digitales sur les lieux du crime. Et je m'étais enfuie à Cuba. C'était tout vu. Les innocents ne fuient pas.

« Et aussi... bien sûr, il y a autre chose. Une chose *essentielle*. Je suis noire. Et c'était le Sud à l'époque. Pourquoi, moins de quinze ans avant, les lois Jim Crow commandaient à Rosa Parks d'aller s'asseoir au fond du bus ? Mon innocence était surtout théorique.

Max ressentit quelque chose proche de l'admiration. Il en fut troublé. Il s'attendait à discuter avec quelqu'un à la haine tenace — une haine qui, bien que justifiée et compréhensible, était devenue depuis longtemps irrationnelle, brouillée par le temps et des souvenirs flous. Cependant, il n'entendait rien de tel. Il comprenait pourquoi on tombait sous son charme. Aujourd'hui encore, elle conservait ce pouvoir de fascination. Et cela rendait *la* question d'autant plus

difficile à poser.

Il regarda par la fenêtre l'océan d'un noir bleuté, les bouées clignotantes tanguant au gré de la houle.

— Le monde a changé. Le bloc communiste s'est effondré. L'Amérique s'est trouvé de nouveaux ennemis, dit-elle. Joe m'a rendu visite régulièrement. Il était décidé à laver mon honneur. Mais je suis tombée malade. Et cela a changé la donne. Le compte à rebours avait commencé. Il me restait un temps limité pour faire les choses.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Quelles choses ?

Max sentit son cœur s'accélérer, ce bon vieil afflux sanguin qui l'envahissait lorsque arrivait le moment des aveux.

— Les gens meurent toujours plus tôt qu'ils ne le voudraient. Et ils laissent toujours un foutoir quelque part. Je suis décidée à ne pas faire de même. Je suis décidée à mettre les choses en ordre.

Max lâcha la phrase sans réfléchir :

— Eldon Burns est mort. Ils disent que vous l'avez fait tuer.

Elle le dévisagea, l'air ébahi, puis cligna des paupières et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous venez de dire ?

— Eldon Burns. Il a été assassiné à Miami le mois dernier.

— Quoi ? Quand ? Le mois dernier ? (Elle s'approcha très légèrement de lui.)

Vous avez dit *assassiné* ?

— Oui. Abattu. De deux balles. Une dans chaque œil, dit-il. Et devinez quoi ? Deux douilles retrouvées sur les lieux du crime portaient vos empreintes.

— Le mois... le mois *dernier*, dites-vous ?... *Mes empreintes* ?

Elle s'essaya à un rire sarcastique, mais ne parvint qu'à tousser faiblement.

— Vous êtes en train de dire que *je* l'ai tué ?

— Non, Vanetta, pas moi. Eux le prétendent. La police de Miami.

— C'est pour ça que vous êtes ici ? *Pour me coffrer* ?

— Non. Pas du tout. (Max secoua la tête.) Je ne vous en veux pas d'avoir souhaité la mort d'Eldon. Abe Watson et lui ont tué votre mari et votre fille, et ils ont abattu Dennis Peck pour vous piéger. Avec la même arme. Et cette arme — le .45 d'Abe Watson — a été utilisée pour tuer Eldon Burns. Vos empreintes étaient sur les douilles qu'ils ont retrouvées sur place.

— C'est *ridicule*. (Elle était plus étonnée qu'en colère.) Après tout ce que l'on vient d'évoquer — la manière dont j'ai été victime d'un coup monté.

— En ce qui me concerne, j'ai eu des doutes dès le départ, dit-il. Leur version était peu plausible. Sauf si vous pensiez que le temps était venu pour vous de régler vos comptes.

— Je vous parais si tordue ?

— Non, reconnu-il.

— Vous dites qu'*ils* ont dit que j'avais « fait » tuer Eldon ? Et par qui ?

— Un homme avec un bec-de-lièvre — un Cubain.

— Vous ne pensez pas à *Osso* ?

— Vous le connaissez ?

— Bien sûr que je le connais. Depuis toujours. Je l'ai encore vu ce matin.

Le cœur de Max en oublia une pulsation.

— Où ?

— Il vit ici.

— À l'hôpital ?

— Non. Dans la maison de l'autre côté de l'île. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Osso a tué Eldon, dit Max. Et... il a aussi tué Joe.

Sa mâchoire inférieure s'affaissa. Elle la couvrit d'une main. Ferma les yeux. Inspira. Ses poumons luttèrent pour trouver de l'air.

— Qu'est-ce que vous venez de dire ? Joe... Joe est *mort* ?

— C'est pour ça que je suis là, Vanetta.

— Joe a été... a été... *assassiné* ?

— Sous mes yeux. Le jour d'Halloween. La même arme. Le même tueur. Les mêmes empreintes sur les douilles. Les vôtres. Quelqu'un vous a piégée.

Elle fixa Max, puis ses yeux se perdirent avant de se reposer sur lui.

— Joe est... Joe est mon *ami*. Joe est... *mort* ?

— C'est pour ça que je suis là, Vanetta.

— Je n'ai jamais fait de mal à personne... pas même à Eldon Burns. Ni à Abe Watson. Dieu sait qu'il le méritait. Et je n'ai jamais, au grand jamais, voulu de mal à Joe. Il m'a sauvé la vie. Il a pris le risque de tout perdre quand il venait ici pour essayer de laver mon honneur, dit-elle en pleurant. Et vous dites... qu'ils pensent que... je l'ai fait *tuer* ?

Et Max sut, sans l'ombre d'un doute, qu'elle était innocente. Quelqu'un lui avait posé les balles dans la main, probablement pendant son sommeil ou sous l'effet des sédatifs. Quelqu'un avait monté le coup pour en faire une tueuse de flics. Une fois encore. Quelqu'un qui connaissait son histoire.

Mais pourquoi ? Pourquoi elle ? Et pourquoi eux ?

— Vous m'avez dit qu'Osso vivait ici. Avec le propriétaire de l'île ? Qui est cet homme ? Comment s'appelle-t-il ?

Elle se redressa, en colère, tremblante, faible, les yeux bouillants de rage.

Elle ne pouvait pas parler.

— Votre assistant Elias Grimaud vous a présenté cet homme. Celui qui a subventionné vos centres durant la Période spéciale. Qui est-il ? Comment s'appelle-t-il ? Je vous en prie, dites-le-moi. Dites-le-moi et je disparaïs.

Il tendit le bras et prit son poignet dans sa main. Un pouls à peine perceptible. Il sentit ses muscles fragiles réagir à son contact.

— S'il vous plaît, Vanetta. Ils ont tué Joe. Votre ami... mon ami. Notre ami.

Derrière lui, il entendit du bruit. Deux petites tapes. Comme si l'on frappait à la porte.

Mais non.

Ce n'était pas ça du tout.

Max voulut se retourner, mais une douleur explosa à la base de sa nuque,

envahit son crâne, et sa vision se troubla.

Il essaya de rester debout. D'atteindre son arme. Mais la pièce tanguait de gauche à droite, le sol devenant soudain liquide. Et cette douleur dans la tête qui allait crescendo.

La dernière chose qu'il vit avant de sombrer fut Vanetta fixant la personne derrière lui. Elle criait, mais il ne l'entendait pas.

Et il comprit qu'ils n'étaient pas seuls.

Il ouvrit les yeux, un flou blanc bleuté sur la rétine.

Premières idées : il faisait jour quelque part, le matin — et il avait la gueule de bois, une sacrée gueule de bois. Mais *quand* s'était-il remis à boire ? Et combien de temps avait duré le trou noir ?

Il avait mal aux cheveux.

La bouche sèche, la lumière lui faisait frir les pupilles. Typiquement le syndrome post-cuite. Il ferma les yeux. Il en fut légèrement soulagé, la pression sous son crâne diminuait, la douleur aussi.

Alors, il se souvint :

Vanetta Brown.

Qui est cet homme ? Comment s'appelle-t-il ?

Le coup à la base de la nuque.

Puis plus rien.

Et maintenant ?

Il respira un bon coup. L'air lui brûla les narines, envahies d'une forte odeur, familière et qu'il adorait gamin.

Mais elle était surpuissante.

Et dangereuse.

De l'essence.

Il ouvrit les yeux, aux aguets, sa vision soudain cristalline.

Mais bordel, qu'avait-il devant les yeux ?

Une plage en plein jour, vue d'en haut.

Il connaissait cette vue.

Il la connaissait même bien.

C'était *sa* vue, celle de son appartement.

Miami Beach, extrémité sud-ouest de Collins Avenue.

Il cligna des paupières.

C'était une vidéo, filmée depuis son balcon sur la mer, qui se jouait sur le plus gros écran plat qu'il avait jamais vu.

Quelqu'un était entré chez lui pour filmer.

Cette vidéo pouvait avoir été tournée n'importe quand. La plage était bondée d'adorateurs du dieu bronzage, des petits points noirs qui faisaient parfois les cent pas sur un sable blanc cosmétique.

Il essaya de bouger, de se lever, mais ne parvint qu'à bomber un tout petit peu le torse en haussant imperceptiblement les épaules. Il lui était impossible de quitter son siège, ni même de changer de position. Ses poignets étaient ligotés aux pieds de la chaise sur laquelle on l'avait installé par des nœuds si serrés qu'il

ne sentait plus le bout de ses doigts. Ses jambes et chevilles avaient subi le même sort. Pieds nus, il sentait à peine le sol. Impossible de remuer ses orteils engourdis.

La chaise en fer était scellée au sol par des rivets brillants.

Le sol avait été peint en noir mat, comme les murs et le plafond. Impossible d'évaluer la taille de la pièce. Elle semblait vaste ou petite, confinée ou ouverte sur l'infini.

Quelque chose par terre attira son regard : de grandes traces blanches immaculées. Il tourna la tête pour les observer de plus près. Des hiéroglyphes, formés d'une pâte crayeuse et brillante, à l'aspect d'un glaçage de pâtisserie, en plus épais.

Il distingua les contours d'un cercueil qui contenait trois croix.

Il reconnut le style, mais avec la cervelle en bouillie et les sens en vrac, il lui fut impossible de se souvenir où il l'avait vu pour la première fois.

Il scruta ensuite le reste de la pièce.

Le cercueil faisait partie d'un agencement plus vaste, qui occupait l'essentiel de son champ de vision. Au cœur du dispositif, lui. Il avait été ligoté et placé au centre d'une grande croix inversée aux extrémités taillées en pointe.

À sa droite, une scène tracée avec une étrange pâte montrait un serpent jaillissant à la verticale d'un œuf posé sur un nid — ou était-ce une *couronne* d'épines. Le corps du reptile était composé de trois lignes grossières et ondulantes, mais sa grosse tête avait fait l'objet d'un soin particulier : un visage semi-humain aux diamants en guise d'yeux, des sourcils fuselés, une bouche aux lèvres pleines, deux défenses à la place des incisives, et une longue langue fourchue qui tenait par le cou un oiseau effrayé, un aigle impérial.

Max était dans le flou.

Puis la peur le gagna.

Son cœur s'emballa, un poing désespéré cognait sa poitrine, des échos pénibles s'élevaient de ses os, sa nuque résonnait.

Il savait exactement ce qu'il avait sous les yeux, où il était assis, mais il ne comprenait pas pourquoi. Pas plus qu'il ne saisissait comment il était passé de la chambre de Vanetta Brown à cette chaise. Encore trop dans le cirage, il peinait à trouver un sens à cette situation.

Sa peur monta d'un cran.

Il regarda le dessin derrière lui.

Il distingua un personnage, représenté par des bâtonnets, sur un bateau, manipulé par une main invisible grâce à une corde attachée à la proue. Dans un coin, au loin, par-delà les eaux, flottait un drapeau américain.

Le dernier dessin représentait un crâne grimaçant coiffé d'un haut-de-forme, penché négligemment sur le côté. Le crâne avait un unique œil, vert clair.

Du naïf crétin.

Il savait où il était.

Ce n'était pas la première fois qu'il se retrouvait dans cette situation.

Pas dans ce lieu, bien sûr, mais dans la même posture : attaché à une chaise, au

centre d'un *vévé* vaudou, ces dessins de cérémonie tracés en l'honneur d'un dieu ou pour appeler un esprit.

Max interpréta le *vévé* ; il déchiffra les images dans l'ordre inverse des aiguilles d'une montre, en partant du crâne.

La première représentait Baron Samedi, l'habitant des cimetières, le voleur d'âmes, le dieu vaudou de la mort. Baron Samedi était d'habitude dépeint en un Fred Astaire squelettique, en plein numéro de claquettes entre les tombes, en queue-de-pie et haut-de-forme ; il chantait la douleur. Cependant, il y avait là un détail supplémentaire et singulier — cet œil vert clair. Max l'étudia un moment. Il l'isola du reste du crâne, oubliant le contexte. Un éclat irradiant. Et très familier.

Bien sûr...

C'était l'Œil de la Providence — ce même œil voyant tout qui trônait sur la pyramide inachevée, à la treizième marche, au dos de tous les billets en dollars.

Baron Samedi avait *observé*.

Baron Samedi avait des affaires à régler.

Avec lui.

Et c'était en rapport avec l'argent. L'argent était au cœur de tout ça.

Les choses se mettaient en place, vite et trop bien.

Joe et Eldon avaient été abattus de balles dans les yeux.

Max était l'homme dessiné en bâtonnets sur le navire. Il avait été attiré depuis l'Amérique par quelqu'un qu'il ne pouvait voir. Et l'Amérique s'était retournée contre lui.

Wendy Peck.

Elle avait découvert qu'il avait rapporté de l'argent d'Haïti. Elle l'avait contraint à venir ici pour retrouver Vanetta Brown.

Max avait la gorge de plus en plus sèche.

Son pouls s'affolait.

La pièce lui sembla aussi étroite et exiguë que le coffre d'une voiture.

Il regarda le serpent et l'aigle. L'approximation de l'emblème national, le cœur du sceau présidentiel, c'était encore lui. Il était américain, il avait travaillé au service du système. Donc, cela se référait à un événement de sa vie de flic, quelque chose qu'il avait fait avec Eldon et Joe.

Et cette autre image :

Il avait pondu l'œuf d'où avait jailli le serpent. Il avait engendré lui-même son pire ennemi ; un ennemi qui avait toujours été à ses côtés, en lui — et si près qu'il ne l'avait même pas remarqué.

Et enfin, le cercueil et ses trois croix. Facile. Cela représentait trois morts.

Celle d'Eldon, de Joe et la sienne.

Il allait mourir ici.

Bientôt.

Qui est cet homme ? Comment s'appelle-t-il ?

Maintenant, Max le savait.

C'était Boukman.

Salomon Boukman.

Mais il avait du mal à le croire.

Sans parler d'y comprendre quelque chose.

Il jeta un œil circulaire à la pièce.

— Montre-toi ! cria-t-il.

Sa voix lui revint faiblement, lui indiquant qu'il se trouvait sans doute dans une cave.

— Montre-toi !

La pièce semblait vide, mais il ne se sentait pas seul. Il flaira une présence — qui attendait, observait et prenait son temps avant de se manifester. Boukman avait toujours aimé travailler ses entrées.

Le *vévé* était entouré par un vaste cercle de cierges qui se consumaient lentement sur de hauts chandeliers en argent. Les gros cierges noirs et rouges étaient piqués de dents d'animaux, de verre cassé, de lames de rasoir et de traces d'ongles. Ils avaient été placés à l'écart du *vévé*, à l'écart de cette pâte, source des effluves d'essence.

Entre les chandeliers, des saladiers en porcelaine blanche étaient remplis d'eau ou d'un liquide rouge, probablement du sang.

— *Montre-toi !* cria de nouveau Max.

Il tourna la tête de gauche à droite, d'avant en arrière, autant que possible.

Soudain, sur l'écran l'image changea.

Une fois encore, il reconnut cette vue.

Il la connaissait bien.

Trop bien.

La chambre 30 du Zurich Hotel. Ses miroirs en forme d'oiseaux sur les murs.

Le nanar porno de Rudy Milk défilait à l'écran. « Fabiana » et « Will » s'embrassaient, se tâtaient et se touchaient, tandis que les doigts faisaient sauter ceinture, libéraient boutons et bretelles et baissaient les fermetures Éclair. Leurs échanges lui revinrent en mémoire, les voix synchronisées à l'action : Will qui marmonnait, Fabiana qui riait.

Mais aucun son ne s'échappait de la télé.

Alors l'image à l'écran tressauta une seconde, et ce sifflement parasite haut perché, qu'il se souvenait avoir entendu la seule et unique fois où il avait visionné la vidéo, arriva de tous les coins de la pièce, lui percutant la tête.

Il nota une différence. Une image fugitive venait de s'afficher, quelque chose qui n'avait rien à voir avec du porno.

Une image solitaire qui lui avait échappé.

Comme si la télé était branchée sur ses songes, le film rembobina. Il se remit à tourner en avant, lentement, très lentement, un ralenti image par image, l'action dévoilée comme de gigantesques cartes de poker.

Une voix en accéléré répétant la même phrase.

Une voix qu'il reconnut.

Une voix altérée par le temps et l'âge, et... la nature.

Une voix entendue pour la dernière fois en 1982, à l'accent haïtien — mélodieuse fusion d'Afrique et de français, qui tempérait la dureté de l'anglais en étirant ses voyelles heurtées.

La voix était celle de Salomon Boukman. Sa langue avait été coupée en deux. Eva Desamours — sa maîtresse et voyante — avait tranché sa langue en son milieu et lui avait fait porter une attelle pour que les deux morceaux restent bien disjoints. C'était une image qu'elle cultivait chez lui, pour le faire apparaître comme un esprit vaudou, un démon descendu sur terre ; quelque chose pour effrayer les gens et leur faire croire qu'il était plus qu'un simple être humain. Ses deux moitiés de langue s'étaient réunies durant son séjour en prison, la nature détestant le vide. Selon son dossier médical, sa langue avait gonflé au cours du processus et, plus épaisse, avait modifié sa diction. Lorsqu'il parlait trop fort, il sifflait.

— Tu me donnes une raison de vivre.

C'est d'abord ce qu'avait cru entendre Max.

Mais non, ce n'était pas *exactement* ça.

Les souvenirs qui résonnaient sous son crâne avaient pris le pas sur ce qu'il avait effectivement entendu.

Soit :

— Tu m'*as donné* une raison de vivre.

Au passé.

Max sentit une sueur glacée perler sur ses tempes, une sensation plus fraîche encore à l'estomac, des douleurs et frissons dans les jambes.

La vidéo était sur pause. « Fabiana » et « Will » n'étaient plus à l'écran, exit la chambre d'hôtel.

Il découvrit un autre plan.

Oui, il connaissait cette vue.

Et il la connaissait bien.

Combien de fois avait-il regardé cette photo ? Combien de fois l'avait-il examinée ? Un million ?

Il n'avait eu de cesse de vouloir en comprendre la signification, mais écartait systématiquement ses conclusions, pour toujours reconsidérer l'image qu'il avait sous les yeux à cet instant. Il l'avait observée sous tous les angles, et toujours la certitude le disputait à la perplexité.

Bar de La Coupole à Haïti, décembre 1996. Salomon Boukman, debout derrière lui, tenait un flingue contre sa tempe, souriant de toutes ses dents. Max, inconscient du danger, le regard perdu dans le vague. Le flingue était le sien, un Beretta. Boukman l'avait fait glisser de son holster sans qu'il s'en rende compte et l'avait braqué avec. Comme pour lui dire : « Regarde-moi, je suis juste derrière toi et tu ne peux même pas me voir. » Ou : « Tu pourrais mourir sur-le-champ sans même t'en apercevoir. » Boukman s'était assuré qu'il quitte Haïti avec la photo. Au dos, il avait écrit : « Tu me donnes une raison de vivre. » Comme pour dire : Je ne t'ai pas oublié, je ne t'oublierai *jamaïs*. La photo se trouvait dans un des sacs

qui contenaient l'argent de la récompense.

L'argent...

L'œil *vert dollar* de Baron Samedi...

Alors, une vieille terreur remonta de ses tripes. En 1981, Boukman l'avait torturé et presque achevé. Il l'avait autant déglingué que les traumatismes de l'enfance peuvent dégligner un adulte, l'abîmant jusqu'aux tréfonds de son âme.

Il se mit à trembler.

Cela allait être *bien* pire.

Le film reprit, toujours muet. Le couple était en pleins ébats. Les yeux rivés sur l'écran, Max était incapable de couper la bande-son qui tournait dans sa tête.

Le film ralentit en une succession de plans hachés, avant de se figer sur une autre image.

Max sur la tombe de Sandra, filmé de profil avec un zoom. Il venait de mettre des fleurs fraîches devant la stèle et avait les yeux baissés.

Le film reprit, lentement, jusqu'au plan suivant.

Quelqu'un — Boukman ? — pissait sur la tombe et les fleurs.

Max essaya alors de bondir de sa chaise. Il était fou de rage. Fou à en tuer. Il rua et se débattit. Les liens lui rongeaient la peau des chevilles et des poignets les brûlant.

— *Espèce d'enculé !*

Le porno continuait à défiler. Et des horreurs continuaient de le ponctuer.

Yolande Pétion, son ancienne associée, par terre chez elle, fraîchement abattue d'un coup de fusil de chasse dans le visage.

Max et Tameka. Leur premier dîner dans ce restaurant de sushis sur Lincoln Road. Tameka regardait par-dessus son épaule, droit dans l'objectif, souriante.

Elle connaissait Boukman. Elle l'avait vu.

Le sang de Max se glaça.

« *Tu m'as donné une raison de vivre.* »

Tameka et lui aux Bahamas sur la plage. Tameka baissant ses lunettes de soleil et fixant de nouveau l'objectif, un sourire entendu aux lèvres, tandis que Max tournait le dos à l'océan.

Las Vegas. Max endormi à l'hôpital, le visage tuméfié, le bras dans le plâtre.

L'incendie qui avait dévasté le foyer conjugal : son argent, sorti du coffre et fourré dans une mallette, juste à temps.

Max étendu inconscient dans la rue devant chez lui. Boukman avait fait cramer sa baraque, pris son argent et l'avait sauvé. Sauvé pour un autre jour.

L'œil *vert dollar* de Baron Samedi...

Boukman avait utilisé l'argent pour payer Milk afin qu'il réalise le film.

Boukman avait retourné son pognon contre lui.

Sa récompense en narcodollars : l'argent de la mort.

Boukman avait tué Milk chez lui avec ses convives. Il avait enterré les cadavres dans le jardin avec l'argent qui lui avait servi à payer Milk. Ce pognon était celui de Max — qui l'avait déterré et indiqué aux flics où le trouver. *Comme il était censé le faire.*

Tameka, allongée dans ce qui semblait être un désert, un trou dans la tête, du sang sur le sable, l'ombre d'une silhouette penchée sur son cadavre.

Fabiana et Will en avaient terminé. Fabiana le complimentait sur sa baguette magique en la flattant de l'index. « *Appelle-moi Harry Baiseur, bébé* », articulait Will. Mais Max ne l'entendit pas. À la place, il perçut la voix de Boukman sur la bande-son :

« *Tu m'as donné une raison de vivre.* »

Le .45 d'Abe Watson, recouvert de terre et de vers.

Will, allongé nu sur le lit, se grattait l'entrejambe tandis que Fabiana prenait une douche.

Burns sortait de la salle de la 7^e Avenue. Eldon avait-il vu Boukman avant de mourir ? Évidemment.

Max et Joe attablés au Mariposa.

Will quittant la chambre d'hôtel en bleu de travail et bonnet.

Tous les clients de Max des cinq années précédentes, posant là où il les avait vus pour la dernière fois. Tous souriaient. Max se demanda s'ils n'étaient pas morts eux aussi. Des « clients » envoyés par Boukman.

Sa vie, depuis 1996, venait de défiler par flashes devant lui.

« *Tu m'as donné une raison de vivre.* »

Et le film s'arrêta.

L'écran devint blanc.

Assis dans la pénombre, Max observa un moment les ténèbres alentour aspirer la faible lueur des cierges.

La vue de Miami Beach, qu'il ne connaissait que trop bien, réapparut à l'écran.

Alors Salomon Boukman s'adressa à lui.

— Tu sais ce que ça signifiait quand je t'ai dit : « Tu me donnes une raison de vivre » ?

La voix de Boukman venait de derrière la télé, mais on aurait dit qu'il lui chuchotait à l'oreille.

— Tu m'avais sauvé la vie. J'aurais préféré que ce ne soit pas le cas.

Jusque-là Max était en colère — et effrayé — et abasourdi. La présence de Boukman le rendit fou furieux. Il voulait le choper et le tuer. Le tuer pour ce qu'il avait fait à Joe, le tuer pour avoir pissé sur la tombe de sa femme — putain, juste le tuer. Il se foutait de ses motivations ou raisons.

Il redoubla d'efforts pour se libérer. Il se tortillait et gigotait et ruait contre ses liens. Il tirait et poussait. Les chairs de ses bras et de ses jambes à vif, sanglantes. Les cordes se détendaient une fraction de seconde, mais pas plus et pas assez.

— Je ne voulais pas vivre, mais tu m'as *fait* vivre, continua calmement Boukman. Tu m'as donné le baiser de la vie. Tu m'as donné ton souffle. Tu fais partie de moi. Ma vie est liée à la tienne. Tu m'as donné une raison de vivre.

Sa voix était toujours aussi dénuée d'émotion, monocorde, aussi menaçante que sifflante. Cependant, elle était devenue rocailleuse, quelques tons plus bas que celle qu'il se souvenait avoir entendue au cours de son procès. Comme lui,

Boukman avait vieilli.

Sur l'écran de télé défilaient les séquences tournées au Zurich Hotel.

— J'ai passé treize ans en prison. Quand j'ai été libéré, j'avais beaucoup de comptes à régler.

La télé se mit à bouger légèrement vers la gauche, poussée par quelqu'un de grand et mince — trop grand pour être Boukman — une silhouette qui sembla glisser avant de disparaître de son champ de vision.

La télé s'arrêta dans le coin opposé.

Max scruta l'espace vide et sombre devant lui et aperçut une forme humaine tapie dans les ténèbres. Une lumière rosâtre s'élevait du sol. En y regardant de plus près, Max distingua les battants ouverts d'une trappe et des marches qui descendaient.

— Pourquoi tu ne m'as pas juste... tué ? dit-il.

— La revanche n'est jamais *suffisante*, dit Boukman. C'était trop facile d'arriver par-derrière et de te mettre une balle dans la tête. J'aurais pu le faire. J'en ai décidé autrement. Qu'est-ce qui succède à un meurtre ? Imagine : tu es mort et je baisse les yeux sur ton cadavre et je te déteste *encore*, j'ai encore envie de te faire du mal. Je veux que tu reviennes à la vie pour que je puisse te tuer de nouveau, encore et toujours, jusqu'à ce que je sois satisfait. Mais je ne peux pas le faire. Parce que tu es déjà mort. Donc qu'est-ce que je fais ? Comment *continuer* à te tuer ? Comment je fais pour en avoir *suffisamment* ?

« Je le fais petit à petit, une chose après l'autre. Je te prends *tout*. Tout ce que tu aimes, tout ce qui t'est cher, tout ce que tu sais, tout ce dont tu es sûr. Je tue tes amis, je te vole ton argent, j'incendie ta maison avec tous tes souvenirs, je te prive de tes moyens de subsistance. Et j'observe le résultat sur ta petite personne. Comment la tristesse te paralyse. Comment la solitude te ronge. Comment la misère t'emprisonne, te retient captif.

« Et c'est alors que je commence *vraiment* à te baiser, dit Boukman.

Sa voix était comme détachée des mots, comme s'il lisait les lettres de l'abécédaire d'un ophtalmo.

— J'aurais pu te laisser mourir dans ta maison quand j'y ai mis le feu. Mais je me suis assuré que tu en sortes vivant. Pour que tu puisses repartir de zéro ou presque.

« Je t'ai procuré un gagne-pain. Tu t'es reconverti en détective privé, comme je savais que tu le ferais. Que pouvais-tu faire d'autre ? Je t'ai fourni des clients. Je les ai créés. Je t'ai envoyé des acteurs jouant les cocus. Ce boulot était indigne de toi, une insulte à tes talents, une humiliation. Mais il *fallait* que tu le fasses parce que tu avais besoin d'argent. Je les payais pour qu'ils te rémunèrent avec ton propre pognon. J'utilisais *ton* argent pour payer *ton* salaire. Tu pensais que tu les observais alors qu'ils étaient trompés, mais en réalité c'est toi qui étais trompé, c'est toi qui étais baisé.

Max avait cessé de lutter. Il était à bout de forces, poignets et chevilles étaient brûlants et sanguinolents. Pendant tout ce temps, tandis qu'il regardait les images resurgir — Boukman dans les coulisses, tirant les ficelles d'un destin cruel,

foutant en l'air son existence — il avait éprouvé un sentiment étrange au fond de ses tripes, comme s'il était coincé dans un ascenseur en chute libre. Il savait qu'il avait perdu. Mais, quand il y songeait vraiment, il avait perdu depuis bien longtemps. Depuis qu'il avait décidé de garder cet argent rapporté d'Haïti.

Il réfléchit à la volonté de Boukman, la volonté de faire toutes ces choses — les planifier, les chorégraphier et, par-dessus tout, sa patience. Boukman n'avait pas agi sous le coup de la colère. La colère avait une fin claire et nette, une pointe aussi aiguisée qu'ascendante. Boukman avait agi sous l'empire de la haine. Une haine si longtemps nourrie qu'elle en était devenue désincarnée et dépassionnée : quelque chose dans lequel il se complaisait, comme une sorte de passe-temps.

Quelque part, il admirait le génie cruel de la chose, cette rétribution clinique — même si tout cela avait été dirigé contre lui.

— Et puis il y a eu Tameka. Cette pute. Je l'ai payée. Et toi... tu l'as presque épousée.

Max crut entendre Boukman ricaner.

— J'aurais pu la payer pour qu'elle devienne la seconde Mme Mingus si je l'avais voulu. Mais cela aurait été trop cruel.

— Plus cruel que de la tuer ? demanda Max, sachant que la question était de pure forme.

— Tu n'avais pas à venir ici, Max. Le choix était clair. La prison ou Cuba. Mais je savais que tu viendrais. Comme je savais que tu ne regarderais pas le film à temps pour sauver Joe Liston. Tu es trop vieux, trop lent, trop aveugle. Je te connais bien, Max Mingus. Tu regardes, mais tu ne vois pas. Tu ne verras jamais. Parce que tu ne l'as jamais voulu.

Boukman jeta un regard vers la télé et la personne debout à côté.

— Tu as tué Joe parce que c'était mon *ami* ?

— Tout juste.

— Et Eldon ? Pourquoi l'avoir tué ? Nous étions brouillés.

— On a presque été collègues, toi et moi, dans le temps.

Max comprit immédiatement ce que cela signifiait.

— Tu as travaillé avec Eldon pendant toutes ces années ?

— Comment crois-tu que je m'en suis tiré avec tout ce que j'ai fait ?

— Tu avais les cartes en main.

Il le déduisait de ce qu'il avait lu dans les dossiers du FBI. Eldon avait protégé Halloween Dan, l'avait rendu intouchable. Le seul problème était que Dan refusait de faire profil bas ; il fallait qu'il montre au monde entier et à sa mère qui il était. Boukman était tout le contraire — un homme aux millions de visages dont aucun n'était le sien.

— Eldon Burns s'est attaqué à moi, dit Boukman. Quand Liston et toi vous enquêtiez sur moi, il s'est retrouvé face à un choix simple : se débarrasser de toi ou me remplacer. Il t'a choisi avant moi. Sans surprise. Tu étais son héritier désigné. Il t'avait corrompu tout au long de ton existence, mais tu ne t'en es jamais rendu compte parce que tu ne l'as jamais connu aussi bien que moi. Il te suffisait juste de *regarder*, Max. Mais comme je te l'ai déjà dit, tu ne *vois* pas.

— C'est pour ça que tu as fait tuer Eldon et Joe, deux balles dans les yeux, pas vrai ? En guise de message pour moi ?

— Tu es lent, mais tu y parviens toujours... à la fin. Et nous y sommes à... la fin.

— As-tu dit à Vanetta Brown que tu étais réellement ?

Boukman ne répondit pas.

Le calme régnait dans la pièce. Sur l'écran de télé, les stars du porno mortes baisaient à s'en faire péter le cerveau.

— Est-ce que tu as quelque chose à dire, Max ? Une dernière déclaration ?

— Ouais. J'en ai une, dit-il. Tu sais, je croyais que j'étais cinglé, Salomon, mais toi... tu as pris ce gâteau et tu l'as mangé. Et tu t'es aussi léché les doigts.

L'espace sombre que fixait Max se modifia, se fit très légèrement plus lumineux, comme si un petit bout de nuit en avait été aspiré.

— Dis bonjour à Eldon de ma part, dit Boukman.

Il s'éloigna, doucement et sans un bruit, avant de descendre les marches illuminées.

Max se rendit compte qu'il avait déjà vu la grande silhouette décharnée qui se tenait debout à côté de la télé. Il reconnut la posture, la façon de se tenir. La lueur de l'écran et des cierges non loin faisait ressortir les motifs métalliques imprimés sur la chemise — des oiseaux, oies ou pélicans, volant en formation, becs contre queues, ailes contre ailes. Les oiseaux avaient la même forme que les petits miroirs sur les murs du Zurich Hotel. Max regardait le même homme qu'il avait remarqué de l'autre côté de la rue quand il était sorti de l'hôtel, celui qui l'avait observé quand il avait reçu l'appel de Joe lui annonçant la mort d'Eldon.

L'homme attrapa un seau de plastique noir et s'approcha. Il évita soigneusement de marcher sur l'un des *vévés*. Il avait rentré le bas de ses pantalons dans ses bottes, dont les épaisses semelles de caoutchouc, à chacun de ses pas, bruisaient sur le béton.

Lorsqu'il fut plus près, Max put nettement observer le visage qu'Eldon et Joe avaient vu juste avant de mourir, ce visage qui était sur les photos de surveillance de Wendy Peck — et dont une version encore plus déformée et embryonnaire était punaisée sur le mur de Vanetta Brown.

Il y avait encore quelque chose d'enfantin en lui. La moitié supérieure de ses traits était fragile, presque tendre ; le petit front plat, avec des sourcils lisses et brillants, épargné par le temps ou les soucis ; ses yeux étaient grands comme un terrain vague, comme en quête de nouvelles expériences.

Sa bouche atrophiée dominait le tout. Elle donnait l'impression que la moitié inférieure droite de son visage pendait légèrement de travers, comme si elle attendait qu'une main la remette en place. Ses lèvres étaient minces, en lambeaux et squameuses, telles des échardes de verre brisé surmontées de barbelés ; les coins surchargés de sombres crochets.

— Tu es Osso. C'est ça ?

Il ne répondait pas, mais c'était bien lui.

Il posa le seau sur le sol, dans un endroit dégagé, près de Max, qui perçut une franche odeur d'essence. Ses yeux affolés brûlaient, les vapeurs lui piquaient le nez. Il toussa, s'étrangla à moitié et tourna la tête de l'autre côté.

Osso le regarda sans expression ; ses yeux le scrutaient de droite à gauche et de haut en bas. Il sortit un pinceau de sa poche arrière, s'accroupit et le trempa dans le seau. Il fit quelques tours pour en mélanger le contenu, sans jamais quitter Max des yeux. Son travail terminé, il tapota le pinceau pour enlever l'excédent de matière.

Osso s'agenouilla aux pieds de Max qu'il entreprit de peindre avec la pâte. C'était froid. Lorsqu'il en appliqua sur les blessures ouvertes autour des chevilles, la sensation de brûlure fut immédiate. Max en eut le souffle coupé avant de gémir de douleur.

Oso était la personne vivante en bonne santé la plus maigre que Max avait jamais vue. Il lui faisait penser à un lézard géant.

— Que tu aies tué Eldon Burns, je peux vivre avec. Je veux dire, si j'avais alors su ce que je sais maintenant, je lui en aurais collé deux moi-même.

Oso l'ignora. Il continua à enduire les pieds de Max jusqu'aux mollets.

— Mais Joe... *Joe Liston* ? Non. Pas lui. C'était un type honnête et droit. Toute sa vie, il n'a fait que le bien. Et toi... toi, putain, tu l'as descendu. Espèce de tas de merde. Je sais que tu vas me dire que ça n'avait rien de personnel, que tu n'as fait que suivre des putains d'ordres. Mais tu sais quoi ? Je m'en fous. Ça ne compte pas. C'est toi qui as appuyé sur la détente. Tu es aussi pourri. Et tout autant coupable.

Oso arrêta de peindre pour le regarder. Sa bouche bougea — mais seulement le milieu, pas les coins, et ses lèvres se séparèrent comme s'il était sur le point de dire quelque chose, mais il les referma. Max crut voir une pointe de colère traverser ses yeux, aussi nette et fugace qu'une éclipse.

Oso se leva et se dirigea derrière Max.

Max sentit la respiration de l'homme à la base de sa nuque, et sur son cuir chevelu. Puis Oso se mit à lui enduire les mains de pâte.

Max se tordit le cou pour le regarder.

— Ce fils de pute t'a adopté, pas vrai ? T'es son *garçon*, c'est ça ? Tu l'appelles *papa* ? Tu es né avec le palais fendu. Il t'a fait opérer et tu étais si reconnaissant que tu es devenu sa pute. C'est comme ça que ça s'est passé, pas vrai ? Pourrais-tu même *parler* sans ce foutu machin ?

Oso continua ce qu'il avait entrepris, mais pas de la même manière, avec plus de lenteur et de précaution. Lorsqu'il en arriva aux plaies ouvertes sur les poignets de Max, il appuya franchement sur le pinceau. Max hurla et tressaillit d'avant en arrière tandis que la douleur s'infiltrait dans ses épaules ; elle semblait lui souder les nerfs.

— Eh ? haleta Max. Comment t'a payé ton *papa* pour avoir tué Joe ? Il t'a promis plus de *chirurgie esthétique* ? Je parie que c'est ça. Et tu sais quoi ? il a raison, parce que t'en as foutrement besoin, espèce de monstrueux enculé.

Oso colla le pinceau sur son poignet et le maintint là, puis tartina un peu plus de pâte sur ses plaies.

La douleur redoubla, et gagna ses tempes. Max cria. Ses jambes secouèrent la chaise. Il donna un coup de pied.

Il... *donna*... un... *coup*... de... *pied*.

Max sentit son pied s'élever. Libre. Plus de liens.

Il baissa les yeux. Ses chevilles n'étaient plus retenues par les cordes.

Quand Oso avait appliqué le pinceau sur les poignets de Max, il avait rué et tiré si fort sur ses jambes que ses pieds et ses mollets lubrifiés s'étaient libérés de leurs entraves.

Et Oso n'avait rien remarqué.

Max reposa ses pieds sur le sol.

Oso avait fini de lui tartiner les avant-bras. Il chopa Max par le menton, d'une

main ferme, et lui poussa la tête en arrière.

Il se pencha pour tremper le pinceau dans le seau. Max sentit l'haleine d'Osso sur sa joue et que la prise sur son menton se relâchait légèrement.

Il y vit une chance.

Et il la saisit.

Le crâne est la partie la plus dure du corps, naturellement conçu pour protéger le cerveau, l'organe le plus vital. À l'École de police, on enseignait aux bleus l'art délicat du coup de boule. Max avait été un bon élève.

D'un brusque mouvement de la tête vers la gauche, il la libéra et l'envoya dans le menton d'Osso. Il le toucha pile sur la pointe, aussi fort que s'il lui avait envoyé un crochet du droit.

Osso l'encaissa d'une étrange façon.

Normalement, les gens allaient au tapis, bons pour le décompte.

Mais pas Osso.

Le coup l'envoya tanguer. Puis il s'arrêta et tituba vers l'avant comme si on lui avait mis un coup de pied au cul, avant de pivoter sur le côté et de se diriger vers les cierges. L'espace d'un instant, Max craignit qu'il ne les atteigne et les fasse tomber pour les cramer tous les deux. Mais l'instinct de préservation d'Osso le poussa à s'immobiliser une fois encore, puis il recula de quelques pas hésitants et se figea. Bien droit, il inspira un bon coup. Une première fois, il secoua rapidement la tête, puis une seconde, maîtrisant la tornade qui lui embrouillait les sens ; il se remettait les idées en place, redémarrait.

Il avait laissé tomber le pinceau à côté de lui. Il se tourna pour le ramasser, mais ses semelles de caoutchouc glissèrent sur la pâte. Ses pieds souillaient le *vévé* tandis que ses longues et fines jambes s'écartaient en une glissade involontaire.

Il se rattrapa, posa un genou à terre et inspira profondément. Mais il inhalait des vapeurs d'essence entêtantes et enivrantes qui joignirent leurs effets au contrecoup du choc.

Il parvint quand même à se relever face à Max.

Il regarda son prisonnier de ses yeux vides et vitreux. Il tenta de lui mettre une claque, mais rata son coup et effectua un tour complet sur lui-même.

Max se leva autant qu'il lui était possible de le faire — à moitié accroupi — et essaya de se libérer les bras d'un coup sec.

Osso était de nouveau au tapis, un genou à terre et les deux paumes au sol, l'une sur la tête du serpent.

Une fois encore, il réussit à se relever, même si ses jambes semblaient en pur coton.

Max tirait comme un dément, si fort que la chaise commença à grincer et à donner du mou.

Osso s'approcha de lui en titubant ; ses yeux roulaient dans leurs orbites comme des boussoles affolées, plus blancs que marron. Il avait la bouche ouverte, la langue pendante. Il tripota sa ceinture, releva sa chemise, découvrant la crosse nacrée d'un pistolet. Il tendit l'autre main vers l'arme. Mais il ne l'atteignit pas. Il baissa les yeux, perplexe, et tomba alors par terre, raide, la tête la première sur la

croix, à quelques centimètres de Max.

Max tira et poussa sur ses liens. Il utilisait ses jambes pour faire levier. Assis sur le bord de la chaise, il essayait de libérer ses mains, mais les nœuds étaient solides et serrés.

Osso gémit. Sa jambe tressauta.

Il allait bientôt se relever.

Max intensifia ses efforts.

Il mit son pied droit sur la chaise et poussa de toutes ses forces. Son poignet gauche se libéra. Il était entaillé et à vif, du sang coulait sur ses doigts.

Osso redressa la tête et tenta de se raccrocher au sol. Sa main glissa dans la pâte.

Max posa son pied gauche sur la chaise et répéta l'opération.

Osso rampait, à moitié à genoux.

Max libéra une de ses mains.

Il envoya un coup de pied dans le menton d'Osso. Sa tête valdingua et retomba dans un bruit sourd.

Max arracha le flingue de la ceinture d'Osso. Puis il l'attrapa par les cheveux, et lui colla un poing dans sa mâchoire déjà enflée.

Osso avait son compte.

Au sol, les traces de leur lutte avaient souillé les *vévés*.

Max inspecta le flingue — sept balles dans le chargeur, plus une dans la chambre.

Il examina les marches qui conduisaient au sous-sol, baignées de la lumière rose d'un néon, et reporta son attention sur Osso.

Il savait quoi faire.

Salomon Boukman émergea lentement du sous-sol.

Il était en grande tenue sacrificielle — un haut-de-forme blanc avec une plume rouge coincée dans le ruban à damiers noirs et blancs ; sa queue-de-pie blanche dévoilait son torse nu, des gants de livrée blancs, un pantalon noir au pli impec et des chaussures de cuir rutilantes. Il s'était tartiné le visage de maquillage, un fond noir avec la moitié d'un crâne blanc sur le côté droit.

Il chantait en créole, invoquait Baron Samedi, l'appelait pour qu'il remonte des entrailles de la terre, l'implorait de devenir l'instrument de sa volonté, d'être investi de ses pouvoirs, de devenir sa main terrestre — le preneur de vies, le donneur de morts, le voleur d'âmes. Sa voix était grave et sonore, sa diction claire et précise, nullement entravée par ses habituels sifflements zézayants.

Boukman entra dans le cercle de cierges. Les flammes voltigèrent et oscillèrent sur leurs mèches, quelques-unes s'éteignirent tandis qu'il passait, une mince traînée de fumée dans son sillage.

Il avançait vers la silhouette sur la chaise, d'un pas lent et serein, ses yeux absorbaient et reflétaient toutes les lumières de la pièce qui dansaient sur ses iris. Il ne remarqua absolument pas le désordre parmi les *vévés*.

Debout à côté de l'homme sur la chaise, Boukman croisa les bras avant de

plonger les mains à l'intérieur de son manteau. Il en retira deux petits sabres de samouraï ; leurs lames scintillaient, un étrange halo provenait de l'éclairage sommaire de la pièce.

Boukman fit tourner les lames dans les airs, d'abord en arcs réduits, ses gestes évoquaient ceux d'un maestro qui dirige le *moderato* d'un orchestre symphonique, menant progressivement, mesure après mesure, un instrument après l'autre, à un *crescendo* spectaculaire.

La violence était sur le point de se déverser *via* ses bras. Ses volutes mesurées se transformèrent en oscillations franches et lourdes, le métal sifflant crûment tandis qu'il fendait les airs.

Les gesticulations de Boukman se firent plus rapides et amples. Les contours des sabres devenaient de plus en plus flous tandis que le métal et la lumière se muaien, incandescents, en un tout évanescent.

Boukman mugit ses ultimes imprécations dans un grondement aussi effroyable que bestial. Il prononça le nom de Max, puis cracha sur l'homme assis sur la chaise.

Soudain, il s'arrêta. Il leva les sabres dans les airs au-dessus de sa tête, telles deux cornes.

Il croisa ses bras.

Il baissa alors les lames jusqu'à poser leurs extrémités sur les épaules du type.

Osso revint à lui tandis que Boukman effectuait un demi-tour.

Son ascension pour revenir à un état conscient avait été lente et ardue. Il ouvrit un œil, le referma, ouvrit l'autre, et le referma également.

Puis il retrouva tout à fait ses esprits. Il respira, toussa, haleta, victime de la pâte qui lui recouvrait entièrement tête, pieds et mains. Il eut juste le temps de comprendre où il était et ce qui allait se passer, avant que les deux sabres ne frappent simultanément les deux côtés de son cou.

Dans la tombe, il emporta avec lui un air aussi perplexe qu'ahuri.

Boukman eut la même expression à l'instant où il comprit ce qu'il était sur le point de faire.

Mais son cerveau était en retard d'une fraction de seconde sur son corps. Au moment où il aurait pu arrêter son geste, il était déjà trop tard.

Le sang d'Osso jaillit en geyser sur son manteau, sa poitrine, son visage.

Boukman recula, sous le choc. Il scruta la pièce dans tous les sens.

Puis il vit Max, qui était sorti de la pénombre.

Le seau de pâte sous le bras, Max en répandit le contenu devant Boukman.

Boukman ne bougea pas. Il se tenait immobile, un sabre ensanglanté dans chaque main.

Max balança un coup de pied dans deux chandeliers sur les *vévés*. Un mur de flammes s'ouvrit alors sur le sol, s'élevant haut dans les airs, léchant presque le plafond. En quelques secondes, le feu gagnait les quatre extrémités de la pièce.

De petites flammèches fusèrent sur le chapeau de Boukman. Puis elles

dégoulinèrent sur ses épaules. Une de ses chaussures s'embrasa. Puis la traîne de sa queue-de-pie. Boukman ne bougeait pas. Il fixait Max, apparemment indifférent aux flammes.

Max mit en joue Boukman, sa tête en ligne de mire.

Il ôta le cran de sécurité.

Ils se regardèrent.

Et Max rabaisa presque son flingue.

À la lumière crue de l'incendie, Max vit que ce n'était pas Boukman qui brûlait en face de lui.

Mais Elias Grimaud, l'assistant de Vanetta, le complice d'Osso.

Boukman avait toujours utilisé des doublures, et celle-ci ne faisait pas exception.

Boukman avait-il seulement *été* là ?

— Où est-il ? cria Max.

Grimaud lâcha les sabres et avança vers Max. Il marchait sur le tapis de flammes dans son costume incandescent.

Max hésita, incapable de tirer, ne le souhaitant presque plus. Grimaud était foutu. Autant le laisser cramer.

Lui-même recouvert de cette pâte, Max pouvait se transformer en torche lui aussi.

Grimaud tendit ses bras enflammés, implorant de l'aide ou qu'il l'achève, il ne le savait pas.

Max tira à deux reprises. La première balle toucha Grimaud à l'épaule, la seconde en pleine poitrine. Grimaud s'effondra en arrière. Les *vévés* en train de flamber recueillirent son corps tout entier et se refermèrent rapidement sur lui.

Max observa quelques instants sa silhouette brûler.

Puis il se précipita au sous-sol.

Qui était désert.

Point de Boukman.

Hormis les murs nus, un sol en ciment, trois épaisses poutres de bois retenaient le plafond. L'éclairage, quant à lui, se résumaient à des tubes de néon roses.

Max chercha une échappatoire. Une épaisse fumée âcre coulait le long des marches et envahissait le sol. La peinture au plafond cloquait et se craquelait. Les néons commencèrent à rendre l'âme. L'un d'eux explosa dans une gerbe d'étincelles.

Max gagna rapidement le centre du sous-sol, qu'il balaya des yeux dans toutes les directions. Il se sentait cerné par des ombres et des silhouettes, encerclé par des fantômes. Il se dirigea vers la gauche et le nuage de fumée sembla un instant se dissiper. Il crut apercevoir une porte dans le coin opposé.

Il en prit le chemin.

Puis se figea.

Quelqu'un se tenait là.

Max le mit en joue.

— Boukman !

Soudain, une paire de néons se fracassa au sol. Le noir absolu.

Max avait du mal à respirer ; l'air n'était que fumée et vapeurs d'essence. Des éclats blancs dansaient devant ses yeux.

Il se savait près de tomber dans les vapes.

La maison commença par s'effondrer, tandis que le feu ravageait les fondations et s'attaquait aux étages supérieurs. Maçonnerie, métaux, bois et ardoises se détachaient et s'écrasaient. Le plafond du sous-sol trembla et crissa ; il se fracturait à chaque impact, suintant de poussière, et les murs bourdonnaient de monstrueuses vibrations.

Max sentit quelque chose lui toucher le visage, il aurait juré qu'il s'agissait d'une main. Il tira une fois, puis une deuxième. Il entendit à peine les coups de feu au milieu du vacarme de ce chaos. L'éclair du canon illumina l'épaisse fumée grise, la poussière et les ténèbres. Puis, derrière lui, non loin des marches, l'une des poutres en bois craqua avant de céder. La partie du plafond qu'elle supportait s'effondra, un bloc de ciment tomba au milieu du sous-sol, authentique feu d'artifice de gravats.

Le lieu était joyeusement éclairé d'une vive lueur orange.

Max voyait tout.

Sans s'en rendre compte, il s'était rapproché de la porte, si près que sa jambe touchait pratiquement la poignée. Et ce qu'il avait d'abord pris pour un humain était en réalité un mannequin de cire. L'objet avait été placé à côté d'une table et d'une chaise. Un antique miroir de théâtre, entouré d'une guirlande d'ampoules, était accroché sur le mur au-dessus. La glace était brisée. Des pots de maquillage blanc et noir sur la table, des Kleenex et du démaquillant. Un tas de fringues était empilé sur la chaise.

Max tourna la poignée de la porte, qu'il tira.

Il tituba à l'extérieur.

Un air frais lui fouetta le visage. Une sensation de vertige. Il toussa et cracha une bile au goût d'essence. Il cligna des paupières pour se débarrasser des cendres qui encombraient ses cils. Les sourcils roussis et la peau à vif, comme cuite par l'explosion, son corps n'était que souffrance. Il voulait s'allonger, ou au moins s'asseoir. Mais il fit encore quelques pas pour s'éloigner de la maison.

Puis il se redressa et commença à marcher. Une marche qui se transforma en jogging, puis en sprint. Il détala sur du gravier. Puis de l'herbe humide. Il glissa et tomba la tête la première. Il se releva immédiatement et se remit en route. Il cavala entre des arbres, sur des feuilles mortes, des branches brisées et de nouveau de l'herbe. Il ne s'arrêta de courir que lorsqu'il eut atteint le bout de l'île. La terre se jetait alors dans la mer. À sa droite, un hors-bord était amarré à un unique ponton de bois — un catamaran avec deux puissants moteurs.

Un petit sentier composé d'une douzaine de marches creusées à même la roche descendait vers l'océan.

Il n'y avait personne sur le bateau ni sur le rivage. Le catamaran tanguait, les

amarres claquaient sur l'eau qui semblait trouble et agitée.

Puis il entendit un bruit.

Celui d'un moteur.

Il scruta l'océan.

Il vit les bouées multicolores au loin.

Les premières lueurs de l'aube à l'horizon.

Deux mouettes qui planaient en rase-mottes au-dessus de l'eau.

Des nuages orangés, comme échappés de la maison en feu, stagnaient dans le ciel.

Alors, il distingua le bateau.

Il s'éloignait à toute vitesse, sortant des eaux territoriales cubaines, se dirigeant vers Haïti. Il semblait survoler les vagues et laissait derrière lui un large sillage d'écume blanche.

Max reporta son attention sur le ponton. Attaché à une bitte, il aperçut un cordage dont l'extrémité traînait dans l'eau.

Boukman *avait* été là...

Max ne comprenait pas.

Pourquoi Boukman ne l'avait-il pas regardé mourir ?

Pourquoi s'être donné tout ce mal, pour partir juste avant que ses sbires n'aient fini le boulot ?

Max vérifia le flingue. Il lui restait quatre balles.

Il se mit en route vers le ponton.

Mais il n'y arriva pas.

Un autre bruit, celui d'un autre moteur, retentit.

Une voiture arrivait dans son dos à tombeau ouvert, les phares braqués sur sa silhouette.

Freinage et crissement de pneus.

Il lâcha son arme et leva les mains en l'air.

Rosa Cruz sauta de l'une des jeeps de l'hôpital.

Elle laissa le moteur tourner.

— Il vous en aura fallu du temps, dit Max.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-elle.

— Non.

Il regarda l'océan au loin. Le bateau avait disparu. Son sillage s'était perdu dans les vagues, comme s'il n'avait jamais existé.

Max se retourna et vit un bout de la maison pour la première fois. Un bâtiment de briques rouges à trois niveaux, plus dans le style de la Nouvelle-Angleterre que dans celui des Caraïbes, en partie dissimulé par un bosquet de palmiers. Des flammes léchaient les fenêtres des étages supérieurs, et de la fumée s'échappait d'un trou, là où une partie du toit s'était effondrée.

— Elle m'a dit ce qui était arrivé.

Rosa hocha la tête vers la jeep où Vanetta Brown, emmaillotée dans une robe de chambre les regardait tous les deux.

— Elle veut rentrer à la maison.

— Moi aussi, dit-il.

Il porta Vanetta jusqu'au ponton et l'installa avec les plus grandes précautions dans le bateau. Puis il s'éloigna pour la laisser seule avec Rosa.

Vanetta employa toutes les forces qu'elle put rassembler pour serrer Rosa dans ses bras et l'embrasser sur les deux joues. Elles échangèrent quelques mots en espagnol, pendant lesquels Rosa pleura à chaudes larmes.

Max se tenait debout sur le rivage, mal à l'aise. Assez loin pour ne pas entendre leur conversation et leur laisser un peu d'intimité. Mais il les implorait intérieurement de se dépêcher.

Il observa l'horizon en direction d'Haïti, là où Boukman s'était enfui. Il envisagea de le poursuivre plutôt que de rentrer à Miami, mais il savait qu'il ne l'attraperait jamais. Il avait eu une chance de tuer Boukman vingt-sept ans auparavant. Joe l'en avait empêché. Aujourd'hui, il le regrettait — pour leur bien à tous les deux, et surtout celui de Joe.

Mais les choses étaient-elles si simples, si basiques, si brutales ? Tuer quelqu'un et vivre heureux jusqu'à mourir de son grand âge ? Ou leurs existences avaient-elles toujours été ainsi, emprisonnées dans une destinée qu'ils ne pouvaient contrôler, avec Boukman comme l'un des milliards de possibles brandi par le destin ?

Max comprenait maintenant pourquoi Boukman avait fui, et le moment choisi. Il lui avait dit que le descendre purement et simplement était trop facile, que cela n'aurait pas été suffisant. Boukman avait voulu le regarder souffrir. Il

voulait en retirer une *satisfaction*. Il n'avait été question que de cela.

Peut-être avait-il décidé de ne pas le voir mourir, qu'il voulait se souvenir de lui vivant — mais vivant à ses conditions ; comme son prisonnier, à sa merci. De cette façon, il aurait un agréable souvenir jusqu'à la fin de ses jours ; celui de Max Mingus face à ses derniers instants sur terre, ligoté à une chaise, regardant défilier à toute vitesse les douze dernières années de sa vie. Seulement ce n'était pas la vie que Max pensait avoir vécue, mais celle à laquelle Boukman l'avait contraint.

Que se passerait-il lorsque Boukman apprendrait qu'Osso et Grimaud étaient morts ? Penserait-il qu'ils avaient péri accidentellement dans l'incendie ? Ou devinerait-il la vérité ?

Max l'ignorait.

Rosa le rejoignit. Elle se débarrassa du sac à dos qu'elle portait sur les épaules. À l'intérieur, il y avait les CD, l'organigramme et les notes qu'il avait prises.

— Qui était Salomon Boukman ? demanda-t-elle.

— Une affaire pas réglée.

— Et désormais, l'est-elle ?

Max scruta l'océan, puis reporta son regard sur elle :

— Vous avez trouvé ce que vous étiez venue chercher ?

Elle hocha la tête.

— J'espère que les choses se passeront comme vous le voulez, dit-il.

— Je vous le souhaite aussi.

Elle lui tendit la main. Max la serra et la garda un instant, paume contre paume, puis ils se séparèrent.

Max grimpa à bord du bateau. Les clés étaient sur le contact.

Rosa largua les amarres.

Max jeta un œil sur Vanetta. Paupières closes, elle respirait faiblement.

Il mit en route le moteur et se retourna pour faire un signe d'adieu à Rosa, mais elle avait déjà disparu.

Ils atteignirent les côtes de Floride au lever du jour. Le soleil commençait à émerger de l'océan et les joggeurs étaient déjà sur la plage ; ils terminaient leurs kilomètres réglementaires avant qu'il ne fasse trop chaud.

Max avait toujours le flingue coincé dans sa ceinture. Il l'attrapa et l'inspecta, une arme qui pesait son poids. La fierté et la joie d'Abe Watson, son colt de 1911, sa crosse nacrée et les initiales de son propriétaire sur le pontet. « A.J.W. » Abraham Jefferson Watson. Ce flingue avait tué Eldon et Joe et mis un terme aux souffrances de Grimaud. Il avait aussi servi à assassiner Ezequiel et Melody Dascal, et Dennis Peck — et bien d'autres encore, certains coupables, d'autres innocents. Il songea à tout cela un moment, puis jeta le flingue dans la mer.

Max accosta sur le rivage et porta Vanetta.

Elle ne prononça pas un mot. Elle dormait toujours, malgré le bruit du moteur et la traversée agitée. À un moment, il avait même cru qu'elle était partie, mais lorsqu'il avait pris son pouls, elle avait ouvert les yeux et l'avait regardé on ne peut plus indignée, comme pour lui demander : « Comment osez-vous imaginer que je suis morte ? »

Il l'allongea sur le sable, sa tête sur un gilet de sauvetage. Elle observa le ciel qui s'éclaircissait rapidement, puis le regarda.

— Où suis-je ?

Sa faible voix était pratiquement inaudible, couverte par le bruit des vagues qui s'échouaient sur le rivage.

Il entendit un hélico en mouvement dans le ciel, et derrière lui, des sirènes qui approchaient. Il espérait qu'une ambulance était du convoi.

— La maison, dit-elle.

Vanetta enfonça ses doigts dans le sable et en attrapa une poignée, puis elle posa son poing contre sa poitrine et le laissa là, près de son cœur. Max saisit sa main libre et la souleva. Elle était chaude, mais son pouls faible et irrégulier.

Il lui caressa gentiment le visage. Elle le regarda dans les yeux et esquissa un sourire des plus infimes qui aurait pu signifier n'importe quoi — le soulagement, la joie, la gratitude, ou peut-être même de l'ironie, parce qu'elle aussi avait entendu les sirènes.

— La maison ? dit-elle.

Il voulait lui dire de s'accrocher encore un peu, que les secours étaient presque là, mais elle avait désormais fermé les yeux et son visage était empreint d'une profonde sérénité, de paix et de bien-être que pour rien au monde il n'aurait voulu troubler. Il veilla donc sur elle, tandis que s'amplifiait le volume des sirènes toutes proches. Le sourire de Vanetta s'élargit, elle se relâcha et le sable

emprisonné dans sa paume se mit à couler entre ses doigts, se déversant de plus en plus vite sur son cœur.

Alors que le soleil commençait à briller sous une brise chaude et que cette journée s'annonçait magnifique en Floride, Max eut l'impression qu'il venait de débarquer dans le coin le plus glacial de l'univers.

JOUR D'INVESTITURE

Miami Beach était étonnamment calme, bien que la journée soit exceptionnelle ; un événement unique, une première en son genre. L'Histoire était en marche aux États-Unis et tout le monde voulait en être, pouvoir dire : « J'y étais quand... » L'expérience ultime après la participation à une émission de télé-réalité.

Rues, plages et magasins étaient presque déserts. Les gens étaient chez eux, à l'hôtel, au bar ou au restaurant ; ils regardaient la télévision ou l'écran de leurs ordinateurs, attendaient qu'Obama, le président élu, prête serment et prononce son discours inaugural ; attendaient de sceller un pacte avec lui.

À Washington, il faisait un froid de gueux. Mais ça n'avait pas empêché deux millions de personnes d'envahir le parc du National Mall ; une immense marée humaine, de toutes les races et de tous les âges, voulait en être témoin ; elle s'approchait au plus près du parangon des possibles. Le plus grand rassemblement jamais vu pour une investiture.

Max regardait cette foule patiente et calme sur les deux écrans plasma dans la salle d'attente des bureaux de Sal Donoso. Il était arrivé en avance au rendez-vous avec son avocat, qui allait s'occuper de ce qu'Eldon lui avait laissé en guise de testament.

La réceptionniste l'ignorait, fascinée par les mêmes images. Max ne put s'empêcher de la jauger comme il le faisait toujours avec les gens qu'il croisait. Entre deux âges, elle semblait trop mûre pour ce boulot subalterne ; lunettes, cheveux courts teints en bleu, tailleur beige et trop de maquillage. Son visage portait les stigmates caractéristiques d'une jeunesse agitée. Elle fixait la télévision, admirative, les mains jointes, pas d'alliance. Il se dit qu'elle devait être très seule.

Après l'avoir ramassé sur la plage, la police l'avait bouclé pendant une semaine dans un camp en dehors de Hialeah. Il partageait un dortoir avec une cargaison d'Haïtiens en attente d'expulsion, quelques Cubains fraîchement arrivés attendant d'être accueillis et des gens d'autres nationalités, essentiellement des Sud-Américains et des Caribéens, aux destins en suspens.

Il avait été interrogé à quatre reprises. Les flics avaient menacé de l'inculper pour s'être rendu à Cuba. Il avait eu envie d'en rire et d'éclairer leur lanterne sur les réalités du pays, mais à quoi bon ; impossible de lutter contre une loi vieille de plus de quarante ans en argumentant, et peu important à quel point on la trouvait absurde, contradictoire et hypocrite. Puis ce fut au tour du FBI. Les Fédéraux le cuisinèrent à deux reprises. Ils l'interrogèrent sur ses relations avec Vanetta Brown et comment il s'était retrouvé en possession de documents classifiés. Il leur servit une version parcellaire de la vérité, omit de mentionner tous les noms et l'essentiel de ce qui lui était réellement arrivé. C'était une histoire simple et carrée, et donc facile à retenir, de telle manière que ses interrogateurs ne parvinrent pas à le prendre en défaut. Ils étaient bons, mais lui meilleur. La dernière personne à l'interroger fut un trou de balle du Département de la

sécurité du territoire, qui posa plus ou moins les mêmes questions, mais surtout orientées — sacerdoce oblige — sur son domaine : le terrorisme. Lorsqu'il demanda à Max s'il avait été en contact avec des extrémistes musulmans, il lui répondit, « bien sûr, quand j'ai pénétré dans le périmètre de Guantánamo ». Et il lâcha le nom de Wendy Peck. Le bonhomme quitta rapidement la pièce, promit de revenir. Ce qu'il ne fit jamais. Ils le libérèrent l'après-midi suivante. Sans une explication. Par un simple : « Dehors », et de quoi prendre un taxi jusque chez lui.

Max ouvrit sa porte pour découvrir quelques factures et un vide poussiéreux.

Il se prépara une tasse de café dans la cuisine et la savoura. Une fois terminée, il s'en fit une autre qu'il emporta sur le balcon. La vue était exactement la même que celle que lui avait montrée Salomon, filmée à l'endroit précis où Max se trouvait maintenant.

Tout lui semblait familier, comme toujours, mais paradoxalement tout avait aussi changé. Rien ne serait plus comme avant.

Une semaine plus tard, il apprit en regardant les nouvelles que Wendy Peck avait démissionné avec effet immédiat — pour passer plus de temps avec sa famille et saisir de nouvelles opportunités, disait le journaliste. Sa chef ne tarissait pas d'éloges sur la qualité du travail accompli et lui souhaitait le meilleur pour la suite.

Max alluma son ordinateur et se connecta au site Justice4-Dennis.com. Il avait fermé boutique. Cependant, Vanetta Brown était encore sur la liste des criminels les plus recherchés par le FBI : une terroriste de l'intérieur, une prime d'un demi-million de dollars sur sa tête, dont on supposait qu'elle était à La Havane, Cuba. Comme elle l'avait dit, son innocence était purement théorique.

Il n'était pas étonné. Pas du tout. Il connaissait la chanson. Mais cela le rendait encore malade.

Début décembre, il rendit visite à la famille Liston. Il raconta à Lena et Jet ce qui s'était passé à Cuba et donna les détails de ce qui l'y avait conduit. Il n'était pas convaincu que Lena ait été au courant des activités secrètes de Joe, et il n'insista pas. De toute façon, quelle importance ? Et quel bénéfice aurait-il pu en tirer ?

Tous deux l'écoutèrent, plutôt avars de commentaires. Ils ne lui demandèrent pas s'il avait tué Salomon Boukman. Ils supposèrent que c'était le cas. Lorsque Max quitta la maison, Jet le raccompagna jusqu'à sa voiture. Il le remercia, lui serra la main et l'étreignit car ils savaient tous les deux que c'était sa dernière visite, qu'il ne reviendrait pas, qu'on ne l'y inviterait plus. C'était douloureux, mais c'était mieux ainsi.

Donoso était sapé comme un milord, un bouc blanc taillé en pointe, ses chaussures cirées, ses mains manucurées. Les deux hommes étaient assis à une longue table de conférence sur laquelle trônaient quatre boîtes à dossiers et une enveloppe.

— Eldon t'a légué ça.

De la paume, Donoso poussa son héritage vers Max, comme s'il refermait une lourde porte. Les dossiers portaient des étiquettes aux noms de Max et Joe, ainsi que leurs matricules. Trois d'entre eux étaient à l'attention de Max, emplis de feuillets dont les coins jaunis dépassaient des rabats. Il ouvrit l'une des boîtes et replongea dans les sombres tréfonds de ses souvenirs. Fin des années 70, il contemplait des photos et lisait en diagonale des rapports sur toutes les sales besognes qu'il avait accomplies comme flic, assez pour le renvoyer en taule, mais cette fois pour perpète et sans possibilité de libération conditionnelle. Rien d'étonnant. Eldon avait toujours eu des casseroles sur tout le monde, y compris sur ses meilleurs fantassins.

— Il n'en existe pas de copie, dit Donoso.

Redoutant le pire, Max tira vers lui la boîte consacrée à Joe. Elle glissa facilement sur la table. Légère. Lorsqu'il l'ouvrit, il découvrit qu'elle était vide.

— C'est quoi ?

— Eldon n'a jamais rien trouvé sur lui, sourit Donoso. C'est pour ça qu'il le détestait tant.

Max ouvrit alors l'enveloppe. Elle contenait le titre de propriété de la salle de la 7^e Avenue.

Il esquaissa un sourire. Eldon l'avait renvoyé au point de départ, là où tout avait commencé entre eux — et là où tout s'était achevé. Il ne savait pas ce qu'il allait faire de ce vieux bâtiment délabré dans un quartier où personne ne voulait vivre, et où le prix de la pierre était en chute libre. Il songea à le laisser pourrir un peu plus avant de trouver une meilleure idée : l'abandon ou la réhabilitation, ce qui lui viendrait en premier.

— Et que deviens-tu ces jours-ci ? demanda Donoso.

Max lui dit la vérité :

— Je me couche tôt.

Il avait récemment déménagé pour un pavillon dans une rue calme et résidentielle d'une petite ville, au voisinage vigilant et au taux de criminalité en berne. À trois heures d'avion de Miami.

Max n'avait aucun moyen de savoir si Boukman allait de nouveau s'en prendre à lui, s'il n'était pas déjà quelque part dans sa nouvelle vie, à couvert, qui observait et attendait son heure. Peut-être étaient-ils quittes. Peut-être pas. La vengeance ne connaissait pas de limite, mais la seule chose que Boukman pourrait désormais enlever à Max — quel que fût le temps qui lui restait à vivre — se résumerait à quelques tours d'horloge. Il dormait seul. Il n'avait pas d'amis.

— J'aurais besoin d'un enquêteur, dit Donoso. Mon meilleur gars est mort la semaine dernière d'une crise cardiaque.

— Tout ça, pour moi, c'est du passé.

— Si tu changes d'avis...

— Aucune chance.

Il emprunta la route MacArthur pour rejoindre l'aéroport. Miami Beach disparut dans le rétroviseur et la ligne d'horizon de cette ville surpeuplée,

grouillante et sans cesse en expansion le rattrapa comme une phalange de videurs surexcités en costards de marque.

Son avion ne décollait pas avant 5 heures, il avait donc tout le temps de s'arrêter quelque part pour brûler les dossiers.

Il écouta la conclusion du discours du président Obama qui ne promettait pas de lendemains qui chantent, mais des temps difficiles, appelant les Américains à se rassembler et à travailler pour faire face aux myriades de crises qui menaçaient la Nation. Un discours sobre et réaliste, exempt de plates litanies ou de triomphalisme nébuleux. Ses derniers mots prononcés, deux millions de personnes applaudirent et se mirent à scander son nom, syllabe par syllabe. Comme ils l'avaient fait à travers tout le pays depuis un an.

Max eut une pensée pour Joe, qui aurait dû être chez lui en train de regarder ces images.

Et son cœur sombra. Il eut soudain besoin de musique — n'importe laquelle — pour extraire son esprit de cette spirale de tristesse. Il tourna le bouton à la recherche d'une station mais ne trouva que des commentaires post-électoraux. Il continua à chercher jusqu'à ne plus rien entendre. Il pensait avoir atteint le bout de la bande FM et était sur le point de la parcourir dans l'autre sens lorsqu'une chanson démarra — une batterie, un compte à rebours en fond, puis un violon enjoué.

Il reconnut le morceau.

Waitin' on a Sunny Day.

Max se sentit soudain hanté. Mais une fois le choc encaissé et le premier frisson passé, il sourit, timidement d'abord, puis franchement, et l'impensable se produisit — il se mit à chanter en chœur, à chanter en chœur avec *Bruce*, à pleins poumons, même s'il ne connaissait absolument pas les paroles et n'avait aucune idée de la suite.

LOS ENDOS

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

Titre original :
VOODOO EYES

© *Nick Stone, 2011.*

© *Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

NICK STONE

CUBA LIBRE

Thriller

Traduit de l'anglais par Samuel Todd

Octobre 2008, Miami. Quelques jours avant la victoire historique de Barack Obama, Max Mingus, ex-flic, ex-alcoolique et ex-taulard, voit sa vie bouleversée en quarante-huit heures.

Eldon Burns, son mentor, chef véreux de la police locale, et Joe Liston, son ancien coéquipier et ami de toujours, meurent tous deux, assassinés. Victime d'un chantage du FBI lié à de vieilles affaires, Mingus est contraint d'enquêter.

La piste va le mener à une certaine Vanetta Brown, activiste des droits civiques accusée du meurtre d'un policier dans les années 1960, et réfugiée à Cuba depuis.

Mingus, vieillissant mais contraint d'accomplir sa mission, se retrouve coraqué malgré lui par Benny, un travelo aussi retors que sympathique. Ce compare de fortune, haut en couleur, sert de guide à l'ancien flic dans sa découverte des « charmes exotiques » de cet ancien satellite soviétique, et surtout, dans sa tentative de retrouver Vanetta Brown...

Nick Stone est né à Cambridge en 1966. Il vit aujourd'hui à Londres.

Après *Tonton Clarinette* (prix SNCF du polar européen 2009) et *Voodoo Land* (2011), *Cuba Libre* est son troisième roman publié à la Série Noire.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

TONTON CLARINETTE, 2008 (Folio Policier n° 579)

VOODOO LAND, 2011 (Folio Policier n° 683)

Cette édition électronique du livre *Cuba Libre* de Nick Stone a été réalisée le 04 février 2013 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070136452 - Numéro d'édition : 238507).

Code Sodis : N51504 - ISBN : 9782072462924 - Numéro d'édition : 238509

Le format ePub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.